



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

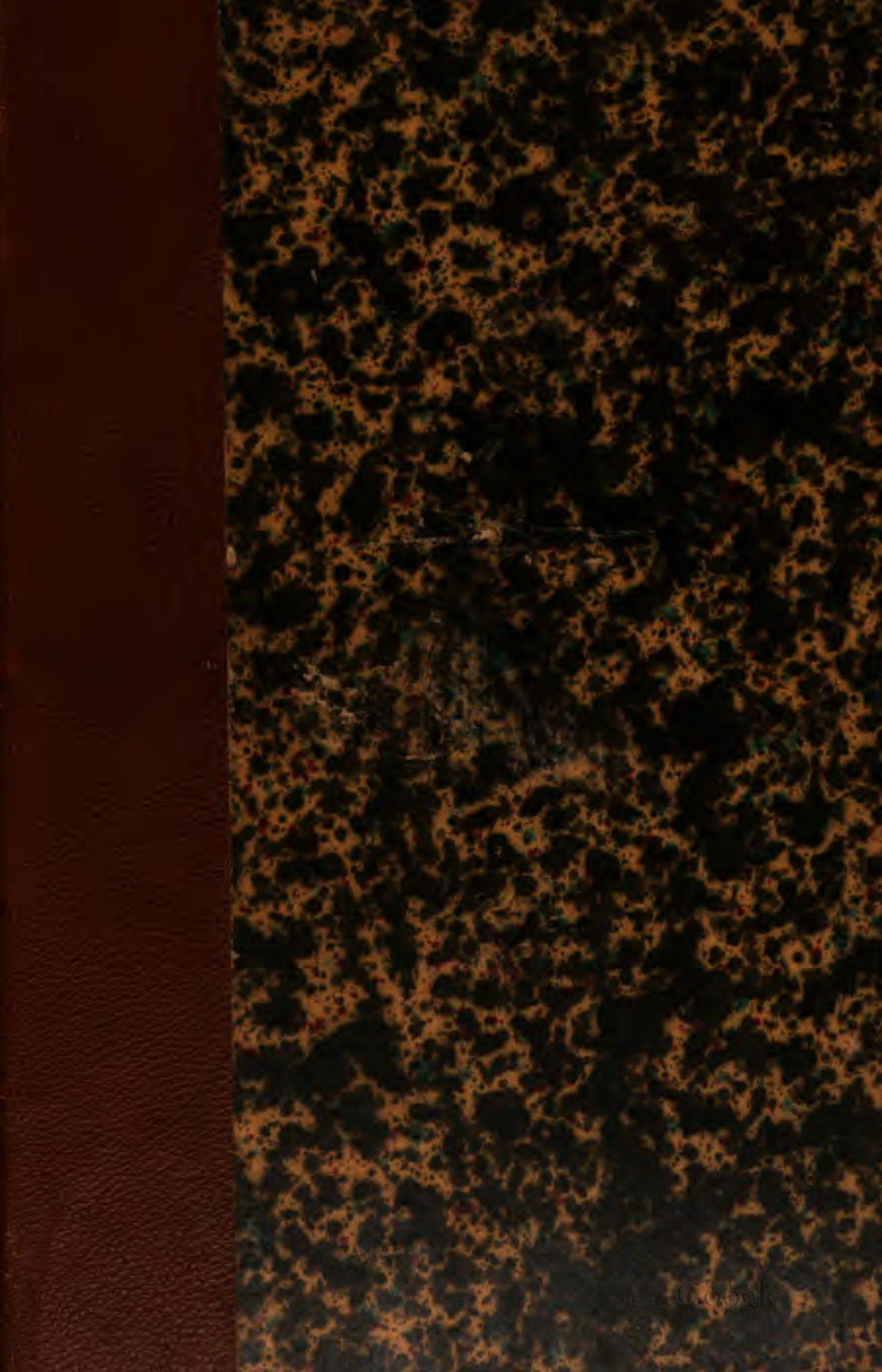
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

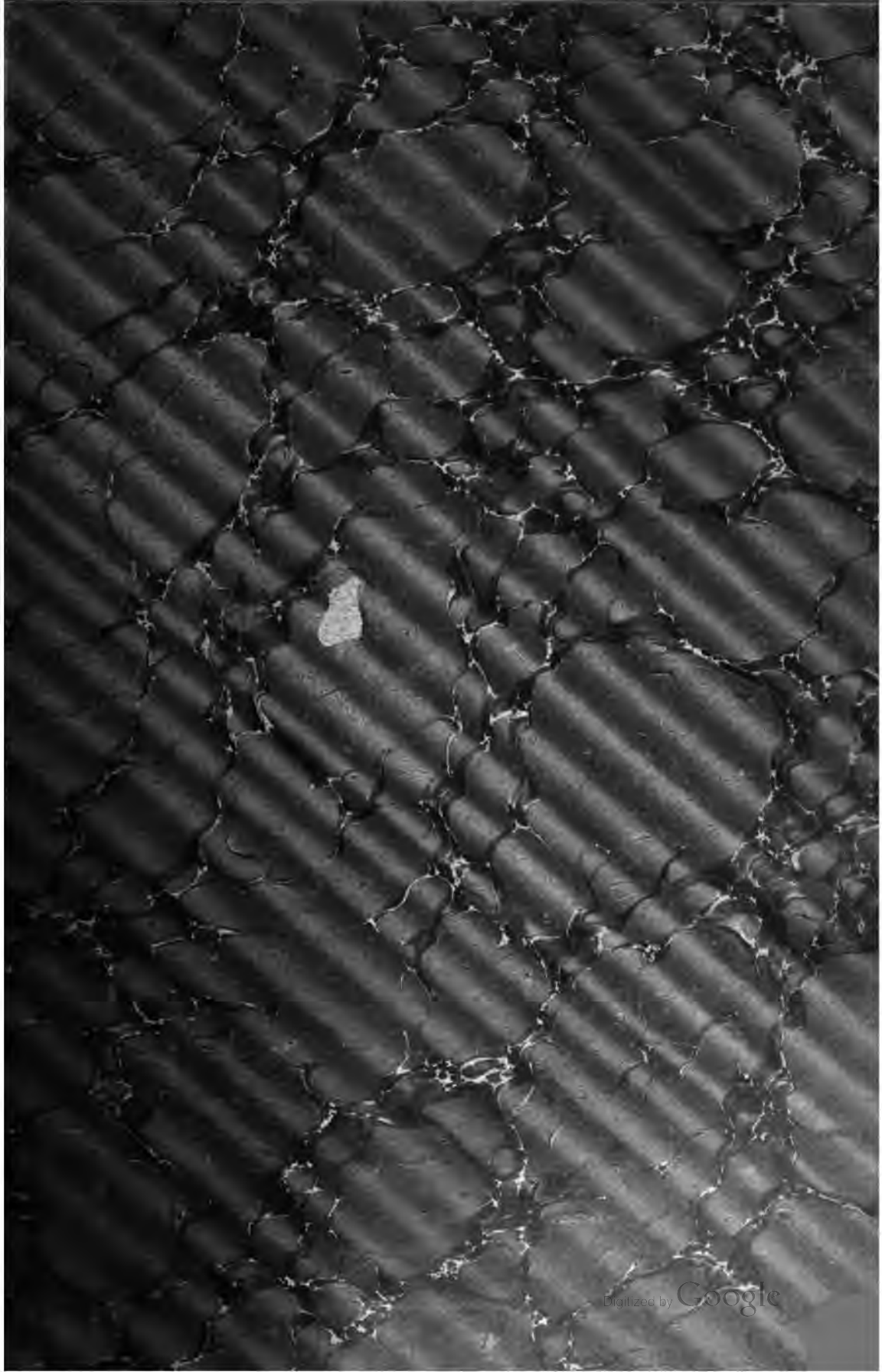


Fr 38.4



*From the Fund given by
Francis Cabot Lowell
A B. 1866 Fellow of Harvard College 1895-1901
and Cornelia Prime Lowell, his wife,
to supplement his
Collection of Books
relating to
JOAN OF ARC*

HARVARD COLLEGE LIBRARY



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE
ET ARCHÉOLOGIQUE
DE LANGRES

TOME TROISIÈME



LANGRES
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE RALLET-BIDEAUD
—
AU MUSÉE, PLACE SAINT-DIDIER.
PARIS
EMILE LECHEVALIER, LIBRAIRE, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 39
—
1892

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE & ARCHÉOLOGIQUE
DE LANGRES

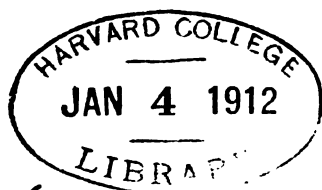
BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE
ET ARCHÉOLOGIQUE
DE LANGRES

TOME TROISIÈME



LANGRES
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE RALLET-BIDEAUD
—
AU MUSÉE, PLACE SAINT-DIDIER.
PARIS
EMILE LECHEVALIER, LIBRAIRE, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 39

Fr 38.4



T. C. Lowell fund

COMPOSITION

DE LA

Société historique et archéologique de Langres

Au 1^{er} janvier 1887

Présidents d'honneur :

M. le Préfet de la Haute-Marne;
Mgr l'Evêque de Langres.

Bureau de la Société :

MM. H. BROCARD,  O. A. Président.
L'abbé LOUIS,  O. A. vice-Président.
Ch. ROYER, Secrétaire-conservateur.
Cam. ROYER, vice-Secrétaire.
L. Renard, Trésorier.

Membres honoraires :

M. le Maire de Langres.
MM. les Députés du département de la Hte-Marne.

LISTE
des membres titulaires résidant à Langres.

MM. A. LAURENT (21 mai 1836).

BROCARD (Henry), **†** O. A., architecte, correspondant du Ministère de l'Instruction publique (12 décembre 1847).

GIRARD (Jules), architecte (17 mai 1852).

VILLARD (Henry) **†** **†** avocat (19 août 1857).

GODARD (Charles), architecte (23 janvier 1868).

ROYER (Charles), propriétaire (18 juin 1870).

L'abbé LOUIS, **†** O. A., aumônier du collège (17 février 1873).

PERRIN (Jules), avocat (7 janvier 1878).

CHARLES (Gustave), notaire (6 mars 1878).

TIBY (Ernest), ancien notaire (10 février 1879).

PINGENET (Félicien), propriétaire (2 mars 1879).

D'ARBIGNY (François), propriétaire (7 août 1882).

L'abbé SIMONNOT, professeur au Grand-Séminaire (12 février 1883).

DUTAILLY (Lucien), avocat (5 janvier 1885).

ROYER (Camille), propriétaire (23 février 1885).

RENARD (Louis), avocat (8 novembre 1886).

Liste des membres correspondants.

MM. BARTHÉLEMY (Anatole de), ***** membre du Comité des Sociétés savantes et de la commission de topographie des Gaules, à Paris, rue d'Anjou-St-Honoré, 9 (20 avril 1842).

COURNAULT (Charles), *****, **†** O. I. conservateur du musée historique Lorrain à Malzéville (Meurthe-et-Moselle) (3 février 1844).

JOLIBOIS (Emile),  O. A. archiviste à Alby (12 décembre 1847).

LAPÉROUSE (Gustave), ancien Sous-Préfet à Châtillon-sur-Seine (23 août 1850).

DESCAVES (Arsène). architecte à Chaumont (14 novembre 1850).

GRANCEY (Comte de), à Grancey-le-Château (Côte-d'Or). (18 décembre 1850).

GUIOT (Hector),  O. A. professeur de dessin au lycée de Chaumont (4 janvier 1855).

BEAUNE (Henri), ancien magistrat à Dijon (22 décembre 1858).

BARTHÉLEMY (Comte Edouard de), à Courmelois (Marne) (10 juin 1856).

BRIFFAUT, curé de Bussièrès-les-Belmont (15 avril 1859).

BONVALLET (Adrien), président de la Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers (23 mars 1860).

ARBAUMONT (Jules d'),  O. I. à Dijon (23 mars 1861).

FOUROT (l'abbé), professeur au collège de Saint-Dizier (23 mars 1861).

BOUGARD (Ernest), docteur en médecine, à Bourbonne-les-Bains (10 juillet 1862).

RÉVOIL (Henry), architecte diocésain à Nîmes (19 août 1865).

ARCELIN, archiviste à Mâcon (19 août 1865).

LEMOINE, horloger à Joinville (19 août 1865).

DURAND (Adrien), juge d'instruction à Châlon-sur-Saône (23 janvier 1868).

MARCHAL, juge de paix à Bourmont (28 février 1868).

TOUSSAINT (l'abbé), curé de Cohons (29 décembre 1868).

MONTROL (Henri de), membre du conseil général, à Jurenecourt (24 janvier 1870).

METMAN (Etienne), ancien magistrat, à Dijon (19 février 1870).

MIOT (Henri),  O. I. juge à Beaune (Côte-d'Or) (24 janvier 1870).

DIDIER (l'abbé), curé de Maranville (5 mars 1872).

RAMBOUILLET (l'abbé), vicaire à St-Philippe-du-Roule, Paris (4 mai 1872).

- DRIoux (l'abbé),  O. I. au château de Lanty, par Château-villain (4 mai 1872).
- SIEUR (l'abbé), curé de Chaumont (4 mai 1872).
- MULSON (l'abbé), ancien directeur du collège de Pierrefaite, curé de Genevrières (5 décembre 1872).
- SERRIGNY (Ernest), à Dijon (9 novembre 1872).
- MERCIER (Charles), restaurateur de tableaux, rue Bayard, n° 1, à Paris (9 juillet 1873).
- BOITOUZET (l'abbé), curé de Prauthoy (18 novembre 1873).
- FLAMMARION,  docteur en médecine à Nogent-le-Roi (17 novembre 1873).
- GARNIER (l'abbé), curé de Corlée (19 novembre 1873).
- HERVÉ DE ROUGÉ (Comte), au château de Dinteville (27 décembre 1874).
- MILLON (Henri), vice-président du tribunal civil de Dijon (28 avril 1876).
- CAUSARD (Auguste), docteur en médecine à Bourbonne-les-Bains (28 avril 1876).
- SOULTRAIT (Comte de), ancien trésorier payeur général, à Toury-sur-Abronn, par Dornes (Nièvre) (19 janvier 1877).
- DAGUIN (Arthur),  O. A. rue de la Pompe, 140, Paris (4 juin 1877).
- LESOUYER-GUILLAUME, à St-Dizier (10 décembre 1877).
- MOREAU (Frédéric), rue de la Victoire, 98, à Paris (10 novembre 1877).
- BARROIS, instituteur à Haussignémont (Marne) (10 décembre 1877).
- LACHAISE, ingénieur des ponts-et-chaussées à Châlon-sur-Saône (7 janvier 1878).
- DUPUY père, architecte à Chaumont (6 mars 1878).
- DUPUY fils, — — —
- GAULLET, — — —
- HÉROST, architecte à Baudrecourt —
- GRAPPOTTE (Marcellin), à Chaumont —
- REMY-BOISRAMÉ, architecte à Wassy —
- BOMPARD (l'abbé), curé de Saulles (7 juillet 1879).
- LACORDAIRE (Arthur),  O. A. à Bourbonne-les-Bains (7 juillet 1877).
- LOYDREAU DE NEUILLY, docteur en médecine à Maligny (Côte-d'Or) (1^{er} décembre 1879).

ROUSSEL (l'abbé), curé de Vauxbons (10 novembre 1879).
ARBELTIER DE LA BOULLAYE (Ernest), inspecteur des
forêts à Troyes (3 mars 1879).
MUNTZ, ingénieur des ponts-et-chaussées, rue Mazagran,
9, Nancy (6 décembre 1880).
GRASSOT (l'abbé), curé de Choiseul (6 décembre 1830).
PIÉPAPE (Commandant L. de), * O. ~~U~~ O. A. état-major-
général à Besançon (6 juin 1881).
GERMAIN (Léon-Victor-Emile), rue Heré, 26, à Nancy
(1^{er} juillet 1881).
FAYET, * ~~U~~ O. I. ancien recteur d'Académie, Château-
roux (Indre) (4 juillet 1881).
FLOUEST, * ~~U~~ O. I. ancien procureur-général, rue de
Rivoli, 158, Paris (7 novembre 1881).
ST-FERJEUX (G. de), * lieutenant-colonel au 4^e chasseurs
d'Afrique, à Tunis (3 juillet 1882).
PICARD, * O. colonel du 27^e d'infanterie à Dijon (3 juillet
1882).
VILLARD (l'abbé Raymond) à Langres (5 mars 1883).
CONFÉVRON, (Eugène de), ancien receveur des finances
(4 décembre 1882).
BOURBELIN (François-Abel), notaire à Nogent-le-Roi (6
août 1883).
MAZELIN (l'abbé), curé de Dancevoir (18 février 1884).
MALLET (E.), avocat, 11, rue Thiers à Pontoise (Seine-et-
Oise) (28 juin 1886).
PARISEL, ancien instituteur à Malaincourt (27 dé-
cembre 1886).
FOISSEY (l'abbé), curé de Soyers (27 décembre 1886).

Sociétés correspondantes.

Société Académique de Laon (Aisne).
— Archéologique de Soissons (Aisne).
Académie de Dijon.
Commission des Antiquaires de la Côte-d'Or, à Dijon.
Société Archéologique de l'Orléanais, à Orléans.
— d'Agriculture, sciences et arts de la Marne, Châlons-
sur-Marne.

Société d'Archéologie Lorraine, à Nancy.

- Eduenne, à Autun (Saône-et-Loire).
- d'Histoire et d'archéologie, à Chalon-sur-Saône).
- des Antiquaires de Picardie, à Amiens (Somme).
- des Antiquaires de France, à Paris.
- d'Emulation des Vosges, à Epinal.
- Archéologique de Sens (Yonne).
- Archéologique de Constantine (Algérie).
- d'Archéologie de Seine-et-Marne, à Melun.
- des Sciences et Arts de Vitry-le-Français.
- Parisienne d'Archéologie et d'Histoire, à Paris.

Commission départementale des Antiquités de la Seine-Inférieure, à Rouen.

Académie de Mâcon.

Société Philomatique de Verdun (Meuse).

- d'Emulation de Besançon (Doubs).
- des Sciences historiques et naturelles de Semur (Côte-d'Or)

Société des Etudes historiques, à Paris.

- Historique et Archéologique de Château-Thierry.
- Française de Numismatique, rue de l'Université, 58, à Paris.

Société Littéraire, Historique et Archéologique de Lyon.

- Archéologique de Tarn-et-Garonne, à Montauban.
- Nationale Académique de Cherbourg.
- des Sciences naturelles de la Charente-Inférieure, à La Rochelle.

Société Historique et Archéologique de la Charente, à Angoulême.

Société Historique, Littéraire et Scientifique du Cher, à Bourges.

Société Archéologique de Bordeaux.

- — de Rambouillet.
- des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne, Auxerre.

Société Archéologique d'Eure-et-Loir, à Chartres.

- Philotechnique de Paris, 8, rue de la Banque.

Académie de Besançon (Doubs).

Académie d'Hippone, à Bône (Algérie).

Société Académique, d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Aube, à Troyes.

Société des Lettres, des Sciences, des Arts, de l'Agriculture et de l'industrie de St-Dizier (Haute-Marne).

Société Nivernaise, à Nevers.

— d'études scientifiques et littéraires des Hautes-Alpes, à Gap.

Société Scientifique et Littéraire d'Alais (Gard).

— Belfortaine, à Belfort.

Sociétés étrangères.

Société Archéologique de Metz.

— pour la conservation des monuments de l'Alsace, à Strasbourg.

Institut Royal, Grand-Ducal de Luxembourg, à Luxembourg.

Smithsonian Institution, à Washington (Etats-Unis d'Amérique).



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE LANGRES

La Société vient de faire encore une grande perte. M. Eugène Renard, son président depuis le 7 mars 1878, est mort à Langres le 25 septembre 1886, dans sa 72^e année, à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

M. Renard avait succédé, comme président, à M. Th. Pistollet de Saint-Ferjeux. Il a toujours apporté son dévoué et précieux concours à la Société, qu'il a su maintenir au niveau élevé qu'elle occupe depuis son origine. Sa vue très altérée ne lui permettait plus, depuis quelque temps, de prendre une part directe aux travaux de la Compagnie, mais il assistait à toutes les séances et dirigeait les délibérations avec une équité parfaite, un grand esprit de conciliation et un jugement sûr.

• M. Renard emporte avec lui les regrets de la Société toute entière.

Dans la séance du 8 novembre 1886, il a été procédé à l'élection du président de la Société en remplacement de M. Renard.

A l'unanimité moins une voix M. Henry Brocard, secrétaire, a été nommé président.

M. Brocard a pris la parole et a remercié l'assemblée en ces termes :

« Messieurs,

« J'accepte la décision que vous venez de prendre. Elle est pour moi un grand honneur, mais je n'ignore pas les obligations qu'elle m'impose ; aussi je compte sur votre dévoué concours, pour me les rendre plus légères et je vous demande de me seconder dans les efforts que je ferai pour maintenir les bonnes traditions d'études et de bonne confraternité, qui sont la devise de notre Société.

« Je prends une bien lourde tâche en étant appelé à succéder à mes devanciers et en présence des souvenirs qu'ils nous ont laissés. M. Pistollet de Saint-Ferjeux était un érudit difficile à remplacer. Ses profondes connaissances de nos antiquités locales, ses études sur l'histoire du pays Langrois, les nombreux matériaux qu'il avait recueillis, pendant toute une vie de travail, étaient une source intarissable et bien précieuse pour nos publications. J'ai le plus grand besoin de votre concours pour m'aider à les continuer et à les tenir à la hauteur qu'il avait su leur imprimer. Vous m'appellez à tenir la place de M. Eug. Renard, de l'homme prudent et aimable que nous regrettons tous, au jugement si sûr et à l'esprit si conciliant, qui rendait son administration toute paternelle. C'est une gloire pour moi d'avoir été le collaborateur de ces deux honorables

présidents et je n'ai qu'un désir, c'est celui de ne pas trop les faire regretter. »

On a procédé ensuite à la formation du Bureau dont les fonctions étaient expirées :

Ont été nommés

Vice-Président : M. l'abbé LOUIS, aumônier du Collège.

Secrétaire : M. Charles ROYER.

Vice-Secrétaire : M. Camille ROYER.

Sur la présentation de MM. Henry Brocard et Charles Royer, M. Louis Renard a été nommé membre titulaire résident de la Société.

En présence de la mort prématurée de son regretté président, la Société a acclamé son fils, M. Louis Renard et il a été, cette fois seulement, fait une exception à l'article 4 du règlement.

La Société a reçu de M. le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, pour la bibliothèque :

LE COMITÉ. — *Histoire et documents*, par M. X. Charmes. — 3 vol.

La société a perdu un de ses membres titulaires, M. Eugène de Confévron, qui n'habitait pas Langres et ne pouvant s'occuper des travaux de la Société, a

cru devoir donner sa démission. Le 20 août 1886, il avait été nommé trésorier, en remplacement de M. Mettrier.

Dans la séance du 27 décembre 1886, M. Louis Renard a été nommé trésorier en remplacement de M. Eug. de Confévron.

Dans la même séance ont été nommés membres correspondants :

M. Parisel, ancien instituteur à Malaincourt, présenté par MM. H. Brocard et Ch. Royer.

M. l'abbé Foissey, curé de Soyers, présenté par MM. l'abbé Louis et H. Brocard.

Les procès-verbaux de la Société des Antiquaires de France renferment une communication de notre éminent collègue, M. Flouest, relative à des fouilles faites dans ces derniers temps sur le territoire d'Esnoys et de Rivières-les-Fosses, canton de Prauthoy.

Des tumulus ouverts il y a quarante ans avaient livré pas mal d'objets éparpillés aujourd'hui; M. l'abbé Fourot, membre correspondant de notre Société, avait pu cependant en recueillir quelques épaves. Récemment, par une vraie bonne fortune, il a rencontré d'autres tumulus encore intacts, dont un sur la lisière de la forêt de Champberceau. Sa collection s'en est accrue, et il possède aujourd'hui des pièces assez nombreuses, surtout des objets de parure. Il y a aussi des instruments et quelques armes :

1° Une hache à main en bronze, « le seul exemple, en pays Lingon, du dépôt d'un instrument de ce genre dans une sépulture sous tumulus (1). »

2° Une pointe de flèche en bronze, analogue à des pointes en fer trouvées au tumulus de la croix de St Thibault, entre Prauthoy et Montsaugéon.

3° Une épée assez curieuse, à poignée en ∞ , en fer, d'un type encore rare; « la poignée, qui en est l'élément caractéristique, est constituée par un nœud médian assez volumineux, auquel viennent se rattacher, en haut et en bas, par une courbe étroite, des expansions du genre des antennes des épées de bronze. »

L'épée dont il s'agit mesure une longueur totale de 0^m49.

4° Une dague ou grand poignard en fer, long de 0^m37.

« Ce poignard paraît avoir été suspendu à une large ceinture, dont la face extérieure était garnie, dans toute sa longueur, par une bande continue de bronze lisse, sur laquelle le fourbissage devait produire un grand effet décoratif. Cette bande, extraite du tumulus de la forêt de Chamberceau, est la pièce capitale de la collection Fourot. »

« Ces tumulus, » conclut M. Flouest, « ont été érigés dans les temps voisins de la conquête. Toutes les antiquités qu'ils ont livrées se rattachent étroitement,

(1) Le Musée de Langres possède une hache en bronze (catalogue 4873-1886, page 75. — Antiquités préhistoriques n° 5) trouvée dans l'anfractuosité d'une roche voisine du village de Perrancey, près de Langres. Peut-être existe-t-il quelques rapports de ressemblance entre la hache du Musée de Langres et celle de la forêt de Chamberceau.

par leurs caractères essentiels, à celles que les cimetières de la Marne ont fournies en si grande abondance. »

15 novembre 1886.

L'abbé Louis.

CHAMPIGNY-LES-LANGRES

La Société avait fait commencer des fouilles au mois de novembre 1885, sur le territoire de Champigny-les-Langres. A la page 409 du Tome II du Bulletin, on peut lire le rapport détaillé concernant les diverses constructions Romaines, dont les fondations avaient alors été mises à découvert.

Monsieur l'abbé Maugère, curé de Champigny, a fait continuer ces fouilles, à ses propres frais, pendant les mois de Septembre et d'Octobre derniers. Ces nouveaux travaux ont permis d'établir les faits suivants :

1° En ce qui concerne les édifices déjà connus, le béton que nous avons trouvé sur trois des côtés de la chambre dallée en marbre, existait aussi sur le quatrième côté. Nous le laissons entendre du reste dans notre premier compte-rendu, mais cette nouvelle découverte démontre que nous nous trouvons ici en présence d'un édifice isolé, ou, pour dire mieux, d'un édifice n'attendant à aucun autre.

2° Il existait à environ deux cents mètres au Sud-Est de nos premières fouilles et à mi-côte entre ces fouilles et le ruisseau de Champigny, d'autres constructions qui vraisemblablement remontent à la même époque.

Signalons de nombreuses fondations d'édifices, une sorte d'allée ou passage entièrement pavé de fort belles pierres minces parfaitement sciées, dont quelques-unes peuvent mesurer environ 0^m50 centimètres carrés; une fondation ronde, comme le serait celle d'une tour, et enfin un point où devait être établi un four ou un foyer, toute la terre voisine étant très visiblement calcinée.

Monsieur l'abbé Maugère a en outre recueilli de nombreux cubes de mosaïque de diverses couleurs, des tuiles, des fragments de poterie, quelques médailles, en un mot tous les objets qui se rencontrent dans les constructions d'époque Romaine.

Dans ses dernières découvertes, Monsieur Maugère croit reconnaître un établissement de bains; nous nous permettrons de ne pas être de cet avis; d'une part, rien dans ces constructions n'indique des bains d'une façon précise. D'autre part et surtout, la position relativement élevée au dessus du niveau du ruisseau, alors qu'il eût été aussi facile d'établir les bâtiments plus bas, nous semble écarter l'hypothèse d'un établissement de cette nature.

Cette petite divergence d'opinions ne nous empêchera point de faire à Monsieur l'abbé Maugère nos bien sincères éloges pour l'ardeur qu'il a mise à diriger ces travaux et nous souhaitons vivement qu'il trouve parmi ses confrères de nombreux imitateurs.

Ch. R.

1^{er} Décembre 1886.

UN MONUMENT GAULOIS A LA MOTHE

Un Dolmen, appelé la *Pierre-Hardie*, existait autrefois sur le plateau de La Mothe. Cette nouvelle *Haute borne*, isolée, à peu près au centre de la montagne fut toujours conservée et religieusement respectée, quand la ville se forma et s'agrandit. En 1575, adossée à la maison non *de fief mais de roture* de la veuve et héritière Humbert-Mourlin, elle surgissait sur un des côtés de la *grande rue tirant à l'église* et proche d'une croix, que la dévotion de la population y avait érigée.

L'existence de ce monument Gaulois, resté inconnu jusqu'alors, nous est signalée par un différend surgi à son occasion et consigné sur les registres du Bailliage de Bassigny. En voici le résumé :

En cette année 1575, M. de la Vaulx, chambellan de Son Altesse et seigneur de *Vézécourt*, trouvant que cette pierre haute et fruste gênait les fenêtres de son logis, la fit transporter quelques pas, au-devant *de la maison de Jehan Barret, ARBÉLETRIER d'une part, et d'autre Anthoine Maréschal et regardant la porte de Soulaucourt*. La population s'émut et le sieur de La Vaulx adressa une requête à S. A. *pour octroyer son bon plaisir sur l'assiette de la Pierre vulgairement appelée la Pierre Hardie du dit lieu de La Mothe*.

Le 18 décembre 1575, le duc Charles commit Philibert du Chastellet, sieur du dit lieu, Sorey, Doncourt, Gironcourt, etc., et Bailly de Bassigny, en lui

donnant plein pouvoir et puissance pour *placer cette pierre en assiette fixe au lieu qu'il verrait le plus commode et convenable.*

Le 14 mai suivant, le Bailly, avec le sieur de Bazoilles, lieutenant au gouvernement de la ville, exécuta sa commission et ayant reconnu que l'emplacement actuel de cette pierre était *le plus commode et propre, hors du chemin, sans offense de la rue ni d'aucuns, tant pour passer que repasser*, ordonna qu'elle y demeurerait perpétuellement, sans pouvoir être déplacée.

Mais, dans la nuit du dimanche, 22 juillet, la *pierre hardie* se trouva reportée à son ancienne place. Les informations n'ayant point fait découvrir les auteurs de ce méfait et de ce mépris de justice, le Bailly revint de son château de Doncourt, à La Mothe, dans le but de la remettre au lieu fixé par son ordonnance, après avoir ajourné les habitants à comparoir le dit jour à *l'heure de cinq en attendant six.*

Personne n'ayant comparu à l'heure indiquée, le Bailly venait d'enjoindre à huit ouvriers de commencer le *remuement et le transfert de la pierre devant la croix au-devant de l'oratoire, ce qu'ils avaient déjà fait de deux pieds proche la première marche*, quand Jehan Rouyer, majeur de la ville se présenta avec une feuille de papier à la main, dans laquelle la communauté exposait humblement à M. le Bailly que le sieur de La Vaulx avait agi en son nom privé, que les habitants n'avaient jamais été consultés pour déduire leurs moyens; que la *Pierre Hardie* avait toujours été là où elle était de toute ancienneté et que *l'intérêt des habitants était qu'elle y demeure.*

Le Registre ne donnant plus aucun renseignement sur la décision prise, nous ne pouvons dire si le vœu des habitans a été exaucé; mais le souvenir de ce monument nous a paru digne d'être conservé à la postérité.

Bourmont, 20 décembre 1886.

J. MARCHAL,
Membre correspondant.

COMMUNE DE CUSEY

TUMULUS DES COMBOTTES

Lorsqu'on suivait, en allant du côté de l'Est, l'arête de ce coteau — sur Vesvres (1) — où s'élevaient les deux tumulus fouillés l'un par nous, l'autre par M. Defay, on pouvait remarquer à 4 ou 500 mètres de ce dernier, au lieu dit, *les Combottes*, une faible éminence de terre, mesurant un mètre à sa partie la plus élevée, et s'abaissant progressivement pour rejoindre à droite et à gauche le terrain environnant. Elle occupait, dans le sens Nord-Sud et sur une douzaine de mètres de longueur, la superficie d'une étroite bande de terre laissée en friche entre deux parcelles cultivées, n'avait pas plus de deux mètres de large et, sans hésiter, on l'eût prise pour un de ces *mergers* si communs dans nos pays, si on n'eût remarqué dans le terrain qui la longeait à l'Est, un renflement presque insensible, qui semblait en être le prolongement.

C'était là tout ce qui restait d'un tumulus, dont les années et la charrue n'avaient épargné que bien peu

(1) Nous disons sur *Vesvres* et non sur *Vesvres-sous-Prangey*, ainsi qu'on l'a imprimé par erreur, au Tome II du Bulletin, page 438.

de chose. Tout le sommet avait été rasé à peu près jusqu'au niveau des terres avoisinantes et ce qui restait n'atteignait nulle part une hauteur de plus de 50 centimètres au-dessus de la roche sous-jacente, sauf le bord Ouest retrouvé intact dans le *merger* dont nous avons parlé. Encore ce dernier n'avait-il pas évidemment dans le principe l'élévation que nous lui reconnaissons aujourd'hui, car ce n'est que sous un épierrement facilement reconnaissable que nous avons rencontré les premiers rangs de pierres inclinées.

Celles-ci, bien que nous n'ayons pas constaté que le sol ait été pour les recevoir préalablement aplani et recouvert d'une aire de terre battue, portent les traces indéniables du même arrangement méthodique que nous avons déjà constaté dans d'autres sépultures. Leur dimension est en général considérable sans qu'on puisse dire qu'on se soit appliqué à choisir de préférence, celles qui pouvaient avoir une — *tendance à la dalle*. — Elles sont liées entr'elles par de la terre massée dans leurs interstices, qui leur a donné la cohésion nécessaire pour résister aux atteintes de la charrue. Leur disposition en cercles concentriques, inclinés sur le centre, se continue au Sud et au Sud-Est sous la terre labourée au-dessus de laquelle leurs sommets émergent çà et là, et de ce côté il est à supposer que la construction avait conservé toute son étendue primitive. Du côté Nord-Est et Nord, au contraire, il ne reste plus rien. Les pierres qui gênaient la charrue ont dû successivement disparaître, et la destruction s'est étendue sans doute au-delà de la sépulture centrale, car nous n'avons rien trouvé qui nous semblât digne de ce nom.

Donc, nous n'avons rien pu conjecturer avec certitude au sujet des dimensions primitives du tumulus. Sa hauteur reste absolument indéterminée ; quant à son diamètre, nous croyons qu'il n'était pas inférieur à 12 ou 14 mètres, mais il nous est impossible de dire s'il n'était pas plus considérable.

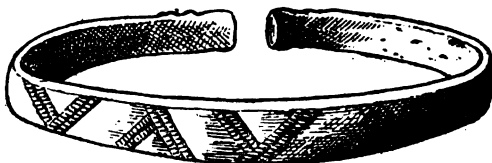
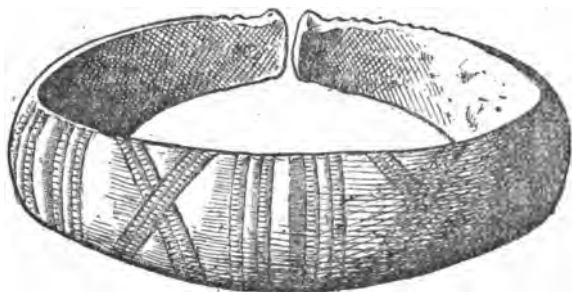
Nous avons retrouvé là quatre sépultures intactes, réglementairement disposées la tête au Sud, les pieds au Nord, les bras allongés. Deux d'entr'elles sont placées touche à touche, et ce n'est qu'au prix des plus minutieuses précautions que nous arrivons à reconnaître les propriétaires respectifs des objets dont elles sont ornées. Les deux dernières sont à peu de distance, mais parfaitement indépendantes et isolées.

De ces quatre squelettes, l'un ne nous a livré pour toute dépouille, qu'un anneau de fer de 56 millimètres de diamètre, formé d'une tige ronde et pleine et passé à l'un des bras, sans que nous puissions dire si c'est au bras droit ou au bras gauche.

Le mobilier funéraire des trois autres, beaucoup plus riche, est uniformément composé, pour chacun d'eux, de deux bracelets à chaque bras, et de quatre anneaux à chaque jambe. L'un des squelettes porte en plus au-dessous du menton un petit anneau de bronze, de ceux qu'on croit avoir servi d'attache aux vêtements, et un autre à un troisième bracelet au bras gauche.

Des deux bracelets qui ornent chaque bras, l'un est en bronze ; l'autre, très volumineux et toujours séparé de la main par le premier, est fait de cette matière qu'on a longtemps prise pour du bois d'if ou de buis, et dans laquelle on est, croyons-nous, d'accord aujourd'hui, pour reconnaître de l'antra-

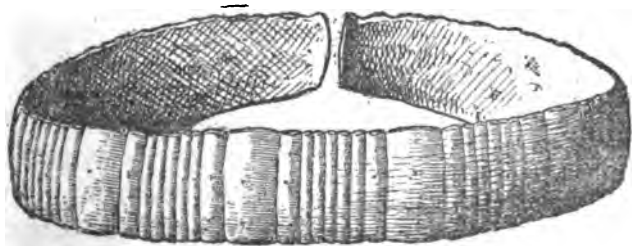
cite. A la vérité un bracelet d'anthracite figure seul au bras droit de celui des squelettes isolés qui porte cet *uniforme*, si l'on nous permet d'employer ce terme caractéristique; mais il a été certainement accompagné d'un bracelet de bronze disparu, en laissant à l'os qui le portait des traces très apparentes d'oxyde de cuivre.



Nous reproduisons ici de grandeur naturelle le plus grand et le plus petit de ces bracelets de bronze, qui, appartenant tous au même type, ne diffèrent entr'eux, que par leurs dimensions. Tous sont massifs et pesants, offrant à l'intérieur une surface plate et lisse, et à l'extérieur un renflement assez prononcé, en arc de cercle, disposé pour recevoir une décoration, uniformément empruntée à ce motif ornemental si ré-

pandu à cette époque, qui consiste en lignes chevronnées, agencées en croix de saint André, en faisceaux, etc. — L'analogie qu'ils ont entr'eux persiste jusque dans les détails de ciselure; si frappante qu'on les dit volontiers sortis des mains d'un même artisan. Nous nous servons à dessein du mot — ciselure, — car bien que les lignes en creux qu'ils présentent, nous semblent avoir été produites lors du moulage, les dessins cablés, que portent les parties restées saillantes entre les lignes creuses, sont d'une finesse si grande, que nous croyons devoir les attribuer à un travail subséquent de retouche au poinçon ou au burin. Nous ajouterons que dans les tumulus fouillés par nous jusqu'ici, nous n'avons encore rencontré aucun objet décoré de cette manière.

Si nous passons aux tibias, nous trouvons à chacun d'eux quatre anneaux de bronze, absolument semblables pour le même squelette. Ils ne relèvent pour les trois sépultures que de deux types, dont nous reproduisons le plus complet; types très voisins



l'un de l'autre, et n'offrant entr'eux que des différences de détail. Si bien que le squelette isolé et l'un

de ceux qui sont couchés côte à côte, en portent seize absolument pareils. Tous, sauf deux, sont brisés en morceaux plus ou moins nombreux, et fort rongés par l'oxyde. C'est là, sans doute, la conséquence d'un alliage défectueux qui semblerait indiquer, pour les anneaux, une origine différente de celle des bracelets, tous intacts et parfaitement conservés, quoiqu'ayant eu à subir les mêmes causes de destruction.

Bracelets et anneaux de bronze sont ouverts, et rentrent dans la catégorie de ceux qui faisaient ressort pour livrer passage à la main ou à la cheville. Leur système de fermeture ne consiste qu'en le rapprochement des deux extrémités, terminées de part et d'autre par un petit bourrelet ornemental.

Partout nous avons constaté un parti pris évident de faire porter au bras gauche, les bijoux les plus apparents et les plus *à l'effet*, qu'ils soient de bronze ou d'anthracite. Et si l'un des squelettes fait exception à la règle et porte trois bracelets à l'un des bras, c'est au bras gauche qu'il aura ce supplément de parure.

Il semble aussi que, de l'étroite juxta-position de deux des cadavres, de la profondeur rigoureusement la même pour tous, de leur situation, à la vérité difficile à reconnaître exactement dans un édifice aux trois quarts détruit, mais évidemment accessoire et secondaire, on doive déduire que tous les quatre ont été simultanément confiés à la terre en accompagnement d'une sépulture centrale malheureusement disparue.

Le diamètre des bracelets de bronze varie de 59 à 63 millimètres. Celui des bracelets d'anthracite, plus petit encore, est de 53 à 55, celui du bracelet de fer

de 56. Il est enfin de 73 à 75 pour les anneaux de jambes. Nous savons qu'en général, les bijoux similaires de cette époque se font remarquer par l'étroitesse de leur circonférence. Néanmoins, les mesures que nous venons de donner sont telles, qu'elles supposeraient chez des hommes une finesse d'attaches presque impossible et qu'il semble plus rationnel d'attribuer à des femmes la propriété de ceux dont il s'agit, et c'est là, en résumé, l'impression qui nous a paru nettement se dégager de toutes les particularités de ces remarquables sépultures. Nous serions donc en présence des restes de quatre ou au moins de trois femmes de condition égale dans la vie, — leurs ornements semblables et semblablement disposés ne laissent à cet égard guère de doutes, — accompagnant la dépouille d'un personnage assez considérable pour motiver l'érection d'un tumulus d'une réelle importance.

Mais quelle conclusion tirer de ces indices? Comment expliquer la mort et l'ensevelissement simultanés de ces femmes? Faut-il admettre l'immolation des épouses d'un chef pour qu'il pût continuer à être servi par elles dans cette autre vie dont les Gaulois avaient si bien la notion? Nous savons qu'on a eu quelquefois le soupçon d'une semblable coutume, rappelant les conditions d'existence de ces *Soldures* dont parlent les auteurs, compagnons fidèles de leur maître dans la vie et jusque dans la mort. Mais nous croyons simplement qu'il faut se borner à tenir note de notre découverte, attendant que des constatations nouvelles et des monuments mieux conservés viennent faire sur la question une plus indiscutable lumière.

Pour être complets, nous mentionnerons encore dans notre trouvaille :

Deux fragments de silex, l'un taillé, l'autre poli, dont la présence dans le tumulus ne peut être imputée à aucun motif géologique;

De nombreux fragments de poterie provenant de vases de diverses formes et de diverses grandeurs; les uns, très grossiers, d'une épaisseur qui dépasse deux centimètres; — d'autres moins épais, portant une belle teinte noire, rehaussée en dedans et en dehors par un enduit graisseux; — d'autres encore rubéfiés par la cuisson sur les deux faces, l'intérieur demeurant noir; — enfin deux morceaux, les seuls intéressants de la série, qui, noirs à l'intérieur, brun clair sur les deux faces, portent un dessin ornemental se composant simplement pour le premier, de deux bandes parallèles en creux, et pour le second, — qui a fait partie du bord d'un vase à large ouverture, — du même motif, relevé par une ligne de points ronds et creux, très probablement remplis à l'origine par une barbotine blanche ou rouge vif, égalisant la surface et tranchant par sa couleur sur le fonds du vase. Les exemples de ce genre d'ornementation sont assez fréquents.



Enfin, et pour terminer nous citerons une petite lancette, à soie courte et forte, dont la lame ne mesure que 3 cent. 1/2 de longueur. Nous reproduisons exactement cet instrument, complet, croyons-nous,

dont l'usage paraît avoir été assez répandu dans nos contrées. Nous en possédons en effet un second exemplaire semblable de tous points, trouvé dans la même région, et nous savons (1) qu'une autre lancette aussi pareille aux nôtres, mais en bronze, ornée sur les deux faces de la lame d'un dessin au pointillé, a été très récemment découverte à Saint-Dizier. Nous ignorons si la destination de cet — instrument à couper — a été jusqu'ici déterminée par les archéologues, et nous serions trop heureux si notre travail avait pour résultat d'attirer leur attention sur ce point.

Camille ROYER,

Joseph. ROYER.

Montsaugéon, septembre 1885.



Le dernier fascicule des *Mémoires de la Société*, page 231, t. III, est terminé par la description d'un bas-relief du Musée de Langres, représentant divers objets, sandales, vases en verre et boîtes que l'auteur de la notice, M. H. Brocard, pense avoir servi d'enseigne à une maison de commerce de l'époque Gallo-Romaine.

Un savant professeur du *Queen's Collège, Kork, Irlande*, M. Brunnel Lewis, rend compte, dans un

(1) Par M. l'abbé Fourot, qui nous en a communiqué le dessin.

mémoire reproduit dans *Archæological Journal*, vol. xliii, pag. 89, d'une excursion qu'il a faite en 1885 dans la Haute-Marne et donne, sur différents monuments de Langres, sur la Cathédrale, sur les antiquités de Langres et de Besançon et sur le bas relief du Musée, des appréciations très intéressantes :

« Le n° 240 (1) est un très remarquable bas-relief qui a attiré l'attention de M. Palustre, de Tours, autrefois directeur de la Société Française d'Archéologie; mais je ne puis savoir s'il a écrit quelque mémoire sur ce sujet. Trois tablettes sont superposées. Sur la plus haute sont figurées trois sandales, — trois bouteilles sur celle du milieu — et trois boîtes sur celle du bas. M. Brocard pense que nous trouvons là les emblèmes de quelque négoce, de même que les enseignes placées, de nos jours, à l'extérieur des boutiques. Pour moi, je suis disposé à me ranger à l'opinion de M. Cournault, conservateur du musée Lorrain à Nancy. Il envisage ces sculptures comme se rapportant à un établissement de bains. Les sandales ou pantoufles, serviraient à garantir les pieds des malpropres du parquet; c'est ce qui se voit aujourd'hui dans les maisons Turques et Arabes. Les bouteilles contiendraient les parfums employés pour les bains; les boîtes, munies de couvercles, figurées sur la tablette inférieure, pourraient renfermer des objets de toilette ou d'ajustement personnel.

« NOTE. — D'après M. Brocard, les objets figurés sur la pierre sont placés au point de vue de la vente,

(1) Catalogue du Musée de Langres, 1873-1886, page 51.

dans le même but que nous les voyons souvent reproduits en peinture, usage fréquent dans le Sud de l'Europe. Il a publié une courte notice sur ce bas-relief dans les *Mémoires* de la Société Archéologique de Langres;... notice accompagnée d'une illustration qu'il m'a gracieusement permis de reproduire. La pierre avait été trouvée au cours des fouilles pratiquées par le génie militaire à la citadelle de Langres. Outre les trois sandales ci-dessus mentionnées, il y en a une quatrième, visible en partie seulement. Les deux sandales placées à droite de l'observateur, présentent une ouverture qui devait laisser l'extrémité du pied à nu; et, à cet égard, ressemblent au *campagus*, botte qui découvrait les orteils. Cela se rencontre dans le tombeau de Jovin (voir mes notes sur Reims... et renvois sur Montferrand.

« Les trois bouteilles sont de forme carrée, et peuvent être appelées *lagenæ*. Une description de vases, dans l'ouvrage du Dr Birot, anciennes poteries et porcelaines, — peut parfaitement s'appliquer ici.

« Leurs cols, dit-il, sont courts en proportion de leurs anses : et ces anses vont de l'épaulement jusqu'au bord qui est toujours terminé en pointe. » — (*Egyptian and Oriental Pottery.*)

« En général, la forme circulaire est préférée, comme on le voit par les illustrations du Catalogue des verres, collection Had. pp. 29-49, verres soufflés Romains. Mais il est fait aussi mention de bouteilles carrées... Le musée de Colchester contient de superbes spécimens de verres anciens remarquables par leur dimension et leur belle conservation; et je dois ici appeler l'attention sur ce fait que certains d'entre eux ont presque la même forme que ceux figurés à Langres, — *Catalogue des Antiquités, musée Colches-*

ter... — Des bouteilles du même genre ont été trouvées dans la ville de Châtelet, entre St-Dizier et Joinville, près de la Marne, et du railway de Blesme à Chaumont. L'emplacement est marqué comme ville ruinée sur la carte des routes Romaines de la Haute-Marne. »

La supposition du savant archéologue Anglais ne détruit point l'opinion de M. Brocard et n'enlève aucun intérêt de curiosité au bas-relief du Musée de Langres.



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE LANGRES

Dans la séance du 13 juin 1887, M. Durieux, secrétaire de la Société d'Emulation de Cambrai, a été nommé membre correspondant. M. Durieux était présenté par MM. Brocard et Ch. Royer.

Nous avons le regret d'apprendre la mort d'un de nos membres correspondants, M. le colonel Picard.

M. Picard, d'abord lieutenant-colonel au 21^e d'infanterie à Langres, avait fait partie de notre Société comme membre titulaire. Il assistait alors régulièrement à nos réunions, où nous avons pu le connaître et l'apprécier. Il avait cherché à approfondir la question du siège d'Alise et après avoir fait dans ce but de nombreuses recherches, il nous a lu en séance plusieurs mémoires fort intéressants ; mais il s'occupait surtout de sciences naturelles et en particulier de

minéralogie. Il a enrichi nos collections de plusieurs échantillons curieux. Nommé plus tard colonel du 27^e d'infanterie à Dijon, il avait voulu conserver ses relations avec notre Société et avait été maintenu sur sa demande au nombre des membres correspondants. M. le colonel Picard était chevalier de la Légion d'honneur.

CH. R.

Le département de la Haute-Marne est représenté au Salon de 1887 par un artiste Langrois, M. Antide Péchiné, sculpteur.

Elève de Dumont, Thomas et Bonnassieux, M. Péchiné expose, sous le n° 4357, une œuvre très complète, la plus importante jusqu'ici certainement de sa vie d'artiste, c'est la statue en bronze de Philippe Lebon, qui a découvert le gaz d'éclairage. Elle va être prochainement inaugurée sur une des places de la ville de Chaumont, afin de perpétuer le nom d'un savant Haut-Marnais.

Philippe Lebon était originaire de Brachay, près de Doulaincourt (Haute-Marne). Il est né en 1767.

La statue représente Philippe Lebon au moment où il a, pour la première fois, l'idée de l'application du gaz à l'éclairage.

« Un soir, étudiant les lois de la combustion, et
« ayant pris de la sciure de bois dans une cornue en
« verre, il la plaça sur le feu. Après quelques ins-
« tants, comme il en sort une fumée noirâtre, Lebon
« en approche une allumette et cette fumée s'en-
« flamme, à sa grande joie... Il venait de trouver
« notre gaz d'éclairage. »

Telle est la légende placée au bas de la statue et c'est d'après cette légende que M. Péchiné l'a si heu-

reusement exécutée. De la main droite Philippe Lebon tient la cornue d'où s'échappe la flamme ; la main gauche étendue semble indiquer un certain mouvement d'étonnement. L'ensemble de la statue est juste et très bon, le costume est bien choisi, les détails sont bien compris et rendus avec soin. Peut-être seulement pourrait-on désirer que l'expression du visage fut plus accusée et que le mouvement d'étonnement si bien exprimé par l'ensemble de la statue fût plus complètement rendu dans la figure. Mais en somme c'est une œuvre de vrai mérite et on doit en féliciter l'auteur, aussi bien que la ville de Chaumont, qui possédera ainsi la statue d'un des Haut-Marnais les plus illustres parmi les savants modernes. L'œuvre de M. A. Péchiné a été remarquée au Salon et a reçu une mention honorable.

Il faut signaler aussi pour la sculpture :

M. Jacquemin (Etienne), né à Joinville, élève de Bion.

4108. — Portrait de M^{***} ; buste, plâtre.

M. Rougeron (Christophe), né à Récourt, élève de MM. J. Cavelier et A. Millet.

4443. — Portrait de M^{lle} Amélie C^{***}, médaillon en terre cuite.

Pour la peinture :

M^{lle} Aline Boulian, de Bourmont, élève de Messieurs Carolus Durand et Henner.

N^o 318. — Une Bordelaise.

M. Charles Duvent, de Langres, élève de MM. Boulanger et Lefebvre.

N^o 854. — Portrait de M^{me} M. de M^{***}.

M. Gaillard (Arthur), de Chaumont, élève de M. Gérôme.

N° 973. — Portrait de M^{lle} J. A^{***}.

M. Clermont-Gallerande (Adhémar Louis de), né à Chatoillenot, élève de M. Barrias.

N° 561. — La Curée.

M. Morlot (Alexis-Alphonse) né à Isômes, élève de de Corot et de M. Henner.

1735. — Solitude.

H. B.

En creusant une fouille dans la remise de la maison n° 1, de la rue des Cours, à Langres, on a rencontré, à la profondeur de deux mètres vingt centimètres au-dessous du pavé, un enduit en mortier d'une épaisseur de trois à quatre centimètres, reposant sur un sol terreux contre un reste de construction en pierres blanches.

Ce plancher en mortier, dressé et poli avec le plus grand soin, était recouvert en-dessous de peintures à fresques, mais il a malheureusement été mis en morceaux par la pioche des ouvriers. C'était, on ne peut en douter, une partie de plafond d'un édifice entièrement détruit. Les débris, qui auraient été très intéressants à étudier, s'ils étaient plus complets, ont été transportés au Musée. Il n'a pas été possible de reconstituer la décoration, qui paraît avoir été composée de feuilles dans les tons jaunes, avec des petites fleurs rappelant le muguet, sur fond noir; un certain nombre de débris sont d'un beau ton rouge uni, d'autres sont blancs.

Cette construction est évidemment de l'époque Romaine et faisait partie d'un édifice construit au niveau de l'ancien sol de la ville. La peinture des mortiers est tout-à-fait semblable à celle des nom-

breux morceaux d'enduits trouvés dans les environs de Langres et conservés au Musée. A la suite d'une invasion ou d'un cataclysme quelconque, il est certain que les constructions de l'époque Romaine ont été enfouies et qu'une ville nouvelle a été reconstruite sur les ruines de l'ancienne.

Il y a quelques années, en faisant un puits d'égout devant la maison voisine formant l'angle de la rue de Nevers et de la rue des Cours, on avait déjà mis à jour, à peu près à la même profondeur, des traces de construction Romaine, avec un pavé paraissant être à l'ancien niveau de la rue. Ces vieux débris doivent certainement se relier à la récente découverte.

H. B.

En dessous des fondations de la façade de la maison n° 3, place de la Trésorerie, près des constructions de la gare du chemin de fer à crémailière, on a trouvé deux grains de collier en grès verni de la même nature que les grès qui se fabriquent aujourd'hui à Sarreguemines.

Ces grains appartiennent sans aucun doute à l'époque Gauloise; ils sont de grosseur différente et de la même forme. Le champ du milieu est formé par une bande unie, entre deux parties composées d'une série de quatre rainures parallèles, s'arrêtant aux extrémités. Ils ont été déposés au Musée.

Des objets de même nature ont déjà été rencontrés aux environs de Langres.

H. B.

En démôliissant, pour l'établissement de la gare du tramway, la chapelle située sur le rempart à l'Est de Langres et qui portait le nom de Chapelle des Prêtres de Marie, ou chapelle des pauvres, on a trouvé une pierre sculptée paraissant remonter au xvi^e siècle et portant les armes de la famille de Choiseul.

Cette pierre mesure 38 centimètres de côté, elle est carrée mais porte à droite et à gauche des prolongements qui semblent indiquer qu'elle était placée au sommet d'un mur ou au fronton d'un édifice.

L'écu portant les armes est placé au centre d'une couronne de feuillage de forme arrondie et ayant un relief beaucoup plus prononcé que l'écu.

Cette illustre famille des Choiseul possédait dans notre région des propriétés considérables; citons du reste à ce sujet quelques lignes que nous trouvons dans le *Mémoire pour l'Ordre du Saint-Esprit* publié par M. de Clairambault, généalogiste des ordres du roi.

« ... Entre ces opinions, la plus vraisemblable est celle qui la fait descendre des comtes de Bassigny, puisqu'elle est fondée sur la possession que cette maison avait de plusieurs terres, qui formaient le patrimoine de ces anciens comtes, et sur son cri de guerre qui est le mot Bassigny. »

Nous ne verrions donc dans la découverte de cette pierre rien de remarquable si les armes gravées sur elle ne nous présentaient une particularité singulière. Les armes des Choiseul sont : d'azur, à la croix d'or cantonnée de 18 billettes de même, 5 en chaque canton du chef, posées en sautoir et 4 en chaque canton de la pointe, posées 2. 2.

Or, dans l'écu qui nous occupe, il y a en outre en cœur un croissant. Nous connaissons les armes de

nombreux membres de la famille de Choiseul portant, par suite d'alliances, des modifications aux armoiries, nous pouvons citer Etienne-François de Choiseul, dont l'écu porte en cœur : d'or, à la croix ancrée de gueules, qui est de Stainville, Léopold Charles de Choiseul, dont les armes portent en cœur : d'or, à trois lionceaux de sable, qui est de Cambrai, etc., mais nous ignorons entièrement quel est celui des membres de cette illustre famille qui portait un croissant au centre de ses armes.

La bibliothèque de la Société archéologique doit à la générosité de l'un de ses membres correspondants, M. le commandant de Piépape, une monographie complète de la maison de Choiseul. Nous l'avons consultée sans y trouver l'explication de cette modification dans les armoiries.

La pierre sculptée a été déposée au Musée et fait maintenant partie des collections lapidaires.

Le génie militaire ayant creusé des tranchées entre la ville et la citadelle, à l'Est de la route de Dijon, a découvert un certain nombre d'objets appartenant à l'époque Romaine et plus particulièrement à la période des Antonins. Ces objets se composent principalement de fragments de corniches, frises ou chapiteaux, dont quelques-uns en marbre blanc fort délicatement sculptés. Nous y remarquons, en particulier, des feuilles d'acanthé très élégamment découpées et des chimères, dont la longueur totale ne dépasse pas dix centimètres.

Quelques médailles sans importance ont été rencontrées au même lieu, nous ne signalerons qu'une

monnaie de bronze au type d'Ælius Cæsar, type peu répandu dans notre région. On a trouvé également des cubes de mosaïque et des fragments de poterie.

Ces objets ont été gracieusement offerts au Musée par M. Jolly, commandant du génie.

Parmi de nombreux ouvrages donnés à notre bibliothèque, nous croyons devoir parler d'un manuscrit très précieux pour la Société. C'est la copie absolument exacte du grand manuscrit de Charlet.

Cette copie a été exécutée en entier par notre zélé correspondant M. G. de Saint-Ferjeux, lieutenant-colonel au 6^e chasseurs. Toutes les annotations et corrections y figurent absolument comme dans le texte original, c'est donc une œuvre de patience, en même temps qu'un travail des plus utiles pour les érudits, que nous a offert notre généreux collègue.

CH. R.

La livraison de novembre-décembre 1886 de la *Revue Epigraphique du midi de la France*, fait connaître une inscription de l'époque Romaine intéressante pour l'histoire de Langres. Elle est signalée par M. A. Allmer, correspondant de l'Institut, conservateur honoraire du Musée épigraphique de Lyon, et rédacteur habituel de la savante revue qui a déjà mis en lumière, particulièrement dans la vallée du Rhône, tant de textes précieux pour la connaissance des institutions de la Gaule.

L'inscription dont il s'agit est conservée au Musée du Palais Saint-Pierre à Lyon. Elle figure sur un

petit cippe funéraire avec base et couronnement, recueilli, en mars 1886, au quartier de Trion, dans la banlieue Lyonnaise. L'établissement d'une voie ferrée a fourni l'occasion d'extraire ce cippe d'un puits antique, comblé à une époque ancienne, avec des débris de toute sorte, parmi lesquels se sont rencontrés des monuments d'une valeur archéologique considérable.

Cette inscription est ainsi conçue :

D· (ascia gravée au trait) M
T· TINC· ALPINI
DEC· LINGON
II· VIR
POTITIA ALPI
NA· MATER· P· C·
ET· SVB· ASCIA· D·

L'N et le dernier I de Alpini sont liés en un monogramme.

L'inscription doit se lire ainsi :

Diis manibus Titi Tincii Alpini, decurioni Lingonensi, duumviro, Potitia Alpina, mater ponendum curavit et sub ascia dedicavit.

Elle donne en français :

Aux dieux mânes de Titus Tincius Alpinus decurion Lingon et duumvir, Potitia Alpina, sa mère a élevé ce tombeau et l'a dédié sous l'ascia.

La présence à Lyon de ce monument funéraire de T. Tincius Alpinus indique une fois de plus que les Lingons faisaient partie de l'association nationale qui avait, au confluent de la Saône et du Rhône, son

assemblée annuelle, autour du célèbre autel dédié à la divinité de Rome et d'Auguste. La preuve, à la vérité, n'est qu'implicite et elle reste, sous ce rapport, dans l'ordre de celles que l'on possède déjà, puisqu'aucun témoignage positif et direct de la participation des Lingons à l'assemblée annuelle des *Trois provinces de la Gaule*, ne s'est encore révélé pour les épigraphistes; mais la mort à Lyon du magistrat municipal le plus élevé de la colonie de Langres et les conditions dans lesquelles les derniers honneurs lui ont été rendus, permettent de supposer, sans témérité, que sa présence dans la métropole, au moment où il est passé de vie à trépas, avait pour cause la mission officielle qui y attirait chaque année les personnages les plus considérables de la Gaule.

Son épitaphe est encore précieuse pour la connaissance de l'organisation municipale de la cité des Lingons. On avait déjà, par d'autres inscriptions, le souvenir d'un édile et d'un sévir augustal (1); on apprend de celle-ci que les deux premiers magistrats de la cité y avaient, au second siècle, le titre de Duumvir.

ED. FLOUEST.

(1) Voir notamment au Musée de Langres les deux inscriptions mentionnées dans son catalogue sous les n^{os} 18 et 23 et qui, pour leur lecture, doivent être restituées ainsi :

N ^o 18	N ^o 23
..... ATTIVS EVHODVS se-	 LIS I IIII VIR augustalis
vir aVG coLONiæ Lingonum	sibi ET SVIS FECIT

LES RUES DE LANGRES

Au moment où, dans toutes les villes, on attache un si grand et si légitime intérêt à rappeler et à perpétuer, par les noms des rues, le souvenir des faits glorieux pour leur passé et des hommes illustres, qui sont pour elles un titre d'honneur, il est intéressant de rechercher quels ont été les noms des rues de Langres à différentes époques et ce qu'ils sont aujourd'hui.

Avant 1789, beaucoup d'entr'elles portaient les noms des nombreuses maisons et établissements religieux existant à cette époque dans la ville. Mais pendant la période révolutionnaire la plupart des anciens noms disparurent, remplacés par des noms de villes célèbres, de victoires remportées, et même par des noms de circonstance. Plus tard elle reprirent les anciens, dont quelques uns ont encore été modifiés et rappellent des souvenirs qui sont la gloire de la cité.

Il y a cependant encore des oublis importants, et il reste des noms à mettre en lumière, mais on doit

espérer qu'un jour justice sera faite ; car certains noms appartiennent non seulement à l'histoire de la ville de Langres, mais aussi à celle de la France. Citons des plus importants :

Jean Drouot, dit Duvet, le maître à la Licorne, orfèvre et le premier graveur français, né à Langres en 1485 (1). Il habitait la maison n° 1 place du Musée faisant l'angle de cette place avec la rue de la Tournelle ;

Claude Gillot, né à Langres en 1673, membre de l'académie de peinture et le maître de Watteau, encore une grande célébrité française ;

Nicolas Jeanson, un des premiers imprimeurs français, né à Langres, qui vivait au xv^e siècle (2), et bien d'autres tenant un rang distingué parmi les prélats, les grands capitaines, les écrivains, les peintres et les sculpteurs.

Cet oubli sera certainement réparé ; d'autres noms pourraient utilement remplacer ceux de quelques rues, n'ayant aucune signification ni aucun intérêt historique. Il ne s'agit que de choisir dans le nombre, ils deviendraient une page permanente de l'histoire de la ville.

(1) La vie et l'œuvre de Jean Duvet, dit le maître à la Licorne, par E. Jullien de la Boullaye. — 1 vol. in-8°. — Paris, Rapilly, 1876.

Le Musée de Langres possède une œuvre capitale de Jean Duvet, en vingt-trois planches, l'*Apocalypse*. « Ce livre rarissime, dit M. de la Boullaye, probablement unique avec ses détails et d'un très grand prix, a pour les Langrois un mérite de plus, celui d'être fait par un Langrois. »

(2) Le Musée de Langres a pu acquérir un très bel exemplaire des Commentaires de César, imprimés à Venise, en 1471, par Nicolas Jeanson de Langres. Il habitait dans la rue Cardinal Morlot.

Il n'a pas été possible de retrouver les noms de toutes les rues. Quelques uns, très anciens, avaient disparu longtemps avant la révolution et sont complètement perdus. On ne les rencontre que dans les vieilles chroniques et dans les anciens titres, sans qu'on puisse savoir à quelles rues ils appartenait. Citons les rues Murcornot ou du Chastel, la rue des Murs frais, la rue des Frères prêcheurs (1) et d'autres encore, oubliées depuis des siècles, sans que rien n'indique où elles pouvaient être. D'autres noms de date beaucoup plus récente, de l'époque de la Révolution de 1789, ont été perdus et n'ont pu être reproduits, tant il est vrai que « les années passent, les « générations se succèdent et emportent avec elles « les souvenirs du passé (2). »

Les annotations qui accompagnent cette étude sont le résultat de nombreuses recherches et d'éléments réunis et conservés depuis longtemps. Un grand nombre d'entr'elles ont aussi été puisées dans une série de notes très intéressantes et inédites, recueillies par M. Th. Pistollet de Saint-Ferjeux, ce savant et si regretté président de la Société historique et archéologique de Langres. Elles ont été mises en ordre par son fils, M. G. de Saint-Ferjeux, membre correspondant, qui en a offert très gracieusement une copie à la bibliothèque du Musée.

(1) En 1649, il existait un imprimeur du nom de *Jean Boodrot*, imprimeur de la ville, rue de Frères Prêcheurs. L'Anastase de Langres de Denis Gautherot porte cette date et le nom de cet imprimeur. Où était la rue des Frères Prêcheurs? Peut-être était-elle la rue des Jacobins où se trouvait le couvent des Dominicains.

(2) G. de Saint-Ferjeux : Envoi de ses notes à la Société, mai 1884.

NOMS DES RUES DE LANGRES

Avant 1789.	Pendant la Révolution.	Dénominations actuelles.
Place Champbeau ou Chambeau (1).	Place de la Révolution.	Place Diderot.
— des Jacobins (2).	— de la Loi.	— des Jacobins.
— du Marché-aux- Porcs (3).	— de la Liberté.	— de l'Hôtel-de- Ville.
— St-Ferjeux (4).	— de l'Égalité.	— St-Ferjeux.
— des Moulins.	— des Moulins.	— du Théâtre.

(1) La maison n° 10 a été reconstruite en 1785; elle appartenait autrefois à la ville. La mairie s'y tenait pendant qu'on bâtissait l'hôtel de Ville vers 1780; on y donnait des bals lors des mariages. C'est dans cette maison que fut logé l'empereur d'Autriche, pendant l'occupation de Langres par les Alliés, en 1814. Richelieu logea dans la maison à côté en face du collège, qui appartenait à la famille Chabut, dont l'un des membres, Prudent Chabut fut lieutenant du roi à la garde des clefs et trésorier de France. Le coutelier Diderot, père du philosophe et du chanoine, habitait la maison n° 1, au-dessus de la rue de la Boucherie. Une plaque commémorative, récemment posée sur la maison, indique que Diderot y est né, en 1713.

Sur la place Chambeau, aujourd'hui place Diderot, la statue de Denis Diderot a été érigée, en 1884.

(2) C'est dans le couvent des Jacobins, dont les terrains sont aujourd'hui occupés par l'Évêché, qu'ont été établis les Dominicains à Langres, vers 1231. L'empereur de Russie demeura pendant quelques jours dans cette maison, en 1814. Dans les bâtiments occupés actuellement par l'arsenal se trouvait le couvent des Visitandines, dont l'ordre subsista à Langres jusqu'en 1793.

(3) On désignait sous ce nom la partie nord de la place où se trouve une plantation d'arbres. Aujourd'hui la place entière porte le nom de place de l'Hôtel-de-Ville.

(4) Sur la place Saint-Ferjeux il existait une église dédiée à saint Ferjeux, qui fut donnée aux moines de Saint-Bénigne, en 1021. En 1677, elle fut détruite, sur la demande d'un ingénieur, comme devant servir à l'emplacement d'une batterie pour défendre la ville.

Avant 1789.	Pendant la Révolution.	Dénominations actuelles.
Place des Cours.		Place des Cours.
— St-Martin (1).		— St-Martin.
— St-Didier.		— du Musée.
— de l'Apport-au-Pain (2).	Place Nationale.	— de la Loge.
Rue des Moulins (3).	Rue de la République.	Rue des Moulins.

(1) La maison n° 35 contre l'église, avec son grand jardin, était le prieuré de Saint-Martin. Le clocher si élégant de l'église fut construit en 1745 par l'architecte Forgeot, de Langres. Il est remarquable par sa légèreté, mais en désaccord complet avec le style ogival de l'édifice. Sur la place se trouvait le cimetière Saint-Nicolas.

(2) Le prince de Metternich logea dans la maison n° 10 sur la place de la Loge. C'est là que les trois souverains de Prusse, de Russie et d'Autriche se réunirent pour discuter les grandes questions du jour et préparèrent les bases de la convention qu'ils signèrent à Chaumont, le 1^{er} mars 1814, par laquelle la Prusse, l'Angleterre, l'Autriche et la Russie s'engageaient à réduire la France à ses anciennes limites et à ne poser les armes qu'après l'entière défaite de Napoléon.

(3) La rue des Moulins a pris son nom de la porte des Moulins, près de laquelle il existait des moulins à vent. Elle s'appelait anciennement porte de Bourgogne. En 1338, la porte fut palissée pour *empescher* la cavalerie d'approcher. En 1340, on construisit une première muraille d'enceinte. « Il y a, dit Javernault, quatre vers

- « L'an mil trois cent quarante
- « Fut faite la muraille présente
- « Pour la doubtance de la guerre
- « Du roi de France et d'Angleterre. »

« Il y avait, dit encore Javernault, en ce faubourg des restes des anciens bâtiments Romains et une porte qu'on appelait porte d'Enfer à la place de laquelle le seigneur d'Orval, gouverneur de Langres, fit construire une grosse et double porte appelée de Navarre (ce doit être tour et non porte) et cette porte était appelée d'Enfer à cause que les anciens en sortaient avec les corps morts, qu'ils allaient enterrer hors de la ville, suivant la coutume des payens, ainsi Tacite et Plutarque disent : *Mortuos intra civitatem non*

Avant 1789.	Pendant la Révolution.	Dénominations actuelles.
Rue St-Amâtre.	Rue de la République.	Rue Diderot.
— de l'Homme-Sauvage (1).	— de l'Homme Libre.	— de l'Homme Sauvage.
— du Grand-Clottre.	— Fraternelle.	— du Grand-Clottre.
— du Petit-Clottre.	— de Savoie.	— du Petit-Clottre.
— des Jacobins.	— des Sans-Culottes	— des Jacobins.
— Boullière (2).	— de Tournay.	— Boullière.
— des Chavannes (3)	— de l'Instruction (4)	— des Chavannes.

« *sepeliri ne sanctum municipiorum pollentur.* Les premiers chrétiens aussi de Langres sortaient par là, hors de la ville, pour aller inhumér leurs morts au cimetière de Saint-Geôsmes..... »

La salle de spectacle actuelle occupe l'ancienne église Saint-Amâtre.

(1) On trouve dans Vignier le nom de la rue de l'Homme-Sauvage, où les Jésuites ont habité en 1652, dans une maison achetée de Jean-Baptiste Sauvage, mais rien autre n'indique l'origine du nom.

(2) Le chroniqueur Tabourot raconte que François I^{er} visita les remparts de Langres; il se retira *decers* la porte de Rue Boullière. Au bas de cette rue se trouve la porte Saint-Didier. La porte intérieure est très ancienne. Celle de l'extérieur qui a été modifiée complètement, en 1854, par le génie militaire, avait été construite au xvi^e siècle, en même temps que les fortifications destinées à protéger la ville contre les attaques des Ligueurs. Elle s'appelait le Pont-levis de Saint-Didier. Au-dessus se trouvait une statue en pierre représentant Jeanne d'Arc, ou plutôt personnifiant la ville de Langres (*Mémoire de la Société historique et archéologique de Langres, t. II, pag. 134.*) avec une inscription rappelant le nom des échevins de Langres, gravée sur marbre noir. Cette inscription est déposée au Musée. (Catalogue, n° 273, page 56.)

(3) A l'extrémité sud de la rue des Chavannes, on arrivait, par un escalier double, sur l'emplacement d'un tir à l'arbalète, portant le nom de *Chavannets*. Il y avait aussi un jeu de paume.

Tabourot raconte que le 12 novembre 1662 on a découvert, dans une fosse d'une maison de cette rue, une statue en marbre blanc. « Elle est représentée en habit de sénateur et couverte d'une grande robe à la romaine. »

(4) Les écoles de la ville situées à l'entrée de cette rue existaient

Avant 1789.	Pendant la Révolution.	Dénominations actuelles.
Rue St-Gengoulph (1)	Rue de Mayence.	Rue St-Gengoulph.
— des Ursulines (2).	— de Spire.	— de la Tournelle.
— Châtea u - d u - Mont (3).	— Chambéry.	— Château-du-Mont.
— de Turenne (4).		— de Turenne.

avant la révolution, elles avaient été fondées par les chanoines Didierot et de Beauval, qui y avaient installé des Frères de la Doctrine Chrétienne

(1) En 1653, les Visitandines s'établirent au prieuré de Saint-Gengoulph. Le couvent fut évacué en 1792. On y mit des prisonniers de guerre.

(2) Les Ursulines furent établies*à Langres en 1612. — Javernault raconte qu'en 1630, en bâtissant le couvent, on trouva sur une roche un Hercule d'airain « artistement élaboré, qui tenait en main « une massue revestue de la peau de lion, d'une coudée seulement « de hauteur, un des beaux antiques qu'on puisse voir. » Le couvent des Ursulines est transformé depuis longtemps en caserne. Pendant la Terreur, il servit de lieu de réclusion pour les hommes. Quelques parties du portail de l'église subsistent encore.

(3) Elle a pris certainement son nom de la maison du Château-du-Mont située à l'extrémité. On ne trouve aucune trace des anciens propriétaires de cette maison, qui remonte au xvi^e siècle. La porte extérieure, chargée de sculptures malheureusement très endommagées et l'escalier de la tour d'entrée sont d'un très bon style.

(4) La rue de Turenne fut ouverte en 1612, sur la proposition faite, en Chambre de ville, par le sieur Lestres, lieutenant civil, et le sieur Andrieu : « Il y a certaine grange d'autre côté de la maison dudit « sieur Esleu Andrieu qui aboutit en la rue S. Didier, laquelle est « litigieuse et appartient à Laon, vigneron, hostelier de ladicte ville « qui, s'il plaisait à Messieurs de la ville d'en faire l'achat pour la « percer et la rendre comme une rue, pour y passer et repasser, ce « serait une grande commodité en temps de guerre, pour la défense « de la porte Saint-Didier, afin d'être secouru de tout côtés. Sur « quoy a été résolu que achapt sera faict de ladicte maison ou « grange, pour estre réduite en rue et y sera à chacun bout d'icelle « mis une chesne comme aux autres rues (*Délibération du conseil « de la ville de Langres.*). »

Turenne à vingt-trois ans, comme colonel, fit brillamment ses

Avant 1789.	Pendant la Révolution.	Dénominations actuelles.
Rue de la Trésorerie (1).	Rue des Monts.	Rue de la Trésorerie.
— St-Pierre.	— de Lille.	— Lescornel (2).
— St-Paul (3).	— de Thionville.	Place Henryot (4).
— Ste-Barbe.	— Nationale.	Rue Ste-Barbe.
— des Fossés Saint-Nicolas.	— des Volontaires.	— des Fossés Saint-Nicolas.
— de la Tournelle ou des Ursulines.	— des Bretons.	— de la Tournelle.
— du Parvis.	— du Rendez-vous.	Place Henryot.

premières armes au siège de La Mothe en 1634. Atteint d'un boulet à Salzbach, son corps fut transporté à Langres et déposé dans l'église des Pères de l'Oratoire, qui est aujourd'hui la chapelle du Petit-Séminaire. Là il fut mis dans un cercueil de plomb et les habitants de Langres accompagnèrent en larmes son convoi à une grande distance de la ville. Il est probable que c'est à ce moment que son nom fut donné à la rue. C'était un bien faible hommage rendu à la mémoire d'un héros, car cette rue est certainement la plus courte, la plus étroite et la plus rapide de la ville.

(1) C'est dans cette rue que se trouvait la Trésorerie du Chapitre. Le Musée de Langres possède l'ancien sceau en cuivre de la Trésorerie du Chapitre. Il est de forme ogivale, et a été donné par M. Henri Révoil, membre correspondant de la Société, à Nismes.

(2) Dans cette rue se trouve la maison n° 8 où sont nés Joseph Lescornel, statuaire, et son frère Nicolas, professeur de dessin à Roanne. Ce dernier a légué à la ville une rente annuelle applicable à l'entretien d'un jeune homme à l'école des Beaux-Arts, et quelques tableaux, parmi lesquels un superbe portrait de Diderot par Van Loo. (*Catalogue du Musée n° 141, page 126.*) Une délibération du conseil municipal a donné leur nom à la rue Saint-Pierre, en 1880.

(3) Elle passait autrefois contre l'église Saint-Pierre, détruite au moment de la Révolution et dont les derniers vestiges furent enlevés vers 1827 ou 1828. Il existait un cimetière devant le portail de la cathédrale Saint-Mammès; ce cimetière était clos au moyen d'une barrière en bois.

(4) M. Henryot, maire de Langres, fit disposer et planter la place en 1828 et on lui donna le nom de place Henryot.

Avant 1789.	Pendant la Révolution.	Dénominations actuelles.
Rue Lambert-Payen ou du Chapeau- Rouge.	Rue de Bruxelles.	Rue Lambert-Payen.
— St-Ferjeux.	— de la Hte-Marne.	— St-Ferjeux.
— des Capucins (1).	— de la Côte-d'Or.	— des Capucins.
Champ de Navarre(2)	Champ de Mars.	Champ de Navarre.
— Derrière la Lo- ge (3).		— Derrière la Loge.
— de la Coutelle- rie (4).	— des Piques.	— de la Coutellerie.
— du Grand et du Petit-Bie.	— du Mont-Blanc.	— du Grand et du Petit-Bie.
— du Croc (5).	— des Remparts.	— du Croc.

(1) Les Capucins s'établirent à Langres en 1606; leur église et leur couvent furent construits en 1607 dans la rue des Capucins qui prit leur nom. Le gouverneur de Langres Joachim de Dinteville posa la première pierre, avec le Maire d'Hémery, grenetier. L'église fut consacrée en 1616 par l'évêque Sébastien Zamet.

(2) On lit dans Javernault : « La rue de Champagne et le champ de Navarre, qui sont à Langres, appartiendront au Roy avec tout le faubourg depuis Chambeau jusqu'à S. Ferjeul, ce quartier n'étant encore enfermé de murailles. La chronique de Grancey dit que notre Évêque échangea cette partie de la ville pour Montigny.

La tour d'Orval, dite de Navarre, a été construite en 1515 par Jean d'Albret, seigneur d'Orval, gouverneur de Langres.

(3) La Loge au Prévôt était située au xvi^e siècle sur la place de l'Apport au pain. C'est sans doute de là que prit naissance le nom de la rue. Elle fut démolie en 1731. Elle fut appelée aussi rue Cirpoisson et même, Rue Sire Etienne Poisson.

(4) Ne serait-ce pas pour rappeler le souvenir d'une industrie Langroise qu'on aurait donné ce nom à la rue ?

(5) Dans la rue du Croc se trouvait la prison de la justice de l'Évêque. Elle touchait par derrière à l'Arc de triomphe, dans lequel on voyait l'emplacement d'une petite fenêtre, donnant jour à un cachot.

Avant 1789.	Pendant la Révolution.	Dénominations actuelles.
Rue des Piliers (1). — de la Boucherie (2) — Grand-Rue (3).	Rue Mercière. — de la Boucherie.	Rue Jean-Roussat. — de la Boucherie. — Cardinal-Morlot.

(1) On trouve dans un testament daté de 1348 le nom de la rue des Merciers, *Merceniorum*, c'était la même que la rue des Pilliers. Son ancien nom lui a été rendu pendant la Révolution.

Dans la maison n° 10 habitait la famille Roussat. C'est en souvenir de Jean Roussat, lieutenant civil et maire de Langres, en 1586, qu'on a donné son nom à la rue des Piliers. On voit encore, au fond du jardin de cette maison, toute une façade des anciens bâtiments de la famille Roussat, dans le style de la Renaissance. Le nom de Jean-Roussat fait époque dans les annales de Langres, il est intimement lié à l'histoire de la Ligue (*Mémoire de la Société historique et archéologique de Langres, tom. II. pag. 121.*)

(2) Cette rue fut désignée pendant un certain temps sous le nom de Rue Diderot, parce que la maison où est né Denis Diderot se trouve dans son prolongement; mais depuis 1884 elle a repris son ancien nom, qui ne paraît pas d'ailleurs avoir été modifié pendant la Révolution. Elle était autrefois presque entièrement habitée par des bouchers, qui y exerçaient leur profession, avant la création de l'abattoir, en 1838.

(3) C'est dans cette rue, au n° 13, qu'est né le cardinal Morlot, On a donné son nom à la rue. Un peu plus bas que cette maison, au n° 3, il existait une petite chapelle, surmontée d'un clocher, désignée sous le nom de la Chapelotte. Cette chapelle, construite avec les biens des protestants condamnés à mort par le parlement de Paris, en 1546, subsista jusqu'en 1789.

Dans le haut de la rue, au n° 21, il existe une autre maison dont la façade n'offre de remarquable qu'une porte surmontée d'un fronton mouluré dans le style du xvi^e siècle. Mais la façade sur la cour, du style le plus pur de la Renaissance, est chargée de sculptures et porte les décorations les plus variées. A l'intérieur les appartements sont ornés de plafonds à caissons et de nombreuses sculptures; les fenêtres à menaux étaient autrefois garnies de vitraux peints, qui ont été brisés. Dans la cour se trouve une citerne surmontée d'un édifice en pierre très curieux, contre une balustrade à jour. Au-dessus de la rue et lui faisant face, se trouve, dans la rue de la Tournelle, une autre maison de la même époque, aussi très ornée et couverte de sculptures. On ne peut retrouver l'origine de

Avant 1789.	Pendant la Révolution.	Dénominations actuelles.
Rue aux Lièvres (1).		Rue aux Lièvres.
— du Repos (2).	Rue Lepelletier.	— du Repos.
— de l'Estres (3).	— de Jemmaques.	— de l'Etre.
— Chatin (4).	— de la Charité.	— de la Charité.

ces deux maisons, mais la légende s'est chargée de faire leur histoire. On raconte qu'elles furent construites par deux frères et que la maison de la rue de Tournelle ayant été bâtie la première, le possesseur de la maison de la rue Cardinal Morlot aurait exigé que le derrière de la sienne fût plus beau que le devant de celle de son frère.

(1) Le nom de cette rue pourrait être le souvenir d'un protestant le Lièvre, qui fut au nombre des condamnés par le parlement de Paris, en 1548. L'arrêt du Parlement portait que la maison appartenant à Jean Taffinon, dans laquelle se tenaient les assemblées des Protestants, serait rasée, et qu'au lieu qu'elle occupait, il serait élevé une chapelle en l'honneur du Saint-Sacrement, dans laquelle on dirait la messe tous les jeudis, à sept heures ; quo les fonds nécessaires à cette fondation seraient pris sur les biens des condamnés.

C'est dans cette rue, au n° 16, que se serait passée l'histoire de Chirapa, qui est légendaire à Langres. Il aurait fait un pacte avec le diable afin de devenir riche et trouvé le moyen de se jouer de ce dernier en soufflant, avant qu'elle eut fini de brûler, une chandelle après l'extinction de laquelle il avait promis de lui livrer son âme.

Lombard de Langres raconte que le fait s'est passé au Château-du-Mont (*Contes militaires, édition de 1828, l'Invalide, page 96*). Dans le prolongement de la rue aux Lièvres et derrière la rue du Château-du-Mont, se trouve la rue aux Fées. Son nom ne viendrait-il pas d'une réminiscence de légende de Chirapa.

(2) La maison, n° 11, passe, on ne sait pourquoi, pour avoir été celle des saints Jumeaux. On y voyait autrefois, sur le mur de la cour, trois petits bustes qui les représentaient.

(3) Sans doute en l'honneur ou en souvenir du sieur de l'Estres le quatrième lieutenant général de Langres « la doctrine et l'éloquence duquel est célèbre en France, en Italie... et fut depuis prêtre vôt à Chaumont (*Javernault, pages 116, 117*). » Le séminaire se trouvait dans cette rue, on en voit encore des restes.

(4) C'est dans cette rue que se sont établies les Dominicains, en 1676, dans les bâtiments où est installé aujourd'hui l'ouvroir de l'hô-

Avant 1789.	Pendant la Révolution.	Dénominations actuelles.
Rue de Morimond (1).	Rue de l'Arsenal.	Rue de Morimond.
— de là les Monts (2).	— de la Marmite.	— Roger.
— de la Vernelle.	— de Nice.	— de la Vernelle.
— Pain-Chaud.	— Traversière.	— Pain-Chaud.
— Marché aux Blés (3).	— Carmagnole.	— Pierre Durand.
— Boivin (4).	— de Bruges.	— Boivin.
— des Encommen- cés (5).	— Ça-ira.	— des Encommen- cés.
— de la Croisette (6).	— de Bréda.	— de la Croisette.
— de la Clochette.	— Tournante.	— de la Clochette.
— des Cours.	— de la Victoire.	— des Cours.

pital. On voit encore sur le plancher des dortoirs la trace des cloisons séparant les cellules des religieuses.

L'église Saint Siméon et Saint-Jude, ou des Trépassés, était sur l'emplacement où se trouve la ruelle conduisant au rempart, en face de la rue Constance et ouverte seulement depuis la Révolution. On y descendait par un escalier de vingt marches.

(1) L'ouverture de cette rue est due à un abbé de Morimond. L'inscription suivante, gravée sur une pierre dans le mur du couvent des Annonciades, le rappelle.

HÆC VIA APERTA EST DONO
ET LIBERALITATE D. ABBATIS
MORIMONDI. AN. 1609.

(2) François Roger, né à Langres en 1776, mort à Paris en 1842, était membre de l'Académie française. Une plaque commémorative indique la maison n° 3, où il est né. Son nom fut donné à la rue.

(3) M. Pierre Durand, maire de Langres, mort en 1867, habitait cette rue dans la maison n° 3.

(4) Dans cette rue, au n° 2, se trouvait la maison de Mgr Duvoisin, évêque de Nantes.

(5) « La couronne d'or du poids d'un marc, offrande d'Isabelle « l'Encommencée, mère de Jean de Mollay, chanoine en 1334 (donnée à l'église Saint-Mammès. » (*Mémoires de la Société historique et archéologique de Langres, t. I, pag. 107.*)

(6) On trouve la rue de la Croisette désignée anciennement sous le nom de rue de Champagne.

Avant 1789.	Pendant la Révolution.	Dénominations actuelles
Rue de Moab (1). — de Nevers (2). — des Terreaux. — Neuve Lambert-Payen (4).	Rue de Monaco. — de la Poterne (3).	Rue de Moab. — de Nevers. — des Terreaux. — Gambetta.

(1) Dans cette rue se trouvait la prison du Chapitre. On y voyait encore, il y a quelques années, les traces d'une des portes de l'enceinte régnant autrefois autour de la cathédrale, de même que dans la rue de la Trésorerie et à l'entrée de la place Saint Mammès.

(2) On lit, dans les délibérations du conseil municipal de Langres, que la rue de Nevers a été ouverte vers la fin du xvi^e siècle. Il fallut alors percer l'enceinte du Chapitre : « Du XII juillet « 1589 — Monsieur le Maire — Doubtant que pour l'assurance de « ceste place, il est besoin de percer la rue de Champbeau, que l'on « puisse aller droit à Longeporte, s'il serait bon de prier Messieurs « du Chapitre de nous accommoder de la place qui leur appartient, « en leur remboursant la valeur de la place. » (*Délibération du conseil municipal*, n^o 269-270.)

(3) En 1723, on ouvrit une poterne au lieu où se trouve actuellement la Porte-Neuve. Elle s'appelait la porte des Bêtes ou Sur-choux. Elle fut démolie en 1855 et remplacée par une porte double avec ponts-levis, qui a pris le nom de Porte-Neuve.

(4) A diverses époques on rencontra dans cette rue des restes de l'époque Romaine : « En 1581, en la rue Neuve de Lambert-Payen, « on trouva une étuve ou therme des anciens; c'était un pavé de « marbre à la mosaïque de toutes couleurs et dessous force petits « pilliers de la hauteur d'une coudée et demye, large de douze pieds « et cinquante pas en longueur, traversant jusqu'à l'autre rue. » (*Javernault*.)

« Il y a de beaux restes d'étuves en une maison de la rue Neuve, « vis-à-vis de la ruelle qui conduit aux Capucins; il s'y voyait en- « core il n'y a pas longtemps de beaux pilliers près de ce mur des « autres et en grande quantité. L'aqueduc qui fut découvert plus « haut avec la statue qui y fut trouvé, y conduisait l'eau tout « droit. » (*Piètrequin de Gillet*.)

Vers 1840 on découvrit dans la même maison une mosaïque importante qui faisait sans doute partie de cette étuve.

Telle est l'histoire fort abrégée et très incomplète des rues de Langres. Si quelques noms paraissent avoir été oubliés, c'est parce que les documents qui pourraient offrir quelque intérêt sur leur origine font défaut. Parmi les noms de l'époque de la Révolution de 1789, il en est qui n'ont pu être retrouvés, pas plus dans les pièces du temps que dans les souvenirs contemporains ; la liste n'en est donc pas complète. Peut-être un jour cette lacune sera-t-elle comblée.

La ville de Langres est très ancienne ; des silex et des pierres éclatées, qu'on a souvent rencontrés dans le sol, sont les témoins irrécusables de son existence dès l'époque préhistorique. Elle reparait à l'époque Gauloise, le Musée possède des sculptures et des monnaies recueillies à Langres, qui ne permettent pas de le révoquer en doute. Très florissante à l'époque Romaine, elle a vu s'élever de tous côtés, sur son territoire, les édifices les plus variés et les plus importants, dont l'existence est attestée par les nombreux débris découverts depuis longtemps et que l'on rencontre encore partout sur son territoire. Successivement dévastée, démolie, incendiée, à la suite de nombreuses et terribles invasions, toujours elle s'est relevée de ses ruines ; aussi son histoire est-elle remplie d'imprévu.

Au moyen-âge, et jusqu'en 1789, elle est intimement liée à celle du diocèse. La haute position des Evêques de Langres, qui avaient le titre de Ducs et Pairs de France, leur permit de prendre une large part aux grandes affaires de l'Etat. Ils avaient fondé de nombreux couvents, très largement dotés, qui faisaient la richesse de la ville, devenue très im-

portante en raison de la grande situation des Évêques ; aussi n'est-il pas étonnant qu'on rencontre, parmi les gouverneurs de Langres, les noms les plus illustres, qui ont presque tous laissé des traces de leur passage et honoré la cité. Il est donc très intéressant de rappeler le souvenir de ces noms, qui sont inconnus pour beaucoup et oubliés par d'autres.

Henry BROCARD.

45 mai 1887.



Note sur deux anciens engins de guerre

Figurant dans les collections du Musée de Langres



Parmi les armes à feu de diverses époques que renferme le Musée, il en est deux qui méritent d'attirer plus spécialement l'attention des visiteurs, l'une à cause de son âge vénérable et l'autre, par suite des circonstances particulières qui la rattachent directement à l'histoire de Langres.

Ces armes portent au catalogue les n^{os} 106 et 107 et sont déposées toutes les deux dans les galeries de tableaux du deuxième étage.

Le n^o 106 est ainsi décrit au catalogue : Arme à feu. Elle est entièrement en fer, avec un pivot en dessous, destiné à entrer dans le mur des créneaux

et à faciliter la manœuvre et le pointage. On voyait dans les murs des remparts de Langres des cavités qui avaient été faites pour recevoir des armes de ce genre, les plus anciennes probablement qu'on ait exécutées et qui doivent dater du xiv^e siècle (1). »

Cette arme ne porte donc au catalogue aucune indication d'origine mais il est vraisemblable qu'elle provient des environs de la ville.

A coup sûr, en effet, elle remonte au début de l'artillerie, car il est impossible de trouver plus de simplicité, nous dirons presque de naïveté (2), dans une arme à feu. C'est un tube en fer, long de 0 m. 60 centimètres, et d'un diamètre de 0 m. 03 centimètres.

Il est percé dans tout son axe d'un trou mesurant 15 millimètres de diamètre. La culasse, au lieu de se terminer brièvement comme dans nos canons ou nos fusils modernes, car l'arme dont il s'agit peut faire l'intermédiaire entre les fusils et les canons, se pro-

(1) M. PISTOLLET de Saint-Ferjeux dit quelques mots de cette arme dans son article sur les fortifications de Langres. (*Mémoires de la Société archéologique de Langres*, tome II, p. 245 et planche 29.)

(2) Des canons de cette nature devaient naturellement éclater bien fréquemment, aussi lisons-nous au *Livre du secret de l'artillerie et de la canonnerie*, p. 139. « Chacun audit art de canonnerie doit et luy appartient avoir les conditions, mœurs et sciences cy après déclarées. Premier doit honorer, craindre et aimer Dieu et l'avoir toujours devant les yeulx en crainte de l'offenser plus que autres gens de guerre quelconques. Car toutes les foys qui tire d'une bombarde, canon ou autre baston de canonnerie ou qu'il besoigne en fait de poudre, leur grand force et vertu font aucunes foys rompre le baston duquel il tire; et supposé qu'il ne rompe, ja toutefois est-il en danger d'être bruslé de la poudre, s'il n'est bien advisé et discret pour s'en sauver et garder, desquelles poudres la vapeur seulement est vray venin contre l'homme. »

longe en un long manche, lequel se termine lui-même par un anneau, ayant exactement la forme de la poignée d'une clef.

Ce manche, poignée comprise, mesure 0 m. 65 centimètres.

A la culasse, le tube est percé d'un trou vertical correspondant à l'endroit où se trouvait la poudre et servant par conséquent de *lumière*. En dessous et à peu près à moitié de sa longueur il porte une tige longue de 8 centimètres faisant corps avec lui et également en fer. Comme le dit le catalogue, les murs de Langres étaient percés au centre des créneaux de trous verticaux, on plaçait donc cette tige dans un des trous lorsque l'arme était chargée, puis à l'aide de la poignée, on dirigeait le tir et alors avec une mèche à main on mettait le feu à la *lumière*. Il existait dans certains régiments de cavalerie d'élite une arme construite sur le même modèle (1).

Nous pourrions rapprocher de cet engin le canon trouvé en mer près de Calais en 1827 et qui est regardé comme un des plus anciens canons connus ; mais déjà ce canon découvert à Calais se chargeait par la culasse et c'est un perfectionnement tel que nous pouvons sans hésiter reporter à un âge anté-

(1) ... la couleuvrine que portaient ordinairement les hommes à cheval ; c'est un canon très court, qui se prolonge en arrière par une tige de fer. On tenait le canon par l'extrémité de cette tige, avec la main gauche qui servait à le diriger plutôt qu'à le soutenir, car il était d'ailleurs porté sur une fourchette fixée dans le pommeau de la selle, et de l'autre main, on mettait le feu. Cette couleuvrine dans les monuments se profile d'une façon singulière entre les mains du cavalier. Je lui trouve (sans vouloir lui faire tort) une légère ressemblance avec un instrument que je ne veux pas nommer. (*Les armes et les armures*, par P. Lacombe, p. 268.)

rieur notre arme, du Musée de Langres (1). D'après les suppositions et les hypothèses les plus vraisemblables, le canon de Calais aurait été perdu à la suite de la bataille d'Azincourt en 1415; après cette bataille en effet, Henri V prit immédiatement la route de Calais, et s'étant embarqué pour Douvres, il fut assailli par une violente tempête qui fit périr plusieurs de ses vaisseaux sous les ordres de sir John Cornwall, précisément dans la direction où a été retrouvé le canon, c'est-à-dire du côté des côtes de Hollande.

Nous croyons donc avec le catalogue qu'on peut faire remonter au xiv^e siècle cette curieuse arme du Musée de Langres. Ces engins de guerre, d'après les anciens historiens, se nommaient ribaudeaux ou rebauldequins.

L'autre arme est classée au catalogue sous le n° 107 avec ce titre : « Pétard en fer. Il a été placé sous la porte du Marché, dans la nuit du 19 au 20 août 1591, par les Lorrains qui, ayant été découverts, prirent la fuite. C'est en mémoire de cet événement que l'on fait tous les ans, à Langres, une procession. » Pour plus de clarté, le catalogue aurait dû ajouter le 20 août, jour de la S. Bernard.

Nous ne parlerons pas longuement de cette arme, car dans son remarquable travail sur *Langres pendant la Ligue*, notre regretté président, M. Pistolet de Saint-Ferjeux, a donné dans nos *Mémoires* (2)

(1) Dans ce même ouvrage de P. Lacombe, nous voyons cependant que l'auteur serait porté à croire qu'on a inventé dès le début de l'artillerie des canons qui ne se chargeaient pas par la gueule.

(2) *Mémoires de la Société archéologique de Langres*, tome II, p. 164.

tous les détails qui ont accompagné cet événement, événement qui pouvait avoir pour notre pays les plus graves conséquences. Cependant, pour les lecteurs du *Bulletin*, qui visiteraient le Musée, nous dirons quelques mots de cette pièce d'artillerie du xvi^e siècle. C'est une sorte de mortier, entièrement en fer, haut de 0 m. 64 centimètres et d'un diamètre extérieur de 0 m. 29 centimètres ; la partie concave dans laquelle on plaçait le projectile est profonde de 0 m. 23 centimètres, d'où l'on peut voir qu'elle est loin de pénétrer jusqu'à la base de la pièce, enfin le diamètre du projectile était de 0 m. 21 centimètres.

Une tradition locale veut que l'entreprise de l'ennemi ait été découverte fortuitement par un boulanger, qui, occupé à pétrir son pain pendant la nuit et entendant près des remparts un bruit insolite, aurait donné l'alarme ; mais cette histoire doit rentrer dans l'ordre des simples légendes, car nous lisons à la page 29 de la *Correspondance politique* une lettre de M. de Dinteville, où il est dit : « ... ce qui fut cause que le soir le sieur de Richebourg et les échevins de la ville allèrent fortifier les gardes du faubourg où, par malheur, il y a un grand pan de muraille de tombé, lequel ayant fait racommoder avec des barriques, il y plaça trois gentilshommes aux trois corps de garde, pour y commander. De là le dit sieur revint sur les murailles de la ville voir les gardes et les solliciter de prendre garde à eux, où il demeura jusqu'à minuit et plus, ayant prié le sieur de Birague de venir le relever, ce qu'il fit, et se trouva si à propos à la porte du Marché, qu'il donna l'alarme et fit telle épouvante à ceux qui portaient le pétard, qui s'étaient glissés à la faveur de la nuit qui était sans lune, jusqu'à la première basculé de la porte, que Dieu

mercy, ils n'y ont rien fait que de laisser ce qu'ils avaient apporté. »

C'est aussi au sujet de ce pétard que nous lisons dans Javernault les vers suivants :

L'an mil cinq cents nonante et un
La lune étant lors en son brun
Langres faillit bien d'être prise
Le jour et feste Saint Bernard
Qu'on y appliqua le pétard,
Mais Dieu rompit cette entreprise.

Telles sont les deux armes sur lesquelles nous avons voulu appeler l'attention des personnes qui visitent le Musée de Langres, attention vraiment méritée comme on le voit par les quelques lignes ci-dessus.

CH. ROYER.



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE LANGRES

Dans la séance du 20 juin 1887, sur la présentation de MM. Brocard et Louis, M. l'abbé Marcel a été nommé membre titulaire.

Dans la séance du 19 août ont été élus membres correspondants : M. Roserot, archiviste-adjoint à Chaumont, présenté par MM. Louis et Brocard; et M. Babelon, sous-bibliothécaire aux médailles et antiques à la Bibliothèque Nationale, présenté par MM. Simonnot et Marcel.

Le 26 septembre la Société archéologique perdait un de ses membres correspondants les plus érudits. M. Jean-François Lescuyer, membre titulaire de l'Institut des Provinces et du Congrès scientifique de France, mourait à St-Dizier, à l'âge de soixante-sept ans.

Né à Charmont, arrondissement de Vitry-le-François (Marne), il s'occupa de très bonne heure d'histoire naturelle et spécialement d'ornithologie. « Le seul moyen d'avancer l'ornithologie, disait Buffon, serait de faire l'histoire particulière des oiseaux de chaque pays (1). » Voilà le principe que M. Lescuyer suivit toujours, et il est incontestable que, plus que personne, il a contribué à établir le catalogue exact et raisonné des oiseaux de notre région. Ses études se sont circonscrites dans la vallée de la Marne depuis Chaumont, jusqu'à Châlons, et ses collections comprennent : les oiseaux, les nids, les œufs, les squelettes d'oiseaux, et l'analyse des viscères. Il a fait tout spécialement l'étude des nids et a poussé l'exactitude des détails à ses dernières limites ; car pour chaque espèce il est arrivé à vérifier non seulement les matériaux qui composent le nid, mais à en calculer le poids, à compter les branches les brins de mousse qui le forment. Dans l'étude des viscères, il est parvenu à établir d'une manière logique et irréfutable quelles sont les espèces utiles et les espèces nuisibles. En un mot, M. Lescuyer a rendu à la science ornithologique les plus grands services. Si à ces études d'ornithologie proprement dite, nous ajoutons des recherches curieuses sur le chant des oiseaux, nous aurons indiqué sommairement quels ont été les importants travaux scientifiques de M. Lescuyer.

Nous terminerons cette notice nécrologique en donnant les titres des principaux ouvrages publiés par notre regretté correspondant :

(1) Buffon. Œuvres, t. V, p. 12, édition Flourens.

Introduction à l'Etude des oiseaux, 1878.

Les oiseaux dans les harmonies de la nature, 1878.

Architecture des nids, Dénichage, Oiseaux sédentaires, 1878.

Oiseaux de passage et tendues.

De l'oiseau au point de vue de l'acclimatation.

Langage et chant des oiseaux, 1878.

Considérations sur la forme et la coloration des oiseaux.

La héronnière d'Ecury et le héron gris.

Des oiseaux de la vallée de la Marne pendant l'hiver de 1879-80.

Utilité de l'oiseau.

MÉLANGES D'ORNITHOLOGIE. — 1^{re} partie : *Questions du Congrès tenu à Vienne, le 6 avril 1884.* — 2^e partie : *Etangs de Baudonvilliers, évolutions de la faune et de la flore sur le sol de ces étangs.* — 3^e partie : *Trous d'arbres habités par des animaux sauvages et particulièrement par des oiseaux.* — 4^e partie : *Régime alimentaire de l'oiseau.*

TABLEAUX. — 1^o *Noms et classification des oiseaux de la vallée de la Marne, 1885.* — 2^o *Répartition des oiseaux de la vallée de la Marne aux différentes époques de l'année, date des passages et des pontes.* — 3^o *Concordance, en 1885, dans la vallée de la Marne, du solet et du climat par rapport aux produits végétaux et animaux.*

CH. ROYER.

M. Emile VOILLARD

·CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE CHAUMONT

M. Emile Voillard est mort le 10 octobre 1887.

Né à Chaumont, le 17 décembre 1827, il était âgé de soixante ans et aurait pu rendre encore de longs et utiles services pour l'administration de la Bibliothèque, qu'il aimait tant. Il fut nommé Officier d'Académie, le 14 juillet 1884. Précédemment il avait été attaché à l'administration des Postes, par laquelle il avait été très apprécié.

C'est à M. Voillard que Chaumont doit le classement de sa riche bibliothèque. Les trente mille volumes qu'elle renferme, épars dans un local insuffisant, dépendant du Lycée, furent transportés dans les bâtiments de l'ancienne Préfecture, où le nouveau conservateur les installa dans le bel ordre que l'on voit aujourd'hui. Il perfectionna le catalogue rudimentaire ébauché par ses prédécesseurs, en même temps qu'il s'appliquait à compléter la collection des œuvres locales.

M. E. Voillard était un érudit et un lettré. En même temps qu'il envoyait à la *Revue de la Champagne et de la Brie* de nombreux articles historiques, il publiait des œuvres intéressantes pour la Haute-Marne (1).

En 1872, il recueillait en un petit volume les poésies de son ami Abel Duvernois, de Langres, qu'il a fait

(1) *Revue de la Champagne et de la Brie*. — T. II, p. 321. — T. IV, p. 109, 113. — T. XII, p. 74-77.

précéder d'un avant-propos bibliographique et littéraire.

En 1879, il fit paraître son *Essai sur Montéclair* (1), né à Andelot, une illustration Haut-Marnaise, oubliée depuis longtemps et que son livre a fait renaître.

En 1884, il publie la vie de *Monsieur Duguay-Trouin* (2), d'après le manuscrit original, écrit par Duguay-Trouin lui-même, que possède la Bibliothèque de Chaumont et que l'infatigable conservateur avait découvert, complètement ignoré, sur les rayons de la Bibliothèque; il n'était pas même inscrit au catalogue.

M. E. Voillard était non seulement un chercheur éclairé, mais encore un poète doublé d'un musicien. Quelques-unes de ses poésies ont servi de thèmes, avec celles d'Abel Duvernois et d'autres, à des compositions musicales qu'il a publiées dans plusieurs revues, et qui ont un mérite réel. Au moment où la mort est venue le surprendre, il préparait une étude à la fois historique et bibliographique sur la Bibliothèque confiée à ses soins; cette étude devait être le préliminaire du Catalogue imprimé, qui est réclamé avec tant de raison et si impatiemment attendu par les nombreux visiteurs de la belle collection Chaumontaise.

Tous ceux qui ont connu M. Voillard font l'éloge de ses qualités et l'on peut dire que la ville de Chaumont a perdu l'un de ses meilleurs enfants.

H. B.

(1) Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres, T. II, page 77.

(2) M. E. Voillard a gracieusement offert ce livre à la Bibliothèque de la Société.

Au n° 36 du *Bulletin*, dans la Note sur Philippe Lebon, nous devons relever une légère erreur, ce n'est point en effet près de Doulaincourt que se trouve situé le village de Brachay, mais près de Doulevant.

Dans le même numéro du *Bulletin*, page 41, il est dit que le croissant dans les armes de la famille de Choiseul paraît chose singulière. M. A. Daguin, membre correspondant, répond à cette note et rappelle les armes de Philibert de Choiseul d'Aigremont, dont le tombeau est à Aigremont. Il portait ce croissant, comme brisure, d'après son dit tombeau même. Vignier rappelle aussi ce fait dans sa *Décade*.

La Société désireuse de faire connaître des documents importants, mais très ignorés, relatifs à notre histoire locale, vient de décider l'impression d'un curieux manuscrit, *la Décade historique de Jacques Vignier*.

C'est le produit de toute une vie de travail et le recueil de très nombreux documents relatifs à l'histoire du Diocèse de Langres, jusqu'en 1670, époque de la mort du savant Jésuite. Le manuscrit existe à Langres, dans une bibliothèque particulière; c'est peut-être l'unique copie de l'œuvre de J. Vignier, car celle de la Bibliothèque Nationale est incomplète et comprend surtout les notes ayant servi à Vignier pour la rédaction de son œuvre.

Déjà le conseil général de la Haute-Marne et le conseil municipal de Langres ont promis leur concours pour l'accomplissement du vœu de la Société, en lui accordant une première subvention, nécessaire

pour les frais matériels de l'impression de la Décade. La Société espère aussi obtenir une allocation de l'Etat et elle va commencer très prochainement la publication d'une série de documents complètement inédits des plus intéressants et des plus variés pour l'histoire du pays de Langres.

H. B.

Conformément au désir exprimé par M. le Maire de Langres, la Société a décidé que le Musée serait ouvert au public tous les dimanches, de deux à quatre heures.

Cette récente détermination n'apporte aucune modification à l'ancien règlement intérieur du Musée. Les visiteurs seront, comme précédemment, admis à le visiter, tous les jours, en s'adressant au concierge.

H. B.

Le *Bulletin mensuel de la Bibliothèque nationale* destiné à signaler aux érudits et aux bibliophiles les acquisitions nouvelles faites par ce grand établissement, contient, dans son fascicule annexe pour l'année 1886, consacré aux *livres anciens*, une mention intéressante pour le diocèse de Langres.

La *Réserve* de la bibliothèque s'est enrichie, sous le n° 27907, de fragments de quatre feuillets d'un bréviaire (*Breviarium Lingonense*) imprimé en caractères gothiques, in-8°, à deux colonnes, sans numérotage de feuillets. A la fin du dernier feuillet, on lit cette rubrique : « *Explicit temporale partis ॥ hiemalis Breviarii Lingonensis.* »

La reliure qui renfermait ces fragments, a encore fourni un certain nombre de feuillets, plus ou moins mutilés, d'un autre bréviaire, imprimé en caractères gothiques, in-8°, à deux colonnes et à 41 lignes par colonne, avec numérotage de feuillets. On a pu les classer de la façon suivante :

1° Cinq feuillets du psautier ayant fait partie des cahiers c et d, cotés xix, xxii, etc.

2° Quatre feuillets de la partie d'hiver, propre des saints ; ils appartiennent au cahier M et sont cotés xci-xciii.

3° Trois feuillets de la partie d'été, propre du temps ; ils appartiennent au cahier A et sont cotés ii, iii et vii.

4° Vingt feuillets de la partie d'été, propre des saints ; ils appartiennent aux cahiers K, L, M, N et O, et sont cotés lxxiii, lxxv, lxxvii, etc.

Ce second bréviaire devait, comme le premier, être à l'usage de l'église de Langres. En effet, on lit, dans la partie d'été, à la col. 1 du feuillet lxxvii : « *Commemoratio de sancto Marciali... Fit sub duplici officio in Ecclesia Lingonensi.* »

Les fragments de ces deux bréviaires ont été réunis en une plaquette de petit format, que les hôtes de la Bibliothèque Nationale trouveront désormais au dépôt spécial et sous le numéro que nous avons indiqué ci-dessus.

• Il est permis de croire que les fragments si précieusement et si judicieusement recueillis par l'éminent administrateur général de la bibliothèque fournissent d'intéressants spécimens du Bréviaire en caractères gothiques du commencement du xvi^e siècle, dont l'acquisition fut proposée, il y a trois ou quatre ans, à la ville de Langres. M. R..., de Munich, un de

ces Israélites Allemands si habiles à monopoliser les livres rares et à en tirer grand profit, était alors possesseur d'un *Breviarium Lingonense*, dont il acceptait de se défaire et dont il garantissait l'exemplaire complet. C'était assurément un objet de prix; mais il manifesta pour sa cession, des prétentions tellement exorbitantes, que ni la ville, ni les bibliothèques publiques, auxquelles il s'adressa, ne purent y souscrire.

ED. FLOUEST.

M. G. de Saint-Ferjeux, membre correspondant, a bien voulu encore envoyer à la Société la copie de plusieurs manuscrits très importants pour l'histoire de Langres et provenant de sa bibliothèque :

Clément Macheret, curé d'Hortes.

Mémoire de ce qui s'est passé de mémorable au pays de Langres, dès l'an 1628 jusqu'à 1665.

Charlet.

Catalogue des ecclésiastiques illustres du diocèse de Langres.

Comtes du Charolais.

Rivières qui se perdent dans la Seine.

Recey.

Lugny.

Inventaire des reliques de la cathédrale de Langres.

Evêques de Langres, par Cl. Focliet.

Extraits de la *Gallia Christiana*.

Eloge des Evêques de Langres.

Extrait de la chronique de saint Bénigne et de la chronique de Bèze.

Remarque touchant Saint-Geosmes.

H. B.

Le Musée a acquis un jeton en or de Louis XIV, trouvé dernièrement, avec un certain nombre de pièces également en or, dans les murs d'une maison de Vesoul.

Ce jeton est de la meilleure conservation et fleur de coin.

Poids : 6 gr. 6 décigr.

Diamètre : 0,024 m/m.

Face : Tête de Louis XIV à droite, 1687.

LUD. XIII D. G. FR. ET NAV. REX.

Revers : Une croix à branches doubles formées par huit L opposées et entrelacées, avec quatre couronnes royales aux extrémités. Au centre, la lettre A, dans un cercle, quatre fleurs de lys entre les bras de la croix.

CHRS REGN VINC IMP

Exergue composé d'un tore débordant et formant engrelures sur la face et le revers.

Parmi les ouvrages dont la Bibliothèque de la Société s'est enrichie récemment nous devons signaler les suivants qui ont été généreusement offerts par les auteurs.

— *Album Caranda*. (Suite.) Fouilles de la Villa d'Ancy 1886, par M. Frédéric Moreau.

Cet album contient comme les albums qui l'ont précédé des planches en couleur splendides. Signalons en particulier dans cet ouvrage deux vases de verre d'une forme élégante et un miroir très remarquable. Ce miroir est composé d'un alliage de cuivre et d'étain.

— *Note sur trois bronzes de la haute antiquité, découverts dans le département de la Drôme*, par M. Ed. Flouest.

Les objets qui font le sujet de cette notice sont : un sphéroïde orné de dessins gravés, un cylindre bruissant et un celt. Les deux premiers, bien que trouvant déjà des similaires, sont encore fort rares dans les collections. M. Flouest les regarde comme antérieurs au v^e siècle avant l'ère chrétienne.

— Du même auteur. *Anneau Sigillaire de l'Epoque mérovingienne*.

Il s'agit d'un anneau d'or extrêmement remarquable. Il a été découvert à Saint-Montan (Ardèche) et fait maintenant partie de la collection de M. Ed. Corroyer, Inspecteur général des édifices diocésains.

— *Le Frère Asclépiades (1821-1886)*, par M. Francis Pérot.

Jean-Henri Frionnet (en religion Fr. Asclépiades), était né à Prauthoy (Haute-Marne), il fut jusqu'à sa mort un des Membres correspondants les plus zélés de la Société archéologique de Langres. Cette notice est donc justement précieuse pour la Bibliothèque de la Société.

CH. R.

**ÉTUDE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DU
P. LE MOYNE** (1602-1671), par H. CHÉROT, S. J.,
avec un portrait du P. Le Moyne, d'après Philippe
de Champagne. Héliog. P. Dujardin. — Paris,
Alphonse Picard, 1887. 1 vol. in-8°, 568 pages.

La Société a reçu, il y a quelques jours, pour sa bibliothèque, un beau volume que vient de publier le P. H. Chérot S. J., sur un de ses confrères, le P. Le Moyne. L'auteur de cet important travail a pensé, et nous l'en remercions, qu'il convenait d'en offrir un exemplaire à la Société historique et archéologique de Langres, car son héros est tout à fait de notre pays.

Le Moyne est né à Chaumont (1602), de « Jacques Lemoyne, scigneur de Daillancourt et de Maizières en partie, grainetier au grenier à sel de Chaumont, et de Dam^{elle} Marguerite Piétrequin (1). » Sa famille est à la fois Chaumontaise et Langroise. Avant et après lui, les Le Moyne sont gens fort considérables à Chaumont, et les Piétrequin à Langres. Ils sont gens d'épée, et font loyalement la guerre pour le roi contre les ligueurs; la paix faite, ils occupent les principales magistratures de leurs villes. Ils sont aussi gens d'église, et leurs noms se rencontrent fréquemment sur les listes des dignitaires de l'Eglise de Langres.

Pierre Le Moyne ne devait pas s'attarder à poursuivre ici une carrière dont l'honneur eut été limité par les frontières du pays Langrois. Il entra de bonne

(1) Registres de « l'Eglise collegiale Monsieur Saint-Jean-Baptiste de Chaumont. »

heure (1619) dans la Compagnie de Jésus, où il s'occupa alternativement pendant plusieurs années d'études et d'enseignement. En 1629, il professe les humanités et la rhétorique à Reims, et publie ses premières poésies. Pendant deux ans, il professe la philosophie à Dijon, au collège des Godrans. En 1636, nous le retrouvons à Langres. Enfin, en 1638, il est envoyé à Paris, au célèbre collège de Clermont, qu'il ne quittera plus que pour la maison professe de la rue Saint-Antoine. Il devait y mourir en 1671.

Ces dates sont toute la vie du P. Le Moyne. Son biographe n'a rien trouvé davantage. Il n'est en effet mêlé à aucun évènement, si ce n'est aux évènements littéraires. Mais il faut avouer que, de ce chef, il a laissé beaucoup à raconter. Depuis 1629, il ne cesse d'écrire, sinon de vaincre. Il aborde presque tous les sujets, il les aborde tantôt en prose et tantôt en vers, tantôt il mélange la prose et les vers, et, quand il écrit en vers, il se plaît à le faire presque dans tous les genres. Odes à Louis XIII et à Richelieu, lettres, devises, dédicaces à tous les grands seigneurs de cette époque dont la maison est incomplète, si quelque poète n'en porte la livrée, études morales, sonnets, apologie des doctrines des Jésuites, galerie des femmes fortes de toute provenance, traité de dévotion, art des devises, poème épique, bergeries, lettres poétiques et morales, traité de l'art de régner, histoire de Louis XIII, etc. Il y a de tout dans son œuvre, et la liste que le P. Chérot a si scrupuleusement établie de ses ouvrages imprimés ou manuscrits renferme plus de cinquante articles. C'est, pendant quarante ans, une plume qui ne s'arrête guère, une verve qui ne s'épuise pas. Il ne laisse s'échapper aucune actualité, et ne paraît pas avoir profité des

leçons et des exemples de Malherbe, car Malherbe était venu, dont la production moyenne fut de trente-trois à trente-six vers par an. L'ode de Malherbe sur la mort de Henry le Grand resta dix-huit ans sur le métier : commencée en 1610, elle ne parut qu'en 1630. Le Moyne, qui à cette époque entraînait seulement dans la carrière, ne fut jamais aussi patient; mais il faut reconnaître qu'il était permis de se presser davantage.

Cette multiplicité de travaux a rendu plus difficile, disons-même fort laborieuse l'étude que le P. Chérot a faite du héros qu'il s'était choisi. Mais le moyen d'aller vite, d'éviter les recherches d'érudition, les discussions pour l'attribution à qui de droit de pièces contestées? Le moyen de mettre une complète unité là où il y en a si peu? Aussi faut-il quelque effort, même au lecteur, pour parcourir ce dédale compliqué, aux allées un peu touffues et irrégulières, bien différentes de celles que Le Moyne a célébrées quelquefois, et que le xvii^e siècle alignait dans ses jardins. Que n'a-t-il pas fallu d'attention et de labeur à l'historien pour ne pas s'y égarer lui-même, car ce n'est pas impunément qu'on vit dans un tête-à-tête de plusieurs années avec un auteur, fût-ce le P. Le Moyne?

Je n'essaierai pas d'apprécier son talent, il y aurait trop à dire. Il faudrait en effet rappeler les lois qui régissent les divers genres auxquels il s'est exercé, aussi rappeler cette grande époque d'une singulière activité littéraire, la jeunesse d'un grand siècle, indiquer le rôle de Le Moyne au milieu de cette pléiade, non pas l'ancienne, d'auteurs qui furent moins méprisables que ne l'a dit le terrible Despréaux, le comparer à ces écrivains dont il fut le con-

temporain et quelque peu l'émule, louer quelquefois, reprendre souvent, démêler dans les jugements d'alors ce qui est de loyale critique et ce qu'inspirent la jalousie ou l'esprit de parti. Quelques adversaires, je ne voudrais pas dire des ennemis, furent d'une dureté singulière, et je regrette de trouver parmi eux un de ses compatriotes, Barbier d'Aucoûr, né à Langres en 1635, trop connu pour un *lapsus* fameux, spirituel cependant, mais qui n'eut pas le bon goût de laisser le poète de son pays jouir en paix de sa gloire. Barbier était janséniste. Faut-il rappeler les attaques d'un janséniste plus redoutable, Pascal et la neuvième de ses Petites Lettres? C'est sur le théologien qu'il frappait, et, franchement, il eût été mieux inspiré de frapper sur l'écrivain.

Pour ne parler que de celui-ci, sans doute il manque de ce bon goût continu, de cette mesure, de ce sens de l'ordre et de la correction, où on reconnaît la maturité du xvii^e siècle. Quand il imite les anciens, il ne le fait pas toujours judicieusement. Il a le pressentiment du vrai sur le genre de poésie dont le christianisme est susceptible, mais son merveilleux reste suranné ou présente une bizarre confusion. Il a quelquefois un goût vrai de la nature, plus que ne l'auront les poètes qui le suivent; il a la facilité, il a l'abondance, il a la richesse, il a la couleur, il a l'énergie, et, dans ses derniers vers, surtout il y a telle tirade qui ne déparerait pas les œuvres des plus illustres.

Il est vrai que Voltaire a dit de lui : « Sa Dévotion aisée le rendit ridicule; mais il eût pu se faire un grand nom par sa *Louisiade*. Il avait une prodigieuse imagination. Pourquoi donc ne réussit-il pas? C'est qu'il n'avait ni goût, ni connaissance du génie de sa

langue, ni des amis sévères (1). » Ce jugement est d'un sommaire et d'une sécheresse qui manquent absolument de bienveillance. Voltaire se doutait-il qu'un jour il serait démontré que lui, Voltaire, avait donné, comme une de ses improvisations, un sonnet fait un demi-siècle avant lui par le P. Le Moyne ? On ne pardonne guère ces choses-là. Boileau, qui n'avait pas nommé le P. Le Moyne et qui cependant avait nommé tous les autres poètes de son époque, expliqua son silence au P. Rapin par cette réponse qui parodie deux vers plus connus :

Il s'est trop élevé pour en dire du mal,
Il s'est trop égaré pour en dire du bien (2).

Ceci est moins désobligeant. Mais je préfère cette noble générosité du grand Corneille qui disait de lui : « Si le P. Le Moyne était venu cinquante ans plus tard, il eût été le Maître de tous les Poètes Français (3). »

Pour nous, il va de soi que nous tenons un peu pour le P. Le Moyne et beaucoup pour celui qui exhume si généreusement son nom de l'oubli. Nous lui ferons cependant encore un reproche, au P. Le Moyne s'entend, c'est d'avoir trop oublié son pays, car il ne semble pas qu'après avoir célébré la Solitude de Conde par une pièce de vers de la première heure, il soit revenu jamais à chanter soit l'un de nos sites, soit l'une de nos gloires. Nous n'en ferons pas au P. Chérot, nous n'en avons pas à lui faire. Nous

(1) Siècle de Louis XIV, catalogue des écrivains français qui ont paru dans le siècle de Louis XIV. Art. Pierre Le Moyne.

(2) V. *Le P. Le Moyne*, par H. Chérot, p. 423-424.

(3) *Mémoires de Trévoux*, p. 4455.

n'avons qu'à le remercier, lui qui ne semble pas avoir d'intérêt au pays langrois d'avoir consacré son activité, son temps et son talent à élever à l'un des nôtres un monument que la piété filiale aurait dû lui élever, mais qui lui manquait.

A. LOUIS.

Les fouilles entreprises à Champigny-les-Langres par M. l'abbé Maugère ont été continuées pendant les mois de septembre et d'octobre derniers. Elles ont de nouveau mis à découvert les restes de constructions importantes de l'époque Romaine. Nous devons signaler en particulier un pavage assez élémentaire, mais qui produit beaucoup d'effet ; c'est dans un béton uniforme dans lequel ont été enfoncés de petits cailloux blancs formant un dessin régulier de losanges. Il est évident qu'on a voulu obtenir, à peu de frais, l'effet d'une mosaïque.

CH. R.

En 1883, l'administration forestière fit arracher, pour l'établissement d'un chemin, dans le bois de Soyers, des souches provenant de hautes futaies dans une coupe de réserve de cette commune. Les ouvriers rencontrèrent sous deux de ces souches et enserrées dans leurs racines des pavés, dont l'aspect indiquait qu'ils avaient eu une destination.

M. l'abbé Foissey, curé de Soyers et membre correspondant de la Société, fut informé de cette découverte toute fortuite, il en comprit l'importance et

résolument de poursuivre des recherches, auxquelles il fut d'ailleurs encouragé par la Société. Elles furent couronnées de succès, car elles mirent à découvert, sur une longueur de deux cent vingt mètres des traces incontestables d'une voie empierrée, appartenant sans aucun doute à l'époque de l'occupation Romaine. Les fouilles furent faites en tranchées perpendiculairement à la direction de la route, et allant d'un bord à l'autre de l'empierrement; elles permirent de déterminer la nature de la voie et son degré de conservation. L'empierrement a une largeur à peu près régulière de trois mètres cinquante centimètres; il est fait en pierre du pays, pour la plupart en grès jurassique, dite pierre de sable par les habitants du pays. Les pierres sont placées généralement sur champ; leur longueur et leur épaisseur sont variables, la hauteur est d'environ quinze centimètres. Elles sont disposées, comme pour les routes actuelles, en hérisson établi sur une forme nivelée, bien indiquée par la nature du terrain, qui n'est point de la terre végétale, mais celle du sous-sol. L'empierrement est absolument nu et sans aucune castine, les pierres qui le composent portent des traces d'usure; quelques unes sont enfouies dans le sol, d'autres sont soulevées et on croit remarquer la double trace des roues de charriots à large voie. Il est d'ailleurs très bien conservé, mais caché sous le sol, tantôt à dix centimètres, mais le plus ordinairement à vingt ou trente et même quarante centimètres dans les parties inclinées.

Cette voie, révélée par les fouilles intelligentes de M. l'abbé Foissey, est à peu près droite; elle se dirige du sud au nord sur le village de Montcharvot, passant à peu de distance du clocher de Soyers et

sur Bourbonne. Il semble qu'elle pouvait se relier à deux tronçons déjà signalés (1), l'un allant de Laferté-sur-Amance à Coiffy-le-Haut, l'autre de Rougeux à Lavernoy.

MONSEIGNEUR DUVOISIN, ÉVÊQUE DE NANTES
ET LE CONCORDAT

On a cherché, par tous les moyens possibles, à jeter de l'odieux sur la conduite de l'Empereur, à propos de la signature du Concordat. On l'a accusé d'avoir injurié le pape, de l'avoir menacé même : tout cela est de la plus insigne fausseté. Les choses se passèrent de la façon la plus convenable.

Monseigneur Duvoisin (2), évêque de Nantes, ecclésiastique très estimé de l'Empereur, et son médiateur favori dans les discussions fréquentes qui s'élevaient entre le Pape et Sa Majesté, était venu aux Tuileries le 19 janvier. Après être resté deux heures enfermé avec Sa Majesté, il était parti pour Fontainebleau. Ce fut immédiatement après cette entrevue que l'Empereur monta en voiture avec l'Impératrice, en costume de chasse, suivi de tout le service...

Le Pape, prévenu par Mgr l'Evêque de Nantes, attendait Sa Majesté; les points principaux avaient été

(1) Pl. 43 du tome I^{er} des Mémoires de la Société historique et archéologique de Langres, carte des voies romaines.

(2) Monseigneur Duvoisin était d'origine Langroise et appartenait à une famille de Langres. (*Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres*, t. II, p. .)

convenus d'avance et réglés, il ne s'agissait plus que de clauses accessoires au but principal du Concordat; il est donc impossible que l'entrevue n'ait point été amicale.

Le 25 janvier, le Concordat étant définitivement arrêté, le Saint-Père se rendit dans les appartements de Sa Majesté l'Impératrice. Le Concordat fut signé par les augustes personnages, au milieu d'un cercle magnifique de cardinaux, d'évêques, de militaires...

Je ne saurais dire combien il y eut de félicitations données et reçues, de grâces demandées et obtenues, de décorations distribuées.

Le cardinal Doria reçut l'Aigle d'Or de la Légion d'Honneur. Le Grand Aigle fut aussi donné au cardinal Fabricio-Ruffo; le cardinal Maury, Monseigneur Duvoisin, l'archevêque de Tours reçurent la grande croix de l'ordre de la Réunion.

(Mémoires de Constant, premier valet de chambre de Napoléon I^{er}, chapitre 10, tome V).

F. P.

SIMON, Gardien du Temple

et SIMON, de Vesaignes.

On a beaucoup parlé d'un certain Simon, mort à l'hôpital de Joinville, Haute-Marne, le 24 octobre 1830, et on a fait de lui « le Simon qui, en 1793, fut chargé de la garde du Dauphin, fils de Louis XVI. »

C'est là une grosse erreur historique, qu'il est très facile de faire reconnaître, en établissant l'état civil

de Simon, donné comme gardien au Dauphin et de Simon, décédé à Joinville.

Le gardien de Louis XVII s'appelait Antoine Simon, né probablement en 1736, attendu qu'il avait cinquante sept ans en 1793 ; il était originaire de Troyes. Il fut marié une première fois à Marie Barbe Hoyau et une deuxième fois, le 20 mai 1788, à Marie-Jeanne Aladame. Antoine Simon fut guillotiné le 28 juillet 1794 et sa veuve mourut aux Incurables, rue de Sèvres à Paris, le 10 juin 1819.

Simon, décédé à Joinville, s'appelait Jean-Baptiste Simon et plus ordinairement Jean Simon ; il est né à Clinchamp, Haute-Marne, le 7 octobre 1754, de Pierre Simon et de Marie Chanée. Pierre Simon était originaire de Vesaignes-sous-Lafauche, du même département. Aussitôt après la naissance de Jean-Baptiste, les époux Simon-Chanée allèrent demeurer à Vesaignes, où ils exercèrent la profession de meuniers. Jean-Baptiste Simon épousa en premières noces Marie Rodier, de Clinchamp, de laquelle il eut plusieurs enfants, morts sans postérité. Marie Rodier mourut à Vesaignes-sous-Lafauche en 1802, et la même année Jean Simon épousa, à Semilly, près de Vesaignes, Catherine d'Ecot, veuve de Pierre Hollier, mort sous les armes. Catherine avait de son premier mariage une fille, qui mourut à Bettaincourt, canton de Doulaincourt, Haute-Marne, dans un âge très avancé. Jean Simon a encore plusieurs neveux ou petits-neveux à Vesaignes-sous-Lafauche et dans les environs.

Ce simple exposé de l'état civil des deux Simon, que l'on a faussement identifiés, suffit pour détruire la fable qui a couru sur Jean Simon, décédé à Joinville. Peut-être sera-t-on curieux de savoir comment

cette fable a pris naissance. Cette légitime curiosité sera satisfaite par une courte biographie de Jean Simon, personnage du reste fort peu digne d'intérêt.

Les époux Simon-Chanée eurent de nombreux enfants; l'un d'eux, Jean-Baptiste, paraissait doué d'une belle intelligence. Il fut confié à l'école du prieuré de Saint-Blin et y reçut des leçons de latin.

S'il avait une certaine facilité pour apprendre, Jean avait en même temps un mauvais caractère. D'après la tradition conservée à Saint-Blin, il était orgueilleux, entêté, paresseux, susceptible et méchant; tous le craignaient et il se croyait le droit d'insulter tout le monde, aussi ne fut-il pas conservé à l'école du prieuré. Il rentra dans sa famille, apprit la profession de cordonnier et partit pour Paris. Il fut aussi mauvais cordonnier qu'il avait été mauvais élève et ne sut jamais faire un soulier. A la suite de son séjour à Paris il fut surnommé « *le Parisien* » par ses compatriotes.

C'est la tradition conservée à Vesaignes-sous-Lafauche que Jean Simon fut portier à la prison du Temple, pendant la captivité du Dauphin. Comme il était à ce poste, un de ses compatriotes, cordonnier comme lui, lui taillait des semelles et des empeignes et les lui portait pour les coudre. C'est ainsi que cet homme, d'après le récit de sa propre fille, encore vivante à Vesaignes vers 1875, a pu voir plusieurs fois le Dauphin. C'est encore une tradition à Vesaignes que Simon, interrogé sur l'emploi de son temps au Temple par un de ses compatriotes, aurait répondu, en parlant de Louis XVII : « Je lui faisais faire sa prière du soir et je l'envoyais coucher sans souper. Ce traitement m'était recommandé par la

Commune de Paris.» On a encore entendu Jean Simon répéter souvent cette parole du Dauphin : « Si j'étais roi, je vous pardonnerais. » Telles sont les traditions recueillies à Vesaignes-sous-Lafauche, il y a dix ans.

Simon revint à Vesaignes avant la fin de la République et fut, au milieu des siens, un personnage important, disons aussi encombrant. Il rédigea un grand nombre d'actes sur les registres de l'état civil et l'on reconnaît que son écriture ferme et belle est toute différente de celle du vrai gardien du Dauphin, dont M. de Beauchène a publié un « fac simile » dans son Histoire de Louis XVII.

Après son second mariage et le retour à un ordre plus régulier, sous l'empire, Simon parut moins arrogant. De son ancienne fierté il ne garda que sa cruauté et une irrascibilité extrême. Pour peu qu'il se croyait offensé, il entraînait dans des accès de fureur étrange. Sa seconde femme, en particulier, mena une vie de souffrances avec lui, et on l'a trouvée couverte de sang après quelques uns de ses emportements.

Simon avait toujours fait ostentation d'une haine fanatique contre les Capet. Le souvenir de cette haine, sa profession de concierge au Temple, si la tradition est bien exacte, la similitude de nom et de profession avec le vrai Simon, triste personnage que l'histoire ne flétrira jamais assez, peut-être aussi la manie de se vanter d'avoir été mêlé aux événements du Temple, autour de la personne de Louis XVII, son fanatisme trop bien connu, la cruauté de son caractère, toutes ces circonstances expliquent suffisamment comment a pu prendre naissance et consistance le bruit que Simon de Vesaignes, cordonnier, ancien geolier de la prison du Temple, aurait bien pu être le Simon

donné pour gardien au Dauphin et qui, au lieu d'être un gardien, fut un bourreau.

Simon, rentré dans son pays après l'apaisement de la Terreur, tomba dans la plus profonde misère et se fit berger. Si la tradition est fidèle il ne put souffrir de ne plus être considéré parmi les siens et s'en alla au loin, où il n'était pas connu. Il aurait été berger à la ferme de Saint-Eloi, près de Joinville, puis à Echenay; il demeura également à Saint-Urbain.

M. Jolibois, ancien archiviste à Chaumont actuellement archiviste à Alby, raconte ainsi ses derniers moments (1) : « Il avait tout d'abord fixé l'attention
« des habitants par le bonnet de peau de loup dont il
« se coiffait, par la dureté de son regard, par la
« réserve qu'il mettait dans sa conduite et sur-
« tout dans ses paroles; mais on ne savait
« absolument rien de ses antécédents, lorsque au
« commencement de l'année 1830, la femme de Si-
« mon, dans une querelle qu'elle avait avec son
« mari, s'oublia au point de dire assez haut pour être
« entendue de ses voisines : « *Tais-toi, si je voulais*
« *je te ferais pendre.* » Aussitôt qu'elle fut seule, ses
« commères ne manquèrent pas de l'interroger et
« comme elle était encore sous l'impression de la
« colère : « *Ce qu'il a fait, dit-elle, c'est lui qui a*
« *tourmenté et fait mourir le fils de Louis XVI.* »
« Cet aveu ayant été dénoncé à l'autorité, le maire
« manda Simon, mais sans intention d'user avec lui
« de sévérité. Cependant le malheureux pâtre, qui
« se rappelait la menace de sa femme, fut frappé

(1) La Haute-Marne ancienne et moderne, par Emile Jolibois.
1 vol. in-4. Chaumont. Imprimerie Vve Miot-Dadant, 1853-1861,
page 508.

« d'une terreur telle qu'il en perdit aussitôt la tête.
« Au lieu de se rendre à l'invitation du maire, il
« s'enfuit dans les bois, où il erra pendant plusieurs
« jours, en poussant des cris sauvages. On fut obligé
« de le prendre comme une bête furieuse et on le ren-
« ferma à l'hospice, où il mourut sans avoir recou-
« vré la raison. »

Le même M. Jolibois avait avancé, en commençant sa courte notice sur Simon, qu'il fût le Simon, gardien du Dauphin. M. Jolibois a écrit ces lignes peut-être un peu rapidement et sans être bien certain des renseignements qu'il avait pu se procurer.

La vie de Simon n'a pas été exemplaire. Il a pu, sous le régime révolutionnaire, se vanter peut-être, dans son exaltation, et se donner un rôle dans les événements de 1790 à 1795; mais il se serait toujours défendu d'avoir maltraité le Dauphin. Aussi timoré dans la misère et sous la Restauration, qu'il avait été arrogant autrefois, on comprend qu'il ait pris frayeur en se voyant accusé d'avoir fait mourir Louis XVII.

La parole de Catherine femme de Simon, « c'est lui qui a tourmenté et fait mourir le Dauphin, » doit être acceptée avec réserve, car Catherine n'est devenue l'épouse de Simon qu'en 1802. Elle n'a pu savoir la vie de son mari, en 1793 et 1794, que d'après lui-même ou par l'opinion publique, puis elle a parlé sous l'influence de la colère. Son témoignage n'a donc pas la valeur que M. Jolibois y a attachée; ce n'est pas l'affirmation d'un témoin oculaire, mais le reproche d'une femme brutalisée et affolée par les mauvais traitements d'un mari habituellement cruel. C'est un témoignage suspect.

On peut donc espérer qu'après ces explications, la

fable de Simon, mort à Joinville, gardien et bourreau du Dauphin, sera finie et dorénavant rejetée comme elle le mérite.

Que vaut la tradition sur les fonctions de concierge qu'aurait eu Simon à la prison du Temple? Les renseignements qui précèdent ont été recueillis de la bouche des vieillards et près de personnes dignes de foi, qui avaient entendu les contemporains de Simon parler de ce dernier; peut-être il y a du vrai dans l'opinion que Jean Simon a pu approcher le Dauphin pendant sa captivité et qu'il a pu avoir à cette époque un office quelconque à la prison du Temple. Dans sa notice, M. Jolibois a fait dire une erreur à la femme Simon; ce n'est pas le gardien Simon qui a fait mourir le Dauphin, attendu que Simon a été remplacé par l'Américain Laurent, avant la mort ou l'évasion du royal enfant.

Le moulin des époux Simon-Chanée n'existe plus à Vesaignes-sous-Lafauche. La maison a été démolie et l'emplacement où elle était est enclavé dans le parc d'une propriété particulière.

L'auteur de cette étude, faite comme rectification de la note de M. Jolibois, ne cherche pas à réhabiliter un homme que son orgueil a conduit à la misère et à la folie; mais il a essayé de jeter un rayon de lumière sur un point d'histoire qui avait été obscurci et faussé. Les descendants des époux Simon-Chanée et les petits-neveux de Jean Simon peuvent donc se défendre, à bon droit, de n'être point les parents du vrai bourreau du Dauphin.

A. LAURENT,
curé de Viéville.

Viéville (Haute-Marne), septembre 1887.

TRANSACTION

ENTRE LES SEIGNEURS ET LES HABITANTS DE CHAUDENAY

RELATIVEMENT AUX DROITS FÉODaux

A notre époque bien des historiens cherchent à établir quels étaient dans les différentes régions de de notre pays les divers droits féodaux, et d'autre part, les économistes s'efforcent d'établir par des statistiques, la quotité d'impôts que nos pères ont payée sous les multiples régimes qui ont gouverné la France; à ces deux points de vue, nous croyons intéressant de publier ici des extraits d'un document authentique qui donne sur ces droits des seigneurs dans notre province des renseignements précis et assez détaillés.

Il s'agit d'un procès entre les habitants de Chaudenay (1) et leurs seigneurs. Une transaction a eu lieu le 30 juin 1561; c'est de cette pièce que nous détachons les passages cités ci-dessous; mais, comme cela arrivait fréquemment alors, malgré cette transaction, l'affaire resta en litige pendant de longues années et c'est seulement le 27 mars 1624, c'est-à-dire trente-sept ans après, que le jugement définitif fut rendu. Nous donnons aussi à la fin de cette note la copie abrégée du jugement.

.....Pour tous lesqls procès et différans terminer et assoupir et que lesd. parties demeurent cy après

(1) Arrondissement de Langres, canton de Fays-Billot.

en concorde et amitié et cõe bons et loyaulx sujets doibvent estre envers leurs seigneurs sans procès ny querelle, ont transigé et accordé et par prtes transigent et accordent de tous leurs différans ainsi et par la forme et manière que sensuit.

A scavoir que lesd. habitans seront et demeureront cõe ils ont tousjours esté du passé et par cy devant justiciables desd. seigneurs en toute justice haulte, moyenne et basse pour estre convenus et répondre en toutes actions personnelles, civiles et criminelles par devant leur mayeur et leur justice dud. Chaudenay et en prandre par lesd. sieurs tous profitz damandes confiscaons espaves et aultres droictz afférans au haulte justice moyenne et basse.

Seront et demeureront lesd. habitans cõe ils ont tousjours esté du passé redevables du droict de tierce à raison de douze gerbes lune que lesd. sieurs auront et prandront sur tous les tenans héritages au finage dud. Chaudenay soient demeurans et résidans aud. lieu ou difforains et demeurans ailleurs que aud. Chaudenay. Lesquels ne pourront descharger ny delyer leur gerbe que premièrement ils nayent appelé les rantiers fermiers et admodiateurs desd. sieurs par trois foy à haulte voix venans et entrans en la grange où ils deschargeront leurd. gerbes pour iceluy droict de terage prandre au feu et raison que dessus en deschargeant led. gerbes. Ou aucun deux aurin faict le contraire et deschargé leurs gerbes sans appeler les rantiers et fermiers desd. sieurs seront et demeureront amandables de soixante soulz tournois pour chacune fois quilz auront contrevenu à ce que dessus et néanmoins ou lesd. habitans auraient faict leur debvoir d'appelé led. rantiers par trois fois à haulte voix ou aultrement leur signifie de sorte qu'ils

ne puissent ou doibvent pretendre cause d'ignorance pourront en ce cas lesd. habitans et aultres tenans héritages aud. lieu descharger leurs gerbes et délaissier les droict de tierce à la raison que dessus et sans fraude au devant de leur grange pour lesd. droict estre pris et receu par lesd. sieurs leurs fermiers et rantiers tout aisy cõe silz fussent venus à la criée ou significàon de ceulx qui auront deschargé lesd. gerbes et néanmoins au cas que dessus et led. criées et significàons faictes que lesd. rantiers et fermiers ne comparoistront seront tenus lesd. habitans chacun endroy soy seulement et sans fraude en deschargeans lesd. graines délaissé led. droict de tierce pour lesd. sieurs au feu et raison que dessus sans rien latiter ny recéler sur lad. peyne de soixante sol tournois damande et de randre et restituer ce qu'ils auront recélé.

Demeureront aussi tous led. habitans et tenans héritage aud. Chaudenay en quelz pays et lieux qu'ils soient demeurans redevvables envers led. sieurs, cõe ils sont de tous temps et dancienneté du droict de taille au jour de saint Remy chef d'octobre, ascavoir pour chacun journal de terre soit qu'il soit ense-mansé ou en sombre vingt deniers tournois et pour chacune fauchée de prey de deux soulz six deniers tournois qui seront tenus de payer aud. jour de saint Remy chacun à son seigneur selon que les héritages seront partis entre led. sieurs, lad. taille estant réelle et non personnelle.

Et a ceste fin seront tenu et ont promis lesd. habitans par chacun an aud. jour apporter à leur seigneur sur lequel ils tiendront leurs héritages par un billet le nombre et quantité de leur terres par tenans et aboutissans qui signeront de leurs mains au caz

qu'ils sauront escrire sinon l'affermement véritable à leurs sieurs ou à leur procureur.

Et pour ce que led. habitans vouloient estre sujets de cuire leurs pastes au four bannal dud. Chaudenay dont ils ont esté quittes des charges moyennant un bichet froment blanc et de semance mesure de Langres que chacun tenant feu aud. Chaudenay a payé de temps immemorial pour la contenuation de lad. servitude continueront lesd. habitans lad. redevance et payent aud. sieurs chacun feu sous la seigneurie dont ilz seront subjectz et chacun en droit soy en en leurs greniers et maisons dud. Chaudenay led. bichet froment blanc et de semance aud. jour de saint Remy chef d'octobre sur peine de cinq sous tournois demande contre chacun défailant selon et ainsi qu'ilz ont accoustumé de tout temps et ancienneté.

Et le lendemain de Noel feste de saint Estienne chacun desd. habitans payera à son seigneur souz lequel il sera sujet et demeurant une poulle et douze deniers tz. et encore une aulte poulle au jour de Caresme prenant et ce par forme de service et eschefz selon qu'ils sont anciennement tenus par leurs anciens tiltres et chartes cõe pareillemt seront les difforains tant de redevances cy devant que sy après spécifier, excepté led. bichet pour led. droict de four et lad. poulle de Caresme prenant dont ils sont usans par lesd. chartes et au reste redevables de pareilles charges redevances et servitudes que lesd. habitans de Chaudenay.

Seront aussi tenus tous et un chacun lesd. habitans de Chaudenay et difforains tenans meiz et héritage aud. lieu et finage dillec de faire et continuer par chacun an une journée de faulx à faucher les preys

aud. sieur soulz lequel ils sont sujets et demeurans et s'ils ne sont ouvriers de la faux feront au lieu de lad. journée de faux une journée de la fourche et une journée de ratel et y sera receu tant l'hôte que la fê ou aultre suffisant pour eulx à la significâon qui leur en sera faicte le soir pour le lendemain et moyennant lad. corvée seront nourris cõe manouvrier jusqu'an-fin inclusivement.

Feront aussi tous et un chacun lesd. habitans et difforains deux corvées de faucilles par chacun à moissonner les bleds et une de faux à faucher les avoines et s'ils ne sont ouvriers de la faux feront deux journées de faucille à fauciller esd. avoines et y seront receus tant l'hôte que la femme.

Feront aussi tous et un chacun lesd. habitants et difforains trois corvées de cherues par chacun an, la premier en caresme la seconde au sombre et la tierce es semis quand ils auront deux chevaulx et autrement ny seront tenus quils n'ayent deux chevaulx ou autrement deux aultres bestes trahiantes pour le moins et archeront es deux desd. saisons chacune les jours de leurs corvées en temps de caresme et de vaain le tout à la significâon qui leur en sera faicte la veille pour le lendemain et en les nourrissant selon et ainsi qu'il est exposé et déclaré cy dessus et jusqu'à souppé inclusivement.

Les héritages qui se vendront au finage lun à l'autre ou aux difforains seront sujets à loctz et remerciments dedans huicts jours après qui se feront par lacheteur à peine de vingt s. tournois demande lesd. huict jours passés et sil payera led. acheteur deux soulx pour lost achapt pour droict de vente à quelque prix et estimâon que led. achapt et vente desd. héritages se montent et si lesd. habitans ou dif-

forains eschangent leur héritage lun à laultre soit qu'il soit péié ou avec soulte en sera deue par led. eschangeurs deux soulds tournois qui se payeront par moitié et autant lun que laultre par lesd. eschangeurs.

Demeurent les bois de Montrond et Chaufour ainsi qu'ils se consistent et comportent bannaulx et de deffence aud. sire à peine de soixante soulds tz. demande fors et excepté que lesd. habitans y pourront pasturer leur bestial gros et menu excepté la chèvre et quand lesd. bois seront en taillis et revenu et jusqu'ils soient de deffence contre le bestial tels dictz et declarey par la justice dud. Chaudenay et ainsi qu'ils y pourront penayé leurs porcs hors le temps de grenée limité par la coustume du baillage de Chaumont.

Le Russeau depuis la grande fontaine jusqu'au viel estang demeurera bannal ausd. sieurs et de deffiance allancontre desd. habitans sans qu'ils y puissent pescher ny royer leur chanvre sans la permission desd. sieurs à peine de soixante solz tournois demande.

Et moyennant ce lesd. sieurs de leur bon gré et franche volonté ont remis rabattu et mis à néant la taille volontaire qui naguère par sentence rendue par monsieur le bailly de Chaumont ou son lieutenant leur a esté adjudgée.....

Suivent des arrangements pour la propriété de certains bois et enfin ces très longues périodes qui terminent toutes les transactions faites à cette époque, voici la dernière phrase de celle-ci :

En tesmoingt des quelles choses nous bailly dessusd. à la feal relâon de nosd. jurés qui les choses dessusd. nous ont relattés estre vraye le scel dud.

bailliage avons mis et apposé à cesd. présentes lettres qui furent faictes et passées au lieu de Hortes le dernier jour de juin lan mil cinq cent soixante et ung. Signe Marchand et Simon notaire.

JUGEMENT EN DATE DU 27 MARS 1624

C'est ce jugement qui a clos définitivement le litige

Donné par nous Claude Rose escuyer conseiller du Roy nôtre Sire juge magistrat au bailliage de Chaumont et rapporteur du procès le mercredy vingt septième mars mil six cent vingt quatre heure de dix du matin au palais royal entre M^{re} Gabriel Delecey advocat au baillage de Langres y demeurant appt de la saisie de ses héritages seize à Chaudenay et demandeur aud. appel en personne et p. Poissenot le jeune son p^r assisté de F. Goutier conseil et François de Gevigny de Pointe escuyer s^r de Chaudenay en partie inthimé comparant en personne et par Pillot assisté de Gaucher lesnel conseil.

A l'appel de la cause led. Delecey pour éviter procès et en considération des amitiés qu'il a eu et a tant à l'inthimé que ses prédécesseurs a déclaré qu'il ne veut persister à son appel et consent le paiement des droits de cens répétés par led. inthimé a dict qu'il se résignoist que par charte et tiltre passé à Orthes le dernier jour de juin mil cinq cent soixante et ung entre Nicolas de Pointe, Jean de Carendeffect et consorts seigneurs hault justiciers moyens et bas dud. Chaudenay et les habitans demeurans et tous tenans fonds et héritage aud. lieu... les habitans sont tenus envers le seigneur à... *(suit la longue énumération*

des droits reconnus par la transaction 1561)... que depuis par le jugement par lui (*de Pointe*) communiqué rendu en ce baillage contradictoirement contre les personnes de héritiers M^{re} Robert Durand et autres contre Pierre Virey d'Hortes et autres et oultre ce par plusieurs transactions a procès meus avec les Milleton de Langres les Maufilet les personnes d'héritiers Chissel, l'héritage desquel Chissel sont détenus maintenant par M^e Jean Gironnet à Langres. Pourquoi il persiste en ce qu'il soit maintenu en tous lesd. droicts et que l'appelant ait à recognoistre iceulx cõe détenteur propriétaire et possesseurs d'héritages fonds immeubles assise aud. Chaudenay soubz sa seigneurie et demande les dépens. Et led. appelant a dit quil ne sagist que de droict de corvée apnt et partant nest tenu de faire aucune déclarâon sur les aultres droictz prétendus par led. s^r de Gevi-gny.

Sur quoy parties ouyes nous avons led. Delecey condané payer et acquitter les droicts de corvée dont est question... à l'effet de quoy la saisie faicte à sa requête (*du dit de Pointe*) tiendra... et condamné led. Delecey aux despens.

F. D'ARBIGNY.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LANGRES

Dans la séance du 12 décembre 1887, M. G. des Chesnes, Sous-Inspecteur des Forêts à Nice, a été nommé membre correspondant. M. des Chesnes était présenté par Messieurs Ch. Royer et Brocard.

Dans la séance du 30 janvier 1888, ont été élus membres correspondants : M. Rousselot, ancien juge de paix à Bourbonne-les-Bains, présenté par MM. Ch. Royer et F. d'Arbigny. — M. Julien Girard, pharmacien aide-major à l'hospice des Invalides, présenté par MM. L. Renard et Ch. Royer.

Dans le dernier numéro du *Bulletin*, il est dit que M. Roserot est archiviste-adjoint à Chaumont. C'est là une erreur à rectifier. Il n'y a pas d'archiviste-

adjoint aux archives départementales de Chaumont; M. Roserot est archiviste et classe en ce moment les archives anciennes du département.

Ch. R.

Par décision de M. le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, une somme de trois cents francs a été accordée à la Société, à titre de subvention, pour l'impression du manuscrit de la Décade historique du diocèse de Langres, de J. Vignier.

La première partie est déjà transcrite et la Société espère pouvoir commencer la composition typographique d'ici à peu de temps, quand les textes seront collationnés et vérifiés sur les manuscrits originaux.

H. B.

La bibliothèque de la Société s'est encore enrichie de la copie de deux manuscrits très intéressants de Charlet. Ces copies sont écrites en entier et données par M. G. de Saint-Ferjeux, lieutenant-colonel au 6^{me} chasseurs, un des membres les plus zélés de la Société.

— Ils ont pour titre :

Langres savante, Recueil des savants et de ceulx qui ont excellé dans les beaux arts au diocèse de Langres par J. B. Charlet, chanoine de Grancey. 1705.

Hommes illustres de Bourgogne au diocèse de Langres, Première partie, par M. Charlet, chanoine de Grancey, 1704.

M. Ed. Flouest, membre de la Société des antiquaires de France, a fait don d'une notice ayant pour titre : *Le Dieu Gaulois au marteau*.

C'est une réponse à un article publié dans la *Gazette archéologique* par M. H. Bazin.

Ph. Milsand. *Bibliographie bourguignonne* (supplément.) Ce supplément fort considérable, car il compte près de deux cents pages, renferme des divisions fort bien établies et qui permettent de se reporter très facilement aux divers ouvrages qui ont trait à la province de Bourgogne.

Ce volume a été publié par l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon.

Ch. R.

Le Musée de Langres s'est enrichi des objets suivants :

Deux clefs anciennes. Surmoulage en plomb exécuté par M. Baudot. — Don de M^{lle} Maria Mettrier.

Un manteau provenant des tribus indiennes de l'Amérique du Nord. — Don de M. Baillet.

Un tableau de nature morte, par M. Ch. Royer. — Don de l'auteur.

FOUILLES FAITES A BOURBONNE-LES-BAINS

En 1887

Messieurs,

Au mois de septembre dernier, le génie militaire pratiquait dans le sol de l'hôpital de Bourbonne, des fouilles destinées à asseoir les fondations d'un nouveau bâtiment.

Ces fouilles qui, à l'ouest, s'étendaient sur l'alignement de la *rue des Bains* et, dans la partie faisant angle au midi, longeaient la place de ce nom, mirent à découvert une galerie assez vaste et dont l'intérieur était presque entièrement obstrué par des vases ou dépôts sédimentaires.

Cet aqueduc, placé à deux mètres cinquante centimètres environ en contre-bas du sol actuel, semblait prendre naissance dans le terrain circonscrit par les travaux commencés, et, partant de l'est, le traversait en se dirigeant directement vers l'ouest, c'est-à-dire en franchissant la *rue des Bains* dans l'axe même de l'avenue qui conduit aujourd'hui à l'ancienne maison Foissey.

Selon toutes probabilités, on était en présence d'une des branches du réseau souterrain, construit par les Romains pour le service de leurs thermes; mais quelle était la destination de la nouvelle galerie? d'où part-elle? où se rend-elle? c'est ce qu'il était, sinon impossible, du moins fort difficile de préciser.

De semblables recherches sont toujours fort coûteuses et nous hésitions, dans la crainte de ne rencontrer peut-être qu'un de ces canaux qui, pour la plupart, ne présentent aucun intérêt; lorsqu'un incident vint nous décider à tenter des fouilles.

Un des ouvriers occupés au déblaiement de la partie ouverte de la galerie, rencontra un bloc de pierre enseveli dans la vase et semblant former sur le sol de l'aqueduc une sorte d'assise qui se prolongeait parallèlement aux pieds-droits de la voûte.

En arrachant une fraction de cette assise, l'homme mit à nu un tuyau de plomb qui, inopinément perforé d'un coup de pic, rendit une quantité d'eau froide ou refroidie, dont en peu d'instant l'excavation fut complètement inondée.

C'est alors que nous sollicitâmes de M. le chef du Génie l'autorisation de faire, pendant qu'il était temps encore, des fouilles dans la galerie. En même temps nous demandions à notre Compagnie de nous aider d'une subvention aussi large que le lui permettaient ses ressources.

Disons bien vite que Monsieur le commandant Berthier, auquel nous ne saurions adresser trop de remerciements, accueillit avec la plus gracieuse bienveillance notre requête présentée par M. Ch. Royer, et que la Société archéologique nous alloua une somme qui, pour avoir été insuffisante, n'en a pas moins produit un résultat qu'il sera possible de compléter plus tard, quand de nouveaux subsides nous pourront être accordés.

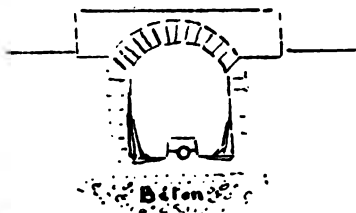
En tous cas voici, Messieurs, l'exposé de nos observations et des découvertes faites en cette circonstance.

*
*
*

Nous avons fait déblayer et fouiller la galerie dans son entier, sur une longueur d'environ 20 à 21 mètres.

Elle est entièrement et solidement voutée et les murs en sont en parfait état; sauf en un point où la voûte est effondrée, sur un petit espace.

La forme de cet aqueduc est celle qu'affectent toutes les constructions romaines du même genre : une voûte surbaissée, reposant sur des pieds-droits ou murs latéraux de 70 centimètres d'épaisseur et qui tendent à se rapprocher légèrement. Ce rapprochement est encore accentué par un revêtement de ciment qui, recouvrant en partie la maçonnerie vers la base vient s'arrondir dans cet endroit et forme ainsi une espèce de cuvette. (Pl. I, voir la coupe en C). Le tout est assis sur une épaisse couche de béton, d'une dureté et d'une résistance à toute épreuve.

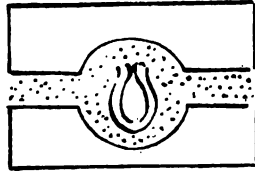


Pl. I. Coupe transversale en C.

La hauteur de la galerie est de un mètre cinquante-cinq (1^m55), sous clef, sa largeur la plus grande est de un mètre trente-cinq (1^m35).

Sur le sol, et même légèrement enclavée entre les cuvettes de ciment dont nous venons de parler, se trouve, dans l'axe même de l'aqueduc, l'assise dont il a été également question (coupe transversale en C.)

Faite de pierres de taille, provenant évidemment de *Chalvraines*, c'est-à-dire de grande oolithe (1), elle mesure 0^m35 de large, sur 0^m30 de haut et se compose de deux parties superposées et reliées entre elles (Pl. II) par une couche de ciment (2); de plus les



Pl. II.

deux pierres sont creusées à l'intérieur, de manière à contenir le tuyau qu'elles enferment et protègent. De chaque côté de l'assise la couche de ciment qui recouvre la base des murs latéraux vient se relier à ce canal intérieur, qu'elle fixe et maintient ainsi dans la position voulue.

D'une extrémité à l'autre, le sol de la galerie est décline et nous avons constaté que, sur toute la longueur visitée, cette déclivité est de 0^m49, soit environ 0^m025 par mètre.

Nous avons dit que la substruction semblait prendre naissance dans l'intérieur même du terrain circonscrit par les travaux en cours d'exécution; effective-

(1) Chalvraines, canton de Saint-Blin, à environ 40 kilomètres de Chaumont et à près de 80 de Bourbonne. On y tire une pierre exclusivement oolithique dont les Romains se sont toujours servis pour leurs constructions, ainsi qu'on le constate du reste dans les vestiges retrouvés.

(2) Le ciment qui relie les deux pierres et sur lequel repose le tuyau entièrement enveloppé, est fait de tuileaux.

ment c'est en cet endroit que nous avons trouvé le point de départ.

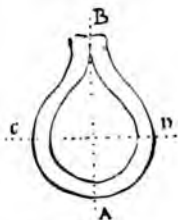
L'aqueduc qui a alors une largeur d'un mètre cinquante est fermé brusquement par une forte muraille et sa paroi du côté sud est formée par le mur même d'une construction quadrilatérale, divisée en deux chambres ou compartiments et dont la destination est fort problématique.

Si l'on part de l'extrémité de la galerie pour en suivre le trajet, on voit qu'elle va s'élargissant jusqu'au point D. (plan de la galerie découverte). En cet endroit où elle atteint deux mètres, s'ouvre, à droite, une galerie secondaire. Celle-ci, qui n'a que 1^m50 de haut, sur 0^m80 de large, se dirige d'abord vers le nord, puis tourne presque aussitôt à l'est, rejoignant ainsi la canalisation découverte depuis quelques années par le génie ; canalisation dont elle fait partie et à laquelle elle sert de débouché.

Seulement il est à remarquer que pendant que l'aqueduc principal a sa déclivité de l'est à l'ouest et par conséquent conduit ses eaux dans ce sens, le canal dont nous parlons, au contraire, a sa pente de l'ouest à l'est, de même que le réseau auquel il se rattache.

Il suit de là que le point D est culminant et partage les eaux qui s'écouleront dans deux directions opposées (1). Du reste le conduit contenu dans l'assise de l'aqueduc prend fin à l'extrémité même de celui-ci, en AB, sans qu'il nous ait été possible de savoir comment et par où il était alimenté (1).

(1) La galerie secondaire ne renferme pas de tuyaux, comme celle que nous venons de fouiller.



Pl. III.

Mais revenons à la galerie qui nous occupe.

A partir du point D, elle va se rétrécissant jusqu'à un endroit, situé à 8^m80 de son point de départ et où l'on rencontre, à gauche cette fois, un tuyau venant du sud-est et qui se soude, dans l'assise même, au conduit principal (voir D du plan de la galerie). Deux mètres plus loin se trouve le point où ont été faites les fouilles qui ont mis l'aqueduc à découvert; après quoi ce dernier se continue en ligne droite et traverse ainsi le sous-sol de la *rue des Bains*. Environ au milieu de celle-ci, c'est-à-dire à 6 mètres de la coupure que nous venons d'indiquer, la voûte s'élève brusquement et l'on se trouve dans une sorte de chambre, au centre de laquelle, à la clef, s'ouvre un trou carré d'assez grandes dimensions fermé par une dalle et recouvert des deux mètres cinquante centimètres de terres ou déblais formant le sol de la rue.

Au delà de cet endroit, les fouilles et le déblayement ont encore été continués sur une certaine longueur; mais nos ressources étant épuisées, il nous fallut, bien malgré nous, arrêter les recherches. Ce ne fut toutefois qu'après que nous eûmes exploré, en avant et aussi loin que possible, le trajet de la galerie, au moyen de bougies disposées sur des

lattes attachées bout à bout, et que l'on glissait à la surface des vases obstruant le canal.

Nous pûmes nous assurer de la sorte que ce dernier se prolongeait toujours vers l'ouest ; mais il ne nous a pas été possible d'apprécier jusqu'à quelle distance.

• • •

Maintenant que nous avons décrit la substruction qui vient d'être retrouvée ; nous nous demandons quelle pouvait être sa destination.

Etait-ce une des branches de la canalisation proprement dite des Thermes romains ?

Etait-elle destinée à conduire les eaux froides ou chaudes en un bain, une piscine, ou réservoir quelconque ?

Mais alors, pourquoi de semblables dimensions ? Pourquoi un espace aussi grand, une hauteur, une largeur aussi considérables, pour contenir un simple tuyau ? Eut-il même été nécessaire d'enfermer ce dernier comme on l'a fait, dans un massif de pierre

Puis encore, si l'on examine la direction de la galerie, on verra que loin de paraître se rendre vers les thermes, elle semble plutôt s'en éloigner.

Aucun indice, aucun document ne font supposer d'ailleurs qu'en dehors des thermes principaux, il y ait eu d'autre bain que celui connu sous le nom de *Bain Patrice*.

S'agit-il donc d'un canal de décharge destiné à servir d'exutoire et à transporter au loin les eaux utilisées et le trop plein ?

Mais alors, ces eaux sales, ce trop plein eussent coulé librement dans le canal et le tuyau de plomb n'eut eu dans ce cas ni les dimensions nécessaires ni sa raison d'être.

Se trouve-t-on en présence d'un simple égout? Ce serait, suivant nous, l'opinion la plus admissible.

La galerie, en effet, par ses dimensions, par sa structure, offre toutes les apparences d'un égout : le *cloaca* des Romains, qui, on le sait, en construisaient dans toutes leurs villes et surtout aux environs de leurs établissements balnéaires.

Dans celui-ci : les dimensions bien plus grandes que celles des galeries précédemment découvertes ; la forme des côtés qui, vers le sol, s'arrondissent en cuvette pour faciliter l'écoulement ; le regard ouvert dans la voûte et par lequel on pouvait jeter au canal les immondices de la rue des Bains ; les vases même qu'on y trouve agglomérées (1) ; tout semble indiquer que c'était là le cloaque principal — *cloaca maxima* — de l'*Indésina* romaine.

Quant à sa destination elle s'expliquerait par ceci, qu'il eut conduit, non point au ruisseau de Borne, (on ne comprendrait pas qu'on eut fait déverser les résidus transportés par l'égout en amont et non en aval de ce cours d'eau qui se dirige de l'ouest à l'est) mais bien comme cela avait lieu dans les localités dépourvues de rivières, à quelque trou ou puisard

(1) Ces vases molles, quoiqu'assez compactes, présentent, examinées au microscope, une composition entièrement homogène : des mucilages et des diatomées en très grande quantité, de limon, de sables, point. Il résulte de là pour nous que cette composition exclusivement végétale, indique non pas les dépôts résultant d'un cours d'eau, mais des détritits provenant de matières en décomposition.

Les diatomées se rencontrent, il est vrai, dans les eaux douces, saumâtres ou salées, mais encore faut-il que celles-ci soient stagnantes, et en tous cas il nous semble difficile d'admettre que l'eau passant dans la galerie, ait pu fournir une quantité de vase comme celle qui l'obstrue en entier sur une hauteur de plus de 1^m80.

creusé dans le sol pour absorder les liquides sortant de ce canal.

Resterait à savoir quelle était l'utilité du tuyau de plomb et à quoi devait servir l'eau qu'il conduisait; puis encore à déterminer la fonction de la galerie secondaire. Deux points qu'on ne pourra éclaircir que le jour où les ressources permettront de continuer les travaux et de rechercher où aboutit l'aqueduc et où prend naissance le tuyau de conduite qu'il contient.

. .

Nous avons fait extraire un morceau de ce tuyau, enfermé comme on le sait dans une enveloppe de ciment et de pierre de taille. Sa forme n'est point sphérique mais ovalaire, ainsi du reste qu'il était d'usage pour beaucoup de canalisations romaines (1).

Il mesure à l'intérieur une hauteur de 0^m09 (A B) et une largeur (C D) de 0^m08. L'épaisseur du métal est de 0^m008. (Pl. III.)

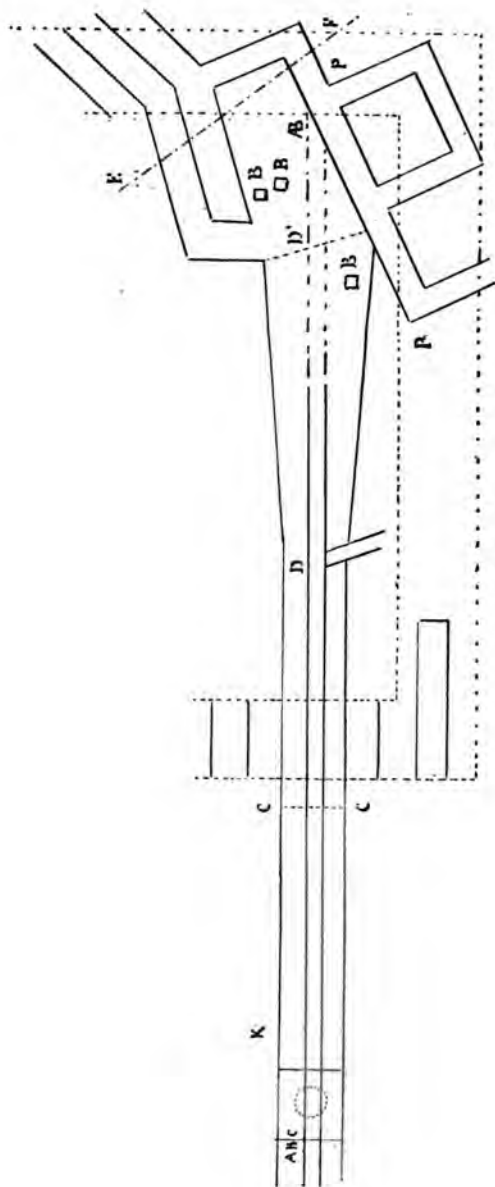
En quelques parties il est assez bien conservé, mais en d'autres, et c'est le plus grand nombre, il est fort

(1) Les Romains ont utilisé dans ce pays même plusieurs espèces de tuyaux de conduite.

C'est d'abord le tuyau de plomb — *fistula plumbea* — dont nous avons le type ici.

Puis le tuyau de terre — *fistula lateritia* — dont on a trouvé des vestiges; mais qui est bien plus rare.

Enfin le tuyau de bois, — *fistula lignea* — dont une canalisation complète a été trouvée à Bourbonne et qui se compose simplement de troncs d'arbres, percés de part en part et posés bout à bout. Vitruve du reste donne la description de ces trois sortes de canaux.



Pl. IV. Plan de la galerie découverte et fouillée.

avarié. Sur un des côtés du morceau extrait, on lit ces mots très nettement gravés au burin et en relief :

C I N N A M V S F E C I T

On a recueilli également trois fûts ou portions de fûts de colonnes *unies*.

Il est probable que chacune de ces colonnes était surmontée d'un des chapiteaux dont nous parlerons tout à l'heure, quoique dans l'ordre auquel appartiennent ces derniers, il ait été d'usage d'employer le plus souvent des colonnes striées, c'est-à-dire cannelées. Néanmoins, comme ce n'était pas une règle absolue (1) et comme les débris trouvés comportent pour la base les modules caractéristiques : un filet, un boudin et une baguette nous croyons pouvoir les attribuer à l'ordre CORINTHIEN.

Dès lors et si nous nous en rapportons au célèbre abbé de *Saint-Serge-les-Angers*, l'aumônier et l'architecte de Henri II, à Philibert Delorme qui, dans son traité d'architecture, prétend que la hauteur des colonnes de cet ordre, de la base à l'architrave, doit être égale à 10 fois le diamètre du fût ; celles dont il est question mesurant, autant que nous avons pu juger, 2 pieds romains (2) de diamètre ; il s'en suit que leur hauteur totale atteignait

(1) Selon Vitruve, la base de l'ordre Corinthien était parfois identique à celle de l'ordre ionique dont les modules indiqués font partie.

(2) Le pied romain avait, on le sait, 0^m32. Il se subdivisait en *palmes*, ou 0^m22, lesquelles elles-mêmes avaient pour subdivisions les *minutes*.

Le pied avait 16 doigts.

Et la palme avait 12 doigts.

vingt de ces pieds, soit environ 6 mètres et demi de notre mesure.

Enfin on a trouvé, dans la galerie même, aux points indiqués sur le plan (A B), trois chapiteaux dont nous donnons le dessin. (Pl. V et Pl. VI).



Pl. V.



Pl. VI.

Il est bien regrettable que ces trois spécimens de l'architecture romaine et de la splendeur de nos thermes à l'époque, ne soient point complètement tactés, toutefois on peut, parce qu'il en reste, admirer la pureté du galbe et la hardiesse du ciseau de l'artiste qui les a créés.

Tous les trois, de même que les futs de colonne, sont de pierre oolithique et d'ordre corinthien ou même composé, car les Romains ont varié et enrichi à l'infini le premier de ces ordres.

Le numéro 1 mesure une hauteur de 0^m65 (prise de la naissance du chapiteau à l'architrave) sur une largeur de 0^m80, entre les deux extrémités des volutes.

Les numéros 2 et 3, de type semblables, sont un peu plus élevés et comptent, mesurés comme le précédent, 0^m75 de haut et 0^m80 de large.

Maintenant d'où proviennent colonnes et chapiteaux?

A quel édifice appartenaient-ils ?

Qui le sait ?

Cependant qu'il nous soit permis de faire remarquer qu'en raison de leur masse qui est considérable, ils n'ont point dû être transportés bien loin du lieu où ils étaient dressés, et que, selon toute probabilité, les destructeurs les auront laissés là où ils tombèrent; l'effondrement de la voûte de la galerie à l'endroit où on les a recueillis, expliquerait leur présence dans l'aqueduc. Dès lors il serait supposable qu'ils appartenaient à la construction P du plan. Quant à savoir ce qu'était cette construction, des fouilles intelligemment dirigées pourraient seules nous l'apprendre peut-être.

Vitruve affirme que les Romains n'employaient

presque jamais dans leurs temples que l'*Ionique* et le *Corinthien*.

Le dieu *Borvo* ou la déesse *Damona* avaient-ils leurs autels en cet endroit? Peut-être! la direction des murs semblerait indiquer, en effet, que ces derniers faisaient partie d'un édifice sacré qui toujours devait être tourné vers l'Orient.

Mais à conjecturer l'on se trompe souvent et mieux vaut attendre, pour prononcer, le moment où l'on pourra s'appuyer sur des preuves plus palpables.

Nous avons recueilli encore quelques débris, parmi lesquels un fragment de table ou d'autel en granit noir des Vosges; mais ces objets sont assez insignifiants.

Tels sont, Messieurs, les résultats des fouilles entreprises sous votre patronage et avec votre bienveillant concours; nous vous demanderons quelque jour de nous continuer l'un et l'autre pour achever l'œuvre commencée et que nous avons l'espoir de mener à bien.

Veillez agréer, avec nos remerciements, l'expression de nos sentiments les plus dévoués.

LACORDAIRE.

P. S. — Qu'on nous permette de témoigner aussi toute notre reconnaissance à M. l'adjoint du génie Guioth, dont la bienveillance et les judicieux avis nous ont été d'une grande utilité.

NOTICE SUR ARBIGNY

Arbigny (1) — *arbor ignis ou ignitus*.

Arbor arbre, lieu planté d'arbres. C'était donc dans les temps anciens une forêt. Et les noms de climats confirment cette supposition : la ferme du Bouloy, lieu planté de boules ou bouleaux ; les Vernées, de vernes ; Conoilley, lieu planté de cornouillers ; la broussaille, les lots, la haute et la basse forêt, le bois la Dame, le bois du Débat, sont des noms de forêts.

Ignis feu, *ignitus* enflammé, semble indiquer que les premiers défrichements sont dus à un incendie, ou ont été opérés par le feu.

Le territoire actuel était donc occupé par une vaste forêt qui faisait bloc avec les bois d'Hortes, Marcilly, Celles, Varennes, etc.

Dans les temps reculés, à cette lointaine époque, dont l'histoire ne nous a conservé que des données assez vagues, Arbigny a été un poste militaire, une forteresse. Cette forteresse était bâtie aux Varennes-noires sur un de ces promontoires élevés et étroits, où les anciens établissaient leurs *oppida*. Les vestiges de ce fort ont été reconnus de nos jours. On a trouvé un puits qui a été comblé, des médailles de Néron, Antonin, Vespasien ; dans un champ, on a découvert une cave et dans celle-ci une de ces meules

(1) Arbigny, Hte-Marne, ar. Langres, cant. Varennes, 638 hab. (*Dictionnaire des Communes*, par Gindre de Mancy.)

dont les anciens se servaient pour écraser leur blé. Sur une étendue assez considérable, on rencontre des vestiges de construction, des débris de tuiles et de poteries; enfin, un tronçon de voie romaine est encore visible dans les bois de Varennes.

En face, de l'autre côté de la vallée, au bord du plateau occupé par les bois du comte de Chabrillan, existent encore les restes d'un camp romain, des fossés fort apparents couvrant des levées de terres. Entre cette forteresse et ce camp, la vallée de l'Amance étroite et marécageuse. Plus loin Champigny, *campus pugnae*, champ de bataille adossé aux marais de Chézeaux.

Le château d'Arbigny barrait donc la vallée de l'Amance, il formait le sommet d'un triangle stratégique dont la base était occupée par les châteaux de Laferté et de Montesson, et fermait l'une des routes par lesquelles on pouvait se porter du pays des Séquanes au pays des Lingons.

Plus tard ces ouvrages ont couvert les frontières de France contre les dominateurs de la Franche-Comté; ils arrêtaient les armées qui de la vallée de la Saône auraient voulu se porter sur la Meuse ou sur la Marne. Il est donc hors de doute qu'à une époque reculée, il y avait aux Varennes-noires un poste militaire qui occupait une clairière dans la vaste forêt.

A qui appartenait cette forêt? De qui relevait ce territoire?

Son premier possesseur connu est le duc Gengoulph, seigneur de Varennes au VII^e siècle. Nous lisons en effet dans une charte de Raynold, évêque de Langres, du mois d'Août 1101, les lignes suivantes : « *Locus qui Varennas dicitur, qui locus Sancti*

Gengoulphi martyris possessio fuisse dinoscitur. » Arbigny a toujours été mouvant et relevant de Varennes; le poste militaire que nous avons signalé était dans une clairière des bois de Varennes, il est donc à peu près certain que ce poste était occupé par un *miles*, un écuyer du duc Gengoulph. Ce prince était dès 670, seigneur de Varennes, Coiffy et tout le pays d'alentour. En même temps qu'il est le patron des maris malheureux, il est celui de tout le canton. Sa fête se célèbre encore dans toute la contrée qui lui a jadis appartenu, et il y a grande foire et grande affluence ce jour-là à Varennes.

Plus tard, ce territoire appartient incontestablement à la maison de Choiseul; il est hors de doute qu'en 1084, le *miles* qui tenait le château des Varennes-noires, avait pour suzerain Regnier de Choiseul. Nous en trouvons la preuve dans la charte précitée de l'évêque Raynold, chartre rapportée par M. de Barthélemy dans sa notice sur Coiffy, et dans laquelle il est dit qu'en 1084 « *Reynerius, miles dominus Causeoli* » le chevalier Regnier, seigneur de Choiseul, fondait à Varennes un Prieuré, sous la filiation de l'abbaye de Molesmes et l'invocation de S. Gengoulph, et concédait aux moines tout ce qu'il possédait dans ces parages : « *Terram quam Copfeium dicitur cum omni liberalitate concessit, sanctæ Mariæ Molimnensi ad victum fratrum.... qui domino et sancto Gengulpho, Varennas serviunt pro remedio anime sue et conjugis sue Ermengardis a termino villæ que dicitur Hetaz usque ad Aigremont et usque ad fines Baldrevallis (Beaulieu) et usque ad fines Borboniæ (Bourbonne) et usque ad fines Janrivi (Genrupt) et usque ad fines Vogesi et usque ad fines acuti montis....* »

Cette donation qui comprend de ce côté, tout le territoire de Coiffy à Beaulieu, attribue au Prieuré de Varennes les villages de Champigny et Arbigny; et depuis ce moment, l'écuyer qui a tenu le fief d'Arbigny, a eu pour suzerain le Prieur de Varennes. (Non, comme on l'a dit par erreur, le commandeur de la Romagne.)

A cette époque, Arbigny, comme tout le territoire donné par Regnier de Choiseul à l'abbaye de Molesmes, faisait partie de la Comté de Langres; car les Choiseul étaient vassaux de l'Eminentissime Seigneur Evêque. Mais en 1250, les moines de Molesmes se mettent sous la protection de Thibault, comte de Champagne et lui abandonnent moitié de ce qu'ils possédaient à Varennes et aux environs. Et pour la protection des moines, Thibault fit bâtir le château de Coiffy et y installa un Prévot. Cette donation de 1250 fit passer tout le pays dans la Comté de Champagne et depuis cette date, Arbigny fit partie de la Prévoté de Coiffy, du baillage de Chaumont, généralité de Châlons.

Au point de vue religieux, il dépendait du doyenné de Pierrefaite, archidiaconé du Bassigny.

Plusieurs notices ont été écrites au sujet du village d'Arbigny. L'une a pour auteur M. Jolibois; elle a été imprimée, (1) mais elle contient nombre d'erreurs et les diverses publications qui ont résumé cette notice ont reproduit ces mêmes erreurs.

Deux autres sont restées manuscrites. La première est de M. l'abbé Poinot, ancien curé d'Arbigny,

(1) *La Haute-Marne ancienne et moderne* (Page 27.)

l'autre de M. Japiot, ex-instituteur au même village. Cette dernière a été déposée à la bibliothèque de la Société Archéologique de Langres. Ces deux notices avaient été faites sur la copie d'une partie des documents détruits pendant la Révolution. Elles donnent de ces documents un résumé assez exact, mais on n'a connu que la moindre partie des pièces et on se livre à des appréciations dont nous ne pouvons nous rendre solidaires. Il nous semble donc que la meilleure manière de réfuter les erreurs et de rendre toute sa force à la vérité est de donner la parole aux pièces authentiques.

« C'est, nous dit M. Jolibois, une maison de l'ordre du Temple qui a donné naissance au village d'Arbigny.... la maison des Templiers était construite sur la montagne dite les Varennes-noires; elle a été incendiée en 1312. On en trouve des restes. »

Les constructions dont on voit quelques vestiges aux Varennes-noires sont de beaucoup antérieures à l'ordre du Temple. Ce sont des ruines romaines, car ce sont des médailles d'empereurs, Néron, Vespasien, Antonin, non des monnaies épiscopales, qui ont été trouvées. La meule à écraser le grain rencontrée dans une cave est également de cette époque. Enfin, preuve décisive à nos yeux, les Varennes-noires ne sont point dans la seigneurie des Templiers. Le fief de Malte et par conséquent celui du Temple était situé de l'autre côté de l'Amance ou dans la vallée. L'ordre n'avait aucun droit sur la Montagne et par conséquent, l'établissement militaire qui y était situé, ne lui a jamais appartenu.

Les chevaliers de Malte, ni les chevaliers du Temple n'ont jamais habité Arbigny. Ils y avaient un de ces fiefs qu'on appelait un bouverot, comme ils en

possédaient à Maizières, à Varennes, à Barges, à Rougeux, à Andilly; le siège de la Commanderie était d'abord à la Marbotte, plus tard à la Romagne.

Les premiers occupant du sol sont les Romains, ou plus probablement les Gaulois, non les chevaliers du Temple, et la destruction du château des Varennes-noires date de l'invasion des barbares ou de celle des Sarrazins.

Quoiqu'il en soit, après la construction de Coiffy, le château des Varennes-noires n'avait plus de raison d'être, aussi ne fut-il point relevé et le seigneur habita une maison-fort, située dans la vallée à l'extrémité Ouest du village, sur le bord du rapt de Presles et à proximité de la basse forêt qui servait de parc au château. Voici en effet ce que nous lisons au procès-verbal de bornage du 18 janvier 1524 : On a posé « *deux bornes l'une contre l'autre au bout de lad. forest basse au hault d'un tertre appelé les tercenieres, l'une dicelles a son regard tirant le contrevail de la fort maison.* » Et plus loin : « *jusqu'au rapt de la basse forest qui descend au rapt de Præsle et des le rapt de Præsle jusqu'a la fort maison.* » Enfin le même procès-verbal porte *in fine* la déclaration suivante : « *huict tesmoins lont dict et affermé et tout leur temps ont aux gens anciens dud. Arbigny iceulx arpens que dessus competer et appartenir au seigneur de la fort maison et que ledict lieu est dépendance et appartenance dicelle.* »

La sentence arbitrale du 19 janvier 1531 nous apprend d'autre part que le château était attenant à une pièce de trois journaux : « *appelée les Vymers tenant au chemin tirant à la maison fort desd. Seigneur et Dame et le rapt prétendu d'aulture part aboutissant sur lad. maison fort et sur les messaiges et terre*

desd. Seigneurs et Dame et terre dud. de la Romaine pour l'aut. bout. »

Nous pensons d'après ces indications que le chemin creux qui aujourd'hui donne accès à la pâture des Preslots était l'entrée de la maison fort et que par conséquent le château était situé au dessus du pli de terrain qu'on appelle : bas du château.

Au moment où il cesse d'être un poste fortifié destiné à jouer un rôle dans la défense du pays, le château féodal devient l'asile des habitants en cas d'attaque par les brigands ou les partis ennemis. Derrière la maison fort qui sert de réduit, s'étend un enclos défendu par des fossés, des murs ou des palissades, où la population se réfugie en cas d'éminent péril. L'enceinte du château d'Arbigny n'est plus visible, mais celle du château de Laferté est facilement reconnaissable et cette enceinte occupait plusieurs hectares. On voit également quelques parties des fossés du château de Montesson.

Il est à peu près certain que les Siclier, les Rollin, les d'Orges et les S. Blin, n'ont jamais habité Arbigny. Ce château était donc abandonné depuis deux cents ans, quand, dans la reprise du fief du 4 novembre 1686, Marie de Ronchaud écrit qu'il lui appartient *une pièce de prey lieu dict ou Vymer contenant environ quatre fauchées tenant au chemin tirant à laditte maison forte de laditte dame qui est à présent ruynée.*

M. Jolibois constate avec raison l'existence de deux fiefs sur le territoire d'Arbigny. C'est du reste ce qui existait pour une infinité de villages; (1) mais

(1) Presque tous les fiefs avaient été partagés, parce que, dans

il dit que le Commandeur de la Romagne était le seigneur dominant. Cette assertion est une erreur complète.

Les Commandeurs qui étaient de grands seigneurs, habituellement bien en cour, se sont efforcés d'établir la supériorité de leur justice sur celle du Seigneur; il en est résulté dans la suite des siècles, une série de procès, mais toujours les prétentions de l'ordre de Malte ont été repoussées par les tribunaux, qui ont maintenu la parfaite égalité des deux seigneurs et la complète autonomie des fiefs.

En ce qui concerne la hiérarchie féodale, le seigneur d'Arbigny ne relevait point de l'ordre de Malte, mais de l'abbaye de Molesmes. Et quant à l'impor-

notre pays, le droit d'ainesse était fort peu de chose. Voici, en effet, le texte de l'Art VIII de la Coutume de Chaumont.

• Item les enfants desdits nobles leur succèdent par ladite coutume en la manière que sensuit. C'est-a-savoir que le fils aîné
« ce et luy appartiennent par son droit d'ainesse et terres et héritages de fiefs et hors part : le Châtel ou maison fort, la basse cour
« muraille ou contre clôture, les fossez et les héritages à l'environ
« de l'étendue d'un vol de chapon hors les murs ou fermeté dudit
« Chatelet ou maison fort, lequel vol de chapon ne pourra étendre
« plus avant que de la largeur d'un arpent de terre a l'environ dudit Chatelet ou maison fort, si tant y en a. Luy compete et appartient le nom, lecry et les armes du seigneur avec un membre de
« chacune espèce de droits seigneuriaux appartenant audit châtel ou
« maison fort.

« Et au pardessus desdits fiefs, ledit fils aîné et les autres fils et
« filles partent ensemble.....»

Par l'expression membre, il faut entendre un arpent. L'ainé avait donc un arpent de chaque nature de propriété. Ainsi dans un domaine composé de bois, de prés, de terres, de vignes et d'étangs, il avait par préciput, un arpent de bois, un arpent de terre, un arpent de vignes et un arpent d'étang. Il avait de plus le chateau avec son enclos et le vol du chapon en dehors, un arpent « si tant y en a » Le reste du domaine était partagé.

tance des fiefs, celui du seigneur était six fois plus étendu que celui du Commandeur.

Voici du reste quel était l'état du territoire au commencement du XVI^e siècle.

1^o — La transaction de 1518 et les bornages faits en 1524, 1526 et la sentence arbitrale de 1531, prouvent que le seigneur possédait en toute propriété :

La haute et la basse forêt qui d'après le décret de 1628 avaient une étendue totale de 300 arpents...,
hectares 150

La contrée des bouillevaux, 400 journaux, hectares 100

La ferme des Varnées située en grande partie sur le territoire de Maizières, 80 journaux de terre et 10 fauchées de prés; soit 25

La grange du Chasteau; 72 journaux de terre et 10 fauchées de pré, soit 20

Le pré au Chevalier, le pré d'Aizez sur Champigny, les terres de la maison fort, le pré de Bergère, finage d'Anrosey, ensemble 10

Le seigneur possédait donc en propriété environ trois cents hectares. Sur le reste de son fief comprenant cinq cent cinquante hectares, il avait les droits suivants :

(Nous copions le décret du 21 juin 1628.)

« *Justice haute moienne et basse mairie greffe exploits deffaucts amandes (1) espaves (2) et confis-*

(1) L'amende à Arbigny était de 3 livres 5 sols à garde faite et de 5 sols seulement à bête échappée. Pour les délits forestiers, elle était de 60 sols tournois.

(2) Coutume de Chaumont. Art. XCIII : Les espaves advenües et trouvées au territoire d'un seigneur haut justicier, sont et appartiennent

cations (1) institutions et destitutions d'officiers cens rentes redeboances lots et ventes à raison de vingt deniers pour liore payable dans la huictaine.

Item. — la moitié de la rivière bannale dud. Arbigny.

Item. — la moictié de tous et chacune les dismes de grains dud. finage dud. Arbigny fors ceux de coste et de delaleau et le bouverot du S^r de la Romaine laquelle moictié de dixmes est de vingt gerbes lune pour led. Seigneur.

Item. — le droict de cense de deux deniers par chacun an sur chacune fauchée de prey du finage dudict Arbigny payable par le propriétaire le premier jour de mars.

Plus oultre la dixme de vin en toultes les vignes du finage darbigny et ce à raison de huict pintes sur chacun muid de vin provenant de toultes lesdites vignes.

Par la suite des temps, une série de contrats intervint entre les seigneurs et les habitants. Presque toutes les propriétés des seigneurs furent concédées moyennant des rentes amphiteotes et foncières ou droits de tierce.

L'étendue totale de ce fief était sur Arbigny de 838 hectares.

2^o — D'après les déclarations faites en exécution

nent audit haut justicier. Toutefois ledit seigneur est tenu les faire publier par trois criées.

(1) *Ibid.* Art. XCIX in fine...: qui confisque le corps, il confisque les biens.

Art. XCV : le haut justicier luy appartient la confiscation des biens meubles et héritages estans en sa justice au tems et heure de a déclaration desdits biens.

des lettres de terrier obtenues en 1784 (1) par Frère Louis de Follin Villecomte, dernier Commandeur de la Romagne, l'Ordre possédait à Arbigny :

Le moulin du bas. Ce moulin était bannal. Le droit de mouture était de 24, l'un.

La ferme de la Boulloy, 64 fauchées de prés en plusieurs pièces; soit quinze hectares.

La Chesnée, de la Boulloy, 55 arpents, soit 29 hectares.

469 ouvrées de vignes, soit 15 hectares.

Il avait de plus droit de cens et toute seigneurie sur la contrée de Delaleau, le Bouverot, une partie de l'emplacement du village.

L'étendue totale du fief était de 563 journaux, ou 145 hectares et demi.

Il est donc absolument inexact d'attribuer au Commandeur une supériorité quelconque sur le seigneur; le contraire serait plus vrai.

Le Commandeur avait, dans les limites de sa seigneurie, haute, basse, et moyenne justice, droit d'aubaine, d'amendes et confiscations, droit de lots et de vente à raison de 12 deniers par livre.

Plus un cens de 3 sols 4 deniers par feu en remplacement du four bannal supprimé.

Un cens de 2 deniers par maison et pareil cens par fauchée de pré située dans les limites de sa seigneurie.

Il avait le droit de rente foncière sur le climat de Delaleau à raison de une gerbe sur sept.

(1) Cette date est fort éloignée du commencement du XVI^e siècle, mais comme les biens de l'Ordre étaient inaliénables, l'étendue du domaine n'avait pas varié.

Il lui était dû trois journées de charrue par tout cultivateur ayant *bestes trayantes* dans sa Seigneurie.

Il avait le sixième de la dixme par tout le territoire à charge de payer au curé deux émines, moitié blé et avoine.

Enfin droit de collation sur la cure, l'Eglise ayant été établie par l'ordre.

En 1784, tout ce domaine avait un revenu de 2500 livres.

L'origine de ce fief ne nous est pas connue. Il nous semble probable que ces terres avaient été données en apanage à quelque cadet de la maison de Choiseul et apportées par lui à l'ordre du Temple. Après la suppression de l'ordre par Philippe V, et en vertu d'un accord passé entre le Roi et les chevaliers de S. Jean de Jérusalem, le 6 mars 1317, les biens des Templiers furent transférés aux hospitaliers ou chevaliers de Malte. Arbigny avant 1500 faisait partie de la Commanderie de la Marbotte, qui fut jointe à cette époque à celle de la Romagne.

3° — Le prieur de Varennes, suzerain du territoire avait droit au sixième de la dixme.

4° — Enfin, l'Eminentissime et Révérendissime Seigneur Evêque, Duc de Lengres, prélevait également le sixième de la dixme.

Il y avait donc à Arbigny deux gouvernements, deux souverainetés, deux administrations différentes. A la tête de l'un était le Seigneur, dont l'autorité s'étendait sur 838 hectares; le reste du territoire, 145 hectares, obéissait au Commandeur.

F. D'ARBIGNY.

Les nombreux documents authentiques que nous possédons sur le village d'Arbigny, nous permettent d'espérer que nous pourrons par la suite donner un complément à cette notice.

Nous aurons alors l'occasion de rapporter des détails intéressants sur les diverses guerres et dévastations qui ont eu successivement lieu dans notre pays, et en particulier sur la guerre de cent ans.

F. D'A.



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE LANGRES

Par son testament en date du 25 mars 1875, M. François-Jules Barotte, décédé à Brachay (Haute-Marne), le 1^{er} mars 1878, a légué à la Société historique et archéologique de Langres une somme de cinq mille francs, dont les revenus, capitalisés d'années en années, doivent servir, lorsqu'ils auront atteint la somme de mille francs, à décerner un prix de cette somme à l'auteur du meilleur travail historique ou archéologique sur le département de la Haute-Marne, qui aura été publié, ou se sera produit pendant ce laps de temps.

La Société, étant pour la seconde fois en possession de cette somme de mille francs, ouvre le concours ainsi institué par M. Barotte.

En conséquence, les auteurs des travaux historiques ou archéologiques sur le département, qui désireront y prendre part, sont invités à faire parvenir leurs ouvrages, édités depuis l'année 1884, époque

du précédent concours, ou leurs manuscrits, non encore publiés, francs de port, à M. le Président de la Société historique et archéologique avant le 1^{er} janvier 1889.

Les ouvrages publiés aux frais ou avec la participation de la Société ne pourront prendre part au concours.

Les exemplaires imprimés ou manuscrits des ouvrages présentés resteront déposés aux archives de la Société, qui statuera sur le résultat du concours dans les trois mois qui suivront.

La Société est autorisée à délivrer le prix intégralement, ou par parties, suivant le mérite des travaux présentés.

Les membres titulaires de la Société ne sont point admis au concours.

Langres, le 25 juin 1888.

*Le Président de la Société historique
et archéologique de Langres,*

HENRY BROCARD.

La Société a fait pour le Musée l'acquisition d'une pièce qui présente dès aujourd'hui un grand intérêt; mais qui est appelée à devenir par la suite un document historique d'une extrême rareté; c'est un exemplaire authentique de toutes les monnaies obsidionales de Langres pendant la guerre de 1870-71.

Ces monnaies forment les deux séries suivantes :

1^o billets :

50 fr. (papier rose). Signatures :

Le Général commandant le département,

ARBELLOT.

Le Préfet de la Haute-Marne,

SPULLER.

20 fr. (papier chamois). Mêmes signatures.

10 fr. (papier blanc).

Le Sous-Préfet de Langres faisant fonctions de Préfet,
GUIGNET.

Le Général commandant le département,
MEYÈRE.

10 fr. (papier brun).

Le Général commandant le département,
ARBELLOTT.

Le Sous-Préfet de Langres,
GUIGNET.

2^o Jetons en carton :

5 fr. (orangé).

Au centre, la légende : Place de Langres.

CINQ FRANCS remboursables après la guerre.

Légende circulaire :

MONNAIE OBSIDIONALE

AUT. PAR LE GOUV^t (dépêche 3 décembre 1870).

Revers : GUIGNET. Signature frappée en creux.

2 fr. (violet) { même légende, sauf l'indication de
1 fr. (gris) { valeur.

Comme on se le rappelle, ces billets et jetons remboursés après la guerre, ont tous été retirés de la circulation en 1871.

M. Aubry, capitaine des tirailleurs algériens, a fait don au Musée de Langres de divers objets provenant d'Algérie; citons notamment :

Lampes et poteries provenant de sépultures romaines à Hamma, près Guelma.

Gargoulette de Kabylie.

Feuilles de bambou; oasis de Lagouath, province d'Alger.

Crustacés et coquillages divers, côtes d'Algérie
près Lacalle; province de Constantine.

Le Musée s'est enrichi également des objets suivants :

1^o Trois médailles de bronze, don de M. le D^r Laujorrais, de Chaudenay.

Double tournois de Louis XIII.

Double tournois de Sedan et un jeton de l'époque Louis XIII.

2^o Un vase en poterie d'une forme curieuse et d'époque gallo-romaine, trouvé à l'extrémité de la promenade de Blanche-Fontaine.

Diverses médailles de l'époque des Antonins, trouvées au même lieu.

Ces divers objets ont été acquis par la Société.

3^o Quatre cartes géographiques.

Essai de reconstitution hydrologique du plateau de Langres, montrant le retrait successif des eaux depuis la période diluvienne jusqu'à nos jours, par M. Grépin, professeur au collège de Langres (don de l'auteur).

Tout le monde sait combien le massif de montagnes sur lequel se trouve située notre ville, présente d'intérêt au point de vue géologique; ces quatre cartes donnent une idée fort exacte et fort claire de la marche des eaux dans leur retrait et de l'agrandissement successif des vallées dans notre pays.

CH. R.

La bibliothèque a reçu les ouvrages suivants :

Notice sur des silex taillés recueillis en Tunisie, par M. Frédéric Moreau, ingénieur civil des mines. (Don de l'auteur.)

Cette notice, illustrée de plusieurs planches en couleur fort remarquables, donne des renseignements intéressants sur les silex encore bien peu connus de notre nouvelle colonie.

Album Caranda, publié par M. F. Moreau (don de l'auteur). C'est une nouvelle livraison de cette splendide publication dont l'éloge n'est plus à faire.

Observations sur la Notice de la Lorraine de don Calmet, par A. Roserot (don de l'auteur). Cette notice renferme des corrections et des rectifications importantes en ce qui concerne bon nombre de communes de notre département.

Armorial du département de l'Aube, par M. A. Roserot (don de l'auteur).

Cet ouvrage renferme les noms et la description des armoiries de huit cent quarante-cinq familles. Chaque description est suivie de l'indication de l'ouvrage où elle a été puisée; c'est donc un travail précieux au point de vue des recherches historiques. En outre, le volume contient deux planches fort bien gravées qui comprennent les armoiries réunissant les deux conditions de paraître inédites et d'être représentées dans des monuments du département.

Le dessin de ces planches est dû à M. Le Clert, d'Epagne.

Le plus ancien registre des délibérations du Conseil de Troyes (1429-1433), par M. A. Roserot (don de l'auteur.)

Ouvrage tiré à 50 exemplaires.

Nous ne saurions mieux faire pour donner une analyse du volume, que de citer quelques lignes de sa préface :

« Par sa date, il appartient à une époque très
« intéressante, celle de la guerre de Cent-Ans, qui
« eut la Champagne pour l'un de ses principaux
« théâtres. Pour l'histoire municipale, il n'offre pas
« moins d'intérêt parce qu'il nous fait connaître la
« vie intérieure de la cité dans une partie de cette
« période peu connue qui commence à la disparition
« de l'ancienne commune de Troyes, au milieu du
« treizième siècle, et finit à l'établissement de l'éche-
« vinage, en 1483. Enfin il se trouve dans cette
« situation singulière d'être pour ainsi dire isolé
« dans la collection des délibérations du conseil de
« ville; il n'est précédé d'aucun autre registre, et il
« distance de cinquante ans celui qui le suit, rédigé
« à partir de 1483. »

Copie du manuscrit complet d'Odon Javernault,
par M. G. de Saint-Ferjeux (don de l'auteur).

L'importance d'un semblable travail n'échappera à personne. Le manuscrit de Javernault est à coup sûr un des plus intéressants pour l'histoire de Langres, et ce don est chose précieuse pour la bibliothèque de la Société.

CH. R.

R. DE SOULTRAIT

Nous avons à enregistrer la mort de M. le comte *Richard de Soultrait*, archéologue français des plus distingués, chevalier de la Légion d'honneur, décédé en son château de Toury, près Dornes, dans

la Nièvre. M. de Soultrait était né en 1822; il était membre correspondant de la Société historique et archéologique de Langres depuis le 19 janvier 1877. Il était également membre non résident du Comité des travaux historiques depuis 1851 et Président de la Société nivernaise des lettres, arts et sciences. Il a publié de nombreux et excellents travaux de numismatique, d'histoire et d'archéologie, et, notamment, la *Statistique monumentale de la Nièvre* (1852).

M. de Soultrait a été longtemps trésorier-payeur général à Chaumont, puis à Besançon et s'était retiré, il y a quelques années, dans ses propriétés. Il a consacré pendant toute sa vie ses soins et une partie de sa fortune à la formation d'une bibliothèque relative à l'histoire du Nivernais, son pays, et possède les documents, manuscrits ou imprimés les plus précieux et les plus complets sur cette histoire. D'après certains renseignements qui nous sont parvenus, il avait l'intention de léguer sa bibliothèque à la ville de Nevers, et a dû prendre ses dispositions à cet effet. M. de Soultrait laisse à tous ceux qui l'on connu de sincères regrets.

CH. R.

M. Edouard DE BARTHÉLEMY

Le 30 mai 1888, mourait à Paris, à l'âge de cinquante-six ans, M. Edouard-Marie, comte de Barthélemy d'Hastel, ancien secrétaire du Sceau des Titres, ancien membre du Conseil général de la Marne, maire de Courmelois, membre non résident du comité des travaux historiques et scientifiques, chevalier de la Légion d'honneur, officier d'académie, commandeur du Danebrog, d'Isabelle la catholique,

de Charles III d'Espagne, de saint Grégoire-le-Grand, etc.

M. de Barthélemy était un érudit des plus aimables de notre temps, très au courant de l'histoire des familles et de la littérature des deux derniers siècles. La liste des ouvrages qu'il a publiés est nombreuse et intéresse particulièrement l'ancienne province de Champagne, notamment la ville de Châlons, dont il a écrit l'histoire en 1854. Plus tard il publiait *le Diocèse ancien de Châlons*, c'est-à-dire l'histoire de toutes les communes et établissements religieux qui faisaient partie du diocèse, avec des pièces justificatives à l'appui, soit analysées, soit données *in extenso* pour les plus importantes.

Langrois d'origine et de cœur, il s'en faisait le plus grand honneur et s'intéressait beaucoup à tout ce qui avait rapport à son pays. Aussi était-il, depuis le 10 juin 1856, membre correspondant de la Société, avec laquelle il a toujours entretenu des relations, dont elle savait apprécier la haute valeur. Chercheur infatigable, il trouvait dans les archives de tout les pays des éléments pour ses études si pleines d'attrait de l'histoire locale et de l'archéologie, dont il a traité tous les sujets. Les archives départementales, celles des villes, celles des paroisses, n'avaient plus de secrets pour lui ; les nombreux cartons de la Bibliothèque nationale, connus sous le nom de « *Collection de Champagne* », ont été par lui soigneusement explorés, et lui ont fourni les matériaux nécessaires pour la rédaction des nombreuses et intéressantes études sur la ville de Châlons et sur l'ancien diocèse.

Le nombre des travaux de M. de Barthélemy est considérable. Le catalogue de ses œuvres figure presque complet dans la Revue bibliographique universelle

(*Polybiblion*), de juin 1888; les sujets qu'il a traités ou indiqués sont très variés et tellement nombreux qu'il est difficile d'étudier aujourd'hui une question d'histoire locale sans consulter ses ouvrages.

Le Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres a publié deux mémoires de l'éminent chercheur :

Les Promenades printanières de A. L. T. M. C., c'est-à-dire la résurrection du livre d'un docteur en médecine, Adrien le Tartrier, appartenant à une ancienne famille du Bassigny.

L'Obituaire de Saint-Mammès de Langres, notes remplies de détails intéressants sur les familles de la ville et des environs.

Depuis 1853, il inséra chaque année dans l'annuaire de la Marne de nombreux articles historiques du plus haut intérêt, qui font rechercher les volumes de cette collection par les bibliophiles et les érudits. En 1857, il fonda, de concert avec son frère, M. Anatole de Barthélemy, aujourd'hui membre de l'Institut, la *Revue de Champagne et de Brie*, à laquelle il a collaboré d'une manière active et très considérable.

Toujours prêt à se dévouer quand on réclamait ses services, il répondit à l'appel qui lui fut fait lors de la fondation de l'*Œuvre des Pensions militaires*, destinée à venir en aide aux militaires blessés ou infirmes oubliés et à les patronner pour faire valoir leurs droits vis-à-vis de l'État et, bien que très absorbé par ses travaux historiques, il accepta d'en être le trésorier et s'occupa de l'Œuvre avec la plus grande activité et le dévouement le plus complet.

Sa vie fut consacrée toute entière au travail et au bien, sa perte sera vivement ressentie par tous ceux qui l'ont connu et c'est un devoir de donner à sa

mémoire le juste tribut d'éloges et de regrets auxquels a droit ce travailleur infatigable et si zélé.

1^{er} Juillet 1888.

HENRY BROCARD.

Comme il a été dit au précédent numéro du *Bulletin*, une Société s'occupant des Beaux-Arts s'est fondée à Langres sous le nom de Société artistique de la Haute-Marne. En voici les statuts :

Société artistique de la Haute-Marne

STATUTS

ART. I. — LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE DE LA HAUTE-MARNE a principalement pour but d'encourager de toute manière les artistes du département et notamment par des Expositions des Arts du dessin, par l'acquisition des œuvres qui se recommanderont à son choix et par la distribution de récompenses.

ART. II. — Le siège de la Société est à Langres.

ART. III. — La Société se compose des personnes qui s'engagent à payer dans le mois qui suivra leur adhésion et dans celui de janvier pour les années suivantes, une cotisation annuelle de dix francs. — Il n'existe pas de conditions spéciales pour être admis au nombre des sociétaires, l'engagement par écrit de verser la cotisation suffit.

Les mineurs ne pourront faire partie de l'association sans le consentement de leurs parents ou tuteurs.

L'année sociale commence au 1^{er} janvier.

Chaque membre qui désirerait ne plus faire partie

de la Société, voudra bien donner sa démission par écrit avant le 1^{er} novembre.

Chaque sociétaire aura son entrée libre aux expositions.

ART. IV. — Le titre de Sociétaire ne confère pas le droit d'être admis aux Expositions organisées par la Société, sans être soumis à l'examen du Jury.

ART. V. — La Société est administrée par un bureau composé d'un Président, de deux Vice-Présidents, d'un Secrétaire, d'un Secrétaire-adjoint, d'un Trésorier, d'un Trésorier-adjoint, nommés pour trois ans par les Membres fondateurs et rééligibles tous les trois ans par l'Assemblée générale.

Les Rédacteurs en chef des journaux de la localité font partie de droit du bureau.

Tous les votes ont lieu à la majorité des membres présents.

ART. VI. — Sont membres d'honneur de droit, sous réserve de leur acceptation préalable :

M. le Préfet de la Haute-Marne.

M. le Maire de Langres.

M. le Général Gouverneur de la place de Langres.

ART. VII. — Le Président convoque l'Assemblée, elle se réunit au moins une fois par an. — Dans cette assemblée est rendu le compte annuel de la Société.

ART. VIII. — Le bureau est chargé de toutes les mesures relatives aux expositions notamment la fixation de leur ouverture et de leur durée.

ART. IX. — Les ressources de la Société se composent : du montant des cotisations, des dons particuliers, du produit des expositions et des loteries, s'il y a lieu, et seront employées conformément aux dispositions de l'Art. I^{er}.

ART. X. — Toute discussion politique ou religieuse est rigoureusement interdite dans les assemblées de la Société. Il en est de même des jeux de quelque nature qu'il soient.

ART. XI. — Tout membre de la Société qui désirera en assemblée générale, soumettre une proposition ou faire une observation, devra demander la parole au Président.

ART. XII. — Toute modification statutaire ne sera exécutoire qu'après avoir été approuvée par l'autorité compétente.

ART. XIII. — En cas de dissolution de la Société, l'actif sera partagé en deux parties égales, qui seront versées, l'une au Musée de Langres, l'autre au Musée de Chaumont et devront être employées en acquisition d'œuvres d'art.

Le Président,

CH. ROYER,

Artiste-Peintre.

Pour copie conforme :

Le Secrétaire,

TRUCHOT,

Professeur de Dessin.

Cette Société a pris rapidement un grand développement et compte aujourd'hui plus de deux cents Membres. Elle a organisé à Langres du 16 août au 16 septembre sa première Exposition. Celle-ci, installée dans les belles salles du Collège, que la municipalité avait mis gracieusement à la disposition de la nouvelle Société, a pleinement réussi. Nombre de bons artistes y ont pris part; citons parmi les Exposants les noms de MM. Monginot, Dantan, Feyen-Perrin que la mort vient de frapper alors qu'il arri-

vait à la gloire, Flandrin, Descelles, Rapin, Cugnotet, Allongé et bien d'autres dont les œuvres sont chaque année admirées au Salon de Paris.

Les recettes de l'Exposition ont dépassé toutes les espérances, ce qui prouve combien notre département s'intéresse à l'art et à tout ce qui le concerne. Il a conservé le souvenir des Gillot, des Duvet, des Tassel et de tous ces artistes qui l'ont illustré dans les derniers siècles, et voit avec bonheur les générations présentes suivre les traces de ces illustres enfants du pays. En somme, la nouvelle Société semble appelée à donner aux arts un vifessor dans notre région.

A la suite de l'Exposition des Beaux-Arts organisée par la Société artistique de la Haute-Marne et dont on voit ci-dessus le compte-rendu, divers dons ont été faits au Musée de notre ville.

La place Saint-Marc à Venise, par M. Girault de Prangey, de Langres (peinture à l'huile), don de l'auteur.

Fusain, par M. H. Renard, de Bourbonne-les-Bains, don de l'auteur.

La moisson, par M. E. Paupion, de Dijon. Cet important tableau figurait au Salon de Paris, en 1888.

En outre, la Société archéologique a fait l'acquisition d'un tableau de l'artiste Descelles, de Saint-Dié; cette toile intéressante et qui a pour titre : La lessive à l'hospice de Saint-Dié figurait également au dernier Salon de Paris.

Par suite de ces divers dons et acquisitions, de nombreux changements ont été faits dans les salles

de tableaux du Musée et permettent d'étudier et de copier ces nouvelles œuvres.

CH. R.

Dans un intéressant travail, publié il y a peu d'années par M. le Dr Bougard, Membre correspondant de la Société, sous le titre : *Journal de Clément Macheret, curé d'Hortes*, nous voyons combien notre pays était désolé par les incessants pillages des soldats dans la première moitié du XVII^e siècle.

Pendant trente ans, les villages des environs de Langres, ont été sans cesse parcourus par ces bandes de reîtres à la solde des protestants, et ravagés par les gens de guerre de l'un et de l'autre parti.

Les deux pièces que nous reproduisons aujourd'hui d'après les documents originaux, nous semblent assez curieuses pour être publiées et sont la triste confirmation du *Journal de Clément Macheret*.

Sur la proposition faite par Messieurs Rose et de Briaucourt (1) eschevins de la ville de Chaulmont ayant charge de Messieurs les maire et eschevins de lad. ville et rapporté en l'hostel de ville de Langres par le sieur Delecey (2) maire a esté délibéré et résolu

(1) Il s'agit sans doute de François de Grand, sieur de Briaucourt, bienfaiteur des pauvres. Il fit par testament une fondation charitable pour donner de l'éducation aux jeunes orphelins, fils de gentil-hommes ou notables pauvres de la ville. ou du ressort, sous la direction de l'administration du corps de ville, du chapitre et du Présidial de Langres (Archives de Langres. Liasse 1399.)

(2) Gabriel Delecey. Dans une pièce existant aux Archives de Langres, nous le voyons figurer sous la qualification d'échevin, chargé par intérim de la recette de la ville. (J. de la Boulaye; inventaire sommaire des Archives. N° 922.)

par l'advis de Messieurs les officiers de justice et principaulx de la ville assemblés.

Que pour le bien du servicè du roy et utilité du pais les villes de Langres Chaulmont et Chastelvil-lain demeureront en union et bonne intelligence et se donneront advis les unes aux autres de ce qui se passera à toutes occurrances en cas que les malheurs du temps fassent renaistre quelque guerre civile.

Que les aultres villes seront comises de s'unir de mesme et demeureront en mesme intelligence pour le service du Roy et le bien de l'Estat.

Que lesdictes villes ainsy unies députeront gens de leurs corps pour ensemblement faire leurs humbles remonstrances et plaintes à Sa Majesté des grands dégasts faicts en Champagne par la gendarmerie tant d'un party que d'aultre depuis ung an et ca cy qu'il sembloit adveoir par le département que le peuple leur eust esté donné au pillage.

Que puisqu'il a plu au Roy pour le bien de son service et assurance de son Estat expédier ses commissions pour faire lever des gens de guerre et regiment nouveaux il luy plaise les faire pollicer et contenir es termes de ses auculnes ordonnances.

Que pour assembler lesd. régimens il soit prescrit aux gens de guerre et soldats un rendezvous dedans certains villages pour s'assembler et nen sortir que jusques adce que les Chefs et Capitaines ayent retiré le Commandement de Sa Majesté pour marcher, pour qu'ils ne puissent vaguer ca et la ny aller fourrager le peuple.

Que pour contenir lesd. régimens en leur devoir la solde soit actuellement payée à chacnn soldat par sepmaine affin qu'ils en puissent vivre et paier les

frais de leurs nourritures aux hostes qui les logeront durant le temps de leur séjour esd. rendez-vous.

Que pour éviter qu'ils n'ayent aucun défaut il soit estably magasins de visvres esd. villes pour estre administré pain et vin aux soldats à prix raisonnable qu'ils paieront.

Qu'à deffaut de leur nourriture il plaise au Roy expédier ses Comissions aux officiers des elections de la province et leur ordonner d'imposer leurs hospites de grain et vin ce qui sera nécessaire dont ceulx qui hauront la charge compteront.

En quoy le peuple recepvra beaucoup de soulagement daultant qu'ung seul logement coustait vings fois plus que lad. cotte pour les ranconnemens vexations et oultrages que font les soldats ayant pendant les mouvemens divers pris pour usage qu'ayant inventorié et apprécié tous les meubles dung laboureur ils les rompaient et bruslaient si lon ne leur paiait la valeur à raison de leurs appréciations, ce qui a tellement ruiné le peuple quil luy est presque impossible de paier les tailles ny secourir Sa Majesté en la nécessité de ses plus urgentes affaires.

Que lesd. compagnies ainsy logées et assemblées pourront servir à moindre foule et oppression et se rendre où il leurs sera commandé pour ranger à leur devoir ceulx qui voudront troubler et faire la guerre.

Qu'il plaise au Roy d'augmenter pour ung temps aux prévosts des maréchaussées et lieutenans de robbe courte et à chascun deux en la province de Champagne ung nombre de soldats jusques à XX pour tenir la campagne libre et empescher les assemblées de gens non advenus de Sa Majesté mesmes

pour chastier les courreurs et gens qui se débandedront des compagnies pour piller pendant que Messieurs de la noblesse seront au corps de l'armée et en l'ordre que Sa Majesté leur prescrira.

Qu'il soit permis auxd. villes de prendre quelque nombre d'hommes de leurs cognoissances et affidés qui feront garde avec les habitans d'icelles et seront comandés par mesmes capitaines desd. villes pour an vue que leur Prévost ayant besoin d'assistance de gens de pied à la campagne, lesd. villes les puissent assister d'hommes sans se desgarnir de cytoyens, de lentretenement desquels lesd. villes se trouveront chargées.

Délibéré en l'hostel de ville de Langres le XVII septembre MDCXVI.

L'inventaire que nous publions ci-dessous nous a paru intéressant à un double titre :

1^o Parce qu'il montre à quel degré de dénûment et de misère, étaient tombés les habitans de nos campagnes, quelques années après la fin des guerres de religion;

2^o Parce qu'il nous donne les prix pratiqués il y a trois cents ans environ, pour un assez grand nombre d'objets.

C'est ainsi que nous voyons : que l'aune de toile (un mètre vingt centimètres) valait six sols.

Que la laine valait six sols la livre.

Que cent gerbes de froment valaient 14 livres et cent gerbes d'avoine sept livres dix sols.

Les vaches valaient de dix à douze livres.
Trois brebis et un agneau 4 livres, etc.

Inuentaie faicte des biens tant meubles que immeubles aptenans a Marie Jehanne et Thomasse les Hodryz enfans myneurs de feu Francoys Hodry viuant laboureur demurant en ce lieu de Chaudenay et a eulx escheus et aduenus p. le deces et trespas dudiçt feu Francoys hodry leur pere auquel inuentaie a esté procede p. nous Jehan Marechal juge en la justice dud. Chaudenay en pñce de Mr Nicolas Raffinel pcurer doffice en lad. justice et de Jehan Roussel greffier cñis pour labsence de Pierre Roussel son pere greffier ordinaire en lad. justice ce requerant Jehan hodry le jeune laboureur dud. Chaudenay oncle et curateur desd. myneurs pñt come aussy Margueritte Poisse mere tutrice desd. myneurs apres que lad. Margueritte a pñis rapporté le tout en euidence suyvant le sermen p. elle preste p. deuant nous a cest effect et que pour faire la prisee desd. biens meubles auons denomé doffice Bastien Marrey et Claude Poisse laboureur dud. Chaudenay pñs fermenttez a cest effect p. nous sauf leur faller raisonnables selon et ainfy q. sensuyt.

Premiereñ.

Ce cinq^e decembre mil fix cens neuf en la maison dud. deffunct ou se fera decede aud. Chaudy.

Premierement vng pot de sert prise sept fols fix deniers.
Sis (cy)..... VIj f. bj d.

Plus vne petite chaudiere arain prisee vingt fols.
Sis..... XX f.

Plus, deux plats estain l'un diceux casses prise sept fols et demy..... VIj f. bj d.

Plus vne assiette estain vne escuelle et vne tasse aussy estain prise ensemble cinq fols. Sis..... V f.

Plus vn petit bassin arain prise trois fols. Sis.... IIj f.

- Plus vne petite poelle d'affier prise dix fols. Sis. X f.
Plus vne vielle lenterne de boys et de corne prisee trois fols. Si..... IIj f.
Plus vne paire defforce et un petit ciseau prise ensemble six fols. Sis Vj f.
Plus vne vielle haiche (hache) prisee sept fols fix deniers. Sis..... Vj f. bj d.
Plus vne chaine de fer propre a lyer cheriot prisee quinze fols. Si..... XX f.
Plus vne scie a tirer boys prise cinq fols. Sis.... V f.
Plus vne vielle palle a feu et vng coustier? prises trois fols. Sis..... IIj f.
Vng chapeau ja mené (déjà porté) prise huit fol. Sis..... VIIj f.
Plus vne gregue (culotte) de drap gris prise vingt fol. Sis..... XX f.
Plus vne aultre de boge ja menée prise dix fol. Sis..... X f.
Plus vne juppe de boge neufue prise vingt fol. Sis..... XX f.
Plus vng bas de chauffe de boge blanc prise cinq fol. Sis..... V f.
Vng aultre bas de chauffe de drap bleu ja mené prise deux fol fix deniers. Sis..... Ij f. bj d.
Plus vng prepoin de toille ja mené prise cinq fol. Sis..... V f.
Plus vng aultre prepoin de toille ja mené prise dix fol. Sis..... X f.
Plus trois chemise a vsage d'homme ja menés prises vingt fol. Sis..... XX f.
Plus deux aulnes de boge noir prises laune sept fol et demy. Sis..... XV f.
Plus deux feruiette ja menés prises les deux vingt deniers. Sis..... XX d.

- Plus deux aulnes de toille neufue prisee chacune fix fol.
Sis..... XIj f.
- Plus deux viels sac a meltre grain prises les deux cinq
fol. Sis..... V f.
- Plus deux liures de laine blanche prises les deux douze
fol. Sis..... XIj f.
- Plus trois liures de chanure non frette prise la liure vingt
deniers. Sis..... V f.
- Plus neuf liures de chanure frette prise la liure deux fol.
Sis..... XVIIj f.
- Plus vne liure de fillet ouuretté prise trois fol. Sis IIj f.
- Plus vne paire de fouilliers a l'usage dud. dessun et prise
cinq fol. Sis..... V f.
- Plus vng marchebanc boys de chesne ferre sans clef
prise dix fol..... X f.
- Plus vng aultre marchebam boys de chesne ferre prise
dix fol. Sis..... X f.
- Plus vng muyds de vin fillette voidange prise ensemble-
ment sept fol six deniers. Sis..... VIj f. bj d.
- Plus vne table boys de fongd avec deux petits bancs
aussy de mesme boys prise ensemblement quinze fol.
Sis..... XV f.
- Plus vng petit terroil a faire lessiue prise six fol.
Sis..... Vj f.
- Plus vne petite jarle de boys de chesne prise cinq fol.
Sis..... V f.
- Plus vng petit lit pesant avec la toye douze liure prise
vingt fol. Sis..... XX f.
- Plus trois quartes dorges prise ensemblement quinze
fol. Sis..... XV f.
- Plus vne quarte de cheneuot (cheneuis) prise dix fol.
Sis..... X f.
- Plus trois quartes de froment prise vingt cinq fol.
Vne quarte raze de nauette prise douze fol. Sis XIj f.

Pour leur part de lamendement (fumier) dix fol.
Sis..... X f.

Plus deux colliers a cheual de cuir ja assez vfe avec leurs
traictz vne bride fort vsee prizez trente fol. Sis., XXX f.

Plus vne petite corde a foing fort vsee prisee deux
fol. Sis..... Ij f.

Plus vng cheriot (charriot) ferré fort vfe prise trois
liures..... IIj l.

Item vne cherrue... de rouelle chaignon cheuallet de
fert la queue de son foc prise le tout trente fol.
Sis..... XXX f.

Plus deux petit brey a charrier boys prises les deux sept
fols six deniers. Sis..... VIj f. bj d.

Plus vng cent de gerbe froment estimee a deux esmynes
de froment prise lemyne sept liures. Sis..... XIIIj l.

Plus foixante et douze gerbes de seigle estimee a qua-
torze bichet prises le bichet dix fol. Sis..... VIj l.

Plus quatre gerbes dorges estimez a vne quarte dorge
prise cinq fol. Sis..... V f.

Plus cent gerbes dauoynes estimez a vingt bichet prise le
bichet sept fol six deniers. Sis..... VII l. X f.

Plus quatre voiture de foing prise la voiture cinquante
fol. Sis..... X. l.

Plus vng demy cent de paille battue prisee dix fol.
Sis..... X f.

Plus vingt planches boys de chefne fixee à la grand scie
prisee ensembl^e quarante fol. Sis.....

Plus pour la p^t desd. enfans de boys de vergne a brus-
ler treuve (trouvé) tant au deuant q. dedans lad. maison
estimez a trois liures. Sis..... IIj. l.

Plus deux trechts boys de chefne escarre avec vng viel
vend prise ensemblement quinze fol. Sis..... XV f.

Item vne jument fur poil noir fort aagee prise douze
liures. Sis..... XIj l.

Plus vne aüe petite jument rouge prisee quinze liures.
Sis..... XV l.
Plus vng poullaing jument fur poil noir prizez dix liures.
Sis..... X l.
Vne jument faulle aveugle prise cinq liures. Sis.. V l.
Vne vache rouge prise douze liures. Sis..... XIj l.
Plus vne genisse fur poil rouge prisee dix liures.
Sis..... X l.
Plus vng naissant fur poil brung prise huiët liures.
Sis..... VIIj l.
Plus trois berbys blanche avec vng petit aigneau prise
quatre liures. Sis..... IIIj l.
Plus vng bouc blanc prise vingt fols. Sis..... XX f.
Plus vne truye prisee trois liures dix fols... IIj l. X f.
Plus la moytie dune vache fur poil faulle prisee dix liures
qui est pour la moytie cinq liures. Sis..... V l.
Ensuyt la declaration des immeubles.
.
.

Relevons encore la déclaration suivante : « Laditte
Margueritte a déclaré en ce qui est de sa science que.

« A Nicolas Carrelet feruiteur dud. dessunët luy est
« deubt pour le seruice dune annee qui expirera au jour de
« feste Dieu prochain quarente fol et toute vesture referué
« vng chappeau et vng prepoin qu'il auoit. »

F. D'ARBIGNY.



DEUX PIÈCES INÉDITES

DES ARCHIVES DES HOPITAUX DE LANGRES

Les archives des hôpitaux de Langres possèdent sur l'origine de ces grands établissements de bienfaisance, des documents importants qu'il est intéressant d'étudier.

Conformément aux instructions ministérielles, on dresse en ce moment un inventaire raisonné des pièces les plus importantes et c'est en les parcourant que nous avons trouvé la lettre, dont nous donnons le texte ci-après, du roi Henri II, demandant à *ses chers et bien amez* de recevoir à *l'hospital* de l'Eglise de Langres, de fondation *roial*, un malheureux aveugle.

Cette lettre, contresignée de Laubespine, est écrite sur du papier fort en beaux caractères de l'époque, assez faciles à lire. Il ne nous a pas été possible cependant de déchiffrer le nom du lieu d'où elle

a été envoyée, ni la date du jour du mois de mars 1553(1).

De par le Roy

Chers et bien amez. Pour ce que le porteur de la préfente nommé Blaife Gueret est ung pauvre homme qui a perdu la veue au moyen de quoi il ne luy est dorefnauant possible gagner sa vye. Estant pour ceste cause bien raisonnable que telles gens soient par charité recueilliz en maisons dieu et hospitaux estant de fondation roial comme est l'hospital de vostre dite Eglise ou ny a de présent à ce que nous auons entendu aucuns pauvres. Nous vous prions et neanmoins mandons que ledit Gueret vous recevrez

(1) On trouve dans les archives de la ville de Langres quatre lettres de Henri II datées de divers lieux :

Fontainebleau,	26 mars 1557.
Saint-Germain-en-Laye,	25 décembre 1557.
Villers-Cotterelz,	23 juin 1558.
Ibid.	13 juillet 1558.

Les lieux d'origine de ces lettres n'ont aucun rapport avec celui qui est écrit sur celle des hospices, elles n'ont donc pu nous aider dans nos recherches. Il est d'ailleurs possible que ce lieu n'était pas une grande ville, le roi à cette époque était un peu de tous côtés. C'était au moment où il recrutait l'armée destinée à arrêter l'invasion des troupes espagnoles, allemandes et néerlandaises, qui firent le siège de Théroouanne, dans l'Artois. Cette malheureuse ville fut surprise au moment où on arrêtait les conditions de la capitulation, détruite de fond en comble et démolie par les gens des pays voisins. L'éminent historien Henri Martin (*Histoire de France*, Tom. VIII, page 429), dit que la destruction de Théroouanne « est le seul exemple, dans notre histoire, d'une ville française qui ait entièrement péri. » La ville de La Mothe un siècle plus tard subit le même sort. La Mothe était de la Lorraine, il est vrai, mais néanmoins, très française. Il n'en reste pas un vestige aujourd'hui. L'emplacement qu'elle occupait a été planté par les soins de l'administration forestière.

par grace et charité en l'hospital de vostre dite église. Et en icelle lui faictes sa vie durant administrer viures, logis, vestiaires et autres nécessités corporelles selon qu'il est d'ancienneté accoutume faire oudict hospital et l'intention de nos prédécesseurs fondateurs d'iceluy. Et vous ferez en ce faissant chose qui nous fera très agréable.

Donné a.... le.... jour de Mars.

1553.

A large, stylized handwritten signature in black ink, which appears to be 'Henry' followed by a flourish.

DE LAUBESPINE.

Une demande émanant du Roi était un ordre et certainement Blaise Guéret fut admis à l'hôpital. Mais l'*hospital de l'Eglise* était-il de *fondation roial*, ainsi que la lettre de Henri II pourrait le faire supposer? Les archives des hôpitaux de Langres possèdent une vieille charte, établissant la fondation de l'hôpital du chapitre de Saint-Mammès de Langres, aujourd'hui hôpital Saint-Laurent, en 1201 au mois de juillet.

Elle est sur parchemin en caractères du temps, dont la lecture est assez difficile et porte deux sceaux enveloppés d'étoffe de soie, usés par le temps et qu'il n'est plus possible de reconnaître. Mais on peut sup-

poser que ces sceaux doivent être ceux du chapitre cathédral et de son doyen.

Nos Decanus et Capitulum Lingon, notum facimus quod intuitu pietatis et de facultatibus quas divina clementia nobis elargita est pauperibus subveniat statuimus quod domus canonicalis nunc vacans quæ fuit Joannis de Pontoille canonici fabricabitur in modum hospitalis pro receptione pauperum Cui hospitali et ejus fabricæ concessimus quidquid ad nos pertinet in Boqueleria Vallibus et Cosone (1) de bonis per nos acquisitis à Gilone de Tilicastro et Treous ejus uxore pro regimine quorum committimus Joannem de altari rectorem Haymonem Guiot et Joannem Penar fratres servientes Ansericum archidiaconum et Garinum de Rupe forti canonicum superintendentes actum in capitulo nostro anno gratiæ millesimo ducentesimo primo mense Julio (2).

Nous Doyen et Chapitre de Langres, faisons savoir que, par un motif de commisération et dans le but de subvenir aux besoins des pauvres sur les ressources qu'il a plu à la clémence divine de nous accorder, avons statué que la demeure canoniale actuellement vacante, qui appartient au chanoine Jean de Pontailler, sera convertie en hôpital pour la réception des pauvres; avons concédé audit

(1) Boqueleria, Boquelères ou Boucheries doit s'entendre du climat où sont situés ces biens à Vaux.

(2) Au dos de la charte est écrit en caractères du 15^e siècle : *Carta de fundatione hospitalis* et en caractères modernes : *Fondation de l'hôpital Saint-Laurent du mois de juillet 1201.*

Dans les premiers temps, Saint-Laurent fut confié à des Frères hospitaliers qui furent remplacés par des Sœurs de Saint-Lazare.

hôpital et à la fabrique tout ce qui nous appartient à Vaux et à Coulon, du bien que nous avons acquis de Gilon de Tilchâtel et Trécous, son épouse; à l'administration desquels nous avons préposé Jean d'Autel, en qualité de Directeur, en qualité de Frères servants, Esmon Guiot et Jean Penar et en qualité de Surintendant, l'archidiacre Antoine et le chanoine Garnier de Rochefort.

Fait en notre chapitre l'an de grâce 1201 au mois de juillet.

Il y a donc erreur dans la lettre royale et Henri II était mal renseigné, ou bien les établissements hospitaliers étaient-ils sous le haut patronage des souverains, mais certainement l'hôpital de Langres n'a pas été fondé par les rois de France.

30 septembre 1888.

Henry BROCARD.



MALAINCOURT & SES SEIGNEURS ⁽¹⁾

LA FAMILLE DE RONCOURT

MALAINCOURT est un petit village du canton de Bourmont, département de la Haute-Marne, situé dans une vallée assez agréable arrosée par un ruisseau coulant de l'Est à l'Ouest pour aller se jeter dans la Meuse dont il est l'un des affluents de la rive droite. Ce pays est lui-même traversé par un autre ruisseau qui coule du Nord au Sud et verse ses eaux dans le premier.

On ne sait à quelle époque précise s'est formé ce village : sa situation près de la grande voie romaine de Langres à Toul dont il n'est éloigné que d'environ un kilomètre et les quelques pièces de monnaie du temps des Césars trouvées sur son territoire sembleraient en faire remonter la fondation vers l'époque Gallo-Romaine.

(1) Cette étude est extraite, avec quelques développements, de notre Notice, encore inachevée, sur la Communauté de Malaincourt.

Nous pensons cependant qu'on pourrait admettre plus vraisemblablement que ce village se serait formé, comme beaucoup d'autres, par voie d'agrégation, au cours du Moyen-Âge, époque où s'organise chaque agglomération particulière.

Cette seconde hypothèse nous semble d'ailleurs confirmée par le nom même de notre village, car *Malaincourt* dérivant de *Maillaincourt*, *Mallaincourt*, *Malincourt*, comme on le rencontre écrit dans quelques chartes, peut se décomposer en deux mots, *Maillain*, *Mallain*, *Malin* et *court* en latin *curtis* signifient *enclos*, *ferme*; or, d'après certains étymologistes, le suffixe *court* n'accompagne que des noms tudesques de pays ou de personnes (1); d'où il suit que les pays dont les noms sont ainsi composés seraient de formation postérieure à l'invasion francke; Malaincourt (*Malain curtis*, *domaine de Malain*) aurait donc été, à l'origine, un enclos, une ferme qui aurait conservé le nom de son premier possesseur *Malain* ou *Malanus* (2).

Mais, quelle que soit l'hypothèse à laquelle on s'arrête sur l'origine de Malaincourt, la structure architecturale des fenêtres de son ancienne chapelle seigneuriale, détruites en 1854; la mention du nom de ce village d'abord dans la charte de donation des

(1) Sur cette question, consulter : *Origine et formation des noms de lieux*, par M. Cocheris, *Etude sur la formation des noms de lieux en France*, par A. Houzé; *formation des noms de lieux*, par Jules Quicherat.

(2) En voyant notre territoire si favorable à la culture du pommier qui s'y multiplie et y croît comme sur son sol naturel, nous avons d'abord conjecturé que sa dénomination venait de ce fait (*lieu fertile en pommiers*); mais nous préférons nous arrêter, avec les étymologistes, à l'hypothèse mentionnée ci-dessus.

Gouttes (1) à l'abbaye de Morimond (2) au XII^e siècle (3), puis dans les Lettres patentes du duc de Bar, Robert, en date du 4 mai 1362 pour la fondation de deux chapelles dans l'église collégiale de La Mothe et enfin dans les Annales historiques du Barrois racontant les ravages causés dans le Bassigny, en 1371, par les Bourguignons, prouvent péremptoirement l'existence de cette localité bien avant le XII^e siècle.

Ce n'est cependant qu'à partir du XV^e qu'il nous arrive sur Malaincourt quelques documents certains et positifs.

Avant 1446, la seigneurie de cette Communauté qui, de longue date, mouvait en fief du duc de Bar, à *cause de son chastel de Bourmont*, appartenait à Isaac et Henry Daulcy qui furent tous deux Sénéchaux de Bourmont et Seigneurs de la maison forte de Vroncourt, leur résidence habituelle. Cette terre, comme d'ailleurs tous les fiefs du Bassigny, était un fief de *denger de telle nature et condition qu'il ne pouvait être tenu que par personne noble et être aliéné et possession prise qu'après confirmation e. permission du Suzerain à peine de commise.*

Vers 1500, Jehan Daulcy, Ecuyer, Seigneur de Charme-en-l'Angle et sa sœur Anne ou Agnès Daulcy tenaient la seigneurie de Malaincourt, *auvaul de Graffigny, avec le pourpris de la forte maison et*

(1) Nom de deux fermes situées sur le territoire de Breuvannes.

(2) Nom d'un petit hameau dépendant de commune Fresnoy où se trouvait l'une des plus importantes abbayes de France.

(3) *La Haute-Marne*, par Jolibois à l'article Malaincourt.

terres sur le ban et bans voisins qui leur étaient échus par partage de leur père et mère.

Anne ou Agnès Daulcy épousa Didier Béjet, veuf d'une dame Valence.... originaire du Bassigny; il fut Sénéchal de La Mothe et Bourmont de 1480 à 1505. C'est à ce titre qu'il acheta beaucoup de fiefs dans ce pays notamment la Seigneurie *que feu le sieur de Romilly soulait avoir en la ville et ban de Bourmont*, le four de Chaulmont-la-Ville, le four de Damblain, la seigneurie *que soulait avoir Jehan de Brixey* à Huilliécourt, les seigneuries de Sauville et de Saint-Ouain et des terres de fief à Soulaucourt et à La Mothe.

Il acheta aussi de Jehan Daulcy, son beau-frère, sa part de la seigneurie de Malaincourt et devint ainsi son seul propriétaire.

Didier Béjet mourut, on ne sait à quelle date, laissant pour héritières cinq filles dont l'une Jeanne épousa Jean de Sandrecourt, Ecuyer, sieur dudit lieu. Le partage de la succession de Didier Béjet donna lieu, entre ses filles et leur beau-frère, à des procès qui se terminèrent par un accord ensuite duquel Jean de Sandrecourt eut toute la seigneurie de Malaincourt.

C'est à cette époque, en 1515, que cette Communauté jusqu'alors réunie à celle de Graffigny en fut séparée en vertu d'une sentence rendue, le 13 novembre de la même année, par Philippe de La Hézeville, Ecuyer, Prévot de Gondrecourt, Juge délégué de son Altesse le Duc de Calabre, Lorraine et Bar, près la Sénéchaussée de La Mothe et Bourmont. Par la même sentence, les bois des deux Communautés, jusqu'alors indivis, furent partagés en proportion du nombre

des *conduits* ou *ménages* de chacune d'elle : Malaincourt en comptait alors 17 1/2 et Graffigny 54 (1).

Jean de Sandrecourt mourut, en 1556, laissant un seul héritier, sa fille unique, Catherine qui épousa Christophe de Lignéville, sieur de Tuméjus, Conseiller d'Etat, de son Altesse, Capitaine-Gouverneur général de son artillerie, Chevalier de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem et des Ordres du roi de France. Ces époux, qui eurent ensemble plusieurs enfants, furent autorisés, par un arrêt du 17 janvier 1571, à prendre possession de leurs biens alors confisqués sous prétexte que Jean de Sandrecourt s'en était mis en jouissance, sans autorisation et ~~que~~ Didier Béjet *né et descendu de père et mère roturiers, n'ayant jamais obtenu de privilège de noblesse et étant par suite resté roturier, était incapable de posséder fief.*

Christophe de Lignéville dût mourir en 1578. C'est sa veuve, Catherine de Sandrecourt, qui fit ériger, en 1581, le moulin de Malaincourt (2). Son mari avait obtenu du duc de Lorraine, Charles III, un décret daté de Bar, du 30 septembre 1578, qui l'autorisait à construire au village de Malaincourt, un moulin sur le ruisseau *qui passe par un héritage à lui appartenant et auquel il a droit de Seigneurie* (3). Ce décret

(1) Une copie de cette sentence existe aux Archives de la commune de Malaincourt.

(2) C'est aussi dans l'hôtel de Sandrecourt, à La Mothe, en novembre 1580, que se réunirent les trois Etats du Bassigny-Barrois pour la rédaction des Coutumes de cette contrée qui furent homologuées comme loi de l'Etat au Parlement de Paris le 20 mars 1583.

(3) Nous devons une copie de ce décret, qui se trouve aux Archives de la ville de Bourmont (*Actes du Baillage de La Mothe et Bourmont*) à l'obligeance de M. Jules Marchal, Juge de paix du

n'ayant pas encore reçu d'exécution à la mort de M. de Lignéville-Tumejus ni pendant les années suivantes *à cause des grandes affaires survenues par suite de son décès*, sa veuve sollicita et obtint l'entérinement, le 2 mai 1581, du décret et put construire le moulin, à la condition *que les sujets du Duc ne seraient aucunement bannaulx audit moulin et qu'il lui serait loisible et à ses successeurs, toutes et quantes fois que bon leur semblerait, faire bâtir et construire un autre moulin sur le dit ruisseau et autre part au finage de Malaincourt, y faire et recevoir ses sujets bannaulx sans que pour cela ils soient aucunement tenus de récompenser ni dédommager le dit sieur de Tumejus*. Ce moulin fut détruit en 1864 et on voit encore aujourd'hui les bâtiments où il était établi.

Catherine de Sandrecourt mourut en 1606 laissant pour héritiers Gaspard de Lignéville, seigneur de Tumejus, Houécourt et Philippe Emmanuel de Lignéville.

M. de Lignéville-Tumejus avait mis de bonne heure à son service, un jeune homme, Etienne Menu, fils d'un laboureur exploitant ses terres. Né à Malaincourt, il fut d'abord clerc du Greffier du Bailliage et de la Sénéchaussée de La Mothe et Bourmont, puis, en 1574, notaire et tabellion à Romain-sur-

canton. Ce savant qui connaît si bien l'histoire de nos localités et sur laquelle il a amassé tant de documents inédits, a bien voulu mettre à notre disposition tous ceux dont nous avons eu besoin pour la composition de notre histoire de Malaincourt encore inachevée. Nous le remercions bien sincèrement de son inépuisable complaisance.

Meuse. C'est probablement en cette qualité et plus encore en raison de son intelligence et de son dévouement que son Seigneur lui confia la gérance de ses terres.

Etienne Menu épousa, le 2 février 1580, Catherine Thouvenel appartenant à l'une des premières familles de La Mothe ; car sa sœur, Françoise Thouvenel, se maria, le 15 novembre 1587, avec René de Landrian d'Urville ; l'un de ses frères, Claude Thouvenel, mort en 1604, Docteur en droit, avocat au Bailliage de La Mothe, était Lieutenant en la Sénéchaussée et son autre frère, Jean Thouvenel, marchand en cette ville, épousa Barbe Herbel.

Pendant les huit premières années de leur mariage, les époux Etienne Menu qui habitaient la ville de La Mothe, n'ayant pas d'enfant et pensant n'en point avoir, se firent une donation mutuelle de tous leurs biens par un acte du 12 novembre 1587, enregistré au Bailliage du Bassigny le 23 Janvier 1588. Cependant, en 1592, ils eurent leur fils René ; puis Henry et enfin une fille Anne qui décéda, en 1626, épouse de Antoine de La Rochère, écuyer, avocat à la Cour de St-Mihiel, fils de Claude de Thisac et de Marguerite de Bonnet. Son mari étant veuf se remaria à Gabrielle Piétrequin, lieutenant particulier au siège de Langres.

Etienne Menu devint Surintendant du haut et puissant seigneur Messire René d'Anglure, seigneur de Melay, Lignéville et Vitel, Conseiller d'Etat et Chambellan du duc de Lorraine, Capitaine-Gouverneur de La Mothe (1). En reconnaissance *des services fidèles*

(1) Deux membres de la maison d'Anglure ont été seigneurs de Melay ; René désigné ci-dessus et African son frère, qui fut Gou-

et agréables qu'il en avait reçus, il lui fit donation, par Lettres passées à Chatenois et Neufchâteau le 25 septembre 1582, de la seigneurie de Roncourt-les-Beffroyumont (1) appelée *la grande Seigneurie* avec *tous les droits et dépendances* comprenant, outre la terre de ce nom, entre autres la moitié du fief de Malaincourt et un huitième et demi du moulin de Sauville dit *le moulin de la Coste*.

Par une faveur toute spéciale, dûe à la sollicitation du Sr de Lignéville, le duc de Lorraine, Charles III, octroya, le 16 juillet 1583, des Lettres d'annoblissement (2) à Etienne Menu *et ses enfants et descendants, postérité et lignée, nés ou à naître, en bon et légal mariage, masles et femelles*, et leur conféra, en même temps, en signe de noblesse, les armoiries *telles que dessous, avec puissance de les porter et en user en tous lieux*, savoir : *D'azur, à la fasce d'argent, décorée de trois merlettes de sable membrées de gueules, accompagnées en chef d'une croix pommetée et fichée d'argent; timbrée d'un homme sauvage au naturel tenant en sa main dextre une massue de sable; naissant et porté d'un armet morné d'argent, couvert d'un lambrequin aux métal et couleur de l'escu.*

verneur de La Mothe. René s'intitule seigneur de Lignéville probablement parce que son grand-père, Saladin d'Anglure, ayant épousé Margueritte de Lignéville, l'un de ses descendants aura jugé bon de joindre à son nom celui de cette illustre maison (Voir *l'Histoire des sièges de La Mothe, par du Bois de Riscour*, édition Simonnet.

(1) Petit village du canton de Bulgnéville, département des Vosges.

(2) Les Lettres d'Annoblissement d'Etienne Menu pour lesquelles il fut dispensé de payer *aucune finance* au Trésor du Duc se trouvent textuellement reproduites au 2.^e cahier des Actes du Bailliage de La Mothe et Bourmont (*Mars 1581 au 13 septembre 1584*). Archives de la ville de Bourmont.

Enfin, par un décret du 18 janvier 1584, le duc de Lorraine autorisa, toujours à la demande de M. de Lignéville, Etienne Menu, à faire ses reprises de la seigneurie de Roncourt et dépendances et lui permit de substituer à son nom de Menu celui de Roncourt et lui conféra en même temps le droit de *haute, moyenne et basse justice* (1), c'est-à-dire de connaître toutes les causes civiles et criminelles, excepté les cas royaux, depuis les amendes de simple police jusqu'à la peine capitale.

Etienne Menu ou de Roncourt était, dit M. Chappellier (2), un homme de mérite puisqu'il fut élevé aux fonctions de Sénéchal de la Sénéchaussée de La Mothe et Bourmont, en 1585, en remplacement d'Antoine Robert qui avait résigné ses fonctions (3). Etienne de Roncourt les exerça pendant 27 ans, mais, en 1613, il expose à Son Altesse le duc de Lorraine que *depuis 27 ans il s'est acquitté de ses charges avec tout devoir et fidélité et s'est empressé de faire élever les fils qu'il a plu à Dieu de lui donner aux études de bonnes Lettres pour les rendre agréables de continuer de père en fils le service de Son Altesse qu'il supplie d'agréer sa démission pour en pourvoir son*

(1) Ce décret se trouve reproduit textuellement au 21^e cahier des Actes du Bailliage de la Mothe et Bourmont (*décembre 1583 au 23 août 1584*). Archives de la ville de Bourmont.

(2) *Les défenseurs de La Mothe* dans les *Annales de la Société d'Emulation des Vosges*, 2^e cahier, tome XI (1862). Cette intéressante étude a été tirée à part par son auteur.

(3) Le *Sénéchal* de La Mothe paraît avoir été comme les *Prévôts* de cette époque, un véritable Juge de 1^{re} instance. Il connaissait, en outre, de certaines causes à l'exclusion du Maire et par prévention des causes civiles surtout en ce qui avait rapport à la Noblesse.

fls présentement Licencié en droit, en lui en laissant cependant l'exercice sa vie durant.

Cette démission fut agréée par Lettres-Patentes du duc de Lorraine du 23 janvier 1613 et René entra aussitôt en fonctions.

Le 16 mai suivant, Etienne de Roncourt fut, par Lettres de Provision de Son Altesse, nommé, par suite du décès de Nicolas Oudin, Mayeur, Gruyer et Receveur de la Seigneurie de Colombey (1), fonctions qu'il conserva jusqu'en 1623.

Il mourut le 30 octobre 1627; son épouse Catherine Thouvenel l'avait précédé dans la tombe étant décédée le 20 avril 1626. Ils habitaient ensemble à La Mothe une maison dans la grande rue, peu éloignée du chœur de l'église collégiale; il y avait, en cette maison, vinée, grange, aisances et dépendances.

René et Henry se partagèrent, le 30 décembre 1627, la succession de leur père et mère (2) à laquelle chacun d'eux rapporta ce qu'il avait reçu précédemment.

René eut la seigneurie de Roncourt, la moitié de celle de Malaincourt, avec la maison forte pour son droit d'aînesse et d'autres biens à Parey, Sauville, Outremécourt et La Mothe. Il prit le titre de Seigneur de Roncourt et de la maison forte de Malaincourt.

A l'époque où il avait été élevé aux fonctions de Sénéchal et en considération de cette haute dignité,

(1) Commune du canton de Clefmont (Haute-Marne), dite Colombey-les-Choiseul.

(2) Ce partage se trouve au 55^e registre des actes du Baillage de La Mothe et Bourmont (5 janvier 1627 au 30 décembre de la même année). Archives de la ville de Bourmont.

les époux Etienne de Roncourt lui avait fait don de la seigneurie de Béthoncourt-sur-l'Amance, achetée par eux à dame Pierrette de Géresmes, veuve de René d'Anglure alors Gouverneur de la Mothe et qu'il rapporta à la succession.

Henry eut cette seigneurie et celle de Suriauville avec des terres à Harréville, Malaincourt, Sauville, Outremécourt et La Mothe. Il fut autorisé, par décret de Son Altesse, du 16 août 1648, à entrer en possession de ces héritages auxquels il ne pouvait prétendre, sans permission, à cause de sa résidence hors la ville de La Mothe. Henri de Roncourt est dès lors désigné sous le nom de seigneur de Suriauville et Béthoncourt, mais il est plus connu sous le nom de *Sieur de Malaincourt*.

René de Roncourt, fils d'Etienne de Roncourt, lui succéda. Né à La Mothe, en 1592, il fut élevé à l'Université de Pont-à-Mousson où il reçut la Licence en droit. Il remplaça son père, comme il vient d'être dit, dans ses fonctions de Sénéchal aux Sénéchaussées de La Mothe et Bourmont, le 23 janvier 1613, à la condition que ce dernier resterait en exercice jusqu'à sa mort. Mais immédiatement après sa prise de possession, René institua son frère Henry, pour son Lieutenant; il exerçait ses fonctions à Bourmont et René à La Mothe.

Celui-ci fut aussi nommé, par Lettres-Patentes, du 10 mars 1623, Mayor, Gruyer et Receveur de la seigneurie de Colombey en remplacement de son père, démissionnaire en sa faveur.

Vers 1623, René de Roncourt avait épousé Barbe de Sarrazin, fille de Jean de Sarrazin, Seigneur de Germainvilliers, l'un des plus vaillants défenseurs de

La Mothe (1) et de Margueritte de Hay. Par ce mariage, il s'alliait à l'une des plus illustres familles du pays et devenait beau-frère d'Anthoine de Sarrazin et de François de Montarby, Seigneur de Fréville et de Charmoilles, valeureux défenseurs de notre forteresse.

De ce mariage sont nés neuf enfants, savoir :

1° Ferdinand tué au siège de La Mothe, en 1645; il était enseigne en 1641 et lieutenant en janvier 1645;

2° Marthe Elisabeth, appelée familièrement *Bichon*, qui épousa Anthoine d'Ourches, Seigneur de Rosière-en-Blois; ils eurent un fils, Nicolas d'Ourches;

3° Jean-Baptiste qui succéda à son père dans ses fonctions de Sénéchal de La Mothe et Bourmont et dont nous parlerons plus loin;

4° Henry-François qui épousa, le 29 janvier 1663, Michelle de Landrian, fille de Nicolas de Landrian et de Philiberte Tranchot; il fut Seigneur d'Aingeville, mourut en 1682 et son épouse, le 29 janvier 1688; ils ne laissèrent que des filles pour postérité;

5° Anthoine qui devint, à la mort de son père, Seigneur de Malaincourt où il mourut le 17 août 1695 et fut inhumé, le lendemain 18, dans la chapelle Sainte-Marie-Magdeleine de cette paroisse, en présence de Jean-Baptiste de Roncourt, son frère, et de Pierre du Buc de Brégonval, son beau-frère. On voyait encore, en 1854, dans cette chapelle, une pierre

(1) Voir : *Les défenseurs de La Mothe et Histoire des sièges de cette ville*, ouvrages déjà cités.

indicative de cette sépulture; elle disparut au moment de la démolition et de la reconstruction de l'église.

6° Margueritte Claire, vulgairement appelée *Gothon*, qui épousa Pierre du Buc de Brégonval, Seigneur en partie de Graffigny-Chemin. Ces époux habitaient ensemble cette localité où il leur est née deux filles dont l'une, Anne, a laissé les meilleurs souvenirs de piété et de charité conservés, par la tradition, jusqu'à nos jours, et l'autre, Margueritte, fut mariée à Jean-Baptiste de La Badie qui devint, par ce mariage, Seigneur en partie de Malaincourt. Etant devenu veuf, M. de La Badie épousa, en secondes noces, M^{lle} Mac-Karty dont la mère née Dessoffy de Czerneck à Tarco, originaire de Silésie, résidait à Bourmont au couvent des Annonciades.

7° Anne-Gabrielle, familièrement appelée *Brion*, et dont il va être parlé.

8° Jeanne-Henriette, née le 17 novembre 1642;

9° Enfin, Laurent, né le 15 juillet 1644.

Ces deux derniers enfants, dont la naissance est constatée par les anciens registres de La Mothe, durent mourir jeunes, car on ne les trouve mentionnés nulle part.

Anne-Gabrielle de Roncourt épousa, à Malaincourt, par contrat passé, le 27 novembre 1664, par devant P. Colin et C. Varin, notaires, Jean François de Pistor, Ecuyer, Seigneur en partie de Boucq (1), petit-fils de Nicolas Bolanger, Boulanger ou de Pistor (*traduction latine du nom*), Conseiller d'Etat du

(1) Nom d'un village du département actuel de Meurthe-et-Moselle, arrondissement de Toul (800 habitants).

grand Duc, Charles III, de Lorraine qui l'anoblit le 29 octobre 1596.

Depuis son mariage avec Anne-Gabrielle de Roncourt, Jean-François de Pistor prit le titre de *Pistor de Malaincourt* et se qualifia *Seigneur* de ce lieu ainsi que tous ses descendants. Ils portent : *d'azur à la fasce d'argent papelonnée de gueules, surmontée d'un lion naissant d'or tenant une croix recroisettée au pied fiché de même. Cimier, le lion de l'escu.*

Jean-François de Pistor et Anne-Gabrielle de Roncourt ont dû habiter Malaincourt, car les actes déposés aux Archives de cette commune constatent d'abord le baptême, sous la date du 15 juin 1687, d'un garçon né de... Pistor et de Gabrielle de Roncourt, qui a eu pour marraine M^{lle} Françoise d'Iloud et aussi la présence de M. de Pistor comme témoin à la bénédiction du cimetière de cette localité à la date du 3 août 1688. Ils eurent ensemble huit enfants, savoir :

1° Barbe-Nicolle, née le 1^{er} octobre 1669 ;

2° Françoise-Gabrielle, née le 19 août 1671 ; elle épousa Nicolas Bardin, Ecuyer, Seigneur de Tomblaine ;

3° Margueritte-Claire, née le 23 mai 1673 ; elle fut mariée à Jacob de Bermand, Ecuyer, demeurant à Juilly ;

4° Charles, né le 3 novembre 1675 ; il devint chanoine de la Collégiale de Deneuvre ;

5° Jacques-Sébastien, né le 30 novembre 1677 ; il fut Capitaine de dragons au service de S. M. Impériale et épousa M^{lle} de Grandecker ;

6° Henry-Jean, né le 14 mai 1684 ;

7° Antoine, né le même jour ;

8° Enfin Richard (1).

François de Pistor mourut au mois de décembre 1693, et sa veuve continua d'habiter Boucq où elle était encore en 1710.

C'est par Jean-Henry que se continua la descendance des de Pistor qui s'éteignit, le 18 février 1838, dans la personne de Joséphine de Pistor, épouse de Charles-Louis Piat de Braux, décédée à Boucq où elle est inhumée ainsi que tous les membres de cette noble famille (2).

Pendant les sièges de La Mothe (1634, 1642, 1645) René de Roncourt et son frère Henry se conduisirent vaillamment (3).

Après la destruction de cette ville, en 1645, René continua, jusqu'en 1656, à Bourmont, où le siège du Bailliage et Sénéchaussée avait été transporté, l'exercice de ses fonctions de Sénéchal, Gruyer et Receveur de cette Sénéchaussée ainsi que celles de Mayeur, Gruyer et Receveur de la Seigneurie de Colombey.

(1) On trouve encore concernant la famille des de Pistor :

1° Elizabeth Barrois, fille d'Eléazar Barrois, seigneur de Boucq, en partie et de Béatrix Berman, veuve de noble Jean Pistor, demeurant à Nancy, mariée en 2^{me} noces, en 1623, à François d'Ourches, seigneur de Vidampierre.

2° Jean-François Pistor (1683) héritier de défunte Françoise Janin, veuve de noble Nicolas Pistor, en son vivant, Maître des requêtes de Son Altesse le Duc de Lorraine, Charles IV.

(2) Nous devons la plus grande partie de ces renseignements sur la famille des de Pistor, à l'extrême obligeance de M. le baron de Braux, à Boucq, par Foug (*Meurthe-et-Moselle*), petit fils de M. Charles-Louis Piat de Braux. Nous profitons de l'occasion pour lui offrir la fidèle expression de notre bien sincère reconnaissance.

(3) *Les défenseurs de La Mothe*, par M. Chapellier et *Histoire des sièges de cette ville*, par Dubois de Riocour.

C'est en cette année, 1656, que René de Roncourt, vieux et infirme, se démit de toutes ses fonctions en faveur de son fils aîné, Jean-Baptiste, alors *en âge et suffisance*. Cette démission fut agréée par Lettres-Patentes de la Duchesse Nicolle, en date du 30 novembre 1656, renouvelées par Louis XIV, le 13 janvier 1657, en maintenant toutefois à René qui se l'était réservé, l'exercice de ses charges comme bon lui semblerait avec la Lieutenance de Joseph Guillot, avocat à la Cour souveraine de Lorraine et Barrois et au Bailliage du Bassigny, institué par René de Roncourt comme son Lieutenant, le 3 février 1652.

Cet ordre de choses fut pour lui un sujet de tracassés et d'ennuis suscités par son fils et son successeur, Jean-Baptiste de Roncourt qui voulait pour lui seul l'exercice des fonctions de Sénéchal à l'exclusion de son père et du Lieutenant Guillot qui prétendaient l'un et l'autre continuer leurs fonctions. Ces ennuis finirent quelque temps après par la démission de Joseph Guillot ensuite d'un arrêt de l'Intendant général de Lorraine qui rejeta les prétentions de René de Roncourt, admit celles de son fils, Jean-Baptiste, qui demeura seul chef de la Justice des Sénéchaussées de La Mothe et Bourmont avec le choix de telle personne qu'il voudra pour la Lieutenance. Dès lors les bons rapports entre le père et le fils, un instant brisés par cet incident, redevinrent affectueux et intimes et continuèrent ainsi jusqu'à la mort de René de Roncourt arrivée, en 1665, au village de ce nom où il habitait. Sa veuve, Barbe de Sarrazin, vint résider à Graffigny où elle mourut en 1689.

Le 2^e fils d'Etienne de Roncourt et de Catherine Thouvenel, Henry, naquit en 1593. Comme son frère

René, il fit ses études à l'Université de Pont-à-Mousson où il fut reçu Licencié en droit et devint plus tard avocat à la Cour du Parlement à Saint-Mihiel.

Lorsque René de Roncourt fut nommé en 1613, Sénéchal aux Sénéchaussées de La Mothe et Bourmont, il institua immédiatement Henry pour son Lieutenant; c'est en cette qualité qu'il prêta serment solennellement, le 20 octobre de la même année, en audience publique du Baillage du Bassigny.

Quelques années après, il épousa Gabrielle de l'Isle, 3^e enfant de Jean de l'Isle, Seigneur de Brainville, Lieutenant général au Baillage et de Margueritte Dauldenet. Il est alors désigné comme Ecuyer et Seigneur de Malaincourt en partie; il habitait Bourmont, sa résidence ordinaire.

De son mariage avec Gabrielle de l'Isle naquit un fils, Charles Bonaventure qui dût mourir jeune; ils n'en eurent pas d'autre ainsi qu'il ressort des termes d'une donation en date du 28 mai 1666, dans laquelle Gabrielle dit expressément que *dès longtemps elle avait ces intentions de donation notamment d'après le décès de Charles-Bonaventure son fils unique.*

Après le premier siège de La Mothe (1635), Henry de Roncourt fut nommé Conseiller en la Cour Souveraine de Lorraine et Barrois; il suivit cette cour dans les divers lieux où les calamités des temps la forçait de siéger.

C'est en sa qualité de Conseiller qu'il fut chargé de porter à La Mothe l'arrêt de la Cour qui condamnait à mort le sieur Saint-Marc pour tentative de corruption près de Clicquot, Gouverneur de cette ville. Il fut arrêté aux environs par les soldats de Magalotti qui était venu investir la place et emmené prisonnier à

Chaumont jusqu'après la capitulation (1645) (1). Il reprit alors ses fonctions de Conseiller à la Cour souveraine qu'il exerçait encore en 1657.

Au mois d'août 1659, Henry de Roncourt et Gabrielle de l'Isle *à cause de leur mutuelle affection, sans enfant et étant d'égalité d'âge* se firent une donation mutuelle de l'usufruit de tous leurs biens.

Les dernières années d'Henry de Roncourt se passèrent à Bourmont où il mourut en septembre 1664 à l'âge de 71 ans.

Par son testament du 27 décembre 1663, Henri désigna, pour le lieu de sa sépulture, le caveau de la chapelle qu'il avait fait bâtir contre l'église Saint-Florentin de Bourmont dont il avait la collation et donnait à cette chapelle son gagnage d'Harréville. Il légua, en outre, à Jean-Baptiste de Roncourt, son neveu, alors Sénéchal à La Mothe et Bourmont, la seigneurie de Suriauville; à Henry de Roncourt, seigneur d'Aingeville, la seigneurie de Béthoncourt; à Antoine, ses biens du fief de Malaincourt; à Elizabeth, épouse du sieur de Rosière, son gagnage d'Outremécourt; à Margueritte et Gabrielle de Roncourt, ses nièces, non encore mariées, sa maison de Malaincourt avec ses biens de roture et tous ses acquêts, à la réserve de 4 à 5 jours de terre et les vignes du nid d'oye qu'il donne à la chapelle de Malaincourt.

Sa veuve, Gabrielle de L'Isle, mourut aveugle à Bourmont, le 13 décembre 1679.

(1) *Histoire des sièges de La Mothe*, par Dubois de Riocour, page 294.

Ces époux ayant été les fondateurs, à Bourmont, du couvent des Religieuses de l'*Annonciade céleste du Scapulaire bleu*, nous croyons utile de dire quelques mots sur la création de cet établissement; nous rectifierons ainsi une erreur commise, sur cet objet, par Dom Calmet dans la *Notice de la Lorraine* (1).

Pendant une épidémie qui avait régné dans le Bassigny et occasionné la fuite d'une partie de la population, Henry de Roncourt et Gabrielle de L'Isle se réfugièrent à Epinal. Voyant que les Religieuses de l'Annonciade céleste de cette ville étaient *d'un grand profit pour l'éducation des filles qu'elles recevaient en leur ordre*, ils résolurent de doter Bourmont d'un établissement de ce genre. En conséquence, le 9 septembre 1663, Gabrielle de L'Isle, devant les notaires d'Epinal et *en présence de son mari qui l'autorisait spécialement et signa l'acte*, fit don à ces Religieuses de cette ville de tous ses biens de Bourmont, consistant en :

1^o Le corps de logis de sa maison de bas en haut avec le nouveau corps de logis et le colombier en dépendant, jardin adjacent et un autre jardin au bas aboutissant à la muraille de Bourmont; cour, étable au-dessus, avec un four au bas suivant que le tout est séparé par une grande muraille; quoique le four et l'héritage d'au bas proviennent d'acquêt, néanmoins du consentement du sieur Henry de Roncourt, il restera joint à ladite maison ;

2^o Toutes les terres arables qui appartiennent à ladite Dame, au finage de Bourmont, prés, jardins,

(1) *Supplément au tome I^{er}, page 81.*

chenevières et censes, sans aucune réserve que le champ *Charriot* dont ladite Dame se réserve l'usufruit, et qui n'est pas amodié, lesquelles terres sont amodiées pour 21 paires de bichets et 25 charrettes de bois.

Pour en jouir, par les Religieuses, dès à présent; et s'établir à Bourmont, au nombre de quatre; de faire la fonction de leur ordre; de recevoir, sans aucun frais, une des parentes de la donatrice et d'obtenir l'amortissement desdits biens; et au cas que l'amortissement ne serait pas accordé ou que les Religieuses ne satisfassent à l'établissement promis, la Dame donatrice se réserve de rentrer dans lesdits biens.

Henry de Roncourt était parfaitement d'accord avec sa femme pour la fondation du couvent des Annonciades, puisque dans son testament du 27 décembre 1665, il leur fit le legs suivant :

Je donne aux Religieuses et Annonciades que ma femme a établies à Bourmont la moitié de tous les acquêts que j'ai faits audit lieu de Bourmont et à Gonaincourt, consistant en maisons, écuries et moulins avec un colombier, terres, prés, chenevières assis aux dits finages, sans aucune chose réservée; l'autre moitié étant à la disposition de ma femme.

Les habitants de Bourmont accueillirent fort mal la création de cet établissement et s'employèrent de toutes manières près de Son Altesse le Duc de Lorraine pour en empêcher l'érection.

Gabrielle, irritée de cette résistance à laquelle elle ne s'attendait pas, maintint formellement par un nouvel acte, du 28 mai 1666, sa première donation et y ajouta encore tous ses acquêts de Gonaincourt. Elle disposa même que si, pour une cause ou pour une autre, indépendante de leur volouté, les Religieu-

ses ne pouvaient s'établir à Bourmont, elle les autorisait à tout vendre pour en disposer comme elles le jugeraient convenable.

Ces actes accomplis, l'un des héritiers, Charles-Emmanuel de L'Isle, son neveu, intervint et déclara aux notaires qu'il applaudissait à l'intention de sa tante Gabrielle de L'Isle et la *congratulait* dans l'exécution de sa donation.

L'établissement fut enfin autorisé par Son Altesse le 31 août 1670 et coafirmé par Louis XIV en avril 1680.

Louise Remy, petite-fille de Louise de L'Isle et de Claude-Marcel Remy, Procureur général de Lorraine et petite-nièce de Gabrielle, entra, en 1679, chez les Annonciades qui reçurent pour sa dot, de sa grand'tante, un gagnage à Harréville estimé 4000 francs.

Gabrielle confirma, par son testament, du 12 mars 1679, tous les dons précédemment faits par elle aux Religieuses. Elle y ajouta encore ses biens de Brainville provenant de sa mère Anne Dauldenet et de son cousin Le Faulx, puis tous ses meubles, rentes et revenus et tous ses immeubles, sans exception, aux seules charges d'entretenir un chapelain, dans leur couvent, de payer ses dettes légitimes et bien reconnues et de recevoir, en qualité de religieuses, deux personnes désignées par elle ou par son exécuteur testamentaire.

Malgré toutes ses dispositions, les Religieuses rencontrèrent encore bien des difficultés pour se mettre en possession des legs faits en leur faveur. En effet, dès le 5 janvier 1680, les héritiers de Henry de Roncourt réclamèrent, en justice, contre les dispositions testamentaires de Gabrielle, et l'un des de L'Isle, Charles-Alexis, Ecuyer, Avocat au Parlement, neveu

de la donatrice, se joignit à eux. Il fit sommer les Religieuses d'avoir à *déguerpir* et à lui remettre les clefs, les titres et les papiers concernant la succession.

Les débats judiciaires, commencés au Bailliage du Bassigny se continuèrent au Parlement de Metz et ne furent terminés que par une transaction et une sentence rendue, le 18 août 1682, par Mgr de Fireux, évêque et Comte de Toul. En vertu de cette sentence, le moulin Trélin, sis à Gonaincourt, était rendu à Alexis de L'Isle qui, comme témoignage de sa reconnaissance et de son amitié pour les Religieuses, leur accorda le droit de faire moudre, à ce moulin, tous les grains nécessaires à leur maison.

Aussitôt débarrassées de ces tracasseries judiciaires, les Annonciades organisèrent leur établissement et en firent construire la chapelle. La maison devint prospère, car, en 1754, environ soixante ans après sa fondation, elle comptait trente-cinq religieuses indépendamment des portières et des servantes. En cette même année, elles achetèrent des héritiers de la famille Bourguignon, un jardin de la contenance de deux journaux (1½ hectare) situé au-dessous du leur, de l'autre côté de la rue dite *sous les murs*. Elles le firent clore de toutes parts, et une voûte, pratiquée sous le chemin, leur en rendait l'accès facile depuis les terrasses supérieures sans être vues du public, ainsi que l'exigeaient leurs Statuts.

Cet établissement subsista jusqu'en 1792, époque à laquelle il fut évacué après cent dix ans d'existence. Les Religieuses, alors au nombre de trente-deux, possédaient, outre leurs immeubles, un capital de 147,000 francs placés sur cent soixante-trois individus de la région, en rentes cinq et quatre pour 100.

Reprenons maintenant la suite de notre généalogie de la famille de Roncourt.

Jean-Baptiste de Roncourt, fils aîné de René de Roncourt lui succéda, en 1656, ainsi qu'on l'a vu précédemment, comme Sénéchal, Gruyer et Receveur des Sénéchaussées de La Mothe et Bourmont, Mayeur, Gruyer et Receveur de la seigneurie de Colombey.

Il avait d'abord suivi Son Altesse le duc de Lorraine, en qualité de Cavalier de la compagnie de ses chevaux-légers, de lieutenant de cavalerie et de capitaine d'Infanterie.

Il était Seigneur de Roncourt, Suriauville, Haraucourt, Beljean et Conseiller du Roi.

En 1660, Jean-Baptiste de Roncourt étant gravement malade à Saint-Mihiel, la charge de Sénéchal lui fut enlevée et donnée, par Lettres de Provision de Son Altesse, du 28 mars 1661, à Gaspard du Puy, ci-devant Lieutenant-Colonel de cavalerie. Ces Lettres ayant été présentées au Baillage pour y être lues et entérinées René de Roncourt, malgré les difficultés survenues avec son fils, vint s'y opposer au nom de ce dernier et obtint de Georges de Maimbourg, Conseiller d'Etat de Son Altesse et Maître des requêtes ordinaires de son *Hostel*, la révocation de ces Lettres, en juillet 1661.

Les fonctions de Sénéchal furent rendues à Jean-Baptiste de Roncourt qui devint alors Sénéchal en titre.

Il avait épousé, en 1659, Christine Joly, fille de.... Joly, avocat au Parlement et de Catherine Barrois.

De ce mariage, sont issus :

1^o Charles-François, né à Bourmont, le 5 décem-

bre 1660; il eut pour parrain Charles Héraudel, Prévôt des chanoines du Chapitre de La Mothe ;

2° Barbe, née aussi à Bourmont, le 24 décembre 1661 ; sa mère succomba en lui donnant le jour. Elle eut pour marraine Barbe Sarrazin, sa grand'mère et épousa, le 11 juin 1685, Richard de Serocourt, chevalier, comte de Romain-sur-Meuse ; elle était assistée, à son mariage, par son père et Antoine de Roncourt, Ecuyer, seigneur de Malaincourt, son oncle.

Jean-Baptiste de Roncourt se remaria, en 1662, avec Marie Niel, fille de Claude Niel, Conseiller au Présidial de Vitry, qui lui donna cinq enfants tous nés à Bourmont, savoir :

1° Mathieu-Joseph, né le 26 octobre 1666 ; il eut pour parrain Mathieu de Rousselanges, Procureur général des Chambres et Comptes de Lorraine et pour marraine Dame Anne de Lestre, épouse de M. Nicolas du Bois (*famille du Bois de Riocour*), Conseiller d'Etat de Son Altesse et de sa Cour souveraine de Lorraine et Barrois.

2° Claude, né le 26 octobre 1667 ; il mourut le 29 mars 1668 et fut inhumé à l'église de Bourmont devant l'autel de Saint-Joseph ;

3° Jean-Baptiste, né le 27 mai 1668 ; il eut pour parrain Jean-Baptiste Collin d'Aingeville, Lieutenant général au Baillage du Bassigny et pour marraine Gabrielle de Roncourt ; à l'âge de vingt-quatre ans, ce jeune homme était Capitaine au régiment d'Orléans ;

4° Anne-Marie, née le 17 février 1670 ; elle eut pour parrain Jean de Thumery ;

5° Enfin, Anthoine, né le 28 avril 1671 ; il eut pour parrain Anthoine de Roncourt, son oncle et pour

marraine Françoise de Sérocourt, épouse du sieur d'Hacourt. Il était Sieur de Suriauville et on le désigne sous le titre de *Major*. Il est mort à Bourmont, le 31 mai 1714 à l'âge de quarante-trois ans. *C'était, dit son acte de décès, un jeune homme d'une vertu singulière, d'une piété solide et que l'on doit surnommer, à juste titre, le père charitable des pauvres.* Il fut, suivant l'intention de ses parents, inhumé dans la chapelle de Jésus-Marie-Joseph de l'église Saint-Florentin, lieu de sépulture de ses ancêtres, en présence du Sieur de Roncourt, Ecuyer, seigneur dudit lieu, Sénéchal de La Mothe et Bourmont, son frère, du sieur de Brégonval, seigneur en partie de Graffigny-Chemin et d'une quantité d'autres de ses parents et amis.

On ne peut préciser la mort de Jean-Baptiste de Roncourt, on sait seulement qu'il vivait encore en 1693. Son épouse, Marie Niel, mourut à Bourmont, le 17 décembre 1711, âgée de quatre-vingt-deux ans ; elle fut inhumée au caveau de l'église Saint-Florentin. Elle avait fondé, par testament notarié, en date du 15 février 1708, au couvent des Trinitaires de Bourmont, deux messes hautes de *requiem* dont l'une devait être chantée le 1^{er} mars de chaque année, jour anniversaire de la mort de son mari, et l'autre le jour anniversaire de la mort de son mari, et l'autre le jour anniversaire du décès de la fondatrice.

Charles-François de Roncourt, fils aîné de Jean-Baptiste de Roncourt et de Christine Joly, sa première femme, naquit, comme on l'a vu, le 5 décembre 1660.

En 1693, il est désigné comme Ecuyer et Seigneur de Roncourt ; en 1697, comme Ecuyer, seigneur du

dit lieu et Suriauville, Conseiller du Roi, Prévôt en la prévôté royale de Bourmont, ville où il demeurerait; en 1707, il est Sénéchal de La Mothe et Bourmont et seigneur desdits lieux, enfin, en 1712, on le désigne comme Ecuyer, seigneur de Roncourt, Suriauville, Aingeville, Malaincourt dont il est patron de la chapelle Sainte-Marie-Magdeleine, Mayor et Gruyer de la seigneurie de Colombey.

Vers 1693, il épousa Anne Le Blanc de laquelle il eut huit enfants, tous nés à Bourmont, savoir :

1° Anne née en 1694, morte en 1710, à l'âge de seize ans; elle fut inhumée à l'église Saint-Florentin de Bourmont dans le caveau de sa famille;

2° François-Antoine, né le 16 mars 1697; il eut pour parrain Anthoine de Roncourt, Ecuyer, seigneur de Suriauville et pour marraine Anne de Chérissey, veuve de Messire François de Sérocourt. Il devint seigneur du fief de Malaincourt, comme légataire de feu le sieur Anthoine de Roncourt, dit le Major;

3° Marie-Gabrielle, née le 13 mai 1698; elle eut pour parrain Richard-Gabriel François, comte de Sérocourt, seigneur de Romain-sur-Meuse et pour marraine, Dame Marie Niel de Roncourt;

4° Charlotte-Françoise, née le 19 mars 1700;

5° Marie-Thérèse, née en 1702 et décédée en 1709;

6° Marie-Françoise, née le 12 octobre 1708, décédée le 18 novembre 1709;

7° Marie-Charlotte, née le 11 novembre 1709; elle eut pour parrain Jean-Baptiste-François, comte d'Aspremont et pour marraine Charlotte de Sérocourt de Romain-sur-Meuse, fille de Richard de Sérocourt;

8° Enfin Catherine-Elizabeth, née le même jour que la précédente : elle eut pour marraine Barbe de Sérocourt, comtesse de Romain.

Charles-François de Roncourt mourut vers 1733. Dans sa personne s'éteignit à Malaincourt la famille des Roncourt comme seigneur du lieu (1).

Cette seigneurie passa à Nicolas-François, baron d'Hennequin, comte de Curel et de Fresnel (2), chevalier, Conseiller d'Etat et premier Chambellan de leurs Altesses royales les ducs Léopold I^{er} et François III, grand conseiller de Lorraine et Barrois, grand Fauconnier de S. M. le roi de Pologne, par suite de son mariage avec Catherine-Elizabeth, dernière fille de Charles-François de Roncourt. En sa qualité de seigneur de Malaincourt, il jouissait des droits de *haute, moyenne et basse justice* qui lui furent conférés par Lettres-Patentes de son Altesse royale en date du 13 décembre 1723 (3).

Le comte de Curel habitait Lunéville où il est mort en 1749. Sa veuve vendit, en 1759, la partie du fief de Malaincourt (4) pour cinquante-cinq mille francs

(1) Nous pensons avoir établi, dans cette étude, pour la première fois et d'après des documents entièrement inédits, une généalogie exacte de la famille de Roncourt. Elle pourra servir de rectification à celle qui a été donnée par Dom Pelletier (*Nobiliaire de la Lorraine*) où les degrés sont mélangés et confondus.

(2) Terre érigée en Comté en faveur de M. de Curel par un édit de Léopold I^{er}, duc de Lorraine, en date du 10 décembre 1718.

(3) Les droits de justice du seigneur de Malaincourt s'annonçaient au loin par une potence dressée au midi du village, à mi-côte, à droite du chemin de la *grande voie* qui conduit du village au *grand Etang*.

(4) D'après un Pouillé, le fief de Malaincourt appartenait, en 1749, à Madame la Comtesse de Curel, à M. de La Badie, son beau-frère et Mlle Anne de Brégonval, sa nièce.

et trois cent-dix francs de *Coëffe*, à M. de L'Isle, seigneur de Brainville et Maison forte possédant déjà des terres à Malaincourt provenant de l'acquisition faite par ses sœurs sur M^{me} Mac-Karty qui les avait acquises elle-même sur M. de La Badie, son gendre ; il devint ainsi seigneur de Malaincourt.

L'une de ses filles, Elizabeth Catherine, épousa Dominique-Louis d'Arbois qui devint, par héritage de son beau-père, seigneur de Malaincourt ; ce fut le dernier.

M. d'Arbois était, d'après les personnes qui l'ont connu et avec lesquelles nous avons vécu dans notre jeunesse, un homme d'une grande douceur. Au commencement de la Révolution, alors qu'on ne respectait déjà plus les biens seigneuriaux, ses fermiers lui représentaient souvent qu'il se laissait tout prendre : *Laissez, laissez faire*, leur répondait-il avec douceur, *j'ai une tête à conserver*.

M. d'Arbois eut d'Elizabeth-Catherine de L'Isle cinq enfants : Alexandre, Claude-François, Joseph-Charles, Marthe-Catherine et une autre fille qui épousa M. Le Petit, résidant à Saint-Mihiel.

M. d'Arbois ayant émigré avec ses fils, en 1792, leurs biens furent mis sous séquestre en vertu des lois de l'époque. Mais, en l'an V, le séquestre ayant été levé par une décision de l'Administration centrale de la Haute-Marne, ces biens ont été rendus aux deux filles de M. d'Arbois, Marthe-Catherine, établie alors à Jubainville et la veuve Le Petit représentant sa fille Angélique Le Petit alors à Saint-Mihiel entre lesquelles ils furent partagés par deux commissaires nommés *ad hoc* par l'administration. La veuve Le Petit vendit sa part, le 4 Prairial, an IX, à M. Jaquot

d'Hâcourt, et le reste du fief, d'abord amodié, fut ensuite vendu en détail, en 1806.

Ainsi finirent les Seigneurs et la féodalité à Malaincourt.

Lorsqu'ils habitaient cette localité, ils résidaient à la maison *seigneuriale* dite le *château* comprenant trois chambres basses, cinq chambres hautes et greniers au-dessus, une cave au bout de la cuisine, une grange, une écurie à côté, une cour au devant de la maison et deux autres portées de maisons situées dans la même cour, un jardin potager au devant, le tout joignant Claude Perrin au couchant et le chemin de Graffigny au levant.

Cette maison, reconstruite sur un autre plan, en 1842 et 1843, appartient actuellement à M. Maure, ancien conseiller à la Cour d'appel de Nancy; elle est occupée par son fermier.

Les seigneurs de Malaincourt jouissaient en outre des droits de haute, moyenne et basse justice.

1° Des *droits utiles*, c'est-à-dire des redevances et des services que devaient tous ceux qui occupaient la terre féodale et ceux qui résidaient dans le ressort de cette terre;

2° Des *droits honorifiques*, c'est-à-dire des droits imposés comme prix de rachat de droits plus onéreux et comme une constatation de la souveraineté.

Ils étaient de plus les décimateurs de Malaincourt pour le tiers des grosses dîmes, c'est-à-dire celles du blé, de l'orge, du seigle, du méteil et de l'avoine.

Une autre partie de ces dîmes appartenait, depuis 1362, aux chapitres de Ligny et de La Mothe et le reste aux curés de Graffigny depuis un temps immémorial.

Malaincourt, le 15 juin 1888.

V. PARISEL,

Ancien instituteur, Membre correspondant des Sociétés historiques et archéologique de Langres, des Lettres, des Sciences, des Arts de Saint-Dizier, d'Agriculture de l'arrondissement de Chaumont.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LANGRES

A l'occasion du 1^{er} janvier dernier, M. Babelon, bibliothécaire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, Membre correspondant de la Société, a été nommé Officier de l'Instruction publique.

CONCOURS BAROTTE. — On se rappelle que le dernier délai d'envoi pour les œuvres soumises à ce concours était fixé au 1^{er} janvier ; la Société est donc aujourd'hui en possession de tous les manuscrits et volumes présentés. Le nombre des travailleurs qui prennent part cette année au concours est beaucoup plus considérable qu'en 1884. On ne compte pas moins de quatorze concurrents et parmi eux, cinq

à six ont envoyé des ouvrages qui semblent pleins d'intérêt et qui ont, à coup sûr, exigé de patientes et laborieuses recherches.

La salle de la bibliothèque du Musée était jusqu'à ce jour le lieu de réunion des Comités de lecture pour les Concours ; par suite des démolitions occasionnées par l'établissement du marché couvert, cette salle vient d'être supprimée, et on fait en ce moment une nouvelle salle destinée à la remplacer. Ceci sera sans doute la cause d'un certain retard dans les travaux du Comité, et le rapport sur le concours ne pourra pas être publié dans les délais primitivement fixés. En ce moment, six des ouvrages présentés sont déjà entre les mains des Membres de la Commission d'examen.

Il existait dans les cartons de la Société un bon nombre de gravures et dessins, dont plusieurs avaient un grand intérêt artistique, mais qui, par suite du manque d'espace, ne pouvaient être livrés à la connaissance du public. Pour parer à cet inconvénient, la Société vient de faire construire sur le modèle de celles du Musée du Louvre, une colonne porte-gravures. Lorsque les travaux d'aménagement du Musée permettront au public de visiter les galeries, il pourra maintenant admirer les belles estampes de notre compatriote Claude Gillot, les dessins de N. Gillot, Besançon, Bouchardon, des gravures d'Israël Silvestre, Callot, etc. Les artistes sauront apprécier cette heureuse innovation et en tirer profit.

M. Durand, architecte-voyer de la ville a fait don au Musée de deux médailles trouvées dans les démolitions de la rue de la Coutellerie.

L'une est une monnaie (moyen bronze) d'Antonia (1).

Tête tournée à droite, avec la légende :

ANTONIA AVGVSTA

Revers : Personnage debout, avec la légende :

CLAVDIVS CÆSAR AVGVSTVS GERM.

L'autre médaille est un jeton en bronze de Louis de Gonzague, duc de Nivernais.

Ecu compliqué des Gonzague de Clèves.

Revers : Le mot Dieu en hébreu, au centre d'un soleil dont les rayons inondent un monument portant la date 1599.

Légende : EXPECTAM IN FERVORE CHARITATIS GRAM.
DNI.

On a trouvé également dans les démolitions occasionnées par l'établissement du marché couvert un bas-relief en pierre mesurant 0^m90 centimètres de hauteur sur 0^m73 centimètres de largeur. Ce bas-relief, qui semble remonter au XV^e siècle, représente à droite saint Didier debout, portant sa tête entre ses mains ; au centre, une chapelle (probablement celle qui lui a été dédiée et qui forme aujourd'hui une partie de l'édifice dans lequel se trouve installé le Musée); enfin, à gauche, une autre sorte de petite chapelle contenant un sarcophage. Ce bas-relief a été déposé dans les galeries lapidaires du Musée.

Ch. R.

(1) Antonia, fille de Marc-Antoine, née l'an de Rome 715 ou 716 (39 ou 38 ans av. J.-C.) mariée à Drusus. Morte empoisonnée, par l'ordre de Caligula, son petit-fils, l'an 791.

La bibliothèque de la Société a reçu les ouvrages suivants :

Recherches sur la porcelaine, par Ch. Lauth et G. Dutailly. Paris 1888 (don des auteurs).

Cette brochure qui est presque un volume, car elle renferme quatre-vingt douze pages d'un caractère fin et serré, renferme sur les porcelaines de Sèvres des renseignements intéressants et surtout des documents scientifiques se rattachant directement à l'art de la céramique.

M. Ch. Lauth a été, comme on le sait, Directeur de la manufacture nationale de Sèvres, dont M. G. Dutailly était un des chimistes les plus distingués. Nul mieux qu'eux ne pouvait dès lors traiter les questions dont il est parlé dans cette brochure. Copions quelques lignes de la préface qui indiqueront le but de l'ouvrage :

« Les notes que nous publions sont le résumé de quelques-uns de nos travaux chimiques faits à la Manufacture nationale de Sèvres dans ces dernières années. La plupart de ces recherches ont été suivies d'une exploitation industrielle suffisante pour qu'on puisse considérer comme résolues les questions qu'elles soulevaient. Quelques unes cependant nécessitent un complément d'études ; notre départ de Sèvres nous ayant empêché de les terminer, nous nous sommes décidés à les publier telles quelles, dans l'espoir qu'elles pourront néanmoins être utilisées par les céramistes ou leur servir en tous cas de point de départ pour des expériences ultérieures. »

Si nous ajoutons comme simple document les titres de quelques chapitres : *Sur la porcelaine tendre. — Sur les bleus sous couvertes. — Sur les rouges de cuivre, les flammés et les céladons. — Sur les*

porcelaines dites craquelées, — on verra quel intérêt considérable peut présenter ce travail au point de vue de la céramique.

Les vases de Sèvres donnés par l'Etat au Musée de Langres sont de fabrication récente et ont été exécutés d'après les instructions de MM. Lauth et Dutailly, conformément aux procédés formulés dans leur livre.

Manuel d'Archéologie orientale (Chaldée, Assyrie, Perse, Syrie, Judée, Phénicie, Carthage), par Ernest Babelon, bibliothécaire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale (don de l'auteur).

Le domaine qu'embrasse le présent volume s'étend à toutes les civilisations de l'Orient antique, moins l'Egypte. Il expose l'histoire de l'art chez les Chaldéens, les Assyriens, les Perses avant Alexandre, les Héthéens de la Syrie et de la Cappadoce, les Juifs, les Phéniciens, les Carthaginois. Dans l'ancien monde oriental, il ne se manifeste réellement que deux courants artistiques : celui qui prend naissance en Egypte et celui qui vient de l'Assyrie. Le premier, M. Maspéro l'a étudié et particulièrement mis en lumière dans un des derniers volumes publiés dans la *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts* ; le second fait l'objet du présent volume et vient se placer à côté de l'œuvre de M. Maspéro. Laissant de côté l'Egypte, M. Babelon étudie exclusivement le courant asiatique ; il le prend à son berceau, à Babylone, le suit à Ninive et nous fait assister à ses progrès et à ses transformations pendant toute la durée de la monarchie chaldéo-assyrienne. Bientôt le courant déborde et franchit de tous côtés les limites du bassin du Tigre et de l'Euphrate.

phrate : d'une part en Perse, il envahit les palais de Suze et de Persépolis où M. Babelon nous fait pénétrer à la suite de M. et Mme Dieulafoy dont il expose les brillantes découvertes; d'autre part, il se répand chez les populations araméennes de la Syrie à Jérusalem et jusqu'au cœur de l'Asie-Mineure. La destruction du temple de Jérusalem, détruit par Nabuchodonosor, reconstruit par Hérode, forme un intéressant chapitre où nous touchons du doigt, pour ainsi dire, le mélange et la pénétration réciproque de l'art égyptien et de l'art assyrien. Les monuments d'architecture ou de sculpture que nous ont laissés les Phéniciens et les Carthaginois nous révèlent de même un art hybride. C'est ce que l'on observe avec M. Babelon, non pas seulement dans les monuments de la côte de Syrie ou dominaient Tyr et Sidon, mais à Cypre, à Carthage, à Gadès en Espagne, et partout où les hardis navigateurs phéniciens avaient établi leurs comptoirs.

C'est donc avec un intérêt toujours grandissant qu'on suivra l'auteur de ce livre nous montrant l'art asiatique sous toutes ses formes : architecture, sculpture, peinture, céramique, bijouterie, glyptique, non seulement en Chaldée et en Assyrie, son pays d'origine où il s'épanouit à son aise, mais dans ses multiples ramifications chez les nations voisines où il se heurte à son rival et subit des interprétations étrangères, jusqu'au jour où la Grèce recueille le flambeau des arts de la main défaillante de l'Orient.

Deux cent trente-cinq dessins, la plupart exécutés par un artiste d'un mérite éprouvé, M. Wallel, éclairent le texte de M. Babelon et contribuent à faire du présent volume un des plus achevés de la *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts*.

Ch. R.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE**DE LANGRES**

Dans la séance du 1^{er} juin 1889, sur la proposition de MM. l'abbé Louis et Ch. Royer, M. Poinso, de Balesmes, a été nommé membre correspondant de la Société.

Monsieur Henry Révoil, architecte à Nismes, membre correspondant de la Société, a été nommé membre associé de l'Académie royale des Beaux-Arts de Belgique, en remplacement de feu Monsieur Questel.

Par arrêté ministériel, en date du 14 juillet 1889, M. Arthur Daguin, homme de lettres, Membre correspondant de la Société, a été nommé Officier de l'Instruction publique.

Le 9 juillet 1889, la Société a tenu pour la première fois sa séance dans la nouvelle salle de la bibliothèque. Cette salle beaucoup plus spacieuse que celle où les membres se réunissaient jusqu'alors, est parfaitement éclairée par quatre fenêtres. Il sera donc facile de consulter maintenant les riches documents que possède la bibliothèque de la Société.

Plusieurs dons intéressants à signaler. La Société a reçu :

1^o De M. Beligné, trois gravures enseignes d'anciens couteliers langrois. Ce sont celles de MM. Beligné, Humbert et Ménassier.

M. Beligné a donné en outre la liste originale des couteliers de Langres en 1768. Une notice plus détaillée sera publiée à ce sujet dans le prochain *Bulletin*.

2^o de M. Pingenet une gravure ; armes de Mgr Duvoisin, évêque de Nantes. Comme on le sait, Mgr Duvoisin est né à Langres le 19 octobre 1744. Il fut sacré évêque le 1^{er} août 1802 et est décédé à Nantes le 9 juillet 1813. Mgr Duvoisin était baron de l'Empire, conseiller d'Etat, aumônier de S. M. l'Empereur, officier de la Légion d'honneur et Grand-Croix de l'ordre impérial de la Réunion.

3^o Madame Carbo, née Mugnier, a fait don, par testament, au Musée de Langres, d'une fort belle pendule Louis XV. Cet intéressant objet d'art prendra place dans les salles de tableaux qui contiennent déjà plusieurs meubles anciens fort remarquables.

Dans les travaux exécutés à Langres pour l'emplacement du marché couvert, les ouvriers ayant atteint une profondeur de 3^m90 ont mis à découvert une mosaïque fort intéressante et d'un excellent style. Elle mesure 1^m55 sur 1^m65 et formait la partie centrale d'un appartement. Le reste du pavage était en béton, orné de cubes de marbre noir placés à égale distance les uns des autres (0^m10 cent. environ). Ces cubes mesurent trois cent. de côté. Quant à la mosaïque elle-même elle est composée de cubes mesurant un centimètre. Ils sont en marbre blanc, noir, rouge, gris et ocre. Le dessin représente des cubes en perspective sur tout l'ensemble du travail ; comme bordure, un large entrelas, séparé du dessin central et de l'extérieur par des lignes alternativement blanches et noires. Cette mosaïque, par la pureté de son dessin et sa belle exécution, fait supposer qu'elle remonte aux premiers siècles de notre ère. Elle est malheureusement fort dégradée sur un côté, mais les parties intactes, après un travail difficile et minutieux, ont pu être transportées au Musée dans la galerie lapidaire.

On a trouvé en outre sous la mosaïque un stylet en ivoire et une médaille, petit bronze, à l'effigie de Tibère.

Une autre trouvaille, qui se rapporte plus directement à l'histoire de Langres, c'est celle d'une très grande quantité de cadavres enterrés derrière l'abside de l'église Saint-Didier, transformée aujourd'hui en Musée. A quelle époque remontent ces squelettes ? A première vue, tous ces ossements sem-

blent appartenir à la même époque ; mais on sait combien certains terrains conservent bien les os, et ce qui prouve qu'on rentre ici dans ce cas, c'est qu'on a trouvé à 0^m20 centimètres au-dessous de la mosaïque, d'autres ossements humains aussi bien conservés que ceux trouvés à un mètre de la superficie du sol ; or il y a entre eux une différence de profondeur de près de 3 mètres, et par suite de l'existence de la mosaïque, il est matériellement impossible qu'ils aient été ensevelis en même temps. D'autre part, il n'y a aucune trace de cercueil en aucun point ; si le bois s'était détruit totalement, chose difficile à admettre, tout au moins retrouverait-on ces clous de toute forme et de toute grandeur qui caractérisent les anciens cimetières. Enfin, si nous considérons les têtes (elles sont extrêmement nombreuses), il est facile de remarquer à l'inspection des dents, que la très grande majorité d'entre elles appartenait à des adultes ; aucune tête d'enfant. Voilà qui tendrait à première vue à faire croire à un ensevelissement à la suite d'un combat. Mais sans oublier les nombreuses guerres et les nombreux sièges que Langres a supportés, il est bon de faire des réserves ; car on est trop porté à penser que nos pères mouraient tous les armes à la main et à voir dans le premier cadavre venu les suites des guerres de César ou d'Attila.

En effet, par suite des recherches faites par M. Petitot, économe des hospices, nous savons qu'un emplacement situé entre les bâtiments de l'hôpital Saint-Laurent (aujourd'hui hôpital militaire) et l'église Saint-Didier, a été pendant longtemps le cimetière de l'hospice.

L'hôpital Saint-Laurent s'appelait autrefois hôpital Saint-Mammès ; il a été fondé en 1201 et on peut

voir aux archives de Langres plusieurs pièces importantes qui le concernent, notamment le testament d'Antoine Erard, écuyer, qui en 1483 (liasse 783) fait des donations aux hôpitaux de Saint-Mammès et de Saint-Nicolas. De 1740 à 1780, soit pendant une période de quarante ans, il a été fait dans le cimetière 662 inhumations. Avant cette époque, et peut-être dès la fondation de l'hospice, les décédés à l'hôpital étaient également inhumés dans cet emplacement ; mais il existe des lacunes considérables dans les cahiers de décès, et il n'a pas été possible de fixer, même approximativement, le nombre des inhumations faites avant 1740. Les premières notes retrouvées remontent à 1673.

L'hôpital Saint-Mammès recevait les militaires en grand nombre ; tous les blessés dans les combats des environs, ou les malades fournis par le passage des troupes, y trouvaient un asile. Ils entrent pour les deux tiers environ dans les inhumations faites au cimetière de l'hôpital, d'après les registres consultés. Nous avons donc lieu de penser qu'au moment des guerres des Anglais, des guerres de religion, et des invasions des Croates, les inhumations des militaires ont été extrêmement nombreuses ; c'est ce qui explique pourquoi, parmi les têtes retrouvées dans les fondations du marché couvert, un grand nombre portent toutes leurs dents et appartenaient à des hommes dans la force de l'âge.

La ville de Saint-Dizier vient de publier le catalogue de son Musée. Ce catalogue, imprimé par la maison Henriot et Godard de Saint-Dizier, porte

pour titre : *Catalogue du Musée municipal fondé en 1881 par la Société des lettres, des sciences, des arts, de l'agriculture et de l'industrie de Saint-Dizier.*

Il renferme trente-cinq numéros pour la peinture, douze numéros pour les portraits historiques, seize numéros pour les dessins, aquarelles et pastels, trente-sept numéros pour les gravures et lithographies et enfin quatorze numéros pour la sculpture. Le Musée a en outre reçu de l'Etat un certain nombre de moulages exécutés d'après des antiques du Musée du Louvre.

Ch. R.



CONCOURS J. BAROTTE

R A P P O R T

de la Commission de lecture sur les ouvrages
présentés au Concours

(Séance du 1^{er} juin 1889)

Le 1^{er} mars 1878 mourait à Brachay notre regretté confrère, M. J. Barotte, laissant, avec le souvenir d'une grande érudition, des collections précieuses pour le département de la Haute-Marne, et un legs dont la Société historique et archéologique de Langres a la mission de distribuer les arrérages en

prix à des travaux intéressant notre histoire locale. C'est pour la seconde fois, depuis le décès du généreux et savant donateur, que la Société a dû ouvrir le concours prévu par ses dispositions testamentaires; et, le 25 juin 1888, elle l'annonçait dans son *Bulletin* et dans les Revues et journaux de la région. Au 1^{er} janvier 1889, date de la clôture du concours, la Société se trouvait en possession de nombreux travaux imprimés ou manuscrits, dont l'étude était confiée tout d'abord à une Commission de lecture, composée spécialement pour la circonstance. Voici les conclusions qu'elle a l'honneur de soumettre à la réunion plénière de la Société, avec les motifs à l'appui.

Avant d'entrer dans l'exposé de son travail, votre Commission croit nécessaire de faire tout d'abord une observation importante, et à laquelle la Société s'associera certainement. Le rôle de juges, dont nous investit le testament de M. J. Barotte, est un rôle que nous n'avons point souhaité; et, s'il fallait prendre cette expression à la lettre, nous nous refuserions à l'accepter. Nous n'avons pas la prétention d'avoir une compétence plus grande que celle de nos honorables correspondants: la plupart sont nos collègues et nos amis, plusieurs sont des maîtres, non pas du gai savoir, mais de la science historique, et des maîtres dont les preuves sont faites. Nous n'entendons par conséquent pas être autre chose avec eux que des égaux, que les circonstances ont appelés à les lire avec une impartialité scrupuleuse; et qui ont à apprécier, non pas les hommes, à Dieu ne plaise, mais seulement quelques unes de leurs œuvres. C'est un principe de notre droit que le législateur applique à certaines catégories d'inculpés, qu'ils doivent être

jugés par leurs pairs, et il leur donne les jurés. Ici il n'y a pas d'inculpés, tant s'en faut, encore moins de crimes, mais nous ne voulons pas déroger aux règles de notre droit public, et les écrivains qui ont bien voulu nous envoyer leurs travaux seront en présence de leurs pairs, et de pairs désireux de rendre bonne justice. Ceux-ci du reste sont désintéressés, car ils ont eu soin d'exclure leurs propres travaux. Ils ne peuvent, à la vérité, ignorer tout à fait les noms des auteurs de tous les ouvrages qui leur sont transmis : car plusieurs sont imprimés, et il est tels manuscrits dont les auteurs n'observent pas la loi de concours, l'incognito, sans doute parce qu'ils ont confiance en notre loyauté. Or cette loyauté est absolue, quoique non sans appel. Au surplus il y a au-dessus de nous l'opinion publique, à laquelle on a toujours le droit d'appeler, sauf quelque fois à la trouver muette ou à en recevoir des réponses inattendues.

Votre commission avait le devoir de ne point perdre un seul instant de vue les conditions du concours. Qu'il nous soit permis de les rappeler ici. Sont admis au concours les travaux historiques ou archéologiques sur le Département de la Haute-Marne, qui ont été publiés depuis le 1^{er} janvier 1884, ou qui ont été composés depuis cette époque et sont encore manuscrits. Il n'en est aucun parmi ceux qui nous ont été envoyés qui ne se trouve dans les conditions des délais réglementaires, et nous n'avons à vous proposer de ce chef aucune exclusion préjudicielle. Nous n'en aurons pas à vous proposer non plus à d'autre titre. Nulle œuvre poétique ou purement littéraire ne s'est égarée parmi eux. Ce n'est pas que nous ne soyons disposés à accueillir avec empressement tout ce qui fait honneur au pays et à ses enfants. Quelle Société n'a

pas son rêve de décentralisation intellectuelle ! Mais le genre de beau qui convient à nos études, c'est surtout d'être clair et vrai. Une certaine sévérité ne leur messied pas. C'est du reste peut-être plus le génie langrois, un peu rude, comme son sol que le laboureur cultive sans avoir le temps de l'admirer, plus jaloux de preuves, même laborieusement cherchées, que des charmes du style, et même un peu dédaigneux de ce qui charme l'oreille ou berce doucement le cœur. Nous ne faisons rien que de l'histoire et encore assez souvent de l'histoire documentaire, qui recueille soigneusement tous les fragments du passé, et fournit ainsi les matériaux à qui voudra faire œuvre d'ensemble, ou même, ce serait notre ambition, à l'histoire générale.

Disons tout de suite, et parce que c'est une histoire comprise et exécutée d'une manière toute spéciale, ce que nous pensons des deux beaux Albums que nous a adressés M. Hector Guiot, professeur à Chaumont. C'est l'histoire du Département écrite au crayon, mais avec quel crayon ! Je n'en connais pas de meilleur, et qui en connaît de meilleur que celui de M. Hector Guiot ? Cinquante dessins, à la sanguine, à la mine de plomb, à l'aquarelle, enlevés avec une facilité et un brio depuis longtemps admirés ici et au Salon, et qu'on admirait à l'Exposition de blanc et noir de 1888 ! Châteaux, Abbayes, Églises, Monuments de tout genre et de toutes les époques, les voilà sous nos yeux. C'est la vieille tour, lourde et massive, de Hautefeuille ; c'est l'église Saint-Agnan ; c'est la chapelle Saint-Roch, si singulièrement égarée au milieu des bois de sapins ; c'est la Vierge de Blécourt, au pied de laquelle le sire de Joinville allait prier en partant pour la Croisade ; c'est l'Église

en ruines de l'Abbaye de Septfontaines ; ce sont les anciennes Portes de Langres, qui virent tant de fois passer les milices langroises ; c'est la Porte de Montsaugéon, un des rares témoins de ces châteaux forts, célèbres autrefois dans nos épouvantables guerres de frontières, et que les fidèles Langrois devaient raser, dès que la forte main d'Henri IV se mit à faire régner une paix nécessaire.

On voudrait citer tous les noms. La fidélité de la reproduction est parfaite, et c'est fort à propos, car ces monuments sont, — le dessin en fait foi — depuis longtemps marqués par le marteau du temps, comme les vieux chênes par celui du forestier. Plusieurs ont péri, les ruines même périssent, et d'autres périront bientôt, faute d'une main intelligente et protectrice qui consolide et restaure leurs murs branlants. Puisse M. Guiot en avoir fixé le souvenir ! Une courte légende accompagne chaque planche. Mais la légende, même celle-là, ne prétend pas être l'histoire ; M. Guiot a une autre manière de l'écrire, sa manière à lui. Nous ne dirons point que, telle qu'il l'a écrite, elle sort des conditions du concours ; mais, comme elle est avant tout artistique, il a semblé à votre Commission qu'il fallait à cette œuvre une récompense qui répondît plus particulièrement à son genre de mérite, et elle vous propose de lui décerner, en dehors de la fondation Barotte, une médaille de vermeil.

Nous disons adieu, non sans regret, à ce délicieux crayon pour revenir à des travaux où la main de l'ouvrier n'est plus armée que de l'instrument commun à tout écrivain, la plume. Mais la plume, elle aussi, est intelligente et laborieuse. Elle a même parfois

quelque ambition. Le manuscrit (1) de M. Marchal, instituteur à Pouilly, cache entre ses feuillets quelques essais de dessins à la plume de nos vieux monuments gaulois ou gallo-romains : la Pierre-Alot, la Haute-Borne, la grotte d'Eponine et de Sabinus, si tant est que l'auteur soit bien renseigné, des fragments de mosaïque de Dampierre, etc., même des silex. Le texte se partage entre les antiquités gauloises et les antiquités romaines, et donne quelques détails sur les découvertes de ce genre faites dans un certain nombre de communes. Il y a lieu de féliciter ce jeune maître du goût dont témoignent ses travaux, de l'émotion même qui le gagne à la vue de ces pierres qui n'ont pas encore dit tous leurs secrets. N'est-ce pas là un signe de vocation qui nous promet un archéologue de l'avenir ? Nous ne lui reprocherons pas la complaisance avec laquelle il s'arrête à certaines communes, l'amour filial a le droit d'exagérer un peu. Mais ce n'est qu'un essai. Il reste bien des localités dont M. Marchal ne dit rien et dont il y aurait beaucoup à dire ; des tumulus, fouillés et étudiés minutieusement, qu'il ne connaît pas encore ; des travaux nombreux qui ne lui ont pas été signalés, et qu'il pourra facilement trouver ou au moins dont il trouvera la trace dans les publications de notre Société. Qu'il nous permette de lui recommander aussi la défiance au sujet de certaines appropriations de noms latins à nos noms modernes, de certaines affirmations qui ne sont pas encore devenues définitives. La fameuse inscription de la Haute-Borne du Châtelet a provoqué bien des hypothèses, dont quelques unes de haute fantaisie, mais le problème ne

(1) *Antiquités gauloises et romaines de la Haute-Marne*, par P. P. Marchal, instituteur, 1888, 196 p. manuscrit.

serait-il pas insoluble ? Ceci dit pour dégager notre responsabilité, nous faisons des vœux pour que notre jeune chercheur ne dépose ni la plume, ni la pioche, et hésite moins à faire appel aux connaissances acquises et à la bonne volonté de ses aînés.

Si nous avons à suivre l'ordre chronologique, nous devrions vous entretenir tout de suite, malgré la différence incontestable des sujets, de deux études qui se réfèrent aux premiers siècles de notre ère. Nous entrons avec elles en plein christianisme. L'une a pour titre : « *Nouvelle Etude sur l'origine langroise des Saints Jumeaux*. (1) » L'auteur, M. l'abbé Toussaint, curé de Cohons et notre correspondant, naturellement ému de certains doutes émis récemment dans les actes de Saint-Bénigne et dans le *Bulletin critique*, non pas sur l'existence, que personne ne conteste, mais sur l'origine des saints Jumeaux, s'est attaché à démontrer par divers moyens que les trois frères sont véritablement enfants de ce pays. L'opinion qu'il défend a l'avantage d'être en possession, et chacun sait que *melior conditio possidentis*. Elle a l'avantage aussi d'avoir eu déjà pour tenant, M. l'abbé Bougaud, mort cette année même évêque de Laval. qui publiait en 1859 une étude bien connue sur S. Bénigne et les saints Jumeaux. Notre érudit langrois appuie spécialement sur les monuments locaux, la crypte de l'église de Saint-Geosmes dont il essaie de déterminer la date, et ce qu'il appelle le Martyrat, savoir cette éminence qui supporte la croix du cimetière, et qu'il croit être un tumulus chrétien, élevé au second siècle pour recouvrir les restes des saints Jumeaux. Il regrette et nous aussi, quelques

(1) 55 p. Mss.

réserves qu'il y ait lieu de faire sur certaines opinions, à propos d'incinérations, de tumulus, etc., que le P. Van Hoof et M. l'abbé Duchene n'aient pas visité Saint-Geosmes. Les Martyrologes et la Liturgie lui fournissent d'excellents arguments, peut-être meilleurs que cette tradition locale dont les témoignages recueillis par lui sont bien modernes : on en pourrait recueillir de semblables par exemple sur la grotte de Sabinus, et on sait qu'il faudrait s'en défier. Enfin il incline à croire, avec M. Bougaud, que les actes grecs, le seul appui de la doctrine adverse, ont été fabriqués postérieurement aux actes latins, et peut-être en Gaule, par une main peu orthodoxe et à coup sûr peu loyale. Nous savons que ce travail doit être prochainement imprimé, mais avec des modifications importantes qu'une étude plus attentive a inspirées à son auteur. Nous y applaudirons de grand cœur, désireux que nous sommes de conserver entières toutes nos gloires, et surtout de les voir défendre par une critique sûre et une érudition de bon aloi.

Cette époque lointaine a été étudiée aussi par M. Roussel, — que n'a-t-il pas étudié ? — dans une brochure sur les premiers Evêques de Langres (1). M. Roussel raconte l'histoire des dix prélats qui ont occupé le siège de Langres au VI^e siècle, et essaie de fixer les dates de l'épiscopat de ceux qui les précèdent. La première partie de sa tâche était facile, avec Grégoire de Tours pour guide (*Hist. des Francs*, L. 5, ch. 5); d'autant que le célèbre historien était petit-

(1) *Etude historique sur les premiers Evêques de Langres*, par l'abbé Roussel, curé de Vauxbons. 1 v. in-8^e, 146 pages. Langres, 1886, Rallet-Bideaud.

filz de Grégoire de Langres, et qu'il écrivait un peu les annales de sa famille. Il est inutile d'ajouter qu'elle est intéressante : les récits de Grégoire le sont toujours, et il y a tel épisode, celui d'Attale et de Léon, par exemple, qui le serait encore, même s'il n'était pas bien raconté. La seconde partie est plus laborieuse. Depuis Vignier au moins, on fait remonter au 2^e siècle la fondation du siège épiscopal de Langres. M. Roussel la fait remonter seulement à l'époque de Constantin : c'est de l'histoire refaite. Il y a des hommes et des choses qui n'aiment pas à être rajeunis, et dans l'espèce M. Roussel se heurte un peu à l'orgueil local, qu'on prend quelquefois pour du patriotisme, à de bonnes raisons, et à Dom Charnard, qu'il prend à partie avec une vivacité de savant, pour cette opinion que le docte Bénédictin embrasse, dans son livre sur les églises du monde romain pendant les trois premiers siècles, que tous les sièges épiscopaux étaient établis avant l'an 280. Nous voudrions presque que M. Roussel ait tort, sans oser cependant le lui donner tout à fait ; mais nous nous résignons d'avance à la vérité quand elle nous sera bien démontrée.

Le même infatigable écrivain nous a envoyé d'autres travaux encore. Ce sont des notes sur « *Les Templiers du Diocèse de Langres, à l'époque de leur suppression* (1), » notes intéressantes, et qui feraient bien venir de Philippe le Bel celui qui les a fournies, si Philippe-le-Bel pouvait les lire ; des renseignements sur l'évêque constitutionnel Vandelaincourt (2) et enfin

(1) *Revue de Champagne et de Brie*, juin et juillet 1884.

(2) *Revue de Champagne et de Brie*, octobre 1888.

une *Nouvelle Etude sur le Diocèse de Langres et ses Evêques* (1), dont il nous a fait tenir les épreuves. Ce dernier ouvrage est le plus important. La première partie (280 p.) n'est autre que l'indication, tome par tome, dans la Patrologie latine, des passages qui peuvent présenter quelque intérêt pour les saints, les évêques, et les établissements religieux de ce Diocèse. Quelquefois ce sont de courtes citations textuelles. L'auteur a pu s'aider des tables si complètes de l'édition Migne, à laquelle ses indications se réfèrent ; toutefois cela peut bien avoir quelque utilité de les réunir dans un volume maniable. La seconde partie reproduit divers catalogues d'évêques, qui serviront à qui voudra étudier les deux ou trois points sur lesquels il y a désaccord pour en établir la liste définitive. On ne peut méconnaître dans toutes ces publications de M. l'abbé Roussel une grande somme de recherches ; et il ne s'étonnera pas, malgré sa modestie bien connue, si nous rendons un hommage absolu à son amour du Diocèse de Langres, à son activité persévérante et que les années ne ralentissent pas, à son désintéressement. Mais il s'étonnerait de se voir louer sans réserve. C'est une tâche ingrate de remuer les questions les plus discutées, et M. Roussel sait, hélas ! qu'il n'a pas encore convaincu ou persuadé tous ses contradicteurs.

Les Evêques de Langres occupent nécessairement la grande place dans le passé de ce pays. Le grand feudataire, qui ne relevait de personne que du roi de France, et qui recevait l'hommage du Duc de Bourgogne et du Comte de Champagne, et parfois le reçut

(1) 1 vol. in-8°, 450 pages. Langres, Rallet-Bideaud, 1889.

du Roi lui-même ; le Duc de Langres ; le Pair de France qui occupait le 3^e rang au sacre des rois, et assez souvent avait le pas sur l'archevêque de Lyon, son métropolitain ; le chef d'un des Diocèses les plus étendus et les plus populeux, se place au centre de tous les événements. Aussi l'histoire de nos Évêques exerce-t-elle une fascination inévitable sur quiconque a tant soit peu tourné les feuillets du passé. L'écrivain dont venons de vous entretenir s'y est livré tout entier. D'autres aussi chaque année s'y laissent prendre. Un docteur allemand, le Dr Wurm, a subi le charme et essayé la biographie (1) de l'un d'entre eux, Godefroi de La Roche, évêque de Langres de 1139 à 1162, l'ami et le parent de S. Bernard, et son suppléant à la Croisade que le saint avait prêchée, mais n'avait pu suivre. La figure et les événements sont intéressants à étudier. C'est Bernard qui l'a attiré dans le cloître, et il se plaît si fort dans l'austère solitude de Clairvaux qu'il ne la quitte qu'à regret pour s'asseoir sur le siège épiscopal de Langres, et qu'il y reviendra plus tard, laissant ses dignités, pour y terminer ses jours dans la cellule où vient de mourir Bernard, sinon le plus grand saint, du moins le plus grand homme du XII^e siècle. Et cette rude franchise, cet esprit résolu qui lui viennent du sol natal, la vie du cloître n'en a rien diminué ; il va droit devant lui, et s'il ne réussit pas toujours à faire prévaloir ses projets dans le conseil des princes croisés, du moins il a l'honneur de les avoir conçus et de les

(1) Gottfried Bischof von Langres. Ein biographischer Versuch als Beitrag zur Geschichte des zwölften Jahrhunderts, von Dr. Hermann Joseph Wurm. 1 vol. in-8. 52 p. Würzburg. Bucher, 1886.

exprimer franchement et sans faiblesse. Ce n'est pas sa faute, à son avis du moins, si l'expédition ne réussit pas, car il avait ses vues sur la manière de la conduire ; aussi, de retour en France, le roi ne lui retire pas plus sa confiance que le pape ne lui ménage la sienne. Tout en s'occupant du détail des affaires de son Diocèse, il reste mêlé à tous les grands événements de ce quart de siècle, et, même à Clairvaux où il s'est retiré, le pape va demander encore à celui qui est redevenu le moine Godefroi, de lui prêter le concours de son expérience et de son autorité. Le D^r Wurm a eu l'intuition de ce que cette étude pouvait présenter d'intérêt, même à l'histoire générale, dont cette biographie ne doit être qu'une page détachée. Mais il est difficile, à cette distance, de faire revivre un personnage qui n'a pas eu, comme son maître S. Bernard, le bénéfice de biographies écrites de son temps. Les traits de sa physionomie sont recouverts par le temps et l'oubli, et on comprend que l'histoire, qui aurait pu tenter davantage, se soit imposé seulement la tâche de recueillir et de mettre bout à bout ce qui a survécu de documents concernant sa personne, son administration et son rôle à la croisade et dans l'Eglise. L'ordre chronologique était dès lors indiqué, mais il a ses désavantages. Les faits s'avancent un peu lourdement, comme les soldats pesamment armés de l'antiquité classique, et le défilé en est un peu monotone ; il y a peu de relief pour certains événements, il n'y en a pas pour les personnages ; les vues d'ensemble font un peu défaut, et il reste au lecteur une certaine confusion, dont il a peine de se dégager pour conclure. Des divisions plus nombreuses, avec des titres renfermant d'autres indications qu'une date, l'atténueraient un peu, feraient

pénétrer un peu de jour, et rendraient la lecture plus facile et peut être plus intéressante.

Le Dr Wurm n'a pas, que nous sachions, demandé quoi que ce soit ni à Langres, ni aux Archives de la Haute-Marne, quand il interrogeait un peu partout ailleurs. Rien d'étonnant que son étude soit incomplète. Mais il a eu la bonne fortune imméritée qu'elle tombât par hasard sous les yeux d'un Langrois d'adoption, qui s'est fait son introducteur au pays de Godefroi. M. le chanoine Herscher, Protonotaire apostolique, s'est emparé du livre du Dr Wurm, l'a traduit et complété, et se propose de le publier prochainement. Il lui appartenait à plus d'un titre de se charger de ce travail. La langue allemande, surtout quand elle traite de matières scientifiques ou d'érudition, a des secrets qu'il est bien difficile de deviner à celui qui n'en a pas une connaissance approfondie. Pour bien traduire, il faut d'abord bien comprendre, puis rendre fidèlement et clairement, en un langage correct et qui ne rappelle pas trop le germanisme originel. Or cela était facile à M. Herscher, plus facile qu'à tout autre. La langue allemande est une de ses langues maternelles, et il sait, comme personne, qu'il y a manière de tout bien dire. Cependant le moyen de donner à un texte allemand cette allure aisée, vive, alerte, qui nous charme et nous séduit ! Le traducteur peut bien traduire, c'est son tourment de ne pouvoir transformer ? D'autre part ses fonctions auprès de Mgr Larue, évêque de Langres et successeur de Godefroi, paraissaient lui réserver d'être un peu l'historien de celui-ci. Il a fait, de moitié avec le Dr Wurm, ce que le secrétaire de Godefroi eût dû faire. Nous disons de moitié, et ce sans diminuer les droits de l'écrivain allemand sur sa pro-

priété littéraire, car n'est-ce rien que de lui ouvrir la porte d'un pays, où, seul, son livre n'eût jamais pénétré ? C'est plus encore peut-être d'avoir complété son œuvre en plus d'un point, qu'il s'agisse de rectifications à faire, d'oublis à suppléer, car il n'y a rien à perdre de ce qui nous reste sur ces hommes dont sept siècles et demi nous séparent. L'érudition allemande, à laquelle je rends hommage, aura trouvé encore à s'instruire un peu à notre école. Pourquoi faut-il que, même vêtue de notre belle langue, ce ne soit toujours que de l'érudition ?

Nous avons lu l'histoire d'un évêque du ^{xii}^e siècle, voici celle d'un prêtre du ^{xix}^e : c'est la vie de M. l'abbé Lorain, ancien Supérieur des Séminaires, chanoine de la Cathédrale de Langres (1), écrite par l'abbé Ch. Lorain, chanoine honoraire, aujourd'hui aumônier du Lycée de Chaumont. Les sujets favoris des études qui viennent à nos concours ont ordinairement plus d'un siècle. On s'imagine volontiers qu'il y faut au moins cette distance pour que ce soit de l'histoire, et qu'on doit se reculer d'au moins tout cela pour se mettre au point et pour bien juger et bien dire. Or, si c'était vrai, ce serait décourageant, et il serait interdit à nos contemporains de faire autre chose que classer des dates et des faits, qui serviront à nos arrières-neveux à apprécier les hommes. Heureusement il n'en est pas ainsi. La piété filiale des élèves et du neveu de M. Lorain ne s'est pas arrêtée à ces scrupules, et du reste M. l'abbé Lorain n'a rien à perdre à être raconté et même jugé tout de suite et rien à gagner au bénéfice du lointain. Je n'o-

(1) 1 vol. in-8° xiv-542 p. avec portrait. Dijon, Jobard, 1888.

serai pas dire non plus que les événements auxquels il a été mêlé, et *quorum pars magna fuit*, du moins s'il faut en croire de graves témoignages, ne méritent pas de devenir de l'histoire, si ce n'est déjà fait.

Ce prêtre fut en effet pendant quelques années à la tête des deux Séminaires, et l'homme qui est appelé à remplir ce poste tient dans sa main, avec la formation du clergé, celle des fidèles. L'impulsion qu'il donne se prolonge au loin, et dans l'espace et dans le temps. M. Lorain avait été jugé digne de cette mission par un grand évêque, Mgr Parisi, et il ne fut pas au-dessous de sa tâche. Tout en maintenant l'œuvre qu'il avait à suivre, il fut novateur, et les études théologiques et les études littéraires lui durent d'être à la hauteur de notre temps et de ses besoins. Il les comprenait si bien lui-même, et il mettait tant de zèle et de bonté à y pourvoir que son action personnelle se fit sentir presque à toute une génération. Voué à des œuvres de toute sorte, il s'était même épris de nos frères séparés d'Angleterre, et il travailla pour sa part et non sans quelque succès à faire aboutir le mouvement puséiste, qui jeta tant d'éclat au milieu de ce siècle. Longtemps membre du conseil de nos évêques, il ne tint qu'à lui de devenir évêque lui-même, et, sans rien exagérer, on comprend qu'il ait mérité l'honneur d'une étude biographique. Cette étude, assez volumineuse, mais pas trop pour les admirateurs de M. Lorain, est conçue avec clarté, conduite avec ordre, d'une langue correcte, d'un style facile, d'une lecture aisée, souvent intéressante, soucieuse d'être discrète, mais non quelquefois sans une pointe de malice, enfin pieuse comme il convenait qu'elle le fût. Elle fournira à ceux qui nous suivront des renseignements précis et

pleins d'intérêt sur le mouvement religieux, sur l'administration d'un Diocèse, sur l'éducation du clergé au milieu du xix^e siècle.

Nous revenons aux monographies. Trois points de ce Département ont été étudiés par nos correspondants. Le manuscrit n° 7 est une *Notice sur le Village et la Baronnie de Courcelles-sur-Aujon* (1), par M. Radel. Il faut avouer que le sujet ne prêtait guère à l'éloquence. Courcelles-sur-Aujon est aujourd'hui bien modeste, et ne l'était pas beaucoup moins autrefois. Cependant il avait sa maison forte, avec une tour, des fossés et des murailles, le tout ruiné au xvi^e siècle ; il n'en reste que des caves. La baronnie avait ses fiefs ; le baron, modeste comparse entre les Maisons de Vergy et de Chateauvillain, eut ses luttes, que je n'ose appeler des jours de gloire. Disons, pour être complet, qu'il y eut aussi d'interminables procès, comme c'était la mode autrefois, et à la révolution des scènes étranges ou simplement grotesques, dont l'historien a raison de ne pas nommer les héros. Cette notice a le mérite de se renfermer dans son sujet, ou du moins de n'en sortir qu'avec le fief lui-même, quand il se perd dans le domaine des seigneurs d'Arc ou de Chateauvillain. Les recherches sont consciencieuses ; les documents sont reproduits même trop consciencieusement, une analyse eut souvent suffi, et la postérité n'eut peut-être pas demandé mieux que d'oublier certains procès-verbaux de pêche qui ne prouvent que le désir du narrateur de ne rien laisser s'égarer. L'auteur, qui sait écrire, a trop peu écrit pour l'intérêt et le plaisir de

(1) 215 p. Mss.

ceux qui le liront. Ces observations du reste, n'ôtent rien au mérite d'une œuvre sérieuse, et sur laquelle nous ne voudrions pas qu'on se méprit. Que n'avons-nous le même travail sur chacune de nos communes ! Heureusement, il en est plus d'une pour laquelle ce souhait n'est plus à formuler.

Une région plus favorisée que celle d'où nous sortons est la région qui s'appelait autrefois le Doyenné de Pierrefaite. Fayl-Billot a son histoire, La Ferté a aussi la sienne, et il a été publié une étude sur une période de celle de l'ancien Doyenné de Pierrefaite (1340-1598) (1). N'est-ce pas un travail identique, quoique un peu élargi, que nous envoient MM. Mulson et Briffaut, sous la forme d'une « *Histoire de la vallée de l'Amance et de l'ancien Doyenné de Pierrefaite* (2). »

Si tout n'y est pas nouveau, il y a cependant beaucoup de choses nouvelles, et plus d'un des quarante villages qui forment ce groupe sera flatté de voir exhumer des souvenirs que l'histoire paraissait avoir oubliés. Nos savants correspondants lui prouvent souvent qu'elle n'a pas le droit d'oublier jamais rien. Ils remontent aussi haut qu'ils le peuvent, presque aux temps préhistoriques, au moins gallo-romains, où il est malheureusement difficile de ne rien confondre et d'être à la fois minutieux et précis. La domination des deux premières dynasties a laissé peu de traces en ces régions, et ce n'est pas la faute des chercheurs, s'il faut se jeter un peu à côté pour ne pas laisser une lacune béante. Les Institutions re-

(1) *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres.*
t. 1, p. 378-405, et t. 2, p. 210-249.

(2) 150 p. Mss.

ligieuses, Doyennés, Abbayes, Prieurés, Commanderies, Maladières, leur fournissent d'abondants matériaux. La vie civile est peut-être moins étudiée. La guerre de cent ans amène la peste, les routiers, les Anglais, les Ecorcheurs et les incidents que tout cela peut comporter. De Louis XI aux guerres de Religion ce sont des conflits locaux, des guerres particulières, des fondations pieuses. Puis c'est le protestantisme à Pressigny, les passages des Reitres, encore la peste, la guerre avec la Franche-Comté, et ces misères affreuses dont le journal de Macheret, le curé d'Hortes, nous a laissé le douloureux récit, et qui sont les dessous de la gloire. Les documents abondent, et notre manuscrit s'étend volontiers sur cette époque, d'autant que le siècle qui suivra ne fournit que peu de choses qui vailent la peine d'être dites. Il s'arrête au seuil de la Révolution, soulevant un voile discret sur des faits locaux pour lesquels il semble que l'heure de l'histoire, qui a ses délicatesses, n'ait pas encore sonné. Ce travail a plus d'un mérite, mais il a surtout celui d'être conçu et écrit sans autre prétention que « l'amour de l'histoire et celui de la terre natale. » Il a suivi l'ordre chronologique, et se sent un peu des Annales ou des Chroniques d'autrefois ; et, à cause de cela même, les événements qu'il raconte semblent manquer un peu de lien. Les faits ordinairement se tiennent ensemble tout seuls par la logique qu'on appelle la logique des faits ; mais les petits faits locaux apparaissant ici et là, souvent à de longs intervalles, n'ont point de logique, et ils gagneraient d'être reliés entre eux par quelque artifice, pour que le lecteur nonchalant se laisse charmer à leur récit.

Une localité toute voisine du Doyenné de Pierre-

faite, mais qui n'en faisait point partie, a, comme lui, trouvé son historien. Le manuscrit n° 6 est intitulé : *Notes historiques sur le Bourg et le Prieuré de Voisey* (1), par M. Lacordaire, qui a déjà tant étudié Bourbonne et Coiffy. Le bourg de Voisey n'avait pas, il faut le reconnaître, de titres particuliers à cette heureuse aventure. Il n'avait pas de château-fort, comme Jonvelle ou Coiffy, ni d'abbaye, comme Cherlieu ou Morimond ; il n'était pas chef-lieu d'un Doyenné, du moins autrefois, comme Pierrefaite, ni même du moindre baillage, et ce ne fut que pendant bien peu de temps que l'on dit « le canton de Voisey. » Rien d'étonnant donc s'il lui a fallu attendre jusqu'à nos jours, et si l'auteur, si zélé pour l'histoire et si patriote, de ce manuscrit à titre modeste, peut appeler spirituellement son travail « comme un essartement ou première culture d'une terre nouvelle, qui n'a encore treuvé autre qui y ait porté la main. »

L'histoire d'une localité aussi peu privilégiée du passé est nécessairement un peu ingrate, et il y a d'autant plus de mérite à l'avoir entreprise et menée pendant de si long siècles. Les origines du village, celle même de son nom, sont bien conjecturales, mais comment en serait-il autrement ? César ni Strabon ne fournissent rien de bien formel sur ce point. Le rôle de Voisey dans les douze premiers siècles de notre ère est très effacé. Il apparaît davantage dans les siècles suivants, mais c'est celui d'une victime de nos guerres : c'était un bourg populeux, bon à piller, à proximité de forteresses ennemies, un peu en l'air sur la frontière de Bourgogne, dans le passage de

(1) 2 cahiers, 220 p. avec plan et fac simile.

toutes les armées, et on sait comment la guerre se fit longtemps et comment elle se fait encore. Il est vingt fois ruiné, comme Hortes, mais sans un Clément Macheret pour le raconter. Il paraît même qu'à un moment donné la population dût être reconstituée, et bénéficia en partie d'une émigration de vingt mille Picards « qui, dit l'auteur, apportèrent au village des noms d'origine étrangère et dont longtemps on retrouva la trace. » Nous devons lui laisser la responsabilité de cette affirmation, comme de plusieurs autres, n'ayant pas une confiance aveugle dans quelques uns des nombreux écrits, même des modernes, qu'il a consultés. Du reste, le contrôle n'est pas toujours possible en ces matières. Nous n'osons pas non plus lui faire le reproche qu'on a fait à Pindare, quand il avait à célébrer quelque coureur inconnu, par hasard vainqueur aux jeux olympiques, de se rejeter ailleurs. La tentation est bien forte de sortir de l'histoire particulière, et de verser par exemple dans l'histoire de la forteresse de Jonvelle, en la mouvance de laquelle se trouvait Voisey, dans l'histoire de la Bourgogne, dans celle des luttes pour la réunion de la Franche-Comté à la France. Celui qui lira l'histoire de Voisey aura ainsi l'occasion d'apprendre d'autres choses encore, à moins que l'éditeur de ces notes ne les allège un peu. Il y aurait peut être aussi lieu de revoir certains détails sur l'organisation religieuse et communale à différentes époques, sur l'église qui vaut la peine d'une description architecturale. Au reste rien n'est oublié : les rues, les fontaines, les vignes, les forêts, les champs, les prés y ont leur nomenclature. On a même reproduit une liste des principaux « chefs d'hôtel » en 1753, où les habitants retrouveront avec plaisir

le nom de leurs ancêtres d'il y a un siècle et demi. Il n'y a guère de petits détails dans les monographies de ce genre et on doit savoir gré à celle-ci d'avoir tout pieusement recueilli.

Ce pays si exploré maintenant de l'Amance formait la moindre partie d'une région dont le reste a été moins étudié. Le Bassigny langrois, le vieux *Pagus Bassiniacensis*, avait cependant son droit à l'histoire. Mais la justice, quoique boiteuse, arrive toujours tôt ou tard, et il s'est trouvé quelqu'un pour faire son œuvre, et tenter une *Histoire du Bassigny* (1). C'est le titre d'un volumineux manuscrit qui a dû coûter de longues heures de travail à M. l'abbé Grassot, et qui réunit de nombreux documents sur cette région. Ils y sont classés en quatre parties d'importance inégale. C'est d'abord la géographie physique et politique du Bassigny, question complexe, mais qu'on peut cependant depuis peu traiter avec quelque exactitude. C'est ensuite l'agriculture dans le Bassigny, ce qui eût pu rentrer dans le chapitre précédent. Le chapitre de la vie religieuse est de beaucoup le plus considérable. C'est le détail par catégories de la fondation de divers établissements religieux. Ce sont les grandes abbayes de Morimond et du Val-des-Ecoliers ; celles de Beaulieu, de La Crête, de Vaux-la-Douce, de Belfays ; c'est l'abbaye noble de Poulangy — plusieurs de ces monastères ont déjà leurs monographies toutes faites — ; ce sont les Prieurés, les Ermitages, les Commanderies, les Hôpitaux, les Léproseries, etc. Le sol du Bassigny a toujours été fertile, et en céréales et en œuvres pies.

(1) 180 p. Mss.

Aussi ce chapitre est long, quoiqu'il ne consacre à chacune qu'une courte notice. Un quatrième chapitre donne le récit chronologique des événements. Il est muet sur l'époque gallo-romaine, et bien succinct pour le reste. Au surplus, sauf les Croisades, dont il ne dit rien et dont on aimerait à savoir davantage, et les chartes d'affranchissement qu'il mentionne au nombre de vingt-cinq, de 1187 à 1493, c'est toujours la même histoire, les guerres de toute nature avec leur abominable cortège de ravages, de famine et de peste. La guerre de la Fronde fut la dernière dont le Bassigny dut souffrir, et avec elle finissent, dit notre annaliste, « les éléments de l'histoire particulière du Bassigny. » Il est permis de n'être pas absolument de cet avis, et il y a des historiens qui trouvent dans ce XVIII^e siècle, si peu bouleversé par la guerre, de quoi recueillir pour raconter la vie intellectuelle, morale, économique des peuples, ce qui ne laisse pas de présenter un vif intérêt.

Chacun a cependant le droit de choisir le canton qu'il veut défricher et de le faire à sa manière. Le même auteur, qui paraît avoir voué à Choiseul plus que l'intérêt de l'historien, nous a transmis, avec l'histoire du Bassigny, celle de la maison de Choiseul (1), et une généalogie de cette famille (2), l'une et l'autre avec de nombreux appendices. A vrai dire même les deux travaux ne font qu'un tout. Le nom de Choiseul est bien Bassigny, mais cette famille ne s'est pas illustrée dans son château patrimonial, c'est dans les grandes charges de Cour, et à une époque

(1) 460 p. y compris les pièces justificatives, *Mss.*

(2) *Les Seigneurs de Choiseul*, in-8°, 176 p. Arcis-sur-Aube, Frémont, 1887.

relativement récente. Nous n'avons pas le droit d'ignorer qu'il a été publié, il y a très peu d'années, par les soins d'un de ses membres, des « Notes généalogiques sur la maison de Choiseul depuis 1700 jusqu'en 1882, précédées d'un aperçu sur l'ancienneté et l'illustration de cette maison. » Notre travail complète celui-ci, et y ajoute un vrai luxe de développements; toutefois il n'a plus le mérite du premier occupant, mérite brutal, mais avec lequel il faut compter. Comparé avec des documents authentiques, il nous a semblé généralement exact, et c'est le principal, peut être le seul éloge qu'il convienne d'adresser à ce genre de travaux. Ce serait cependant trop peu dire si en même temps nous ne rendions hommage à un zèle et à une ardeur qui ne s'éteignent pas encore, ni même ne se ralentissent.

Le Bassigny fait encore l'objet d'une autre étude, qui n'a rien de commun avec celles qui précèdent : il s'agit du patois du Bassigny, et particulièrement de celui du canton de Nogent (1). C'est la preuve qu'il se trouve, parmi nos érudits, des esprits curieux, qui ont le goût de tous les travaux, et qui apportent à tous, même à ceux auxquels il faut une préparation technique, une sagacité inattendue. Les patois sont-ils un langage corrompu qui ne vaille pas la peine que coûterait leur étude, ou plutôt la langue des ancêtres ? La question n'est plus à poser aujourd'hui, elle est résolue. Au XVIII^e siècle la réaction s'est faite en leur faveur, mais plus encore en celui-ci. La langue française n'est pas autre chose qu'un dialecte local dont l'usage a prévalu.

(1) 155 p. *Mss.*

Après des luttes et des vicissitudes diverses il est arrivé à la gloire ; et si les patois sont restés en chemin, ce sont des collatéraux, pauvres mais honnêtes, et à qui se doit bien un peu l'histoire, soucieuse de tout le passé de la famille humaine, en attendant qu'ils s'éteignent. Les patois ont été depuis longtemps classés et étudiés. Dans l'Est nous avons le patois bourguignon, le patois franc-comtois, le patois lorrain et le patois champenois. Y a-t-il un patois du Bassigny ? On pourrait en douter si on n'avait pas au cœur l'amour ardent du pays. Les habitants de la Haute-Marne ne forment pas un groupe ethnique ; ils ont subi des fortunes diverses ; le Bassigny lui-même était un pays de marches ou de frontières, où les invasions et la guerre ont fait retentir tous les idiômes. Ce qui peut-être lui a manqué surtout, c'est un La Monnoye pour en fixer la poésie, ou un Ch. Nodier pour chanter sa gloire, ou des philologues de métier, comme en ont eu ses congénères, tous plus favorisés que lui, pour en dresser le vocabulaire et la grammaire. Je ne connais guère qu'un petit Vocabulaire Langrois, attribué à M. Mulson, et publié à Langres chez A. Defay, en 1822. Il est intéressant, et sans prétention scientifique. L'étude que nous avons sous les yeux est mieux ordonnée et plus complète. Elle prend pour type le patois de Nogent, c'était son droit. Elle transcrit avec intelligence et d'une façon rationnelle les mots patois, autant du moins qu'on peut les transcrire : il est telle diphtongue qu'on ne peut écrire avec notre alphabet ; elle indique avec méthode les transpositions, redoublements, suppressions, en un mot les transformations et altérations de toute sorte. C'est même la partie de ce travail que nous louerons le

plus volontiers. L'essai de grammaire est encore incomplet : les conjugaisons des verbes ne sont qu'effleurées, et on souhaiterait une tentative de syntaxe. Le Dictionnaire est plus complet, il l'est trop peut-être, car il s'y trouve bien des mots d'importation étrangère et récente, et qui n'ont rien de commun avec le langage autochtone ou avec les mots qui depuis longtemps y ont pris leurs lettres de naturalisation. Quant à ce qui le termine, savoir ce qui a pour titre « Littérature patoise, poésies populaires et pièces en prose, » franchement nous n'y trouvons rien qui mérite d'être placé sous cette rubrique, sauf cette délicieuse petite pièce du Noël de Peigney, et telle autre qui sent bien les Noël's Bourguignons. On pourrait à peine prendre des modèles de poésie locale dans les chansons de M. Jobard de Baissey, mais non à coup sûr dans La Monnoye, qui est tout à fait de Bourgogne et pas du Bassigny. Il y a tels autres morceaux que notre auteur a transcrits, mais qui ne méritent pas cet honneur, et qui mériteraient même à plus d'un titre d'être oubliés. Il n'a pas, dit-il, la prétention d'avoir traité complètement cette étude, mais seulement de l'ébaucher. Il n'avait que le désir de tracer la voie. Nous ne pouvons que souscrire à son appréciation, tout en la trouvant trop modeste, mais enfin son but est atteint.

— La recherche des origines d'une langue, l'art de désarticuler les mots et d'en trouver la filiation sont aujourd'hui dans les programmes d'études de nos Collèges ; on ne les y avait pas encore inscrits à l'époque où nous reportent les Notices sur les Collèges de Langres et de Chaumont (1), qui nous sont reve-

(1) 120 p. *Mss.*

nues du Pas-de-Calais, mais écrites sans doute par une compatriote, Madame Lagodier. C'est encore un peu quelque chose du Bassigny. Le Collège de Chaumont est moderne. Sa fondation remonte aux États d'Orléans (1560), où il fut ordonné « en considération que c'était une chose bonne, sainte et expédiente à la république — c'est ainsi qu'on disait alors — que d'instruire la jeunesse, » que dans chaque collégiale une prébende serait réservée par l'entretien d'un précepteur chargé de donner gratuitement l'instruction. Le Collège de Langres remonte si loin qu'on ne sait à quelle date fixer sa fondation. « Nous savons, dit notre Manuscrit, que de temps immémorial il y avait à Langres des écoles publiques, et que dans le temps où l'étude des sciences était la plus négligée, elle ne se perdit point dans notre Ville. Sous le règne de François I^{er} (1531) notre Collège était célèbre, les actes publics s'y faisaient avec éclat. ». Tout cela est vrai et vraisemblable. Chaumont était une ville neuve ; Langres était la vieille ville, considérable à l'époque gauloise, puis sous la domination romaine, et à toutes les époques ses Evêques avaient eu à cœur d'avoir leurs écoles à côté de leur Cathédrale. Notre auteur se trompe en disant qu'à Langres le Corps de Ville en doit être regardé comme le premier fondateur. A chacun sa gloire, il y en a pour tout le monde. Le Collège de Langres est d'origine ecclésiastique, celui de Chaumont aussi.

Le Corps de Ville vote des subsides, mais les dons à nos Collèges ne cessent pas d'être considérés comme des œuvres pies, d'être provoqués et encouragés par le Clergé, et principalement par les Evêques, qui réunissent plus d'une fois au revenu des Collèges ceux de prébendes canonias-

les, de chapellenies et de prieurés. Ce qui fait surtout les frais de notre mémoire c'est la grosse question de la remise des Collèges entre les mains des Jésuites. Elle n'a plus aujourd'hui qu'une importance rétrospective, et du reste même les choses de notre temps gagneraient à être étudiées sans passion. Notre manuscrit n'a sans doute pas d'autre intention que d'être juste, mais il n'a guère entendu qu'une cloche. Il a transcrit les Mémoires rédigés en 1762 par les « Officiers de Chaumont, tous portés à entrer dans les vues de la Cour », et par le Corps de Ville de Langres, à la même époque et dans les mêmes circonstances. Nous connaissons un travail encore manuscrit qui compléterait merveilleusement pour le Collège de Langres celui que nous avons sous les yeux, et qui permettrait de dégager l'inconnue, c'est à dire la vérité. Quoi qu'il en soit, ces Mémoires ne laissent pas d'intéresser celui qui veut bien prendre la peine de les lire. Il y remarque les prétentions assez inattendues de Messieurs du Corps de Ville, qui ne se recrutait pas parmi les régents, et qui cependant entend se réserver, malgré la Cour et en excluant à peu près l'influence de l'Évêque, le choix des professeurs, la police de la maison, et bien d'autres choses encore. Il y remarque aussi un plan d'enseignement, élaboré avec une complaisance visible par les édiles d'alors, et dont le rédacteur paraît avoir gardé rancune aux exercices des langues de l'antiquité classique. Celui-ci veut réduire le temps qui leur est consacré, il demande deux ans de Rhétorique pour former les jeunes gens à l'éloquence, une étude approfondie de la physique, « qui est la vraie philosophie des jeunes gens, ». Nous entendons là l'écho de ces idées de réforme pédagogique de La

Chalotais et autres gens d'esprit, qui n'avaient jamais enseigné, pour leur malheur, et pour le malheur de ceux qui à un moment donné durent appliquer leurs théories. Des travaux récents que l'Académie française a couronnés ont raconté l'histoire de l'enseignement dans la seconde moitié du dernier siècle. Le Mémoire de Langres aurait pu leur fournir un éloquent exposé; et les tentatives du Principal Mathias pour l'appliquer, un chapitre curieux sur les résultats. L'étude que nous venons d'analyser est le troisième travail que nous connaissions sur les établissements d'instruction secondaire dans le Département. Espérons que le moment ne tardera guère où ces documents seront utilisés dans une œuvre complète et définitive.

Les documents ne sont pas tout dans l'histoire, mais ils en sont les matériaux indispensables. Il est vrai qu'une fois connus, il faut les lire, les interpréter, les commenter, et en dégager ce qu'ils renferment sur les hommes et les événements. Ils ne parlent pas tout seuls. Mais si c'est un mérite de les aider à parler, ce n'est pas un moindre mérite de les découvrir, et de les amener pour ainsi dire à pied d'œuvre, pour que l'historien s'en empare et en tire le parti qu'il en doit tirer. C'est le cas du travail dont il me reste à vous entretenir. Il a pour titre : *Répertoire Historique de la Haute-Marne*, et contient la nomenclature des ouvrages, articles, dissertations et documents imprimés, concernant l'histoire de ce département. Cet instrument de travail nous manquait. Les travaux de MM. Jolibois, Pistollet de Saint-Fergeux et Carnandet fournissent bien sur chaque commune quelques détails, ordinairement sûrs, mais dont l'origine n'est pas indiquée. Il en est de

même de celui de M. Roussel sur les paroisses et établissements religieux. Cependant nous n'avions pas ce que possèdent depuis quelques années déjà bon nombre de nos Départements, grâce à des écrivains autorisés, Archivistes ou amateurs vraiment érudits. Ces recueils de pièces ou au moins d'indications sont bien connus des chercheurs. La première partie, qui est exclusivement bibliographique, donne l'indication des ouvrages, notices ou articles, qui ont été publiés jusqu'à ce jour sur l'histoire générale, religieuse, civile, militaire et archéologique, les coutumes, les établissements divers, communes, etc. Il n'y manque que le chapitre des hommes célèbres. L'auteur se défend d'apprécier la valeur des ouvrages qu'il indique. C'est prudence et discrétion, mais n'aurait-il pas mieux valu, quand on est compétent, et qu'il s'agit d'ouvrages un peu anciens, dire la mesure de confiance qu'ils méritent? Il sera si facile à ceux qui s'en serviront de se laisser prendre à certaines affirmations peu sûres, et même justement contredites par des travaux subséquents! Vient ensuite le catalogue des diplômes, chartes, titres et actes divers qui intéressent notre Département. Il contient plus de 2000 articles, — le premier est de 657 — et témoigne d'une immense lecture. Recueils français et allemands, modernes et récents, *Gallia Christiana*, Bréquigny, Jaffé, Potthast, Ulysse Robert, Léopold Delisle, Luchaire, d'Arbois de Jubainville, les *Regesta* publiés dans ces dernières années par l'École Française de Rome, et bien d'autres livres encore, ont été feuilletés et dépouillés la plume à la main. Bulles des Papes, actes des Rois, des Évêques, des Seigneurs, toutes ces pièces y sont analysées, très brièvement sans doute,

mais assez pour indiquer au chercheur ce qu'il y peut trouver, avec la mention très précise des ouvrages où elles ont été publiées, l'eussent-elles été plusieurs fois. Le travail n'est pas terminé malheureusement, mais nous savons quel scrupule y apporte son auteur, et nous avons le droit de compter sur un achèvement très prochain, et aussi sur une publicité que tous salueront avec joie.

Pourquoi faut-il que le complément nécessaire, ou plutôt la troisième partie de cette œuvre si importante, nous fasse encore défaut ? La force des choses nous oblige à attendre, et on n'est guère patient en ce siècle, le catalogue de documents « inédits et inconnus pour la plupart, dispersés dans les archives départementales, communales et hospitalières de la Haute-Marne et des Départements voisins, et dans les collections manuscrites de la Bibliothèque et des Archives nationales. » L'auteur de notre Répertoire les connaît en partie déjà, bientôt il les connaîtra mieux encore, et nous espérons que les archives historiques de la Haute-Marne, archives si précieuses mais trop peu connues, à peine devinées depuis un siècle qu'elles reposent dans leurs salles, nous livreront prochainement leurs secrets. Nous le devons à l'initiative intelligente prise dans ces derniers temps par l'administration supérieure et le Conseil général, mais surtout à la parfaite compétence et au travail passionné de celui qui en a accepté la charge. Nous souhaitons que tout en classant et en dépouillant nos trésors, il ait l'œil ouvert sur tout ce qui se fait à côté de nous, inventaires et mémoires de toute sorte, et qu'il achève le Répertoire qu'il a si bien commencé.

Nous n'avions pas l'intention de l'oublier, mais

nous avons dû remettre, pour en parler, ne pouvant le rattacher à aucun autre, le travail que M. le Dr A. Malaingre, de Chaumont, a eu la bonne pensée de nous envoyer : c'est sa thèse de doctorat (1). Nous le remercions de son attention gracieuse. Pourquoi notre Bibliothèque ne possède-t-elle pas la collection des thèses et des ouvrages de tous ses confrères nés sur le sol haut-marnais ? Notre ambition n'est pas seulement de recueillir les débris du passé, mais aussi les matériaux pour l'avenir. La thèse de M. le Dr Malaingre a pour nous un mérite que n'auraient pas la plupart de celles qui pourraient nous venir : non seulement elle est signée d'un nom haut-marnais, mais elle traite d'un sujet haut-marnais, c'est *l'Histoire des épidémies dans l'arrondissement de Chaumont*, ou le recueil d'un certain nombre d'observations sur les épidémies de toute nature dont l'arrondissement de Chaumont a souffert depuis 1806. Les plus anciennes remontent à cette date. C'est une page des misères humaines, écrite comme les médecins écrivent, en vue d'apprendre à les guérir. Nous ne sommes guère compétent pour en discourir, mais la Faculté de médecine, en décernant à son auteur une médaille d'argent pour ce travail, nous donne le droit de lui adresser aussi nos éloges.

L'œuvre de votre Commission de lecture serait finie, si elle n'avait eu pour mission que de vous donner une analyse de divers ouvrages envoyés à l'occasion du concours ; mais il lui reste à conclure.

(1) *Histoire des épidémies de l'arrondissement de Chaumont*, par André Malaingre, Docteur en médecine, Lauréat de la Faculté de Paris. 1 vol. gr. in-8°, 94 pages. Paris, Davy, 1887.

Tous à coup sûr ont leur mérite, nous croyons l'avoir suffisamment démontré en rendant de chacun un compte sommaire ; nous avons cru sans doute nécessaire d'indiquer ici quelques réserves, du reste nous n'entendons pas nous faire solidaires de tout ce qui s'y trouve émis, mais ces réserves ne font que confirmer notre appréciation d'autre part. Aussi la tentation nous est-elle venue de proposer la division. Malheureusement on ne pouvait guère émietter le prix Barotte, et moins encore le partager proportionnellement entre les divers ouvrages ; ce serait ôter au concours sa dignité, et aller aussi un peu contre les intentions du fondateur. « Je n'impose, dit-il, aucune condition à la Société. Néanmoins, comme je voudrais que ce prix, par son importance, fit naître des travaux sérieux, je désirerais qu'il ne fut pas scindé. » Cela étant, et puisqu'il nous fallait choisir, nous avons décidé, nous souvenant surtout de notre devoir de provoquer de sérieux et utiles travaux, de vous présenter l'avant-dernier travail dont nous vous avons entretenu, savoir le *Répertoire historique de la Haute-Marne*, de M.A Roserot, archiviste à Chaumont. Il n'est pas limité à l'étude exclusive de tel ou tel point de notre histoire locale, mais il servira à les étudier tous. Chacun y pourra puiser, qu'il s'agisse d'une commune ou d'une abbaye, d'un Duc de Bourgogne, d'un Comte de Champagne ou d'un Evêque de Langres, et à quelque date que ses recherches se réfèrent. Il a sous ce rapport un caractère d'utilité générale, qui le classe à part de tous les autres. Il n'a qu'un tort, c'est celui de n'être pas encore imprimé. Le sera-t-il bientôt, nous l'espérons, tout en souhaitant qu'il ne soit livré au public que complet, ou à peu près complet, si tant est que ces recueils le

puissent être jamais tout à fait. Nous voudrions pouvoir espérer aussi que le Catalogue des pièces inédites ne tardera pas beaucoup à suivre son aîné. Lorsque ce sera fait, nos érudits auront toutes les pièces en main, la besogne ingrate de la recherche sera simplifiée, et il leur sera loisible d'interroger davantage les documents, de les mieux comprendre et de les mieux expliquer, en un mot d'en faire de l'histoire.

Un dernier devoir, qui s'impose en ce moment, c'est de vous faire remarquer la multiplicité et la variété des travaux auxquels se sont livrés nos correspondants. Assurément on travaille beaucoup dans la Haute-Marne, et en dehors de nous, et avec nous. Il n'est pas un siècle qui, dans ces travaux des cinq dernières années, n'ait eu quelqu'un qui l'étudie. Epoque gauloise, domination gallo-romaine, biographies du ^{xii}^e siècle ou du ^{xix}^e, monuments druidiques, vestiges romains, débris du vieux langage, discussions hagiographiques, vie religieuse et civile d'un village, d'une région, le passé reproduit même au crayon, les maladies qui ont désolé la contrée, il n'est aucun sujet qui n'ait été touché, tantôt d'une main plus sûre, tantôt d'une plume plus alerte. On se plaît à passer de l'un à l'autre, car il y a, malgré la variété apparente des sujets, malgré la différence de la manière et du style, une unité réelle, un intérêt constant : tout ceci c'est l'histoire de la patrie.

Le Rapporteur de la Commission,

A. LOUIS.

*EXTRAIT du procès-verbal de la séance du
9 juillet 1889.*

Après en avoir délibéré, les Membres de la Société historique et archéologique de Langres adoptent les conclusions du rapport de la Commission. En conséquence, M. Roserot (Alphonse), archiviste à Chaumont, est nommé lauréat du prix Barotte (mille francs), et M. Guiot (Hector), professeur de dessin à Chaumont, reçoit une médaille de vermeil, grand module, offerte par la Société.

M. le Rapporteur de la Commission obtient les compliments unanimes des Membres présents pour son remarquable travail sur les œuvres soumises au Concours.

Le Secrétaire de la Société,

Ch. ROYER.



SOUVENIRS DU BASSIGNY

QUELQUES MONUMENTS FUNÉRAIRES de l'église de La Mothe

Dans la petite église d'Outremécourt, ombre raccourcie de la collégiale de La Mothe, humble copie de ce vieux temple, et pieusement construite d'une partie des matériaux qui le formaient, de nombreuses inscriptions sépulcrales, qui de jour en jour s'effacent sans qu'on les ait même recueillies, reportent avec mélancolie l'âme du passant, l'âme du philosophe sensible, aux jours où elles exprimaient la pensée du peuple croyant et pur qui résidait sur la montagne. Dans le nombre, nous n'avons pu remarquer, sans qu'une larme ne nous vint à l'œil, les épitaphes des derniers habitants qui moururent au temps des sièges, un peu avant la ruine de la Mothe, et qui ne virent pas du moins renverser, par la pioche du démolisseur, les murs antiques et glorieux, vénérable tombeau de leurs pères, berceau chéri de leurs enfants (Esquisses d'un voyage de Nancy a Bourbonne, par Monsieur Guerrier de Dumast).

Ce noble langage d'un de nos plus patriotiques Lorrains nous a toujours frappé. Comme lui, depuis que nous feuilletons les vieux papiers de nos archives, que nous étudions notre montagne, combien nous avons regretté l'indifférence et l'oubli de nos pères sur ces nobles restes, aujourd'hui disparus ou usés, sur ces inscriptions et épitaphes armoriées, qui nous auraient ouvert une éclaircie dans le passé. Maintenant tout est ruiné et dispersé : une description est devenue impossible. Cependant, en rappelant les découvertes faites çà et là, en publiant les fondations et les testaments de diverses familles, on peut encore, il me semble, arriver à reconstituer comme souvenirs, une partie du dallage funéraire de notre collégiale. Je vais tenter l'ébauche de ce Livre d'or de La Mothe. N'est-ce pas faire une œuvre pie et restituer une page de notre histoire locale. Mon essai appellera peut-être aussi des imitateurs. Les registres des fabriques, les livres de raison des familles n'ont pas encore été tous feuilletés; les cimetières et églises des environs conservent encore des dépôts ignorés (1).

En août 1402, Jehan Chintrel fut enterré dans l'église collégiale de la Mothe. Il était originaire de cette ville, avait été Sénéchal de la Mothe de 1382 à 1385, puis Prévot de Lamarche et était revenu mourir sur la montagne natale dans la maison de ses pères, attenante au cimetière. Sa tombe a été retrouvée en 1880, dans l'église d'Outremécourt, par M. Voulot,

(1) L'étude du pavage de l'église d'Outremécourt offrirait un réel intérêt : que de tombes ou de parties de tombes, de débris d'inscriptions et d'armoiries à recueillir ! Le déplacement des bancs s'impose.

conservateur du Musée d'Epinal et est aujourd'hui au Musée de cette ville. Elle est superbe et intéressante surtout par les détails du costume du personnage qui est sculpté en haut-relief. Un bandeau d'inscription en beaux caractères descend tout le long de la paroi gauche. Les armoiries en sont malheureusement mutilées. M. Voulot a donné une description complète de cette dalle funéraire, avec une héliogravure, dans les *Annales de la Société d'Émulation des Vosges*, année 1881, page 227.

A peu près à la même époque, un Milet de La Mothe, qui fut bailli du Bassigny vers 1343, eut sa sépulture en la chapelle Notre-Dame.

Didier Béget Sénéchal de La Mothe et Bourmont de 1480 à 1505, puis tout à la fois Sénéchal et lieutenant général du Bailliage du Bassigny de 1505 à 1526, ainsi que sa femme Agnès Daulcy, fille du Seigneur de la maison forte de Vroncourt (1) décédèrent à La Mothe, *en leur maison, dite la Tour, en la rue qui va de la croix à l'église* et furent inhumés en cette église.

(1) Nous avons remarqué, sur une plaque de cheminée de l'antique et délabré château de Vroncourt un double écusson : l'un est très divisé dans le genre des armoiries des Ducs de Lorraine ; l'autre porte une fasce vivrée ou ondée accompagnée de trois étoiles une en chef et deux en pointe. Nous avons cru que ce second écusson appartenait à la famille Daulcy dont nous parlons et dont un membre fut évêque de Langres en 1452. M. Arthur Daguin nous a fait reconnaître notre erreur dans son savant travail sur les évêques de Langres (tome 111, Mémoires de la Société historique et archéologique de Langres, page 146). Une généalogie de la maison des Salles indique ces armoiries comme il suit : *d'argent au sautoir de gueules, accompagné aux quatre pointes d'une croix d'or recroisetée au pied fiché ; au lion de sable rampant et brochant sur le tout chargé sur la cuisse droite d'un écusson d'or.*

Humbert Mourtin, Sénéchal de la Mothe et Bourmont de 1534 à 1554, anobli le 20 décembre 1535, y trouva aussi sa dernière demeure, avec un anniversaire fondé par sa veuve Didière Daulcy qui donna, pour cet objet, deux mille francs en principal. Didière Daulcy se remaria à Jean de La Vault, écuyer, seigneur de Vrécourt, St Ouain et lieutenant de capitaine au gouvernement de La Mothe : elle mourut à La Mothe en 1591, mais nous ne savons si elle y fut enterrée. L'obituaire constate qu'en 1577, une dame Daulcy, a fait une fondation en cette église et a donné quatre fauchées de prés sur le finage de La Mothe (1).

Cette église possédait les tombes de Jean de Sandrecourt, mort en 1556 et de sa veuve Jeanne Béget ; de plusieurs membres de la famille de Mandres et de St Loup qui tenaient alors la seigneurie d'Outremécourt.

Les obits d'une D^{me} Catherine Béget se faisaient en l'église paroissiale le 22 janvier, jour de St Vincent ; de Didière Daulvin vivante femme à M. Gérard de Belleau le 10 avril jour de son décès ; celui de Jeanne Mercier, veuve de Jehan Héraudel puis de Laurent de La Fontaine se célébrait en juillet et celui de Claude Thouvenel, avocat en la Cour du Parlement de St Mihiel décédé en 1604 se faisait le 27 mars.

Par son testament du 17 juin 1581, Claude Bertrand, curé de Suriauville puis retiré à La Mothe *élit sa sépulture à Blévaincourt en la chapelle*

(1) Mourtin porte : *de gueules à la fasce d'argent, chargée de trois têtes de loup arrachées et allumées d'or.*

Ste Croix ou à La Mothe auprès de feu Humbert Mourtin jadis Sénéchal. Une clause de ce testament mérite une mention spéciale : *Je veux, dit-il, que tout et un chacun de mes biens meubles et acquêts ou argent, maisons, prés, terres, chenevières, linges, vin, blé, orge, avoine, bétail, moutons, brebis, calices, livres et généralement le tout, être vendus aux enchères et les deniers en provenant être mis à intérêt, pour iceux entretenir un maître d'école, homme d'église docte et de bonne vie, pour enseigner les pauvres enfants du lieu de La Mothe ou Blevaincourt, là ou je serai inhumé ; il aura pour ses gages seulement cent livres de Roi et sera tenu le maître d'école de prier Dieu pour les trespasés chacun jour, tant aux actions de grâces, saluts qu'à la messe ou soit dit un De Profundis ; ou si le dit bien étant vendu et que l'intérêt puisse monter à 200 livres, j'entends que ce soit pour entretenir deux enfants ez études, l'un pour être d'église et l'autre pour la temporité et que ce soient enfants pauvres ; j'entends que l'un de ces enfants soit de ma parenté, l'autre à la volonté de mes exécuteurs testamentaires ; ou de marier quelques pauvres filles par chacun an, leur donner chacune cent francs barrois ; ou de faire apprendre des métiers à de pauvres enfants ; le tout selon l'avis de mes exécuteurs testamentaires, qui aviseront laquelle chose sera la meilleure.*

Incrusté dans les murs du chœur de l'église de Nijon, est un monument en pierre fine, avec plaques de marbre noir, chapiteau, cariatides, guirlandes de fleurs, inscription et armoiries ; une seconde plaque indique qu'il a été transporté de la Mothe à Nijon, afin de le conserver au temps de la démolition de la ville.

L'inscription principale est conçue comme il suit : *Vénérable M^e Jean Plumerel, natif de Bourmont, docteur théologien, chanoine de Céans, a fondé une rente annuelle et perpétuelle de 41 f. pour la délivrance à Messieurs du Chapitre de 683 f 6 gros de principal, laquelle rente a 6 par cent sera employée, scavoir : 26 f pour une messe basse de la Passion qui se dira chacun vendredi par le chanoine immédiatement après la semaine de sa grande messe, pour laquelle sera donnée 6 gros ; 9 francs pour célébrer par chacun an son obit au jour de son décès avec diacre, sous-diacre, recommandation et vigiles à neuf leçons au jour précédent ; 3 f. 9 gros pour, après les dits vigiles, chanter un Salve au devant de l'autel Notre-Dame avec un De Profundis ; 2 f pour les pauvres et 3 gros à celui qui les distribuera..... Ce chanoine décéda à Neufchâteau, âge de 84 ans, le 9 décembre MDLI : son corps ramené en cette église pour y être inhumé. Les armoiries gravées sur ce monument sont : d'azur à un vol d'or surmonté en chef de 3 étoiles d'or. Elles diffèrent des armoiries concédées à une famille Plumerel de La Mothe, le 23 mai 1612, qui portent : d'azur au chevron d'or, accompagné de 3 colombes d'argent 2 en chef et 1 en pointe.*

Anthoine Robert, Sénéchal de La Mothe et Bourmont de 1568 à 1585, décédé en 1594, et sa femme Jeanne Voillot (1), d'une famille noble de Damblain, furent mis en sépulture en l'église de La Mothe. Leur

(1) L'obit de Jeanne Voillot se célébrait le mercredi devant Pâques Fleuries. Elle était déjà veuve de Didier Hurault en son vivant substitut et avocat au Bailliage du Bassigny.

filles Simonne y avait déjà été enterrée le 16 décembre 1578 et sa tombe a été rapportée dans l'église d'Outremécourt où elle est encore. L'épithaphe d'Anthoine Robert devait contenir les mentions suivantes : *En l'année 1594, le 20 juin, défunt M^e Anthoine Robert, vivant licencié en lois, Sénéchal de La Mothe et Bourmont décéda et a fondé un obit d'une messe haute par chacun premier vendredi des douze mois de l'an, au nom des cinq plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour le remède et salut de l'âme de Dame Antoinette du Port sa mère, de lui et de tous les trépassés, qui est inhumée en l'église paroissiale de ce lieu, au devant de l'autel Madame Ste Barbe, proche des fonts ; pour laquelle messe, avec les recommandations il a donné pour le curé 6^s gros, pour le maître d'école qui répondra 6 blancs pour chacune fois, 3 gros à la Fabrique par an, au Marguillier pour ses peines 6 gros et 6 gros pour être distribués aux plus pauvres, par chacun premier vendredi du mois d'août ; le tout revenant à 8 f 9 gros : pour a quoi satisfaire honnête homme Claude Plumerel, au nom et comme exécuteur testamentaire du dit défunt, se faisant et portant fort de ses cohéritiers a mis ès mains de Didelot Didier, marguillier en la dite église et paroisse la somme de six vingt cinq francs le 19 juillet au dit an ; lesquels deniers à l'instant reçus ont été mis a constitution de rente pour la dite somme de 8 f 9 gros, aux termes de l'ordonnance de son Altesse, ès mains de Jean Voindre et Jeanne Dauvin sa femme, qui en ont passé lettre de constitution de rente qui a demeuré ès mains de Didelot Didier, pour la mettre au coffre de la dite église. Par une autre clause de son testament, Anthoine Robert*

donnait une fauchée et demie de pré, pour une messe à célébrer par an le jour de son décès ou le lendemain (1).

Marguerite Le Vain, épouse en 1^{res} noces de Dominique de Bar, écuyer, Sénéchal de la Mothe et Bourmont de 1554 à 1567, remariée à noble Anthoine Bouvot, écuyer, Seigneur de Montrecourt, Président en l'élection de Langres déclare, par son testament du 24 janvier 1604, *qu'étant présentement en La Mothe*, elle élit sa sépulture *en la chapelle cloistrale fondée en l'église Notre-Dame de La Mothe, au lieu et place ou proche icelle de défunt son père*. Marguerite Le Vain descendait, du côté maternel, des familles nobles langroises, Decombles et Symony, Fille d'Estienne Le Vain, de Brainville, admodiateur de la Seigneurie d'Huilliécourt appartenant à Gratien de Crépy Sr de Fontenoy et de Marguerite Symony, elle était sœur de Martin Le Vain (2), anobli le 23 février 1580 et tige des Seigneurs d'Hâcourt.

Par ses dernières volontés du 22 mai 1617, Jeanne Domptaille, veuve d'Elophe de Joisel, écuyer, seigneur de Montavault, décédé en 1614 Lieutenant au gouvernement de La Mothe, veut : *que mon corps soit enseveli et inhumé en l'église de la Mothe, au chœur, devant l'autel St Nicolas, sous une tombe*

(1) Antoine Robert par ses libéralités fut le fondateur du collège de La Mothe.

(2) Martin Le Vain avait épousé en 1^{res} noces Françoise Perrin fille de Jean Perrin, de Langres, dont une fille Marie femme d'Anthoine Plusbel avocat à Langres et en 2^{es} noces Claire Monginot encore de Langres. Les armoiries de Françoise Perrin gravées sur sa tombe en l'église de Brainville portent trois arbalètes 2 et 1.

que feu ma mère est inhumée. Elle mourut en août 1619. Elle était fille d'Urbain Domptaille secrétaire du duc Antoine, et de Jeanne Daulcy, de Vroncourt; petite fille de Ferry Daulcy et de Anne Beget (1).

En 1605, Nicolle Menu, native de Malaincourt, femme en 2^{es} noces de Pierre Juliot et en 3^{es} noces d'Antoine Goujon, sergent en la compagnie de La Mothe, établit *sa sépulture en l'église de cette ville au devant de l'autel St Bartholomé.* Son exécuteur testamentaire, le Sénéchal Estienne Menu de Roncourt remplit ses dernières volontés.

René d'Anglure, seigneur de Melay, grand maître en l'hôtel de Son Altesse, gouverneur de La Mothe Montesclair, Montigny et capitaine de Bourmont, décédé en automne 1597, fut, d'après sa volonté expresse et *pour une certaine affection, rapporté en la fermeté et chateau de La Mothe, déposé en la chambre où il avait coutume de loger et porté hors, à la conduite des gens d'église et de ses confrères de la confrérie de Ste Catherine de la Mothe et mis en sépulture en l'église parochiale et collégiale de cette ville.* Sa femme Pierrette de Giresme était déjà veuve de Nicolas de Vienne seigneur de Vauvilliers et Demangevelle, elle se retira au château de Lignéville

(1) La famille de Joisel était originaire du Bailliage de Sézanne. D'après un mémoire produit par Elophe de Joisel pour justifier sa qualité de noble en 1588, ses armoiries étaient : *de sable aux losanges sans nombre, entrelacés d'or et de gueules, timbré d'un heaume d'azur fermant à boucle d'or, surmonté d'un panache rouge et jaune.*

Urbain Domptaille avait été amobli par lettres patentes du 28 février 1536. Ses armes étaient : *d'azur à une bande d'or, chargée d'un léopard lionné de gueules, armé, l'impassé et couronné de de même.*

puis à Suriauville : En 1607, elle est désignée sous le nom de Dame de Melay, Clermont et Fèrechampenoise. René d'Anglure mort sans enfants, était fils de Henri d'Anglure seigneur de Melay et de Demoiselle Claude de Mailly ; petit fils de Saladin d'Anglure et de Marguerite de Lignéville. Ses héritiers furent sa mère et ses deux sœurs : Dlle Claude d'Anglure, épouse de Jean de Damas seigneur de St Riran, capitaine de cinquante hommes d'armes, chevalier de l'ordre du Roi de France et Dlle Renée d'Anglure, épouse de Gaspard de Lignéville seigneur de Tuméjus, gentilhomme servant de Son Altesse.

Dans la chapelle Notre-Dame, se trouvaient les tombes de Mougeot Blanchevoye mort en 1572, de son fils Jehan décédé vers 1588 et de Claude Blanchevoye leur fils et petit fils. Cette famille, originaire de Mirecourt s'était fixée à la Mothe. Ils y furent successivement contrôleurs en la Sénéchaussée et greffiers en chef au Bailliage du Bassigny pendant plus d'un siècle. Le testament de Claude Blanchevoye du 16 janvier 1635 donne des renseignements complets sur son monument funéraire : *Je veux et entends, dit-il, la sépulture de mon corps être en la chapelle Notre-Dame, dite de la Magdeleine, sous la tombe que j'ai par ci devant posée pour défunte demoiselle Anne de Briseux ma première femme et qui est proche de l'autre tombe de Milet de la Mothe, mon prédécesseur et où défunt mon père auroit été inhumé. Au gros pilier proche, séparant cette chapelle de la nef principale, je désire être dressé et élevé une épitaphe qui tiendra depuis le haut au bas, orné de marbre aux endroits où il sera de besoin au quadre du dedans auquel il soit insculpté ce qui cy-après, pour la mémoire tant de moy*

que de mes prédécesseurs, dans des lames de marbre noir et lettres d'or, et pour la fourniture, frais d'iceluy jusques à la somme de trois cens francs : Cy gist le corps de Claude Blanchevoye, escuier, licencié en droit et controleur des Senechaussées de La Mothe et Bourmont et greffier en chef au Bailliage du Bassigny, lesquels estats il a exercé par l'espace de cinquante ans et ses prédécesseurs, père et ayeul, précédemment immédiatement, l'espace et temps de cinquante trois ans, du temps et règne de six souverains princes, l'invictissime Charles, François, Henry, Charles le Grand, François, Christianne Royne de Danemark et le bon Duc Antoine, avec toute intégrité, fidélité et sans aulcunes réprehensions, et lequel Claude Blanchevoye a fondé un obit au chapitre de Céans a célébrer annuellement le jour de feste de St Claude sixième de juin avec diacre et sous-diacre, recommandations vigiles a neuf leçons au jour précédent et luminaire nécessaire en tel cas, pour lequel il a fait délivrer à Messieurs les Vénérables, en deniers la somme de huit vingt francs, pour être mise a rente annuelle et perpétuelle et icelle rente employée pour celebrer le dit obit, savoir, neuf francs a Messieurs les Vénérables, vicaire, chapelains, vicaire de la paroisse et autres y assistans, deux francs aux pauvres qui se distribueront à la fin du dit obit, trois gros au clerc du dit chapitre, et qui sera immatriculé aux revenus et déclarations des dits obits, afin de prier pour les trespasés ; et sera prise la pierre blanche de Chalvraines celle qui est en ma maison de Graffigny que j'ai destinée et destine dès maintenant comme pour lors pour la dite érection, entourée de quoi l'on se pourra servir pour érection du dit épitaphe. La tombe et la plaque du monument de Claude Blan-

chevoye étaient ornées d'escussons armoriés de trois lionceaux naissants 2 et 1 et d'autres écussons dentelés et armoriés (1).

Nicolas du Boys, l'illustre défenseur et historien de La Mothe nous a laissé la note manuscrite suivante : *Le seigneur Antoine de Boys, mon père, décédé à La Mothe le 23 décembre 1636, aussi regretté des princes et de tout le peuple, qu'il avait été honoré et chéri pendant sa vie, après avoir exercé la charge de Lieutenant général au Bailliage du Bassigny l'espace de trente ans, fut enterré en la chapelle Ste Catherine, en l'église collégiale où il y a un obit de fondé de 150 livres tournois.*

Claude Hiérosme, fille de Charles Hiérosme, escuyer, seigneur de Sivry, capitaine, prévot, gruyer et Receveur de Dieulouard et de Marguerite Richard; veuve de Jean d'Abocourt Procureur général de l'Eveché de Metz, puis épouse de Nicolas du Boys, Lieutenant général au Bailliage du Bassigny, est décédée en couches le 3 septembre 1638. Par son testament, *elle a choisi sa sépulture en la chapelle Ste Catherine de l'église de La Mothe, à main gauche, au coin, et le plus proche de la tombe où est inhumé le corps de mon beau père Antoine du Boys.*

Aymée Sarrasin, fille de Jean Sarrasin de Germainvilliers et de Marguerite de Hay; veuve de Jean

(1) Claude Blanchevoye, d'abord marié à Anne de Briseux ou de Brifeux avait épousé le 27 mai 1606 Marie du Pasquier qui lui survécut. Nous avons retrouvé un portrait gravé de l'époque de Jehan Blanchevoye. Il est dans un médaillon rond de huit centimètres de diamètre avec les noms et qualités en bordure dans un double cercle. Des amateurs nous assurent que ce portrait est une œuvre de Woeiriot.

Jacquinet seigneur du fief de Soulaucourt (1), épouse en 2^{es} noces de Jacques des Brochers seigneur des Loges, lieutenant d'une compagnie de la garnison de La Mothe, déclare dans son testament du 2 avril 1638 : *Je veuæ et choisis pour ma sépulture la place ou défunte ma grand'mère Catherine Héraudel est enterrée en l'église paroissiale de cette ville de La Mothe* : Elle mourut le 12 mai 1638.

Devant l'autel St Nicolas, existaient les tombes de la famille Héraudel (2), l'une des plus nombreuses et des plus distinguées de la ville, ainsi que celles des familles Maulbon et Aubry. Cette particularité nous a été révélée par un différend soulevé et jugé au Bailliage relativement à leurs bancs respectifs qui avaient été déplacés pour une inhumation et mal replacés ensuite.

Comme confirmation, nous extrayons de l'obituaire de La Mothe la pièce suivante : *In nomine Domini amen. Comme ainsi soit que depuis trois ans passés, Dame Claude Aubry femme à M^e Claude Maulbon commissaire des magasins de La Mothe y demeurant, ait, par dévotion particulière, fondé une messe haute en l'église parochiale de ce lieu à perpétuité et à chacun jour de feste Monseigneur St Claude, leur patron siacière de juin : pour la célébration de laquelle messe, la dame Aubry aurait délivré et mis en mains de*

(1) Le blason de la famille Jacquinet était : *d'azur à trois glands d'or, embogés de sinople (et non renversés), 1 en chef et 2 en pointe*. La famille Drouot Laguerre de Lamarche, alliée aux Jacquinet, ainsi que celle de Berget, de Damblain portait : *d'azur à trois glands renversés d'or 2 et 1*.

(2) Les armoiries Héraudel étaient : *d'azur à la bande d'or chargée de trois trèfles de gueules*.

Toussaint Goncourt lors marguillier, vingt cinq francs barrois pour être icelle a constitution de rente, et d'icelle en payer au S^r Curé dix gros pour son service, cinq gros à l'église, trois gros au maître d'école et trois gros au marguillier : est-il que le dit Maulbon vaillant participer à cette même dévotion et afin que le saint service de Dieu et de mon dit seigneur St Claude soit augmenté en son particulier, joinct avec celui de la dite Aulbry iceluy Maulbon a aussi mis et déposé manuellement es mains de M^e François Chevillon a présent Marguillier de la dite église aussi vingt cinq francs barrois, faisant en tout cinquante, pour être constitués en rentes assurées sur un fonds valant icelle, afin d'être célébré annuellement et à perpetuité la dite haute messe solennellement le dit jour susdit, ou le lendemain en cas qu'elle eschoit a jour de Dimanche, et ce par le S^r Curé et a diacre et sous diacre, à l'effet de quoy sera payé au dit S^r Curé un frano, sept gros aux dits diacre et sous diacre, six gros à l'église, aux pauvres cinq gros, au maître d'escole et escolliers quatre gros deux blancs, au marguillier trois gros deux blancs et à ceux qui sonneront la dite messe avec la grasse cloche, le troisième coup en tréseau trois gros et un gros aux pauvres ou enfants qui répondront ou tiendront les torches à l'élévation ; et après la dite messe célébrée se dira un De Profundis et Libera sur les corps des parents des fondateurs inhumés au devant de l'autel Monsieur St Nicolas en la dite paroisse ou la dite messe se dira. En foy de quoy le dit S^r Curé, fondateur et marguillier se sont soussignés ce 7 juin 1638, jour auquel la dite messe solennellement a été dite pour présentement. Signé : Vignerons, ouvé de La Mothe, Maulbon, Claude Aulbry et François Chevillon.

Beaucoup de chanoines eurent leur sépulture dans cette église; aucune particularité intéressante ne nous a été conservée a ce sujet. Guillaume de Lonchon prévôt du chapitre de 1602 à 1638, année de sa mort, fut inhumé en juillet *au chœur de l'église collégiale*. C'était une clause formelle de son testament. Il fit à cette église de nombreux legs ainsi qu'aux confrairies du Saint-Sacrement, de la Conception Notre-Dame, du Rosaire, de Madame Ste Catherine, de Monsieur St Roch et St Sébastien. Son missel en grand volume à usage de Rome était donné par lui à la chapelle du château de La Mothe.

Enfin, je crois devoir signaler comme reste des monuments funéraires de notre église, une pierre sculptée qui en provient et que j'ai découverte dans un grenier de l'ancien collège de Bourmont. Ce bas-relief a 0^m62 de hauteur, 0^m43 de largeur sur 0^m08 d'épaisseur. Il est entouré de cariatides et de moultures finement exécutées. Au milieu de cette pierre, dans un cadre à godrons, on voit, à droite, un calvaire formé d'une monolithe comme un autel, sur lequel se trouve Jésus en croix et les Stes femmes en prière. A l'angle gauche, sous l'ombrage d'une forêt, dont les dernières branches largement étendues s'allongent en dôme jusqu'au calvaire, est un destrier sellé et tenu en main par un valet aux cheveux ébouriffés et flottants. Dans le fond, à travers une éclaircie de la forêt, se dresse dans le lointain, à mi-côteau, un château-fort muni de nombreuses tours. Sur le premier plan et au centre du cadre, un guerrier vu de profil, bardé de fer, éperonné, les cheveux ras, la barbe courte en pointe, le cou entouré d'une collette tuyautée, est agenouillé sur un coussin vis à vis le calvaire et a les mains jointes. Son casque est

jeté derrière lui : ses gantelets et ses armes sont déposés à ses côtés. Il semble remercier le ciel de l'avoir protégé dans son expédition et de lui permettre de rentrer dans son castel. Au-dessus de ce cadre, dans une couronne de laurier ayant deux anges accroupis pour tenants, est gravé le blason du personnage, qui montre *un loup acculé, appuyant tendrement sa tête sur les gardes d'une épée, en forme de croix, la pointe en bas et légèrement inclinée*. Comme timbre, un armet morné de profil avec son bourrelet et ses lambrequins, et pour cimier deux hommes dont l'un est armé d'une massue. La partie inférieure de ce bas-relief, avec ses enroulements et moulures qui la relie au sujet principal est vide et paraît avoir été laissée pour recevoir une plaque commémorative. Des trous chevillés de bois indiqueraient l'emplacement probable des attaches. Cette pierre nullement endommagée doit être une partie d'un tombeau de la fin du xvi^e siècle ou plutôt un *ex-voto*, destiné à acquitter un vœu fait dans une circonstance critique. L'armet morné de profil n'indique pas du reste un grand seigneur. Le blason nous est inconnu. A première vue, il nous avait semblé qu'il constituait des armes parlantes ; car un loup qui embrasse une croix ou appuie pieusement sa tête contre les bras d'une croix, devait être un St Loup. Or, une famille de St Loup possédait, au xv^e et xvi^e siècles, de nombreuses seigneuries dans le Bassigny, notamment celles d'Outremécourt, Chaumont-la-Ville, Grafligny, Jainvillotte, Melay, Saint-Julien et Beaucharmoy. Malheureusement, cette maison portait : *d'or à trois cotices de gueules*, ou, *d'or à la fasce de gueule*, ou encore, *d'or à 3 fascés de gueules*. Rien des armoiries que nous recherchons. Les nobiliaires particuliers

pourraient nous mettre sur la voie, ainsi que l'histoire locale de notre région. Nous espérons que les studieux collaborateurs de la Société historique de Langres nous aideront à éclaircir ce mystère qui touche certainement à un personnage de La Mothe ou du Bassigny (1).

Dans des lettres d'amortissement du duc Robert, du 12 janvier 1385, il est dit que : sur la supplication des chapelains, prévôt et chapitre de l'église collégiale de La Mothe, considéré les petites rentes et facultés de cette église, tant pour la stérilité des biens qui sont fort diminués, comme pour l'accident et infortunes de la prise de la dite ville en laquelle perdirent leurs chartres, privilèges et enseignements..... avons admorties et admortissons... les rentes et cens désignées jusques à la somme de trente-sept livres sept sols petits tournois vieux ou environ... et en ampliant leur avons donné et octroïé donnons et octroions congé licence et autorité, qu'ils puissent et leur loise aqvester et retenir hors fief et justice, par dons par laix par aquest et autrement de toutes personnes qui y voudront faire leurs aulmosnes et charités tant pour leurs obits et anniversaires comme pour autres choses jusques à la quantité et valeur de trente livres de terre chascun an monnoie que dessus, pour en user et jouir comme de la leur chose admortie.....

De cet amortissement nous extrayons les obits et anniversaires suivants, de Vautherin le petit, de Ha-

(1) La plaque indicative n'a-t-elle pu disparaître en 1792 conformément aux ordonnances des municipalités et le monument ainsi privé de son état civil est venu s'échouer sur un grenier et s'y est conservé intact à l'abri de la tourmente révolutionnaire.

bert de Vaudrecourt, escuier ; de Jehan Chagrin ; de Jacques Vathier ; de Colin Pilardel ; de messire Fourque prestre ; de messire Guillaume prevost ; de Adeline femme du dit Pilardel ; de Simon Richart ; de messire Guillaume Copiton ; de Jehan Mourot de St-Thiébaud ; de Gilet de La Mothe ; de Joffroy le petit de Bourmont et sa femme ; de la femme de M^e Gilet ; de messire Jehan Gillet, clerc juré ; de Petit de La Mothe ; de la femme Humbelot La Frutte ; de Perrinel dit Guedebert de Bourmont ; de la Dame du Mouney ; de messire Hugues prestre ; de Gerardon chanoine ; de Pierre de Rignel ; de messire Demenge prestre ; de Vathier de Conflant ; de messire Constant prestre ; de messire Jehan de Brissey chevalier ; du Bailly Milet ; de messire Pierre Copiton ; de messire Maxe de Revigny.

En outre, nous avons relevé dans un inventaire des titres du chapitre de La Mothe les obits qui y furent créés par divers bourgeois. N'est-il pas probable que beaucoup de ces bienfaiteurs eurent les honneurs d'une inhumation dans l'intérieur de l'église ? Nous en mentionnons seulement quelques uns :

1320. Anniversaire pour Geoffroy, Sénéchal de Bourmont.

1320. Anniversaire pour Geoffroy, prévôt du Chapitre, fils du précédent.

1349. Obît et anniversaire pour Jehan Lorrette, chanoine, qui a donné à plusieurs reprises 50 jours de terres et 25 fauchées de prés.

1361 pour Messire Massé, chanoine.

1357 pour Thierry Prim.

1390 pour Anne, femme de Geoffroy de Saint-Thiébaud.

- 1391 pour Jehan Chagrin.
- 1392 pour Thierry Milet et Beatrix sa femme.
- 1393 pour Jehan Gilles, curé de Semérecourt.
- 1403 pour Henri le Noir, de Vrécourt.
- 1403 pour Messire Gardon, chanoine.
- 1445 pour Geoffroy Varinet, prévot.
- 1476 pour Jeanne de Buerguy.
- 1477 pour Thiébaud Gérard, curé d'Aingeville.
- 1479 pour Messire Remy de Savigny.
- 1500 pour Ogier Masson, chanoine.
- 1526 pour Guillaume de Simey, écuyer, seigneur
en partie de Vrécourt.

Cette ébauche, quelque imparfaite et peu attrayante qu'elle soit dans sa forme actuelle, aurait gagné en intérêt, si nous y avions joint les quelques détails historiques et les notes biographiques et généalogiques que nous avons recueillies sur les personnes qui s'y trouvent mentionnées. Nous avons cru ne pas devoir lui donner plus de développement aujourd'hui, nous réservant de comprendre le résultat de nos recherches dans une publication plus étendue et plus variée. Ce sera l'explication du faux titre *Souvenirs du Bassigny*, inscrit en tête de cet article.

J. MARCHAL,

Membre correspondant.

NOTES DIVERSES SUR LA MOTHE

I

Le drapeau de La Mothe, comme nous l'apprennent les chroniques, fut sauvé après le dernier siège de la ville et arraché au désastre par Nicolas de Landrian, lieutenant de la garnison. Conservé comme une précieuse relique au château d'Outremécourt, il disparut au moment de la période révolutionnaire. Les armoiries qui y étaient brodées étaient : *d'azur à deux barbeaux adossés d'or, accostés de deux croix de Lorraine de même et de deux croix recroisetées d'argent, l'une en chef, l'autre en pointe.*

Un monument du même genre se trouvait à Bourmont. C'était l'étendard d'Antoine de Choiseul, seigneur d'Iche, gouverneur de La Mothe, tué sur la brèche en 1634. Voici les renseignements que j'ai recueillis à son sujet dans les archives de Bourmont.

Cet étendard accolé à une hampe surmontée d'une lance dorée, était en soie bleue ; il portait de chaque côté, sur un nuage, une image de la sainte Vierge, tenant entre ses bras un Enfant-Jésus. Agenouillé à ses pieds, était un S. Antoine ermite, qui demandait sa protection. Près de la Vierge, on voyait en fils d'or, le chiffre de Charles IV, duc de Lorraine et Bar,

formé de deux C entrelacés et surmontés d'une croix de Lorraine. Aux côtés de S. Antoine se trouvait un autre chiffre, formé des lettres A. D. C., initiales du suppliant, Antoine de Choiseul.

Après la mort de ce gouverneur, restée secrète pour les assiégants, l'étendard fut conservé par son successeur Jean de Sarrasin, seigneur de Germainvilliers. Ce fut lui qui fut arboré et planté sur la brèche du bastion St-Nicolas, *vis-à-vis du drapeau de Turenne*, dressé sur la contrescarpe, pendant la trêve accordée pour les pourparlers de la capitulation. Emporté ensuite par le gouverneur, il fut gardé avec honneur au château de Germainvilliers. De Jean, ce trophée passa à son fils Antoine, puis à Jacques, à Antoine Léopold, 4^e fils de ce dernier et enfin arriva à Nicolas-Joseph de Sarrasin, chevalier-seigneur de Germainvilliers, seul rejeton mâle de cette illustre famille.

En 1775, Nicolas-Joseph fit don de ce drapeau à la ville de Bourmont. Dans sa lettre du 16 juin, il écrivait au Maire royal : *Je suis très flatté de pouvoir vous donner, ainsi qu'à la ville, des marques de dévouement, en acquiesçant au désir que vous me témoignez, de posséder cet étendard, qui fut exposé sur la brèche de La Mothe, lors de la capitulation de 1634; je voudrais pouvoir y joindre les quatre pièces de canon dont nos aïeux ont disposé pieusement dans les cloches de Germainvilliers; mais c'est le seul reste précieux qui me reste des monuments de votre ancienne grandeur et de votre origine....*

La ville de Bourmont, ayant sollicité l'agrément de M^r Jacques de Choiseul, comte de Stainville, lieutenant-général des armées du Roi, inspecteur d'infanterie, gouverneur des villes et citadelles de

Strasbourg et d'Epinal, commandant en chef dans les duchés de Lorraine et de Bar, un des descendants d'Antoine de Choiseul, ce dernier accueillit cette demande d'une manière flatteuse pour la ville.

Par délibération du 12 août 1775, les officiers de la mairie royale décidèrent que cet étendart serait porté par les jeunes gens dans les processions générales et solennelles et cérémonies publiques, tant pour conserver la mémoire d'un héros que pour exciter l'émulation par les honneurs rendus, après la mort, à ceux qui l'ont bravée pour leur souverain, la patrie et leurs concitoyens. M. de Stainville, le 9 août, écrivait aux officiers de la Mairie la lettre suivante :

Je suis infiniment sensible, Messieurs, aux marques de souvenir que vous venez de donner à la mémoire d'un de mes ancêtres, que la délibération que vous avez dressée pour faire porter, dans les processions et fêtes publiques, l'étendard qu'il laissa à sa mort. Je vous prie de recevoir les assurances de toute ma sensibilité pour cette attention et d'être persuadé de l'empressement que j'aurais à saisir les occasions qui pourront me mettre à portée de vous en marquer ma reconnaissance....

Cet étendard parut, pour la première fois, à la procession de l'Assomption de cette année. Il était porté par le jeune Léopold Henrys, fils du maire royal, alors âgé de 14 ans, qui devint plus tard député aux Cinq-cents, puis conseiller à la cour d'appel de Dijon.

Le 30 octobre 1791, la constitution française présentée au Roi le 3 septembre et approuvée le 14, fut lue et proclamée sur la grande place de Bourmont par Charles Bailly, maire, au milieu d'une assistance considérable qui manifestait son allégresse aux cris

de : *Vive la Nation, le Roi et la Loi*. Le cortège assista ensuite au chant du *Te Deum* dans la principale église de la ville, avec la garde nationale et sa fanfare, et toutes les cloches en volée et au bruit du canon. Après le *Te Deum*, M. Henrys Marcilly, major de la garde nationale, a demandé en son nom, qu'au prescrit du décret de l'Assemblée nationale, les anciens drapeaux de la ville soient déposés en l'église. Ce qui ayant été unanimement octroyé, les deux drapeaux de la ville, savoir celui dont se servait l'ancienne bourgeoisie dans les cérémonies publiques et celui confié aux étudiants du collège de cette ville, venant de La Mothe et donné à cette ville par la famille des anciens gouverneurs de cette forteresse, par preuve de reconnaissance comme il est dit dans les procès-verbaux des archives, ont été déposés à la voûte de l'église principale, pour y rester à jamais.

Depuis lors, ce drapeau a disparu.

En terminant cet extrait des registres de Bourmont, nous manifestons un vœu que la description si complète donnée plus haut rend facile à réaliser : La Société artistique de la Haute-Marne ne pourrait-elle pas faire soit en peinture, soit en broderie, une reproduction de ce drapeau historique qui tiendrait dignement sa place dans un de nos musées ?

II

Nous ne pouvons mieux finir cet article sur un de nos héros du siège, qu'en reproduisant deux lettres du duc Charles IV, qui le concernent et qui font autant d'honneur au souverain qui les a écrites qu'au sujet qui les a reçues : elles sont, je crois, inédites

et sont inscrites sur les registres du bailliage du Bassigny :

A Monsieur d'Iche, gouverneur de La Mothe,

Monsieur d'Iche, je suis bien marry que l'on vous aye donné avertis que j'aye quelques soupçons de votre lieutenant Germainvilliers, vous pouvez vous y fier et l'assurer que je n'ay jamais eu doute de son affection. Il fault que ce soit une mesprise, qu'il continue sa charge et qu'il croye que je m'y confie aultant qu'à homme du monde, je suis au désespoir du desplaisir qu'il a pu ressentir de cette mesprise, mais j'espère que cela n'empeschera pas qu'il continue comme du passé et que vous me croyiez

*Monsieur d'Iche,
votre très affectionné amy
C. de Lorraine.*

Vesoul, ce 27 février 1634.

*A Monsieur de Germainvilliers,
lieutenant au gouvernement de La Mothe,*

Monsieur de Germainvilliers, j'ay ouy avec beaucoup de desplaisir la mesprise que l'on a fait de vous soupçonner en quelque chose contre mon service, cela est contraire à mes sentiments que je ne puis que de vous la tesmoigner par ces lignes, attendant que par quelque meilleur moyen je vous le fasse mieux cognoître, elles serviront doncques a vous assurer que ie n'ay jamais eu plus de confiance à homme qu'à vous, et mande à M. d'Iche les mêmes, vos longs services accompagnés de tant de zèle m'en ont donné trop de preuves et n'en puis jamais doubter, continuez je vous

prie jusques au bout comme vous avez commencé et croyez qu'oultre la gloire et l'honneur que vous vous y conserverez et qu'acquiererez je vous assure qu'à vous et tout ce qui vous touche, je leur lesmoignerai que je n'en serai ingrat et ce pendant je demeurerai

*Monsieur de Germainvilliers,
votre affectionné amy,*

C. de Lorraine.

Vesoul, ce 27 février 1634.

Jean de Sarrasin était un rude et vaillant officier, sévère pour lui-même, sévère pour les autres, ne connaissant que la discipline et le devoir. Il traitait les bourgeois comme ses propres soldats. Depuis plus de 30 ans, il faisait partie de la garnison de La Mothe, d'abord comme capitaine-enseigne d'une compagnie, puis, depuis le 10 février 1614, comme Lieutenant au gouvernement, remplaçant le gouverneur. La population le détestait et avait manifesté souvent ses plaintes contre les rigueurs de son commandement. Aussi au commencement de 1634, quand elle se vit sur le point d'être assiégée et d'être asservie entièrement à l'autorité militaire, les plus ardents renouvelèrent leurs doléances et les firent parvenir à Son Altesse. C'est ce qui motiva les lettres que nous venons de reproduire. Dans le chapitre xx de sa relation du siège, du Boys de Riocour y fait quelque allusion quand il parle *d'appliquer plus de douceur dans le service* et qu'il rappelle que les bourgeois s'imaginoient que le S^t de Germainvilliers ne tendoit, par toutes ses actions, qu'à la commune ruine de leur liberté, et, se souvenant de la disgrâce qui lui était arrivée huit jours avant le siège, appréhendoient ses commandements.

III

Bien souvent, dans des excursions à la Mothe, avec des touristes militaires ou civils, il était question du puits de la ville. L'emplacement est à peu près connu, mais aucun vestige n'en reste. Sur le plateau, toute recherche est inutile, car ce puits étant construit dans le rempart lui-même et le rempart ayant été détruit, le puits a disparu avec lui. On ne peut le retrouver qu'au pied de la ceinture du rocher, dans ce qui formait autrefois le fossé de la ville. Un de nos habitants de Bourmont, le dernier qui ait vu ce puits intact, nous a conservé la note suivante : *Le petit puits, dit-il, a été déblayé et vidé à fond le 27 avril 1816 et jours précédents ; il a cinq pieds de diamètre et environ quatre-ving pieds de profondeur. Bâti avec le revêtement du rempart et compris dans son épaisseur, il touchait au mur intérieur du parapet, dont la roche lui servait de paroi d'un côté, et des autres côtés, il était fait en carreaudage. D'après les mesures que j'ai prises en ce moment, ce puits se trouve à 65 mètres de l'épaule de la plateforme Saint-François et à 85 mètres du redan de la poterne du bastion le Duc.*

J. MARCHAL,

Membre correspondant.

BULLETIN

DE LA

**SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE LANGRES**

La Société historique et archéologique de Langres a obtenu à l'Exposition universelle de Paris une médaille d'argent pour l'ensemble de ses publications. Celui de ses travaux qui a le plus concouru à lui mériter cette récompense, est le premier volume de la *Décade historique*, de Vignier. Ce volume, entièrement imprimé, paraîtra dans très peu de temps.

La Société nationale des Antiquaires de France, dans sa séance du 3 juillet, a élu associé-correspondant national M. Alphonse Roserot, archiviste, chargé du classement des Archives de la Haute-Marne, membre correspondant de la Société historique et archéologique de Langres.

Par arrêté du 3 août, M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts a nommé également M. A. Roserot correspondant du Ministère de l'Instruction publique.

Dans sa séance du 4 décembre 1889, la Société nationale des Antiquaires de France a nommé associés correspondants nationaux : M. Ch. Royer, Secrétaire de la Société historique et archéologique de Langres et M. l'abbé Fourot, professeur au collège de Saint-Dizier, membre correspondant de la même Société.

NÉCROLOGIE

Au mois d'octobre dernier, mourait à Nancy, à l'âge de quatre-vingt-un an, Mgr Joseph Régnier, prélat romain, chanoine honoraire de Nancy, de Reims et de Saint-Dié.

Né à Langres en 1808, élevé à Dijon, condisciple pour la philosophie, au séminaire d'Issy, de M. l'abbé Lacordaire, dont il partageait la cellule et dont il est toujours resté l'ami intime, M. Régnier, ses études de droit achevées, passa quelques années à Nancy. Il fut ensuite nommé juge de paix à Blamont; mais peu de temps après, se sentant appelé à l'état ecclésiastique, il alla faire ses études théologiques à Rome et fut ordonné prêtre en 1858.

M. Régnier a écrit plusieurs ouvrages, parmi lesquels on doit signaler : *Lacordaire*, souvenirs et lettres d'amis, et *Deux visites au curé d'Ars*. C'était

en outre un excellent musicien et son traité sur l'*Orgue* est un des plus intéressants volumes qui existent sur ce sujet spécial.

M. l'abbé Rambouillet, membre correspondant de la Société, est mort le mardi 26 novembre, à la suite d'une longue maladie. M. Rambouillet était né en 1824. Fils d'un coutelier de Nogent, il avait fait à Langres ses études littéraires; reçu bachelier, il fut d'abord voyageur de commerce, mais bientôt après il entra au Séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1852, il fut successivement vicaire de Chaumont, curé de Marac et de Villiers-le-Sec. Il devint ensuite aumônier du collège de Langres et fut nommé membre titulaire de la Société archéologique le 4 mai 1872. Enfin, en 1874, il fut nommé vicaire à Saint-Philippe-du-Roule à Paris. C'est à cette époque qu'il échangea son titre de membre titulaire contre celui de membre correspondant, titre qu'il a conservé jusqu'à sa mort. On doit au zèle savant de M. Rambouillet : 1° Une traduction des *saints Evangiles*, avec des notes et réflexions tirées des Pères de l'Eglise; 2° *Les Rosaires de la sainte Vierge*, traduits d'un Augustin du xv^e siècle; 3° *Le disciple de Jésus souffrant*, quarante lectures pour le temps du Carême; 4° Un *Commentaire* du catéchisme, en trois volumes; enfin une vingtaine d'opuscules sur divers sujets de religion.

Ch. R.

MUSÉE DE LANGRES

Le Musée de Langres a reçu de l'Etat un tableau et deux bas-reliefs en plâtre. Le tableau est signé Jenny Zillhardt et a figuré au Salon en 1885. Mademoiselle Zillhardt est élève de Robert-Fleury. La toile qui vient d'être donnée au Musée et qui a pour titre : *Intérieur bourgeois*, représente une dame âgée assise dans un grand fauteuil et lisant paisiblement le journal près d'une fenêtre ; une petite fille s'appuie affectueusement sur son genou.

Les deux bas-reliefs sont l'œuvre d'Hector Lemaire. Cet artiste, né à Lille, élève de Dumont et Falguière, a remporté de nombreux succès, parmi lesquels on doit signaler le prix du Salon en 1878. Les bas-reliefs qui permettent de l'apprécier aujourd'hui au Musée de Langres, ont pour titre : *L'amour des biens de la nature et l'amour de la vérité*. Ce dernier représente une femme tenant un miroir dans lequel se regarde un enfant qui semble étonné ; dans l'autre, on voit également une femme qui soutient de la main gauche un enfant, et qui, de la droite, donne à manger à deux colombes.

Ch. R.

BIBLIOGRAPHIE

Les annales historiques de tous les pays sont enfouies dans les archives publiques et dans les bibliothèques, où de rares curieux et de patients chercheurs ont grande peine à recueillir les documents qui intéressent l'histoire locale.

Généralement ils conservent pour eux le fruit

de leurs labeurs, dont peu d'élus peuvent profiter ; aussi doit-on regretter que des extraits sommaires des archives relatives à l'histoire de chaque pays ne soient pas publiés et que des pièces, souvent d'une grande importance, ne soient pas signalées, et demeurent immobilisées et condamnées à l'oubli.

Cette lacune a été comblée pour la ville de Valenciennes, par M. Paul Marmottan, qui vient de publier les *Ephémérides Valenciennaises* (1), précédées d'une remarquable préface, expliquant le but de son œuvre, déjà si heureusement préparée par Arthur Dinaux, le savant historiographe de Valenciennes.

Ce que dit M. Paul Marmottan, dans sa préface, doit être répété pour tous les travaux de même nature, dont la publication est bien à désirer : « Tout « Valenciennais ne sera-t-il pas curieux de posséder « chez lui et à son chevet un petit livre ami, destiné « à lui rappeler sommairement et sans fatigue les « grands jours de sa chère cité. »

Non seulement à Valenciennes, mais dans chaque ville, dans chaque commune même, il serait utile qu'on pût rencontrer un pareil livre.

Henry BROCARD.

(1) 1 vol. in-8°, chez Lemaitre, libraire-éditeur, rue du Quesnoy, 14 et 16, à Valenciennes, 1888.

La bibliothèque de la Société s'est enrichie de plusieurs ouvrages qui ont été généreusement offerts par leurs auteurs. Signalons la *Vie de M. l'abbé Lorain*, par M. Ch. Lorain. *Les Seigneurs de Choiseul*, par M. l'abbé Grassot, et *Nouvelle étude sur le diocèse de Langres et ses évêques*, par M. l'abbé Roussel.

Nous n'entrerons dans aucun détail au sujet de ces travaux puisque nous ne pourrions que répéter ce qui en a été dit dans le rapport sur le Concours Barotte.

Le service du ban et arrière-ban dans le bailliage de Troyes au XVII^e siècle (1689-1695), avec des documents inédits sur les bailliages de Troyes, Chaumont, Langres, Provins et Sens par M. A. Roserot, membre correspondant de la Société. Le lauréat du prix Barotte donne ici une nouvelle preuve de son zèle et des heureux résultats de ses recherches. Dans cette curieuse brochure nous trouvons les noms de plusieurs chefs militaires au gouvernement de Champagne, mais la partie la plus intéressante est à coup sûr celle qui a trait à la manière dont les rôles étaient confectionnés et surtout aux difficultés que rencontrait leur mise à exécution. Toute la deuxième partie de la Notice renferme des documents authentiques comme preuves à l'appui.

Turenne et l'invasion de la Champagne (1649-1650), par le commandant de Piépape. Notice historique dans laquelle sont remarquablement décrites les intrigues de cour, la lutte entre Turenne et Mazarin et enfin le succès de la politique de ce dernier qui triomphe de son adversaire à Rethel. Pièces justifi-

catives importantes particulièrement celles qui concernent la bataille de Rethel.

Le culte de Jeanne d'Arc et sa nationalité, par Mlle A. Renard. Intéressante notice qui fait une sorte de complément aux nombreux ouvrages publiés sur le même sujet par M. Ath. Renard, de Bourbonne.

Notice sur un autel de laraire découvert à Nîmes, par M. Ed. Flouest. (Extrait des procès-verbaux de la Société nationale des antiquaires de France). Cet autel est remarquable à cause du dessin représenté par la sculpture sommaire en bas-relief qui le décore. C'est la figuration soit d'un temple, soit d'une porte. M. Flouest, avec son érudition bien connue en semblable matière, développe cette dernière hypothèse et incline à rattacher cette figuration symbolique au culte de Mithra, culte qui, comme on le sait, s'était introduit dans la Gaule méridionale à la suite de la conquête.

Quatre lettres missives des rois François I^{er}, Henri IV, et Louis XIV adressées aux bailli, maire et habitants de Troyes, par A. Roserot, archiviste à Chaumont. Ces lettres royales dont les originaux se trouvent à la bibliothèque municipale de Reims ont trait l'une aux villes closes du bailliage de Troyes ; une autre à *ce à quoy se monte l'arrière-ban*, également à Troyes. Ces deux lettres sont de François I^{er}. Celle du roi Henri IV concerne la nomination du maire de Trôyes ; enfin, celle de Louis XIV est adressée aux maire, échevins et habitants de Troyes et leur demande *la continuation de leur affection et fidélité*.

Notice sur l'histoire militaire de Belfort, par M. A. Papuchon. Publication de la Société belfor-

taine d'émulation. Cette notice est fort curieuse et le bel atlas qui la complète est exécuté avec une netteté remarquable. M. le commandant Papuchon a su y retracer les différents agrandissements ou amoindrissements de la ville de Belfort aux différentes époques de notre histoire ; c'est donc en peu de mots la vie de cette cité que sa position frontière a tant de fois livrée aux horreurs des guerres et des destructions. La dernière planche représente les environs de Belfort pendant le siège de 1870-71. On y a reproduit les ouvrages de fortification exécutés à partir de la déclaration de guerre (14 juillet 1870), ainsi que les travaux divers faits par l'assiégeant et l'assiégé au cours de cette lutte mémorable. Les batteries des assiégeants y sont numérotées au fur et à mesure de leur construction. — Si nous nous permettons d'émettre ici un vœu, ce serait celui de voir un des officiers du génie de notre garnison de Langres entreprendre pour notre ville le travail si intéressant que M. le commandant Papuchon vient de faire pour Belfort.

Bronzes et marbres. Clémence Isaure, Racine, Florian, Diderot, Mirabeau, Béranger, Jasmin, Laprade ; précédés de considérations sur la poésie nouvelle, par André Chadourne. C'est une suite de charmantes poésies faites ou dites à l'occasion de l'érection des statues des personnages cités plus haut. La pièce concernant Diderot est celle qui a pour notre pays l'intérêt le plus direct. La préface de cette brochure est intéressante à plus d'un titre ; fort élégamment écrite d'abord, elle a de plus une grande franchise d'allures, elle attaque vivement la poésie nouvelle, dite décadente, et engage les nouveaux

venus à rentrer dans les voies si glorieusement suivies par Corneille, Racine, Lamartine et Victor Hugo. Nous ne citerons que deux lignes de cette préface, parce que ces deux lignes semblent la résumer en entier : « *Le mot d'ordre de nos poètes sera longtemps encore ce qu'il a toujours été : Croire en Dieu et parler français.* »

Ch. R.



Les Archives anciennes du département de la Haute-Marne



Inventaire-Sommaire. — 3^e livraison. 1889

Un arrêté préfectoral du 31 décembre 1886 a inauguré la reprise d'un travail de grand intérêt mais malheureusement interrompu depuis vingt ans, savoir : le classement des Archives historiques du département de la Haute-Marne, et la rédaction de leur inventaire. On connaît l'histoire de ces dépôts faits au chef-lieu de chaque département. Le premier noyau de celui de Chaumont fut peu important : la ville était seulement le siège d'un bailliage et d'une élection. Ce qui l'a grossi et l'a fait si considérable et si riche,

c'est l'apport des archives des communautés religieuses supprimées en 1790, et surtout de celles de l'Evêché-ducé-pairie et du Chapitre de Langres, fait en vertu des lettres patentes du 2 juillet 1790, et des lois du 5 novembre 1791 et du 5 brumaire, an V. Tout n'arriva pas au rendez-vous : plus d'une liasse s'égara en route. Le savant abbé Mathieu raconte agréablement comment il retrouvait chez les épiciers de Chaumont et des environs, et achetait de ses deniers, des pièces et des registres précieux ; et M. E. Jolibois rapporte, avec un sentiment d'indignation bien légitime, qu'en 1831 on vendit, sans dépouillement préalable, une grande partie de ces archives comme vieux papiers. Le fait est que le goût des études d'histoire d'après les documents, et surtout d'histoire locale, sommeillait alors. Des publications de l'abbé Mathieu en 1808 et 1811 à l'*Histoire de Langres* de M. Migneret en 1835, aux travaux divers de M. Jolibois à la même époque, et à la fondation de la Société historique et archéologique de Langres en 1832 et 1836, nous ne trouvons ni un homme qui s'intéresse à l'histoire de ce pays, ni un livre qui en traite.

Cependant le goût du passé n'allait pas tarder à renaître ; et en 1833 le Ministre de l'Instruction publique, M. Guizot, qui était quelque peu l'artisan de ce renouveau, signalait dans un premier rapport au roi l'urgence d'aviser à la conservation et à la mise en œuvre de tous les monuments écrits de l'histoire de France. Le branle était donné. Des travaux de toute sorte se produisirent sur les hommes et les choses d'autrefois, chacun fouilla ses propres archives et celles bien modestes des Communes et des Fabriques ; mais tous avaient les yeux fixés sur les

Archives départementales, qu'un savant mémoire de M. E. Jolibois (1) venait presque de leur révéler.

C'est là en effet, et là seulement, que sont nos richesses. Si la porte est close, si la confusion y règne, ou s'il n'y a pas de répertoire qui permette de les consulter à propos, le travail des chercheurs est condamné le plus souvent à une lamentable stérilité. Ils sont réduits à glaner ici ou là, dans quelques bibliothèques particulières ou dans un tas de vieux papiers, quelque pièce égarée ; mais qu'est-ce que cela pour faire de l'histoire ? Tout le monde ne peut pas, comme Cuvier, reconstituer par une conjecture savante toute l'ossature des animaux d'autrefois dont on ne possède que quelques débris. L'historien ne peut donc guère que s'égarer, ou consumer en efforts infructueux une énergie qui s'emploierait utilement sur des documents authentiques qui s'obstinent à rester ignorés.

Il fallait donc à tout prix faire le dépouillement de nos Archives, en dresser l'inventaire et mettre cet inventaire à la disposition du public. Des instructions du 8 août 1839 et du 24 avril 1841 organisèrent d'abord la mise en ordre et le classement des Archives départementales ; et en 1854 fut prescrite la rédaction de leurs inventaires d'après un plan déterminé. Il y eut à ces ordres, dans la Haute-Marne, un commencement d'exécution. Comment se fait-il que les Archives historiques de ce département aient encore besoin d'être classées, et que, [sur les 4.000

(1) *Mémoire sur les Archives de la Haute-Marne* (adressé au Ministre de l'Instruction publique), par Emile Jolibois, en qualité de correspondant du Ministère, Reims, 1837, in-8° de 28 p. reproduit dans l'*Annuaire ecclésiastique du diocèse de Langres*, 1839, p. 219.

liasses et les 1.000 registres dont elles se composent, il n'y ait eu d'inventaire terminé que pour moins de 420 articles et publié que pour 139? La série A, renfermant les actes du pouvoir souverain, composée de trois liasses, est la seule dont le classement soit entièrement terminé. L'inventaire en a été publié par M. Chéron en 1863. Pour la série C, le classement des 414 premiers articles a été approuvé, mais il n'a été imprimé que l'inventaire des articles 1 à 136. Cette publication a été faite par M. Arcelin en 1865 et 1866. Quarante pages d'inventaire, en deux livraisons, et c'est tout! Depuis 1866, les parchemins sont restés en paix, dormant leur sommeil, troublés seulement de loin en loin par M. Simonnet pour écrire *Les Sires de Joinville*, par M. d'Arbaumont pour *Le Cartulaire du Prieuré de Vignory*, par M. Arthur Daguin pour son *Etude sur les sceaux des Evêques de Langres*, par M. l'abbé Roussel pour son *Diocèse de Langres*, et par d'autres encore, habiles à reconnaître la piste du document convoité, ou pourvus d'une ténacité à toute épreuve, ou enfin chercheurs heureux.

Et cependant le travail de classement et d'inventaire des archives se continuait par toute la France. Il est aujourd'hui terminé pour un certain nombre de départements et très avancé pour beaucoup d'autres. Dans la Haute-Marne même, la ville de Langres reprenait l'avance, et publiait en 1882 l'*Inventaire-Sommaire de ses Archives municipales*, dû au labeur si méthodique de son savant archiviste, M. Jullien de la Boullaye.

Pourquoi ce temps d'arrêt si long et encore inexpliqué? Nous ne le rechercherons point. Il suffit de saluer l'heureuse décision du Conseil général, ré-

pondant à l'attente du monde savant, et à la suite de laquelle cette œuvre si importante a pu être reprise. L'archiviste désigné par le Ministre à la nomination préfectorale est particulièrement compétent pour ce genre de travail, qui réclame tant de méthode, de patience et d'érudition. Il y faudrait presque, le dirais-je ? une vocation, au moins le sens et le goût de ces joies *sui generis* que l'on savoure en remuant les monuments du passé,

veterum volvens monimenta virorum,

et qui compensent seules l'ingratitude et l'aridité de ces minutieux travaux. M. Alphonse Roserot, ancien archiviste-adjoint de l'Aube, correspondant du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts pour les travaux historiques, est bien connu du public érudit pour les publications si intéressantes et déjà si nombreuses dont il est l'auteur, concernant surtout l'Aube, mais aussi un peu la Haute-Marne. (1) Récemment encore, la So-

(1) *Inventaire des Archives de l'Aube*. In-4°, 1884.

Armorial du département de l'Aube. In-8°, Troyes, 1879.

Des possessions des ducs de Bourgogne dans le département de l'Aube. In-8°, 1880.

Inscriptions du département de l'Aube, 1883.

Procès-verbal d'assemblée des Trois-Ordres du baillage de Chaumont pour les Etats-Généraux convoqués à Orléans en 1649. In-8°, 1883.

Les origines municipales de Troyes. In-8°, 1884.

Le plus ancien registre des délibérations du Conseil de ville de Troyes (1429-1433). In-8°, 1886.

Observations sur la Notice de la Lorraine, de dom Calmet, in-8°, 1887 (Rectification des articles concernant la Haute-Marne).

Notes sur quelques ouvrages de l'abbé Mathieu concernant l'histoire de la Haute-Marne.

ciété historique et archéologique de Langres lui décernait son prix quinquennal de la fondation Barotte (1,000 fr.) pour un *Répertoire historique de la Haute-Marne*, dont la publication est à ses débuts, et qui est appelé, comme l'inventaire qu'il rédige, à rendre d'immenses services à ceux qui veulent étudier nos annales.

L'inventaire est donc commencé, il s'imprime et nous en avons sous les yeux la première livraison. Nous tenons à la présenter nous-mêmes à nos lecteurs.

Par quelle partie des Archives devait-on reprendre le classement ? De quels parchemins fallait-il d'abord secouer la poussière ? Evidemment il fallait commencer par celle des séries qui offre le plus d'intérêt et qu'il importe surtout de pouvoir consulter.

Or, les anciennes régions dont la réunion forme le département de la Haute-Marne n'ont été le siège ni de Cour des Comptes et Parlements, ni d'Intendances, ni d'Universités ; mais il y avait un Evêché considérable, celui de Langres, et de très anciennes et importantes Abbayes. C'est ce que M. Jolibois mettait en lumière dans le Mémoire dont nous avons parlé plus haut, et où il indiquait quelques-unes des pièces les plus remarquables des divers fonds de l'Evêché, du Chapitre de Langres, des Abbayes de Montiérender, de Poulangy, de Saint-Urbain, de Morimond, de La Chapelle-aux-Planches, de La Crête, de Sept-Fontaines, de Belmont, d'Auberive, de Longuay, de Vaux-la-Douce, de Boulancourt, de Beaulieu, de Benoîtevaux, du Val-des-Ecoliers ; des Prieurés de Saix-Fontaines (*sic*), de Condes, de Vignory, de Nogent ; des Commanderies de Corgebin, de Thors, d'Es-

nouveaux, de Mormant, de Bonnevaux, de Braux, d'Arbigny, de Beauchemin, de Ruetz, de St-Nicolas de Langres ; des Chapitres de Chaumont, de Reynel, de Bourmont, de Joinville, de Château-Villain, etc. Il y mentionnait sommairement les plus anciennes chartes, et ce cartulaire de Montiérender, que Bréquigny déclarait être un des « plus beaux monuments de ce genre qu'il eût vus », et ces curieux rouleaux de parchemins dont plusieurs ont jusqu'à « 100 pieds de long, » c'est M. Jolibois qui l'affirme, c'est aussi dans le fonds ecclésiastique qu'ont puisé tous les auteurs de publications parues depuis cinquante ans, et tout spécialement ceux dont j'ai cité les noms. Les étrangers eux-mêmes l'ont mis à contribution. « En 1869, le Dr Sickel, dans ses *Forschungen fur Deutschen Geschichte*, publiait plusieurs diplômes royaux des ix^e et x^e siècles, conservés en originaux dans le fonds de l'Evêché de Langres, documents de la plus haute valeur et de la plus grande rareté. Ils émanent des empereurs et rois : Louis-le-Débonnaire (814, 834), Lothaire 1^{er} (846), Charles-le-Chauve (854, 887), Carloman (882), Charles-le-Gros (882, 885, 886, 887), Eudes (889), Charles-le-Simple (902), Lothaire (967), et aussi Lothaire, premier roi de Lorraine (859) ; il y est question des Evêques de Langres : Betton (814), Albéric (834), Isaac (859), Geilon (882, 885, 886, 887), Aygrin, (usurpateur, 889), et Achard (967). » Nous avons cité d'après le rapport imprimé de M. Roserot du 25 juin 1887, pour donner seulement une idée de l'extrême richesse de ce fonds ; nous voudrions pouvoir citer davantage. Qu'il nous suffise d'ajouter qu'en 1878, lorsque le gouvernement publia pour l'Exposition le *Musée des Archives départementales*, véritable livre d'or de la paléographie française, il

donna une place d'honneur à deux diplômes et à une charte empruntés au même dépôt.

Cela étant, le choix s'imposait, et dès lors la série G eut l'honneur d'être explorée et inventoriée la première. La livraison qui a été imprimée en 1889 renferme les Diplômes, Lettres Patentes, Bulles, etc., pour les privilèges et possessions de l'Evêché et du Chapitre de Langres; les procès-verbaux d'élections et nominations d'Evêques, de prestations de serment et prises de possession, les testaments des Evêques (Gui de Genève, Guillaume de Durfort, etc...); les pièces concernant l'administration et la juridiction ecclésiastique, les Seigneuries de l'Evêque et la Duché-Pairie de Langres. Il y a, dans les titres seulement, de quoi faire venir l'eau à la bouche des curieux. Surtout il ne faut pas croire que l'inventaire analytique s'arrête là. Sa rédaction va son train, mais les imprimeurs ne mettent leurs presses en mouvement que moyennant finance, et n'avancent pas plus vite que les crédits. Le jour où ceux-ci prendront une allure plus décidée, les presses gémiront joyeusement et la copie ne leur fera pas défaut. A l'heure présente, l'inventaire imprimé contient l'analyse de cent liasses et registres; il y en a encore deux fois autant de prêt pour l'impression.

En signalant quelques unes des richesses du fonds ecclésiastique, j'ai indiqué les richesses même des Archives. L'inventaire se charge à chaque pas de les mettre plus en lumière, et de se justifier lui-même. Je ne dis rien de ce qu'elles nous fournissent sur les communes, communautés et familles; je me place exclusivement au point de vue scientifique. Le lecteur me pardonnera de le retenir encore quelques instants.

Les diplômes royaux que j'ai cités tout à l'heure fournissent de précieuses empreintes de sceaux de Louis-le-Débonnaire, du roi Karloman, de l'empereur Charles-le-Gros, du roi Lothaire. Quelques-uns sont inédits et même inconnus, du moins en France. Il en est ainsi de trois types de sceaux de Charles-le-Gros, 882, 886 et 887. Celui de Louis-le-Débonnaire diffère du sceau de ce prince conservé aux Archives nationales. Plusieurs de ces pièces sont également inédites ou ont été publiées d'une manière inexacte ou incomplète et leur publication est à refaire. Parmi les inédites, il en est d'une réelle importance, par exemple cet acte du concile de Châlon-sur-Saône (887), qui confirma les possessions de l'Evêché de Langres, et porte la signature de huit archevêques et évêques. La date de ce Concile oscillait entre 886 et 887. Notre pièce originale donne positivement la date de 887.

La collection des bulles des Papes — il y en a trente-huit — que renferme le fonds de l'Evêché, fournira au recueil bien connu de Jaffé une bulle de Pascal II (1106), qui n'est connue, je crois, que par une analyse, et à son continuateur Potthast seize nouvelles bulles de Grégoire IX (1239), d'Innocent IV (neuf de 1245 à 1254), d'Alexandre IV (trois de 1259 à 1261) et d'Urbain IV (deux de 1262 et 1263). Comme ce dernier recueil s'arrête à 1304, il pourra se trouver que nos bulles postérieures donnent d'utiles renseignements pour l'avenir.

Les procès-verbaux des nominations d'Evêques à des époques où elles ont été régies par des législations diverses, ceux de leur prestation de serment et de leur prise de possession, leurs testaments sont extrêmement curieux. Le testament de Gui de Genève

(1290) permet de rectifier la généalogie de la grande famille des comtes de Genevois, donnée par le P. Anselme (II, 158); celui de Pierre d'Arcis (1344) nous fixe son sur origine et détermine l'orthographe de son nom; celui de Gui Bernard (1480 v. st.) établit que le prélat est né à Angers et non à Tours.

Des pièces émanant de moindres personnages se recommandent aussi, quoique à d'autres titres. Ce sont par exemple une vingtaine de chartes originales concernant des transactions, ventes, donations au profit du Chapitre de Langres, qui ont le mérite de se placer entre 918 et 950. Ce sont des copies de chartes de 887 à 900, dont plusieurs n'existent plus en originaux. Ce sont les comptes du Chapitre pendant presque tout le xiv^e siècle. Ce sont des pièces concernant la ville de Langres, sa topographie, l'origine et le développement de ses libertés, les assemblées de ses habitants, leurs délibérations à diverses dates sur les écoles, la police, l'assainissement de la ville, les pénalités en usage, les règlements des corps de métiers, les mercuriales même et le prix des marchandises vendues sur le marché, de 1590 à 1592.

Il se fait aussi, hélas ! des découvertes d'un tout autre genre. Ce sont des lacunes effrayantes là où devraient se continuer des séries séculaires, des empreintes de sceaux brisées et réduites à des fragments illisibles, des pièces dont les sceaux ont été arrachés, d'autres qui avaient le tort de dépasser l'alignement des liasses et dont l'extrémité a été tranchée, des rouleaux soumis à l'amputation pour entrer, comme au temps de Procuste, dans le cadre qu'on leur destinait, quelques-uns même découpés agréablement, comme ferait un enfant des écoles.

Mais n'insistons pas. Aujourd'hui les déprédations

et l'oubli ne sont plus à redouter. Les Archives sont en bonnes mains, le classement se poursuit et l'inventaire avec lui. Voici bientôt trois ans que M. A. Roserot est à l'œuvre, souhaitons qu'il la mène lui-même à bonne fin. Il y faut toute son activité, toute sa compétence et tout son dévouement. Il y faut aussi l'esprit de suite, et c'est peut-être ce qui a surtout manqué à une autre époque, lorsque des archivistes, qui depuis lors se sont distingués au point de devenir à leur tour les maîtres, comme M. Léon Gautier, se succédaient si rapidement que nous avons quelque peine à en dresser la liste (1). Souhaitons aussi, car il nous est permis de faire des vœux, qu'un local plus vaste soit mis à la disposition du service des Archives. L'encombrement est très réel, et il est bien difficile de circuler parmi ces travées si rapprochées, d'en atteindre les rayons supérieurs, et d'en descendre les liasses pesantes. Les Archives modernes y prennent aussi leur place, et celles-ci s'augmentent tous les jours. Il manque

(1) Voici un essai de liste des archivistes de la Haute-Marne, d'après les *Annuaire*s du département :

1804-1806, Peuchot (Claude-Cyrille), ancien religieux bénédictin de Montiéramey.

1836-1852, Vallet, ancien chef de bureau ou de division de la préfecture.

1853-1856, Baudoin (Adolphe), aujourd'hui archiviste de la Haute-Garonne.

1858-1859, Gautier (Léon), aujourd'hui secrétaire des Archives nationales, professeur à l'Ecole des Chartes, membre de l'Institut.

1860. Roberti.

1861-1862. Chéron (Paul).

1865-1866. Arcelin (Adrien).

1866. Fleury (Paul de), aujourd'hui archiviste de la Charente.

Depuis cette époque jusqu'en 1887, le service des Archives a été

aussi une installation pour les travailleurs. Ne pouvons-nous espérer à la fois un aménagement plus commode, et la publication de l'inventaire plus rapide, suivant pied à pied sa rédaction, et bientôt de tables partielles en attendant la table générale, de sorte que chacun puisse préparer dans son cabinet, l'inventaire sous les yeux, les recherches à faire et les poursuivre facilement sur place? L'intérêt que le Conseil général a témoigné aux Archives dans ces derniers temps et particulièrement en 1889, par le vote de deux crédits, trop modestes encore pour l'honneur des Archives et de l'archiviste, mais qu'il ne pourra s'empêcher d'augmenter, nous est d'un bon augure pour l'avenir. Il y aura bientôt un siècle qu'elles sont là, c'est un assez long sommeil. Il faut que, en cette année de leur centenaire, la main de l'enchanteur réveille tout à fait le souvenir des chers ancêtres endormis.

L'abbé A. LOUIS,

Ch. h., Aumônier du collège de Langres.

fait uniquement par M. Louis Collin, employé dès 1857, dont la grande complaisance est bien connue de ceux que leurs affaires ou leurs intérêts appellent aux Archives départementales.

1887-1889. Roserot (Alphonse), pour les archives anciennes.

— Collin (Louis), pour les archives modernes.

Dans l'*Annuaire* de 1837 (p. 118), les archives figurent au personnel du Secrétariat général. A partir de 1838, elles sont mentionnées à part, à la suite de la troisième division, puis, à partir de 1844, à la suite de la quatrième division, alors nouvellement créée.

C'est seulement dans l'*Annuaire* de 1853-1854 que l'on trouve pour la première fois, à la table, la mention des Archives départementales. Pour la période antérieure, il faut les chercher au mot : Préfecture.



UNE PAGE DE L'HISTOIRE

DU GRAND SÉMINAIRE DE LANGRES

Les amateurs de livres et les érudits de ce département ont sans doute rencontré quelquefois sur les titres de divers ouvrages le nom de *Filzian*, écrit en grosses lettres. Ce nom figure sur un grand nombre de volumes de la Bibliothèque de Chaumont; peut-être le trouve-t-on également sur plusieurs livres de la Bibliothèque de Langres, et aussi sur plus d'un volume de la bibliothèque du Grand-Séminaire de cette ville. Il est certain qu'on le trouve encore de temps à autre soit chez les bouquinistes, soit chez les collectionneurs de livres. Qu'était-ce donc que ce Filzian, qui avait beaucoup de livres, et demeurerait vraisemblablement dans notre région?

Je n'avais trouvé de réponse à cette question dans aucun ouvrage, lorsque je fus amené, par le classement des archives anciennes du département, à la découverte de plusieurs pièces originales, réunies à souhait pour la solution de ce petit problème. J'y vis

d'abord que ces pièces étaient toutes de l'année 1714; qu'il y était question de Jacques *Filzjean* (d'où il faut conclure que la signature ci-dessus doit se lire et prononcer : *Filzjan*), et que ce personnage était alors qualifié archidiacre de Langres. Je me reportai aussitôt au tome IV, page 149, de l'ouvrage de M. l'abbé Roussel : *Le Diocèse de Langres*, où il est question des archidiacres du Langrois, et j'y lus, pag. 150 : « 58. Henri Akakia, de 1701 à 1714, où il meurt. — 59. Charles Lemannier, ex-archidiacre du Barrois, de 1714 à 1725, où il meurt. » Très intrigué de voir un étranger prendre la place de mon Filzjean dans la liste des archidiacres de Langres, je pensai qu'il y avait eu confusion dans l'attribution des archidiacres contemporains de M. Filzjean, à leurs archidiaconés respectifs, et puisqu'un archidiacre étranger au Langrois avait pris la place de Filzjean, j'ai pensé qu'à son tour Filzjean avait été classé dans un autre archidiaconé que le sien; et, en effet, dans la liste des archidiacre du Dijonnais, je trouvai (même ouvrage, page 148) : « 40. Jacques Filsjean, de 1697 à 1715, où il meurt. »

En poursuivant la lecture des pièces, je trouvai d'autres indications, tout à fait concluantes, pour l'histoire de la bibliothèque de M. Filzjean, et j'eus encore la curiosité de m'assurer si M. l'abbé Roussel en parlait, et je trouvai au tome IV du même ouvrage, p. 6, à l'article du Grand-Séminaire de Langres, parmi les noms des principaux bienfaiteurs : « Jacques Filsjean, archidiacre du Dijonnais, fit au Séminaire une fondation de 3.000 livres, outre sa bibliothèque qu'il légua par son testament de 1714. » C'est, en effet, à peu près, ce que disent les documents ci-après, car il n'y eut pas d'abord une

fondation, et ensuite un don testamentaire de la bibliothèque, comme semble l'indiquer la phrase ci-dessus rapportée. Les deux dons ont été faits ensemble, par un seul et même acte ; ce n'étaient pas des legs, bien que la fondation ne dût avoir son effet qu'à partir du décès du donateur : il suffira de lire les actes pour constater qu'ils ont la forme d'actes entre vifs et non testamentaires.

Après tous ces détails, il semble inutile de donner un récit qui serait le simple résumé des documents, et ce qui précède en indique déjà la substance ; mais j'attirerai principalement l'attention sur le préambule de la donation, et les dispositions relatives au bon choix d'un boursier pour le Grand-Séminaire. M. Filzjean s'y révèle comme un ecclésiastique très pénétré de la dignité du sacerdoce, et nous apparaît sous un jour capable de lui assurer toute l'estime de ses concitoyens.

A. ROSEROT,
Membre correspondant.

6 et 10 décembre 1714.

Je soussigné Jacques Filzjean, prestre, docteur en théologie, chanoine et archidiacre de Langres, — et chambrier de l'Eglise de Langres — m'estant convaincu par les visites que j'ay faites depuis vingt-cinq années, d'un des plus étendus archidiaconnés de ce diocèze, de la nécessité que l'Eglise a de bons sujets qui soient élevez dans les séminaires ; touché, d'ailleurs, de la pauvreté de ceux qui pourroient avoir les dispositions requises pour servir utillement l'Eglise, et voulant autant qu'il est en moy

réparer par de bonnes œuvres les fautes que j'aurois peue faire dans mon estat; Je donne au séminaire de Monseigneur l'Evesque de Langres, estably en cette ville sous la direction des prestres de l'Oratoire, trois mil livres et ma bibliothèque, dont le catalogue leur a esté remis, paraphé d'eux et de moy (1), — et dont il sera fait un double, comme dit est, pour estre mis au chartrier du chapitre de Langres, attaché au présent acte — ; pour loger, nourrir et instruire — à perpétuité (2) — un jeune clerc d'environ l'aâge de vingt-deux ans, c'e bonne vie et mœurs, qui ait fait sa philosophie et soit capable de profiter des leçons du séminaire, qui soit pauvre et de ce dioceze, qui sera nommé et choisy tous les deux ans à perpétuité par messieurs les vénérables doyen, chanoine et chapitre de cette ville, dans un chapitre *ostiatim*, après avoir fait publier quinze jours auparavant, aux prosnes des paroisses de cette ville, le choix qu'ils doivent faire. Et comme nous avons reconnu qu'il arrivoit quelquefois que l'on n'estoit pas assez informé de la science et des bonnes qualitez de ceux qu'on choisissois, nous souhaitons que dans un chapitre précédant, aussy *ostiatim*, l'on nomme par scrutin trois de messieurs les capitulans qui s'y trouveront, pour examiner, en la manière du concours, tous ceux qui se présenteront pour remplir cette place; et présenter ensuite celuy qu'ils auront cru le plus digne, à la compagnie, lequel sera présenté par le chambrier à Monseigneur ou à messieurs ses grands vicaires,

(1) La partie indiquée entre deux traits, a été ajoutée en renvoi dans la marge, au moment de la signature.

(2) Même remarque.

pour estre deux ans nouris dans le séminaire et y vivre conformément à leur estat et aux règles qui s'y pratiquent. Et s'il arrivoit qu'il se rendit indigne de cette grâce, par sa mauvaise conduite ou par son peu de disposition à l'estat ecclésiastique, le supérieur, avant de le renvoyer, sera tenu d'en avertir le chapitre en la personne du chambrier, pour que le chapitre procède en la mesme forme que cy dessus à la nomination d'un autre sujet, affin que la place ne demeure point vacante. Nous chargeons celui qui sera nommé à cette place de célébrer pour le repos de nostre âme une messe basse tous les ans, et à cet effect le présent acte de fondation luy sera leu en entrant au séminaire, et après qu'il sera promu à l'ordre de prestrise, et nous en prions le Révérend Père supérieur, comme aussy de faire dire une messe basse au séminaire le jour de mon décez. Nous supplions très humblement Monseigneur François de Tonnerre, évesque-duc de Langres, pair de France, d'agréer et accepter la présente fondation qui sera ratifiée par le Très Révérend Père Général de l'Oratoire.

(Suit l'approbation de l'évêque de Langres.)

Nous ne pouvons trop louer une si sainte fondation. Nous la recevons pour nous et pour nos successeurs, et y avons fait apposer le sceau de nos armes. Ce 10^e décembre 1714, à Langres.

(Signé) † FR., évêque-duc de Langres.

Fait à Langres ce sixieme décembre mil sept cent quatorze.

(Signé) FILIAN.

† FR., eveque duc deLangres.

7 décembre 1714.

Nous soussignez Marcial Molinière, prestre, supérieur, François-Ignace Bouin, Mathurin Guitton, Pierre Bart et François Roussot, tous prestres, professeurs et directeurs du Séminaire, composant la maison de l'Oratoire de Langres, avons par ces présentes, du consentement de Monseigneur l'évesque duc de Langres, pair de France, accepté et acceptons la présente fondation aux clauses et conditions cy dessus énoncéz; consentons pour nous et pour nos successeurs qu'elle resorte son plain et entier effect, et nous engageons de la faire ratifier par nostre très révérend Père Général d'aujourd'hui en trois mois. Et comme outre la bibliothèque dont il est fait mention nous sommes chargés des interrestz de la somme de rois mil livres à nous présentement donnée et payée comptant, attendu que la fondation ne se fera qu'après le décès de mondit sieur l'abbé Filzjean, a esté convenu avec luy que les interrestz pendant sa vie ne luy seront payez qu'au denier vingt-deux. Et attendu que la somme de mil escus qui doit servir à produire un revenu suffisant pour l'exécution de la fondation, ne se peut faire que par l'achat d'un fond de pareille valeur et revenu, lequel achat de fond est sujet au droit d'amortissement, ce qui rendroit la dite fondation onnéreuse si ledit droit d'amortissement estoit pris sur ladite somme de trois mil livres, le surplus de ladite donation ne pouvant produire aucun revenus, il a esté convenu que pour éviter la diminution du fond ladite fondation n'auroit son exécution que deux ans après le décès dudit donateur; et à ce moyen se chargent

lesdits donataires dudit droit d'amortissement, si aucun est deub.

Il a esté fait des présentes quatre coppie, l'une mise aux archives de Monseigneur l'évesque de Langres, l'autre au chapitre de l'Eglise de Langres, la troi-siesme entre les mains du supérieur dudit sémi-naire et la quatriesme entre les mains de monsieur l'abbé Filzjean.

Fait à Langres le sept décembre mil sept cent quatorze.

(Signé) MOLINIER, de l'Oratoire. BOUIN, de l'Ora-toire. GUITTON, de l'Oratoire. BARD, de l'Oratoire. ROUSSEAU, de l'Oratoire.

7 décembre 1714.

Messieurs les vénérables doyen, chanoines et cha-pitre de l'Eglise de Langres, capitulairement assem-blez le vendredy sept décembre mil sept cent qua-torze, aiant pris lecture de la fondation faite par monsieur l'archidiacre Filzian au séminaire de cette ville, pour une place en faveur d'un jeune ecclésias-tique dont le choix appartiendra à mesdits sieurs du chapitre, ont agréé laditte fondation, en datte du jour d'hier, dans tous ses points, et ont prié messieurs le grand archidiacre et Henriot d'en aller remercier mondit sieur Filzian de leur part, et monsieur Plus-bel faisant les fonctions de chambrier et messieurs les auditeurs des comptes de vouloir bien l'accepter pour eux, leur donnant tout le pouvoir nécessaire à cet effet. Fait à Langres, en chapitre, les jour, mois et an que dessus.

Par ordonnance de mesdits sieurs, (Signé) ODIN.

9 décembre 1714.

Nous soussignez Henry Plusbel, chanoine de l'Eglise de Langres, faisant présentement les fonctions de chambrier de ladite Eglise, et Pierre Vigneron, Claude Deserrey, Jacques Boutet et Claude Degoix, aussi chanoines et auditeurs des comptes de la même Eglise, en vertu de la délibération cy-dessus, de messieurs du chapitre de ladite Eglise, en datte du 7 du présent mois, avons accepté et acceptons pour eux et leurs successeurs la susditte fondation faite par mondit sieur Filzian. Fait à Langres ce 9^e décembre mil sept cent quatorze.

(Signé) PLUSBEL, P. VIGNERON, DE SERREY, BOUTET, DEGOIX.

28 décembre 1714.

†

IESUS. MARIA.

Nous soussignez Pierre-François de La Tour, prestre et supérieur général de la Congrégation de l'Oratoire de J.-Ch. Notre Seigneur, en présence et de l'avis des Pères Jean-Baptiste Thouron, Guillaume de Sainte-Palaie et Charles-Armand Foucquet, nos assistans, vû l'acte de fondation cy dessus, l'avons approuvé et ratifié, l'approuvons et ratifions dans ses clauses et conditions. Fait à Paris, ce 28^e décembre mil sept cent quatorze.

(Signé) P. F. DE LA TOUR, THOURON, G. DE SAINTE PALAYE, FOUCQUET.

De l'ordre de notre Ra. P. Général et de son conseil :

G. DE MONTINS (?), *secrétaire.*

(*Originaux*, Archives de la Haute-Marne, G. 61.)

EXTRAIT DES MANUSCRITS

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE TROYES

Concernant le Diocèse de Langres

La bibliothèque de Troyes qui passe pour être la troisième des bibliothèques de province pour le nombre des volumes, est la première pour la richesse et le nombre de ses manuscrits.

Cette bibliothèque, fondée en 1651 par Jacques Hennequin, s'est enrichie successivement des manuscrits des couvents de la ville et du département et notamment de la bibliothèque et des nombreux manuscrits de l'abbaye de Clairvaux qui s'était enrichie elle-même en 1781 de la bibliothèque du président Bouhier, de Dijon.

Si tout ce qui concerne l'Abbaye de Clairvaux se rattache à l'histoire du diocèse de Langres dont Clairvaux faisait jadis partie, il nous a paru néanmoins intéressant de rechercher dans ses manuscrits et en général dans tous ceux de la bibliothèque de Troyes, qui ont été catalogués en 1851 sous les auspices du Ministre de l'Instruction publique, ce

qui touche de plus près à Langres et en général au département actuel de la Haute-Marne.

Un certain nombre de manuscrits de la bibliothèque de Troyes ont été transportés à la fin du siècle dernier à la bibliothèque nationale à Paris. Nous mettons en tête de notre recueil ceux des manuscrits qui nous intéressent et se trouvent actuellement à Paris.

Les numéros placés en marge sont ceux des manuscrits au catalogue, au-dessous se trouve l'indication de la page correspondante.

Troyes, 25 février 1889.

G. DE ST-FERJEUX,

Membre Correspondant.

*Cartulaires ayant fait partie de la bibliothèque de Troyes,
actuellement à la bibliothèque nationale à Paris.*

N^o 2.
Page xxv.

Cartulare Episcopatus Lingonensis, jussu Johannis episcopi Lingonensis in ordinem redactum, anno Christi 1329, continens feoda dictæ ecclesiæ, nec non proprietates et possessiones spectantes ad Episcopatum.

N^o 7.
P. xxv.

Cartulare privilegiorum, donationum et fundationum ecclesiæ cathedralis sancti Mammertis Lingonensis, descriptum e veteri codice à Johanne Bouthier.

N^o 19.
P. xxvii.

Chronicon Besuense (Bèze).

Grâce au zèle de M. Flouest, membre correspondant, nous pouvons indiquer les numéros que portent maintenant à la Bibliothèque nationale les manuscrits cités au début de cet article. L'importance de cette note complémentaire est considérable, puisqu'elle permet aux chercheurs de retrouver très facilement les manuscrits dont il est question.

N° 2. — Cartulare Episcopatus Lingonensis... (bibliothèque nationale, fonds latin, n° 5188.)

N° 7. — Cartulare privilegiorum... (bibliothèque nationale, fonds latin, n° 17100.)

N° 19. — Chronicon Besuence (bibliothèque nationale, fonds latin, n° 5009.)

Catalogue des manuscrits de Troyes

Grand in-folio sur vélin. — N° 16. — Vita S. Amatoris Episcopi. Amator vir summe castitatis...

N° 1.
P. 1 et 2.

N° 24. — Passio sancti Gengulphi confessoris; incipit prologus : « veneranda commemoratio beatissimi.... » Incipit passio : « Vir itaque Domini Gengulphus.... »

N° 34. — Passio sancti Desiderii Lingonensis Episcopi. — Incipit prologus : « Quante sint in electis... » Incipit passio : « Tempore illo cum Wandalarum.... »

P. 3.

N° 66. — Vita beati Urbani Lingonice urbis Episcopus, nobili stemate....

P. 5.

N° 70. — Passio S. Valerii. — Incipit præfatio : « Sanctorum martyrum sacrosancta certamina.... » Incipit passio : « Beatus itaque Valerius Lingonice fuit urbis indigena.... »

P. 5.

N° 7.
Page 11.

Grand in-folio sur vélin. — N° 6. — Vita S. Gregorii Lingonensis Episcopi. — Incipit prologus : « Egregie sanctitatis viri... » Incipit vita : « Igitur S. Gregorius ex senatoribus.... »

(Vient de la bibliothèque de Clairvaux).

P. 12.

N° 12. — Passio SS. trium Geminorum Speosippi, Eleosippi, Meleosippi et beate Leonille avie ipsorum et Jonille, Neonis quoque et Turbonis : « Gloriosa martyrum certamina... » (de la bibliothèque de Clairvaux).

P. 14.

N° 48. — Passio S. Desiderii Lingonensis Episcopi : « Quantæ sunt in electis.... »

P. 15.

N° 70. — Passio S. Valerii martyris. — Incipit prologus : « Sanctorum martyrum sacrosancta.... » Incipit passio : « Beatus itaque Valerius Lingonice fuit.... »

N° 32.
P. 26.

In-folio sur vélin. — Liber qui dicitur Angelus (seu distinctiones secundum ordinem alphabeti, a Garnerio quondam Lingonensi episcopo qui antea Clarevallis monachus et dein abbas nonus extiterat, compilatæ et in libros XXI distinctæ). Incipit : « Angelus quandoque dicitur filius Dei; unde Isaias, magni consilii angelus, etc... » Desinit : Zona pelli-cæ accinctus renibus, id est carnis mortificatione in membris roboratus. » — XII^e siècle.

(Vient de la bibliothèque de Clairvaux).

N° 155.
P. 79.

In-folio sur parchemin. — (Missalis Trecensis pars mense Januario ad Augustum mensem inclusive). XIII^e — XIV^e siècle.

Provient de l'église de Barberey-Saint-Sulpice. — Manuscrit de 188 feuillets à 2 colonnes, avec initiales coloriées. A la fin de ce volume, on a ajouté 36 feuillets provenant d'un missel du diocèse de Langres, de la dernière moitié du XII^e siècle, dans lesquels le

chant n'est pas noté comme dans le reste du volume.

In-folio sur beau vélin. — (Textus Evangeliorum S. Lucæ et S. Joannis cum glossæ ordinaria. — xiii^e siècle. N^o 157. P. 79.

(Venant de Clairvaux, c. 33). — Magnifique manuscrit de 196 feuillets à 3 ou 4 colonnes, avec initiales en or et en couleur. Istum librum dedit conventui Clarævallis D. Fredericus canonicus Lingonensis pro remedio animæ suæ.

In-folio sur beau vélin. — N^o 2. — Collationum domini Odonis abbatis (Morimondi, libri III). — Incipit præfatio : « Domino et patri Turpioni pontifici suus ille monachorum infimus in Domino. Recolitus, domine mi, quid dudum jusseratis michi?... » Collationes : « Auctor igitur et judex hominum... » N^o 239. P. 121.

(De la bibliothèque de Clairvaux).

In-folio sur papier. — Histoire généalogique de la maison de Choiseul (avec quelques extraits manuscrits et imprimés pour servir de preuves à cette généalogie) — xviii^e siècle. N^o 323. P. 155.

Manuscrit de 108 feuillets provenant de la bibliothèque Bouhier, B, 181, il commence : Sires de Choiseul, barons de Clefmont, de Lanques et de Precigny, seigneurs d'Aigremont, Desclance, etc., marquis de Praslin, comtes du Plessys, ducs de Choiseul..., etc. Entre les grandes maisons de Champagne, celle de Choiseul a cet avantage que plus on remonte dans les siècles passés et plus on y trouve des marques illustres de l'établissement qu'elle avait dans cette province.

In-folio sur papier. — C'est le registre de Messire Pierre Briouys, prêtre, notaire publique juré de la chancellerie du Roy notre sire et de Monseigneur N^o 355. P. 165.

l'official de Lengres, commencez l'an de grâce mil quatre cens quatre vingt et sept, le 7^e jour du mois de février et finissant le 19^e jour de may 1507.

(Bibliothèque Bouhier. B. 138 (306 feuillets), c'est le protocole original ou le registre des minutes des actes passés par Pierre Briots, prêtre, notaire public juré en la chancellerie du Roi et en l'officialité de Langres, résidant à Is-sur-Tille et depuis à Dijon.

N^o 640.
P. 269.

In-folio sur parchemin. — (Expositio super Gratiani decretum). Incipit : « Si duos ad cenam convivos intitaveris, idem postulantibus eciam non appones... » desinit : « Et aliorum legalium sacramentorum non adeo appreciabantur. — xiii^e siècle.

(Venant de Clairvaux, R. 30. Manuscrit de 159 feuillets en gothique mixte, à 2 colonnes, avec initiales coloriées. C'est un volume donné à Clairvaux par *Jacobum Andelenei*..., doyen de l'Eglise de Langres, comme l'atteste une note placée à la fin du volume).

N^o 666.
P. 281.

In-folio sur vélin. — Beati Gregorii, pape urbis Romæ, liber pastoralis cure. — xii^e siècle.

(Provenance inconnue). Manuscrit de 81 feuillets, en belle minuscule tirant un peu sur la gothique, à 2 colonnes, avec initiales coloriées et titres à l'encre rouge. On lit la note suivante à la fin de l'ouvrage : « Ego Johannes Bourru alumnus de Lagniis, clericus Lingonensis Diocesis, habui presentem librum à Dyonisio librario, per cambium cum ipso factum, sibi tradendo unum scutum auri cum quibusdam decretalibus, teste signo meo manuali hic appposito, die 25 Julii, anno Domini m^e ccccxxiii^e. Bourru.

N^o 696.
P. 294.

In-folio sur papier. — Recueil de lettres de divers savants de François Juret, chanoine de Langres....

(De la bibliothèque Bouhier, B. 189. Manuscrit de

89 feuillets, copie faite de la main du président Boucher, d'après les originaux qui sont au volume dcc des manuscrits de M. Dupuy.

In-folio sur vélin. — Cartulaire Clarevallense. XIII^e — XIV^e — XV^e siècle.

N^o 703.
P. 296.

(Bibl. de Clairvaux sans numéro. Manuscrit de 205 feuillets en écritures diverses des XIII^e et XIV^e siècles.... La première charte est émanée de Manassès, évêque de Langres et datée de MCLXXXV.

Petit in-folio sur vélin (Recueil). — (Odonis abbatidis Morimundi) analiticæ numerorum. — XII^e siècle.

N^o 780.
P. 322.

(Venant de Clairvaux, H. 86. Manuscrit de 163 feuillets en belle minuscule à 2 colonnes avec initiales en couleur et titres à l'encre rouge. Il est du temps même de l'auteur qui est mort en 1161, et pourrait être le manuscrit original. Les auteurs de l'histoire littéraire de la France ont pensé que ce traité appartenait plutôt à Guillaume, abbé d'Auberive.

Petit in-folio sur parchemin. — Garnerii, prioris et abbatis Clarævallis postea Lingonensis episcopi, summa sermonum). — XIII^e siècle.

N^o 970.
P. 401.

(De Clairvaux sans numéro). Manuscrit de 145 feuillets en gothique mixte, fort menue, de diverses mains, à 2 colonnes, avec initiales coloriées. Incipit 1^r sermo : Dominus creavit me inicio viarum suarum, etc. Karissimi filii Dei sumus, sed nondam apparuit quod erimus... Ces sermons ont été publiés par Bertrand Tissier, biblioth. Patrum Cistercensium, tom. III, p. 75 et suiv. d'après les manuscrits de Clairvaux.

In-quarto sur papier. — Catalogue des livres acquis par M. de Bourbonne (le fils). — XVIII^e siècle.

N^o 1078.
P. 446.

Manuscrit original de 196 feuillets. M. de Bour-

bonne était fils du gendre du président Bouhier et c'est entre ses mains que passa en second lieu la bibliothèque de Bouhier après la mort du président de Bourbonne. Ce catalogue écrit de sa main atteste le soin qu'il mit à augmenter ce trésor.

N^o 1171.
P. 480. *In-quarto sur vélin* (Recueil). — 1^o pars : 31^o (vita S. Amatoris). Amator, vir summe castitatis splendore perspicuus... (35 p. 1½, dont six palimpsestes).

N^o 1248.
P. 511. *In-quarto sur vélin* (Recueil). — Vite et passiones sanctorum... 14^o passio S. Valerii archidiaconi et martyris.

(De la bibliothèque Bouhier, D. 65.) Manuscrit de 142 feuillets en minuscule de diverses mains, à longues lignes. Les titres sont en capitales d'un rouge pâle et les traits en poinçon sec. — 14^o Incipit prologus : « Sanctorum martyrum sacrosancta certamina, atque immortales... Incipit passio : « Beatus itaque Valerius Lingonice fuit urbis indigena... »

N^o 1301.
P. 536. *In-quarto sur vélin* (Recueil). — 1^o (Garnerii, noni Clarevallis abbatis et postea Lingonensis Episcopi). Sermones. — xiii^e siècle.

N^o 1511.
P. 633. *In-quarto sur papier* (Recueil). — 7^o Littere (duarum una Pontificis Innocenti III ad abbatem Cisterciensem et 4^{or} primos abbates ; (altera) domni Rainerii, monachi de Fossanova ad domnum Cisterciensem (de dissentionibus oriri incipientibus cistercium inter et 4^{or} primas Cistercii filias, Firmitatem, Pontiniacum, Claramvallem et Morimumdum), — xv^e et xvi^e siècle.

N^o 1512.
P. 634. *In-quarto sur parchemin*. — Eruardi (Everhardi) de valle Scolariū, summa (sermonum) de fortis (et sanctis per annum). — xiv^e siècle.

In-quarto sur papier. — Lettres de Sébastien Zamet, évêque de Langres et pair de France (aumônier de la reine Anne d'Autriche). — xvii^e siècle. N° 1525.
P. 639.

(Venant du couvent de Foissy, près Troyes); manuscrit de 172 feuillets. Ces lettres au nombre de 40 adressées à des personnages religieux sont remplies de sages conseils pour la vie spirituelle; elles ont été écrites pour la plupart en l'an 1630, quelques-unes en 1631, une seule en 1628; les autres sont sans date. La première commence ainsi : « Je ne says si je me trompe, mais il me semble que la charité de Jésus-Christ vit en nous pour vous.... » Zamet fut évêque de Langres en 1615 et mourut en 1655.

In-quarto sur parchemin. — Fratris Ewardi, ordinis Vallis scollarium summa (sermonum) de Festis. — xiii^e et xiv^e siècle. N° 1593.
P. 676.

(De Clairvaux, n° 1). Manuscrit de 399 feuillets en gothique mixte, à 2 colonnes, avec initiales coloriées (voir le n° 1512).

Petit in-quarto sur parchemin. — (Magistri Ewardi de valle scholarium summa sermonum). — xiv^e siècle. N° 1767.
P. 741.

(De Clairvaux, n° 3). Manuscrit de 511 feuillets, en gothique mixte, à double colonne, avec initiales. — Incipit prologus : « Letabor ego super eloquia tua. » Voir les n°s 1512 et 1593.

In-quarto sur papier (Recueil). — N° 17 (abrégé de la vie de Nicolas Gebert, pauvre infirme de la ville de Langres). xviii^e siècle. — Provenant du collège de l'oratoire de Troyes. Les 6 premiers numéros de ce recueil sont des imprimés formant 188 feuillets et les onze derniers, des manuscrits (189 feuillets). N° 1807.
P. 754.

Carton in-quarto (Recueil). — Réflexion sur le mandement de Mgr de Montmorin, évêque de Lan- N° 2164.
P. 872.

gres, qui défend de lire en public ou en particulier quelques leçons du bréviaire nouveau de Mgr Dantin, son prédécesseur, sur l'Assomption de la sainte Vierge en corps et en âme. — xviii^e siècle.

(Du collège de l'oratoire de Troyes). Toutes ces pièces sont de l'écriture de Remy Breyer et les nombreuses ratures qu'on y remarque dans quelques-unes indiquent qu'il en est l'auteur.

N^o 2181.
P. 881.

Cahier in-folio. — Notes de M. de Bourbonne, gendre de M. Bouhier, concernant sa bibliothèque pour servir à en former le catalogue et surtout la compléter.

N^o 2328.
P. 955.

Grand in-octavo sur papier. — Antiphonerium Lingonense, ad normam breviarii recens editi accommodatum, opere et cure N. Canonici Lingonensis. — xviii^e siècle.

(Acheté il y a quelques années. Manuscrit de 278 feuillets, exécuté avec le plus grand soin. Les lignes sur lesquelles s'appuient les notes sont à l'encre rouge. Il a appartenu à M. Arvisenet qui a été grand vicaire à Troyes, sous l'épiscopat de M. de Boulogne, et qui y a inscrit son nom. Il porte la date de 1757.

N^o 2329.
P. 956.

In-folio sur papier (Recueil). — 1^o Liber Sinodalis Lingonensis ecclesie, auctoritate reverendissimi in Christo patris ac domini Ludovice cardinalis Barrensis, perpetui ecclesie Lingonensis administratoris, ex usu et libris antiquis compilatus, anno Domini millesimo quadringentesimo quarto. — 2^o (statuta synodaliæ præcedenti libro addita ab episcopo Lingonensi Carolo, anno Domini millesimo CCC^o Vice-simo primo). — 3^o Statuta synodalia edita per reverendum in christo patrem Dominum Philippum de Vienna, Dei gratiâ episcopum et ducem Lingonensem, in suæ synodo, die mercurii post dominicam

qua in sancta Dei ecclesia cantatur ad introitum Misse *Misericordia Domini*, tercia mai, anno ejusdem Domini millesimo quatercentesimo. XIII^e — XV^e siècle.

(De la bibliothèque de Clairvaux, sans n°). Manuscrit de 142 feuillets en belle cursive du XV^e siècle. — Au commencement du volume se trouve relié, avec le manuscrit ci-dessus, l'ouvrage suivant : « Cantica canticorum Salomonis, cum expositione dissertissima et questionis finalis discussione fecundissima D. Jacobi Perez (Perez), de Valentia, Christopolitani episcopi meritissimi, etc. On peut lire tout le titre dans Ossinger, bibliothèque Augustiniana, p. 683, 684. — Explicit opus : « Finis optatus in ædibus ascensionis ad idus Decemb. MDVII, ope. Claræ vallis. » Cet ouvrage imprimé sur deux colonnes se compose de 6 feuillets non chiffrés et de 76 feuillets chiffrés. Au bas de la première page qui contient le titre ci-dessus, sous la marque de l'imprimeur, on lit : « Venundantur sub tribus lupis aquatilibus, in edibus ascensionis, in viæ ad divum Jacobum Parhisiis. »

Liasse contenant : 1^o Instrumentum combustionis unius libelli famosi abbatis Clarevallis (Petri de Vi-reyo) contra abbatem Cisterciensem per Cancellarium ecclesie Parisiensis (requirente Johanne Umien abbate monasterii Vallis-Dulcis, cirterciensis ordinis in diocesi Lingonensi procuratore) (1487). — 2^o Détail des dépenses faites le vendredi septième jour d'avril mil cinq cent soixante-quatre, le roi Charles IX étant tout le jour à Troyes. — 3^o Revenus de la seigneurie de Donjeux, assise au pays de Champagne (près Joinville, Haute-Marne) accordée en don

N^o 2357.
P. 975.

au duc de Guize par Henri IV (1600). — xv^e et xvi^e siècle.

Achetées il y a quelques années. Ces trois pièces sont originales sur parchemin. La 3^e signée Henry (IV) donne pour motif du présent que le roi fait à son neveu le duc de Guize gouverneur et Lieutenant Général en Provence, les dépenses qu'il fait pour le service du roi aux occasions qui s'en offrent journellement.

N^o 2398.
P. 995.

Carton infolio contenant : 1^o Dessin au crayon de la Haute-Borne de Fontaines, monument gallo-romain, placé sur les bords de la Marne, dans l'arrondissement de Wassy (Haute-Marne)....

Le dessin portant le n^o 1 a été donné à la bibliothèque de Troyes en 1847 par l'auteur F. A. Pernot, peintre à Wassy. Ce monument formé de deux pierres superposées à environ 8 mètres de hauteur.

N^o 2414.
P. 1005.

Liasse contenant la charte originale de fondation de l'Abbaye de Clairvaux en 1115.

A cette charte sur parchemin émanée de Hugues, comte de Troyes, sont appendus le sceau dudit comte Hugues et celui de Josserand, évêque de Langres.

Il est à regretter que cette pièce qui est imprimée dans l'édition des œuvres de S. Bernard donnée par Mabillon et dans la *Gallia Christiana*, ne soit pas d'une authenticité incontestable. Le caractère de l'écriture en général et la forme des lettres *e* et *t* en particulier, le sceau du comte Hugues qui porte un contre-sol, et le cuir peut-être auquel il est suspendu, semblent indiquer une époque beaucoup moins reculée.

Manuscrits conservés à l'Hôtel-de-Ville de Troyes.

Un volume in-folio sur papier. — Etat de la consistance et des revenus des domaines du roy engagés et réunis dans la généralité de Champagne. — Fin du xvii^e ou commencement du xviii^e siècle.

N^o 3.
P. 1011.

(Acheté). Manuscrit de 370 feuillets, d'une exécution très soignée. Les domaines du roi dans la généralité de Champagne consistaient en six chatellenies principales, savoir : Vitry, Saint-Dizier, Sainte-Ménehould, Chaumont en Bassigny, Troyes et Mouzon, desquelles dépendaient cent quarante terres et seigneuries et plusieurs droits et revenus, tant engagés que réunis, dont jouissaient les engagistes et les fermiers de sa Majesté. Le présent état est divisé en deux parties : la première contient la consistance et les revenus des domaines engagés, le prix et le temps des engagements et les réparations qui sont à faire aux bâtiments qui en dépendent, avec un état séparé des revenus des greffes engagés dans toutes les juridictions royales de la généralité. La seconde contient les revenus de tous les droits qui dépendent des domaines réunis ; le prix des sous-baux qui en ont été faits, avec un état séparé des revenus des bois et forêts dépendant des dits domaines réunis.



BULLETIN.

DE LA

**SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE LANGRES**

Dans la séance du 24 janvier 1890, ont été nommés membres correspondants de la Société : M. Daguin (Christian) d'Auberive, secrétaire général de la *Revue de Champagne et de Brie*, présenté par MM. Louis et Ch. Royer ; M. l'abbé Laurent, curé de Rouvres-sur-Aube, présenté par les mêmes membres, et enfin M. l'abbé Chérot d'Enghien (Belgique) présenté par MM. Louis et Marcel.

Par arrêté de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, en date du 31 décembre 1889, M. Roserot, archiviste à Chaumont, membre correspondant de la Société, a été nommé Officier d'Académie.

M. Babelon, membre correspondant, attaché au cabinet des médailles et antiques, vient d'être nommé conservateur-adjoint à la bibliothèque nationale.

Le Musée de Langres s'est enrichi d'une pièce fort importante : c'est un surmoulage du casque de bronze trouvé à Breuvannes en 1882. Ce casque figure aujourd'hui dans les riches galeries du Musée des antiquités nationales à Saint-Germain et c'est à l'extrême obligeance de M. Flouest, membre correspondant de la Société, que notre Musée est redevable de ce surmoulage. Admirablement fait, comme le sont du reste tous les moulages qui sortent de Saint-Germain, il donne l'idée la plus exacte et la plus parfaite du casque lui-même. N'oublions pas que la Société le doit aussi à un compatriote, M. Hubert Gautier, qui a joint ses efforts à ceux de M. Flouest pour enrichir le Musée de Langres de ce précieux souvenir des anciens âges.

Le Musée a reçu aussi une photographie exécutée d'après une gravure de Forestier. C'est le portrait de Mgr J.-B. Duvoisin, né à Langres le 19 octobre 1744, décédé à Nantes le 9 juillet 1813. Mgr Duvoisin était, comme on sait, évêque de Nantes. Cette photographie a été offerte à la Société par M. F. Pingenet, petit-neveu de Mgr Duvoisin.

Ch. R.

NECROLOGIE

M. l'abbé J. Boitouzet, curé-doyen de Prauthoy, membre correspondant de la Société, est décédé à Prauthoy, le 18 décembre 1889, dans sa 66^e année. M. Boitouzet avait professé au Grand-Séminaire de Langres, de 1849 à 1853, d'abord l'Écriture sainte, puis l'Histoire ecclésiastique et l'Archéologie. C'était une intelligence distinguée, et curieuse de toute sorte de recherches. Il publia en 1850, dans les Mémoires de la Société, une étude qui fut alors remarquée sur les armoiries des villes de Langres, Chaumont, Saint-Dizier, Joinville, Wassy, Châteauvillain et Bourmont. Devenu successivement curé d'Aubigny, de Vaux-sous-Aubigny et enfin de Prauthoy, il conserva les mêmes goûts, et son premier soin fut de relever, d'après les anciens registres conservés aux Archives de ces paroisses, tous les actes de baptême, mariage et sépulture, et d'en dresser des tableaux qui rendent très faciles les recherches sur l'origine des diverses familles. Il donna à la *Semaine religieuse* de Langres quelques articles sur d'anciens usages locaux. Malheureusement, les soucis d'un laborieux ministère et une longue et douloureuse maladie ne lui permirent pas de se livrer, autant qu'il l'aurait voulu, à ses études préférées. Du moins il s'intéressa vivement jusqu'à la fin à toutes les publications de ce genre. La Société perd en lui un de ses membres actifs de la première heure, et dont le nom restera uni à ceux des Godard, des Daguin, des Péchiné, des Pistollet de Saint-Ferjeux, que la mort a rappelés trop tôt.

L.

BIBLIOGRAPHIE

La bibliothèque de la Société s'est encore enrichie de plusieurs ouvrages qui ont été généreusement donnés par leurs auteurs. Nous devons citer les notices et brochures suivantes :

Le Congrès international des Orientalistes à Stockholm, par le baron J. de Baye, délégué de l'association française pour l'avancement des sciences. C'est un compte-rendu des travaux de cet important Congrès où vingt gouvernements et vingt-deux universités avaient envoyé leurs délégués.

Les saints Jumeaux sont Langrois, nouvelle étude par M. l'abbé Toussaint, curé de Cohons. M. l'abbé Toussaint a consciencieusement étudié la vie et l'histoire des saints Jumeaux ; dans cette brochure, il cherche principalement à démontrer que les écrits de Warnahaire sont erronés et que les Actes grecs sur lesquels s'est appuyé le P. Van Hooft avec d'autres historiens, ne doivent inspirer qu'une confiance fort relative. Il tire même de l'étude de divers autres écrits, de la tradition et de l'examen des lieux, une conclusion qui est en contradiction complète avec les auteurs cités plus haut.

La Champagne et la Brie à l'Exposition universelle de 1889, par Christian Daguin. (Extrait de la *Revue de Champagne et de Brie*.) C'est la liste des exposants récompensés dans ces deux provinces. Document intéressant qui montre l'importance de notre région au point de vue de l'art et de l'industrie puisque quatre cent quarante et une récompenses lui ont été accordées.

Les rues de Langres, par A. Chareton.

La municipalité de cette ville ayant voulu modifier le nom de plusieurs rues avait demandé à M. Chareton de lui faire un rapport comprenant les noms des citoyens qui s'étaient le plus distingués dans notre cité et dont il était dès lors utile de conserver le souvenir. M. Chareton a si bien rempli la mission qui lui avait été confiée que sa notice a été non seulement utile à la municipalité, mais qu'elle est curieuse pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de notre pays.

Ch. R.

RECTIFICATION AU SUJET DE L'ARCHIDIACRE
JACQUES FILZJAN

Jacques Filzjan qu'on écrit aussi Filsjean ou Filzjean, archidiacre de Langres, a fort intrigué M. l'archiviste Roserot, comme il le déclare lui-même dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres*, t. III, p. 280, et il a supposé, pour se tirer d'embarras, que je m'étais trompé, en le classant dans la liste des archidiacres du Dijonnais, au lieu de le placer dans celle des archidiacres du Langrois.

C'est de sa part une méprise, produite par ces termes équivoques, *archidiacre de Langres*, qui signifie ici simplement *archidiacre du diocèse de Langres*, ce que je prouve :

1° Par les termes mêmes de la fondation faite par ledit sieur Filzjean, où il se déclare prêtre, docteur en

théologie, chanoine et archidiacre de Langres, ayant visité pendant 25 ans l'un des plus étendus archidiaconés du diocèse. Ces paroles supposent bien qu'il s'agit ici d'un archidiaconé, différent de celui du Langrois, le plus considérable de tous, savoir celui du Dijonnais, où la matricule de Saint-Mammès le place avec toutes les listes dès 1693, et où je l'ai placé moi-même avec raison. Dans mon ouvrage *Le Diocèse de Langres*, t. IV, p. 112, on lit dans le catalogue des chanoines de Saint-Mammès : « Jacques Filsjean, d'une noble famille de Dijon, licencié en droits, prêtre vers 1687, chanoine-chambrier et député de la Chambre en 1692, puis chantre en 1693, ensuite archidiacre du Dijonnais de 1693 à 1715 où il meurt bienfaiteur du Chapitre, auquel il lègue sa bibliothèque avec 250 livres pour son anniversaire qui se faisait le 31 mai. »

2^e Par la ratification de ladite fondation du sieur Filzjean, faite par le Chapitre de Saint-Mammès, où il est dit expressément que la fondation faite au Séminaire par l'archidiacre Filsjean est acceptée, et que le grand archidiacre est prié d'en aller remercier ledit sieur Filzjan ; d'où il appert que le grand archidiacre, qui était l'archidiacre du Langrois, est tout-à-fait distinct de l'archidiacre Filzjan qui, de licencié en droits, était devenu docteur en théologie. Quand il mourut en 1715, il avait environ 53 ans.

L'abbé ROUSSEL,

Curé de Vauxbons, Membre correspondant.

J'aurais voulu répondre en deux mots ; ces questions, un peu personnelles, n'intéressent guère les

lecteurs, mais je suis obligé de traiter les divers points touchés par mon honorable contradicteur.

Je n'ai jamais douté que les mots *archidiacre de Langres* pouvaient avoir deux sens différents.

J'avais également remarqué que le grand archidiacre avait été chargé de remercier M. Filzjean au nom du Chapitre.

Il n'y a donc pas eu méprise causée par des termes équivoques ; il y a eu étonnement : je l'ai manifesté, parce que l'ouvrage *Le Diocèse de Langres* ne m'a pas procuré les moyens d'en sortir. Aucune indication de source, dans une publication bourrée de tant de noms et de dates ! Par suite, aucun moyen de contrôle ; et comme, d'autre part, le sujet de mon article était la donation de M. Filzjean, je n'ai pas jugé à propos de fouiller les archives, par ces temps froids, pour éclaircir une question secondaire, dans l'espèce. Je dois ajouter, pour qu'il n'y ait pas de doute sur mes intentions, que j'ai tenu à citer l'ouvrage de M. l'abbé Roussel pour lui rendre la justice qui lui est due et constater que ces faits n'avaient pas échappé à ses recherches.

J'avais bien vu aussi que M. Filzjean déclare avoir administré pendant plus de vingt-cinq ans l'un des archidiaconés les plus étendus du diocèse ; mais cela n'indiquait pas nécessairement qu'il fût question du Dijonnais, car ce n'était pas le seul des plus importants archidiaconés.

Aujourd'hui encore, mon honorable contradicteur me répond sans me renvoyer par une cote, par un numéro de registres, enfin, par une indication quelconque aux sources sur lesquelles il s'appuie. Je ne demande pas mieux que de le croire ; mais trouvera-t-il toujours des lecteurs aussi bien disposés ? La

seule indication donnée, celle de la matricule de Saint-Mammès, est encore insuffisante. Où est cette matricule ? Est-ce à l'Evêché ? ou aux Archives départementales ? et sous quelle cote ? Une liasse ? ou un registre ? Si c'est aux Archives, ce seul nom de matricule ne suffit pas pour permettre à l'archiviste, en ce moment du moins, de la retrouver facilement : en effet, je n'ai pas encore remanié le classement du fonds du Chapitre de Langres ; je me suis borné à le parcourir rapidement pour en extraire tout ce qui appartenait à l'évêché et s'y trouvait indûment mélangé. Mon honorable adversaire appuie son argumentation sur un passage de son ouvrage (tome IV, p. 112) ; mais ce n'est pas une source.

Depuis longtemps je désire faire la connaissance de M. l'abbé Roussel ; j'espère que cet incident sans importance ne l'empêchera pas de venir voir l'archiviste en même temps que ces archives qu'il a compulsées avec une persévérance des plus louables. Il sera sûr d'y recevoir le plus cordial accueil.

Alphonse ROSEROT.

NOTES

SUR DES

Lettres patentes accordées par Henri IV à la Maison de Choiseul

On a beaucoup écrit, beaucoup fait de recherches sur la célèbre et puissante famille de CHOISEUL. Récemment encore, M. l'abbé Grassot, dans une très consciencieuse étude, a publié un intéressant historique de cette illustre maison.

Toutefois l'érudit écrivain s'est plus particulièrement occupé des branches qui ont possédé le Bassigny : les *Choiseul-Aigremont*, les *Choiseul-Meuse*, les *Choiseul-Bourbonne*, les *Choiseul-Clefmont*, les *Choiseul-Lanques*, les rameaux de La Ferté, d'Isches, de Daillecourt, etc., etc., ont leurs pages dans son savant travail.

Mais, à côté de ceux-ci, il s'en trouve d'autres que l'auteur, soit parce qu'ils appartenaient moins directement à l'histoire locale, soit pour tout autre motif,

s'est borné simplement à mentionner : nous voulons parler des *Choiseul-Chevigny* et des *Choiseul-d'Eguilly* ; deux branches non moins renommées de cette noble race.

Or, nous possédons justement, dans nos papiers, des lettres-patentes du roi Henri IV, en faveur de deux de ces derniers seigneurs, aussi avons nous songé à publier ce document qui servira en quelque sorte de complément à l'histoire des *Sires de Choiseul* et sera, croyons-nous, de quelque intérêt pour le lecteur.

Qu'étaient les Choiseul-Chevigny et d'Eguilly ? Quelles étaient leurs origines, leurs généalogies ? c'est ce qu'il convient d'examiner d'abord.

La seigneurie de Chevigny, située dans l'Auxois (1) entra dans la maison de Choiseul par le mariage de *Catherine du Plessis*, dont la famille possédait le fief depuis 1400, avec Pierre II de *Choiseul-Aigremont* et qui devint l'auteur de la branche des *Choiseul-Chevigny*, pour lesquels la terre fut érigée en comté, sous François II, sire de Chevigny et par Lettres royaux de janvier 1699.

Quant aux *Choiseul d'Eguilly*, qu'on nommait les comtes d'Eguilly, ils eurent pour chef Jean de Choiseul, baron d'Eguilly, troisième fils de François I^{er} de Chevigny, lequel avait lui-même pris pour femme demoiselle Françoise d'Eguilly.

(1) Plusieurs villages de l'Auxois portaient le nom de Chevigny : c'était d'abord Chevigny-le-Désert, 34 feux ; Chevigny-les-Semur, 50 feux, tous deux de l'élection de Dijon, du bailliage de Semur ; puis Chevigny-le-Vieux, 11 feux, de la même élection, mais du bailliage d'Arnay-le-Duc, qui avec ceux de Semur, d'Avallon et de Saulieu formait l'Auxois.

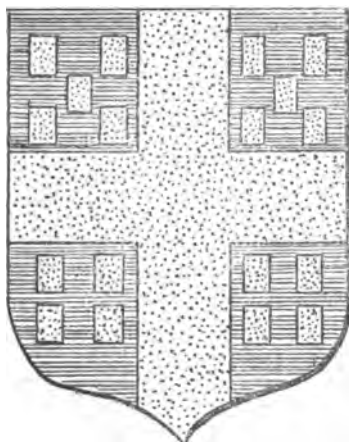
Pour plus de clarté, nous indiquons les deux généalogies dans le tableau ci-dessous :

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE

DES SEIGNEURS ET DES MAISONS

DE CHOISEUL-CHEVIGNY & DE CHOISEUL-ESGUILLY

Renier ou René de Choiseul (1060)



D'azur à la croix d'or, cantonnée de 18 billettes de même, 5 à chaque canton d'en haut, posées 2 et 1 et 4 aux cantons d'en bas, 2 à 2.

1^{er} vassal de l'Evêque de Langres, donne aux moines de Molesmes l'abbaye St-Gengulph de Varennes en 1084 et en 1101 la terre de Coiffy

Epoux d'HERMENGARDE
2 enfants

(1102) Roger, seigneur de Choiseul
épousa, au retour de la croisade
de 1095, Adeline D'AIGREMONT
4 enfants dont

Adeline
Mariée à Ulrich D'AIGREMONT
qui fonda l'abbaye de
Morimond.

Rainard I^{er} (1138)
Helvide ou Edvige DE VAUDEMONT
2 enfants

FOULQUE, mort sans postérité.
REINIER, sr de Bourbonne.
GUILLENC, religieux.

Foulques de Choiseul (1139) **ULRICH, prêtre ou religieux.**
qui fut excommunié en 1181 et en 1194

Marié à Alix DE BRIENNE,
fille d'Erard II (1)
2 enfants

Rainard II de Choiseul (1194) **BARTHÉLEMY, s^r de Vrécourt.**
prit part à la croisade Philippe
Auguste en 1190

Clémence DE TRAVES (2)
1 fils

Rainard III de Choiseul (1220)
Excommunié par Honoré III, en raison de ce qu'il prit parti pour
son cousin Erard de Brienne, contre la comtesse Blanche
de Champagne

Epousa Alix DE DREUX, dame DE TRAVES (3)
Plusieurs enfants dont

Jean I^{er} de Choiseul (1238) **ROBERT, seigneur de Traves,**
qui fut caution du mariage de Mar- **chef de la maison de ce nom.**
guerite, fille de Thibaut de Champagne,
avec Ferry, duc de Lorraine, marié à
Alix ou Berthemotte D'AIGREMONT
2 fils

Jean II de Choiseul (1280) **RENIER.**
qui eut guerre avec Ferry de Lorraine
et le mit à rançon de 2,000 livres.
Jean II fut connétable de Bourgogne.
Epoux de Alix DE LA FAUCHE (4)
Trois enfants

(1) La maison de Brienne est champenoise, c'est une des plus illustres de la province, elle remonte suivant le père Anselme à Engelbert, comte de Brienne, dont le nom est cité dans une charte de Montiéramey, la 3^e année du règne de Hugues Capet; la maison de Brienne avait : *Ecartelé au 1^{er} et 4^e de Luxembourg, au 2^e et 3^e de gueules à une comète à 16 rayes d'argent.*

(2) M. l'abbé Grassot dit Clémence de Pouilly, — c'est par erreur, car cette dernière qui vivait cent ans plus tard et était fille de Gérard I^{er} de Pouilly, fut mariée à Huon ou Huand d'Avrecourt.

(3) Alix était petite fille de Robert de France, comte de Dreux, 4^e fils de Louis-le-Gros.

(4) Baronnie de la Haute-Marne.

Renier II d'Aigremont (1)

D^{me} Alix DE GRANCEY

morte en avril M.CCC.XX (2)

JEAN, sire de Choiseul.

RENARD, sire de Bourbonne.

Fondateurs de la branche des Choiseul-Aigremont (1310)

BRANCHE DE CHOISEUL-AIGREMONT (1330)

Renier III de Choiseul-Aigremont



Ecartelé au 1^{er} et 4 de Choiseul et au 2 et 3 de gueule au lion couronné d'or qui est Aigremont.

(1) Ici les historiens ne sont pas d'accord. — M. Grassot fait de Renier II le fils de Jean II de Choiseul, tandis que, dans des notes généalogiques de la maison de Choiseul (extraites du portef. de Fontanieu, vol 645, page 302), le même Renier serait le 2^e fils de Jean I^{er}. — Ce qui nous semble peu probable, lorsqu'on rapproche les dates.

(2) Renier II fut enterré à Morimond, dans l'église, au milieu du Chapitre : voici son épitaphe ainsi que celle de sa femme inhumée au même lieu.

Cy Gist noble homme RENIER DE CHOISEUL, sire d'Aigremont,
qui trépassa l'an de grâce MCCCXXXIX au mois de janvier

Cy gist Dame Alix de Grancey, Dame de Choiseul,
qui trépassa l'an de grâce MCCCXX au mois d'avril.

Marié à Isabeau DE LORRAINE,
fille de Thibaut II, duc de Lorraine, et d'Elisabeth de Rumigny (1),
sa femme.

Renier IV de Choiseul-Aigremont (1339)

marié à Isabelle DE SALM (2)

3 fils

1^o Guillaume de Choiseul-Aigremont (1354) sans postérité **3^o Pierre**, sire d'Arnoncourt
et Fresnoy.

2^o Renaut I^{er} de Choiseul-Aigremont (1364) marié à X^{...}

1^o GUILLAUME, mort jeune.

2^o Jean de Choiseul-Aigremont
marié à Agnès DE NOYERS
dépossédé par son oncle Pierre, dont
il est question ci-haut.

(1391) Pierre I^{er} de Choiseul-Aigremont dit Galehaut (3)

Seigneur de Fresnoy, Arnoncourt, etc., etc.,

Marié à Alix DE CHOISEUL, veuve de Gérard de Dinteville (4)

3 fils dont

(1408) Pierre II de Choiseul-Aigremont dit Galehaut

Seigneur de Fresnoy, Doncourt, etc., etc.,

Marié en 1^{res} noces à Raoline DE CLEFMENT, fille de Gérard de
Choiseul, en 2^{mes} à Richarde D'OISELET (5)

(1) De gueule à un lion d'or, armé, lampassé et couronné d'argent.

(2) Descendante de Henri II, comte du *haut Salm* et de *Blamont*, qui fit bâtir le château de Salm, dans les Vosges, qui existait en 1190.

(3) On le nommait *Galehaut*, du nom d'un ancien seigneur d'Aigremont.

(4) Elle était fille de Jean de Dammartin et veuve de Gérard ou d'Erard de Dinteville, famille originaire de Bourgogne et qui avait : de sable à deux léopards d'or posés l'un sur l'autre.

(5) Pierre II et sa femme furent enterrés à Morimond ; voici leur épitaphe :

Pierre III de Choiseul-Aigremont

Second fils de Pierre II, seigneur de Fresnoy, Arnoncourt, etc.,
et héritier d'Aigremont par la mort de son frère aîné, décédé sans
enfants, marié à Catherine DU PLESSIS, dame de Chevigny (1)
2 fils

1^o Nicolas

qui épousa Alix DE CHOISEUL-
LANQUES et commença la
ligne des Choiseul-Praslin.

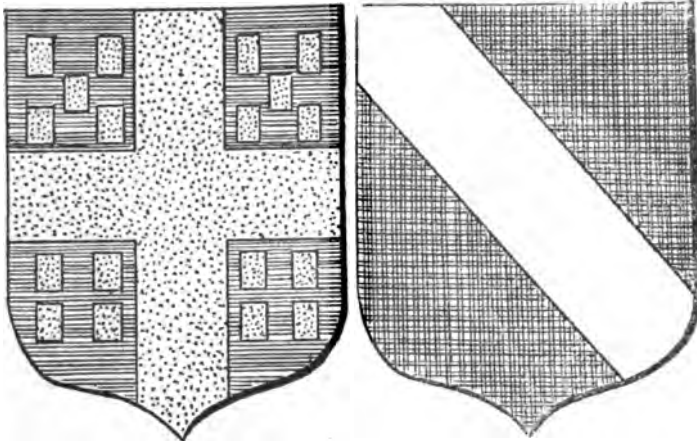
2^o Jean de Choiseul-Chevigny

Marié à Anne DE CHOISEUL-
LANQUES.

BRANCHE DE CHOISEUL-CHEVIGNY

Jean I^{er} de Choiseul-Chevigny

Marié à Anne DE CHOISEUL-LANQUES (1504)



*D'azur à la croix d'or cantonnée de 18 billetes de même, posées 5 à 5 et
4 à 4. Accolé de sable à la bande d'argent.*

Cy gist Pierre de Choiseul, chevalier, seigneur d'Aigremont
qui trépassa le x (alias le xii) janvier M.CCCC.LVI (alias 1465)

Et Dame *Richarde d'Oisetet*, sa femme

qui trépassa le xv (alias le xviii) de décembre M.CCCC.LVIII
(alias M.CCCC.XCVIII)

Pierre II fut aussi inhumé à Morimond dans la même tombe
que son père et sa mère, — tombe sur laquelle on lisait, en outre
de la première inscription :

Et *Pierre de Choiseul*, leur fils, dit Galehaut,

qui trépassa le 6^e février (alias octobre) M.CCCC.VXL (alias M.CCCCX)

(1) Seigneurie de l'Auxois.

Marceau de Choiseul-Chevigny

Marié à Jeanne DE BRANCION (1)

François de Choiseul-Chevigny (1578)

Marié à Françoise, dame D'ESGUILLY (2)

2 fils

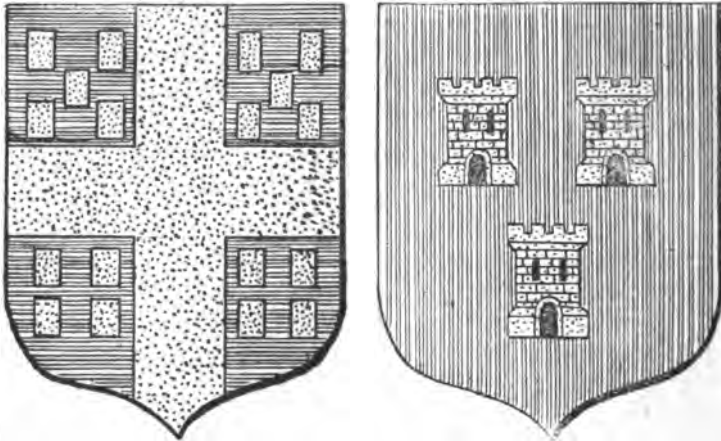
1^o Jacques de Choiseul-Chevigny

Marié à Madeleine DE MALAIN

BRANCHE DE CHOISEUL D'ESGUILLY

2^o Jean de Choiseul d'Esguilly

Marié à Anne DU FRANAI (3) (1622)



D'azur à la croix d'or, cantonnée de dix-huit billettes de même, cinq de chaque canton du chef, posées en sautoir et quatre à chaque côté de la pointe; accolé de gueules, à trois tours crenelées d'or maçonnées de sable et posées deux et une.

C'est en faveur de ces jeunes chefs des deux branches de la maison de Choiseul qu'ont été données les lettres patentes dont il est question.

(1) D'une famille de Bourgogne qui portait : d'azur à trois fascés, d'or ondées.

(2) Eguilly, seigneurie de l'Auxois, — fait partie actuellement du canton de Pouilly.

(3) Fraignes, — fief au bailliage de Semur — qu'elle apporte à son mari.

CHOISEUL-CHEVIGNY

François II de Choiseul Chevigny

Député de la noblesse aux États de Bourgogne. La seigneurie de Chevigny fut érigée en Comté en sa faveur, par lettre du mois de janvier 1699, marié à Paule DE LA RIVIÈRE (1).

Hubert de Choiseul Comte de Chevigny et La Rivière

mort le 10 juillet 1727
marié en 2^{mes} noces à Louise
DE BEAUVEAU (2).

Gabriel de Choiseul Comte de Chevigny et La Rivière

né le 14 août 1713

L^t général des armées, L^t général
au gouvernement de Dauphiné,
marié le 30 avril 1732 à Anne-
Marie de CHAMPAGNE-VILLAINES (3)
2 enfants

1^o Arnault-César-Louis

C^{te} de Choiseul-Chevigny

né le 18 août 1735, marié le 22 jan-
vier 1756 à Guyonne-Marguerite-
Philippine DE DURFORT DE
LORGES (4).

CHOISEUL D'ESGUILLY

François Léonor de Choiseul dit le Comte d'Esguilly

Marié en 2^{mes} noces à Eléonore
Thibaut DE JUSSEY.

Charles de Choiseul Comte d'Esguilly

né le 25 août 1692, capitaine
de cavalerie.

Ici s'arrêtent les notes que
nous avons pu recueillir sur la
branche d'Eguilly.

Le comte Charles avait pour
oncle *Antoine de Choiseul*, sei-
gneur de Bussières, marié à
Marie DE PERNES DE ROCHFORT.

2^o Elisabeth-Céleste-Adélaïde

née le 17 janvier 1757.

(1) D'une seigneurie ou mieux d'une baronnie du Nivernais, les
de La Rivière donnèrent à la France un des premiers chambellans
de Charles VI : Bureau, sire de La Rivière, mort le 16 août 1400. —
Armes : de sable à la bande d'argent.

(2) Nièce de Marc de Beauvau, marquis d'Arouel, prince de Craon.

(3) Sans doute Champagne-Villaine-les-prévotéz, au bailliage de
Semur. Il y avait dans ce bailliage une famille de Champagne, al-
liée aux Saint-Belin et qui portait d'azur, à une bande d'argent, cot-
toyée de deux cottices potencées et contre-potencées d'or de treize
pièces.

(4) Fille de Louis de Durfort, comte de Lorges, branche cadette
des Durfort-Duras. Célèbre maison, originaire de Guyenne et de

Pour ce qui a motivé les lettres-patentes objet de cette note, le voici :

C'était en 1597; le roi Henri IV, trop épris des charmes de la belle Gabrielle d'Estrées, languissait dans le repos, insoucieux des affaires de son royaume et des menées de ses ennemis, lorsque tout à coup la nouvelle se répandit qu'Amiens venait d'être surpris par les Espagnols qui s'en étaient emparés. On juge de l'effroi et de la consternation qu'avait causés cet événement. Aussitôt Henri donne l'ordre au maréchal de Biron de rassembler une armée et pour lui laisser le temps de réunir ses troupes, se met lui-même à la tête de quelques soldats levés à la hâte et s'avance sur Corbie qu'il enlève, puis gagne Amiens où il opère sa jonction avec le maréchal et dont le siège est poussé avec vigueur. Six mois après, malgré l'infériorité numérique des assiégeants et en dépit de l'intrépide défense de l'archiduc d'Autriche, venu lui-même au secours de la place, avec des renforts considérables, celle-ci était reprise.

Toute la France avait couru à ce siège. La noblesse de Bourgogne particulièrement se signala par des prodiges de valeur.

Le comte Jacques de Choiseul-Chevigny et le comte Jean d'Eguilly s'y firent surtout remarquer et c'est pour leur témoigner sa satisfaction de leur belle conduite que le Roi leur accorda, par lettres qu'on

Foix, et qui avait à son écu : Ecartelé au 1^{er} et au 4 d'argent à la bande d'azur et au 2 et au 3 de gueules au lion d'argent. — Le chef de la maison de Lorges fut Gui Aldouce de Durfert, duc de Lorges-Quintin, capitaine des gardes du corps, pair et maréchal de France, chevalier des ordres du roi, gouverneur de Lorraine.

va lire l'exemption de comparution et de contribution aux ban et arrière-ban du royaume :

Henry par la grace de Dieu Roy de France et de Navarre, aux baillifs de Dijon, d'Otun, Auxois, Lamontage et Saint-Pierre La montage ou leurs Lieutenants et à tous nos autres justiciers et officiers, chacun en droict soy si comme à luy appartiendra, salut scavoir faisons que nous ayons esgard aux bons et agréables services à nous faicts par les sieurs Déguly (1), Chevigny et de la Meure (2), en ñre pays de Bourgogne, pendant le siège de ñre ville d'Amiens et selon qu'ils nous ont esté certifiez par ñre très cher et amé cousin le Sr de Biron, mareschal de France, gouverneur et Lieutenant général pour nous en ñre dit pays de Bourgogne, par sa certification cy attachée sous le contre scel de ñre chancellerie. Pour ces causes et considérations, avons lesdits sieurs de Chevigny, Esguly et de la Meure exempté et exemptons par ces présentes signées de ñre main de la comparution et contribution à nos ban et arrière ban (3), en quoi ils pourroient estre tenus à cause de leurs fiefs, libres et seigneuries dud. Esguilly, Chassy (4),

(1) Eguilly ou Eguilli, comme on écrivait alors, seigneurie dans l'Auxois.

(2) La Meure, nous ne savons de qui il est question, bien que nous ayions fait à ce sujet de nombreuses recherches. Il n'existe et n'exista aucune terre de ce nom en Bourgogne. Doisy en fait foi. Nous ne savons quel était le personnage qui avec les comtes de Chevigny et d'Eguilly partage la faveur royale. Il y a bien un village qui porte le nom de Meures, mais il est en Champagne et nous ne croyons pas qu'il s'agisse de celui-là. Meures, néanmoins, appartient toujours aux seigneurs de Sexfontaines, fief que posséda la famille d'Amboise alliée à la maison de Choiseul.

(3) Chassey, fief appartenant aux Chevigny, 36 feux, au bailliage de Semur.

(4) Les fiefs étaient donnés aux nobles à la charge de la redevance

Fontaines (1), Chevigny, Fiancy (2), La Meure, Cornois (3) et aultres qu'ils peuvent tenir et posséder leurs appartenances et deppendances scituées et assises en nos ressorts et juridictions sans que au moïen ou en vertu de commissions par nous descernées la pñte année sur le faict de nosd. ban et arrière ban, ils soient tenus ausd. comparition ou contribution, Vy voulons et à chascun de vous mandons et expressément enjoignons que de nos pñtes grace et exemption vous faictes, souffrez et laissez jouir pleinement et paisiblement lesds. S^{rs} d'Esguly, de Chevigny et de la Meure sans leur faire, ny souffrir leur estre faict, mis ou donné, aulcun trouble ou empeschemt au contraire levant et ostans toutes saisies et arrest qui pourroient avoir esté faictes de leurd. fiefs, terres et seig^{ries} ou aucune d'icelles membres ou deppendances et leurs faisant rendre et restituer tous deniers qu'ils pourraient avoir baillé ouourny en

de foy d'hommage et de certains autres droits que le souverain leur imposait. De plus, en temps de guerre, le vassal devait au Roi le service à ses propres frais, c'est-à-dire qu'il devait s'armer, s'équiper, s'entretenir, lui et les hommes qu'il lui fallait conduire avec lui; car, suivant l'importance du fief, il devait fournir un nombre plus ou moins grand de soldats, soit un homme équipé, soit la moitié, soit le quart d'un combattant. Dans ces derniers cas, plusieurs fiefs étaient réunis et fournissaient à tour de rôle le contingent imposé à la totalité. C'était la réunion de ces gens de guerre qu'on nommait ban ou arrière-ban, suivant qu'ils appartenaient à des fiefs directs ou à des arrières fiefs. On comprend que pour les seigneurs ces appels répétés étaient une lourde charge, puis qu'il leur fallait payer non seulement leur propre dépense à eux, mais celle de tous les tenanciers qu'ils devaient conduire sous la bannière royale; l'exemption de cette double charge de comparution et de contribution aux ban et arrière ban, était donc une faveur qui témoignait des services rendus par les sieurs de Chevigny et d'Eguilly.

(1) Fontaine-les-Sèches, 29 feux au bailliage de Semur.

(2) Fraignes, 88 feux id.

(3) Cornois, 9 feux id.

vertu desd. saisies et arrest. Car tel est nre plaisir, nonobstant toutes commissions descernées pour la convocation de nosd. ban et arrière ban, mandemens et d'effences. A ce contraires ausquelles nous avons pour ce regard desrogé et desrogeons par ces pntes et pour ce que d'icelles on pourra avoir affaire en plusieurs et divers lieux, nous voulons que au vidimus qui en sera faict par lung de nos amis et feaulz notaires et S^{nes} ou soubs scel royal soit adiousté comme au présent original. Donné à St Germain le douziesme Jo^r de décembre, l'an de grace mil cinq cens quatre vingt dix sept et de nre regne le neufiesmes.

Henry

Les Choiseul-Chevigny eurent de fréquentes et amicales relations avec celles des branches de la famille qui résidaient dans le Bassigny ; nous possédons à cet égard des titres qui nous en donnent des preuves évidentes, et entre autres : Un acte, daté de mars 1542, par lequel Jean de Choiseul-Chevigny, seigneur de Charontois, Cernois et Collongeur-les-Semis et sa femme Anne, cèdent de *bonne, seine et loyale amitié* à Antoine de Choiseul, seigneur de Lanques représenté par François de Choiseul, abbé de la Crête, tout ce dont ils ont hérité de Philibert de

Beaujeu, chevalier, seigneur de Lignièrès, Pouzy, Thenay, etc., etc., en Berry et Amplepuis, Ranchardles-Tours en Beaujolais.

Puis encore des donations assez considérables faites en 1525 et autres dates, entre les membres des deux familles, notamment lors de l'accord fait entre le même Jean de Choiseul pour le mariage de sa fille Jehanne avec Jacques de Salm, fils de Jehan de Salm et de demoiselle Charlotte de Clugny (1).

A. LACORDAIRE.

20 novembre 1889.

(1) La famille de Clugny, originaire d'Autun, a eu plusieurs alliances avec celle de Choiseul. En novembre 1722, Charles-Antoine de Cluny épousait Marie de Choiseul, fille de Jean d'Eguilly, seigneur de Bussièrès.

Les armes des de Cluny étaient : d'azur à deux clefs d'or, adossées et posées en pal, les anneaux en losange pommetés et entrelacés.



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE LANGRES

Par arrêté de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en date du 21 mai 1890, M. Charles Royer, Conservateur du Musée de Langres, Secrétaire de la Société historique et archéologique, a été nommé officier d'Académie.

La Société des antiquaires de France, dans sa séance du 2 avril 1890, a admis au nombre de ses associés correspondants nationaux M. Christian Daguin, d'Auberive, membre correspondant de la Société.

M. Henry Révoil, architecte, correspondant de l'Institut, membre correspondant de la Société, vient d'être chargé par le gouvernement roumain d'inspecter les divers travaux de restauration dont les « monuments historiques de Roumanie » ont été l'objet pendant ces dernières années. M. Bourgeois, ministre de l'Instruction publique, a autorisé M. Révoil à accepter ce mandat et lui a confié en outre une mission d'études archéologiques dans les régions qu'il va parcourir.

On a trouvé sur le territoire de la commune d'Arbigny-sous-Varennnes un cercueil en pierre d'époque mérovingienne. C'est au lieu dit : *En là l'eau*, que cette découverte a été faite.

La municipalité de Langres, ayant mis à la disposition de la Société l'emplacement où se trouvaient les pompes dans le bâtiment du Musée, cette salle va être transformée en musée lapidaire et formera ainsi le complément de la riche collection qui figure en ce moment dans la chapelle de Saint-Didier.

A la suite de l'Exposition des Beaux-Arts qui vient d'avoir lieu à Chaumont, le Musée de Langres s'est enrichi d'un charmant bas-relief en terre cuite qui

lui a été donné par l'artiste qui en est l'auteur. Cet artiste est M. Détrier (Pierre-Louis), né à Vougé-court (Haute-Saône), et qui a su se faire un nom parmi nos sculpteurs français.

Parmi les œuvres du même maître qui ont été les plus remarquées aux divers Salons des Champs-Elysées, nous devons citer : *Le nid*, groupe en marbre, Salon de 1889, et *Grande Sœur*, groupe en marbre, Salon de 1890. On se rappelle qu'à l'Exposition de Langres en 1888, figurait une charmante statuette de M. Détrier, sous le titre : *La jeune mère*. C'était une réduction en bronze du marbre, grandeur nature, exposé au Salon de 1885, et qui appartient à M. Teisserenc de Bort.

Le bas-relief donné au Musée de Langres par M. Détrier y trouvera une excellente place parmi les œuvres des sculpteurs de notre région.

M. Poinot, de Balesmes, membre correspondant, a fait don au Musée d'un tube rond en terre cuite, mesurant 0,38 de hauteur sur 0,36 de largeur.

Ce tube d'époque gallo-romaine a servi évidemment à une conduite d'eau et a été trouvé sur le finage de Balesmes.

M. Poinot a donné également des fragments de deux vases en terre de même époque qui portent les signatures des potiers.

Ch. R.

Sur la demande de M. Henry Brocard, Président de la Société, MM. H. Boulenger et C^{ie} ont envoyé, pour le Musée, avec une collection d'échantillons techniques de la fabrication de la faïence dans leur grande et intéressante usine de Choisy-le-Roi (Seine), un nombre considérable de pièces choisies avec un goût parfait parmi les meilleurs produits de leur industrie.

C'est une bonne fortune pour le Musée, dans lequel la Société essaie de composer en ce moment une section de céramique, pour laquelle les éléments ne manqueront pas.

La céramique a été noblement représentée à la fin du xviii^e siècle dans la région de la Haute-Marne. A la faïencerie d'Apresy (1), les Jarry et d'autres artistes de mérite firent des petits chefs-d'œuvre, très recherchés aujourd'hui et cotés à des prix d'une élévation peut-être fantaisiste.

Il y a quelques années on a trouvé au milieu de débris les moules de quelques anciens modèles, et le directeur d'Apresy a tenté de reprendre les vieilles traditions de l'usine. On fit quelques reproductions des formes d'autrefois, ainsi que des décorations, assez heureusement copiées sur quelques pièces de l'époque qui deviennent très rares aujourd'hui. Cette tentative n'a malheureusement pas réussi, on a dû s'arrêter en présence de sérieuses difficultés et surtout en raison des frais considérables de la fabrication et des accidents qui survenaient aux pièces et les mettaient souvent hors de service.

(1) *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres*, t. I, page 131.

La faïencerie d'Apres ne fabrique plus aujourd'hui que les objets les plus usuels.

Vers 1825, une manufacture de porcelaine fut créée à Giey-sur-Aujon, près d'Arc-en-Barrois, par M. Guignet.

On s'est souvent demandé comment cette industrie avait pu s'établir dans la Haute-Marne, éloignée des pays de production du kaolin, qui est la base de la composition de la pâte de porcelaine, surtout à cette époque déjà reculée où les moyens de transport étaient laborieux et d'un prix très élevé. M. Guignet était un homme d'initiative, il brava toutes les difficultés, sans trop s'inquiéter des résultats, mais après un temps très court il fut obligé de fermer l'usine.

Plein du zèle le plus empressé pour la création nouvelle, il avait appelé, pour la décoration des pièces, un certain nombre de peintres, parmi lesquels il y eut quelques artistes ayant un certain talent. On remarque dans les produits de Giey-sur-Aujon des tons bleu foncé d'une teinte bien unie et régulièrement bonne, de jolis sujets de chasse très variés encadrés dans des ornements généralement d'une très belle dorure.

La faïencerie de Choisy-le-Roi est très honorablement connue dans l'industrie, où elle tient un rang élevé par ses belles productions et dans le monde des arts par la variété et la science de ses œuvres.

Les carreaux émaillés et richement disposés pour la décoration architecturale font le plus grand honneur à MM. Boulenger.

Henry BROCARD.

BIBLIOGRAPHIE

La bibliothèque de la Société a reçu de son auteur la notice dont le titre suit : *Saint Félix et saint Augebert, martyrs du diocèse de Langres; étude sur leur légende*; par M. l'abbé Henry, curé de Silvareuvres. C'est une étude consciencieuse de la vie des saints cités plus haut, et de l'évangélisation de l'Angleterre dans les dernières années du vi^e siècle et pendant la première moitié du vii^e.

Ch. R.

Les Livres liturgiques imprimés de l'Eglise de Langres, par M. l'abbé Marcel, Préfet des Etudes au Petit-Séminaire de Langres.

Paris, Alphonse Picard; Langres, Rallet-Bideaud, 1890, gr. in-8° vii-88 pages. Cent exemplaires numérotés.

Le travail que nous avons l'honneur de présenter à nos lecteurs a paru d'abord en différents articles dans la *Semaine religieuse* de Langres (janvier à avril 1890). Ces articles ont été revus par l'auteur et ont reçu des additions assez importantes pour devenir un travail nouveau.

Commencé dans le but de fournir des éléments d'étude à une commission chargée de préparer la réfection du Propre diocésain, on conçoit que la *Semaine religieuse* l'ait réclamé tout d'abord. Elle le mettait ainsi sous les yeux du clergé, qui avait été saisi de ces questions, et elle pouvait aussi procurer quelque motif d'édification à ses pieux lecteurs.

Cependant le bibliographe se devait à d'autres en-

core. Ce qu'il nous donne aujourd'hui est un chapitre, le premier et non le moins important, d'une histoire de l'ancienne liturgie du diocèse de Langres, si considérable autrefois et dont les évêques occupaient une si grande place dans l'Eglise de France. Or il s'agit ici de choses qui présentent à tous un vif intérêt. Le théologien sans doute est le premier à y trouver son compte, car « le principal instrument de la tradition de l'Eglise, dit Bossuet, est renfermé dans ses prières », et l'étude des textes liturgiques est indispensable à qui veut se rendre compte des croyances. Le liturgiste a là en mains des documents précieux pour établir la discipline d'une Eglise et ses coutumes en matière de culte, de rites, de chants, de cérémonies. Le littérateur y rencontre dans les hymnes, les proses, même dans les vieux Noël's que le travail de M. Marcel mentionne à côté des livres liturgiques proprement dits, une poésie qui ne le cède à nulle autre. Il n'est pas jusqu'à l'amateur de beaux livres qui, en retournant ces feuilles, ne croie palper les vieilles reliures armoriées qui y sont décrites, les beaux vélins, les délicates miniatures, les gravures sur bois des Missels du xv^e siècle, des Bréviaires, des livres d'Heures. Quoique la description des manuscrits dont l'auteur nous annonce la prochaine publication nous réserve ses surprises, celle des imprimés a déjà de quoi faire battre d'aise le cœur du bibliophile.

Le plus ancien des livres décrits, je ne résiste guère au plaisir d'en indiquer quelques-uns, est un Missel de 1491, existant à la bibliothèque de Chaumont. Un splendide Missel de 1517 est en deux exemplaires à l'église Saint-Jean de la même ville. Un bon nombre se trouvent à la bibliothèque du Grand-Séminaire de Langres, qui recueille d'ici et de là les

épaves de la grande tourmente. Il en est qui ont pris d'étranges chemins. Il est tel d'entre eux dont on retrouve la piste en Allemagne, chez un libraire de Munich, à la Chartreuse de Buxheim. Quelques-uns étaient mentionnés dans des catalogues de collections aujourd'hui dispersées, et sans qu'on puisse dire en quelles mains ils sont actuellement. Enfin il en existe à la Bibliothèque nationale, mais là du moins ils sont encore chez nous, et sous la garde d'un directeur éminent, dont la haute érudition et l'extrême bienveillance sont bien connues de tous les chercheurs.

J'ai parlé surtout des imprimés les plus anciens. Les modernes y ont aussi leur prix, car ils serviront un jour à faire de l'histoire. M. l'abbé Marcel a conduit ses séries jusqu'à ces dernières années. Les Bréviaires sont de 1505 à 1830 ; les Livres d'Heures de 1502 à 1838 ; les Missels de 1491 à 1749 ; les Cérémoniaux de 1705 à 1882 ; les Catéchismes de 1622 à 1838 ; les Rituels de 1524 à 1842 ; les Statuts synodaux de 1480 à 1882 ; les Cantiques de 1700 à 1824 ; les Noël's de 1660 à 1808 ; les Ordos depuis 1559 à ceux de 1792 et 1793 etc. ne sont pas les moins curieux. Que de pièces à découvrir, de morts à évoquer ! Ils reposaient sur les tablettes des bibliothèques, comme les cendres des anciens dans les casiers de leurs *columbaria*, inconnus et silencieux. Il y avait bien de la poussière à secouer ! Puis il a fallu les décrire, rien de la description qu'enseignent les professeurs d'humanités, mais les décrire presque à la façon de l'anthropométrie criminelle, donner leur mesure, leur signalement, leurs signes distinctifs, même leurs défauts. M. Marcel a montré là combien il est expert dans cet art, qui est au reste un art d'expert. Il veut bien déclarer avoir laissé des « la-

cunes voulues et des imperfections non voulues. » Il nous permettra de ne pas être de son avis, du moins tant qu'il ne nous aura pas signalé les unes et les autres, que nous serions aussi embarrassé qu'étonné de relever. Nous savons du reste quelle est sur ce point l'appréciation des maîtres, et en ces matières, c'est être loué deux fois que de l'être par des hommes compétents.

En parlant du livre de M. l'abbé Marcel, nous n'avons eu que l'intention de le signaler aux érudits et de leur indiquer quelques unes des ressources qu'il pourra leur fournir.

Ce n'est qu'une préface, nous dit modestement son auteur. J'en prends acte, et je me félicite d'avance de ce que cette préface nous promet : une partie historique traitant de l'établissement et de la suppression, de l'augmentation ou de la diminution du grade de certaines fêtes ; une partie canonique où sera étudié l'origine du rite langrois avec les rapprochements que le sujet comporte ; enfin une partie littéraire, contenant le texte et le commentaire des plus beaux offices. Le cadre est vaste et très compréhensif ; il nous promet de beaux et intéressants développements. Quand il sera rempli, le diocèse de Langres n'aura rien à envier aux diocèses de Nevers, de Poitiers, de Rouen, de Troyes, d'Autun, de Lyon, d'Aix, de Toulouse, de Soissons, etc., qui ont eu la bonne fortune de trouver plus tôt les historiens de leur liturgie. Peut-être même aurons-nous une œuvre plus complète. Au surplus, les études que ce plan nous donne le droit d'espérer, permettent à l'écrivain de ne pas s'en tenir à la tâche strictement limitée de l'érudit. Je ne sais s'il lui en coûte de ne montrer que le fruit d'un immense travail, le don de la sagacité, la

précision, l'exactitude, une mémoire généreuse, mais il y a encore d'autres dons d'esprit et de plume qui plaisent grandement à l'occasion, et qui peuvent trouver leur emploi, même à ne parler que des choses et des gens du passé, avec lesquels il fait peut-être meilleur vivre qu'avec les hommes et les choses d'aujourd'hui.

A. LOUIS.



PIÈCES DIVERSES

CONCERNANT LA

CORPORATION DES COUTELIERS DE LANGRES

Dès le **xv^e** siècle, la coutellerie de Langres avait acquis une certaine réputation et les couteliers de cette ville formaient déjà une communauté particulière. En 1454 elle demanda l'approbation de ses statuts et l'obtint de Charles VII. Guy Bernard, évêque de Langres, les confirma en juin 1454 pour les deux tiers de la ville dont il était seigneur et ce n'est qu'en 1577 que les couteliers résidant sur la seigneurie du Chapitre obtinrent la confirmation de leurs statuts. Jusqu'au **xviii^e** siècle la coutellerie fut florissante à Langres puisqu'elle comptait environ soixante maîtres et marchands couteliers (1) mais vers le milieu

(1) La liste des maîtres et marchands couteliers graveurs et doreurs de la ville de Langres avec leurs noms, leurs demeures et leurs marques suivant l'ordre de leur réception **MDCCLXVIII** a été offerte à la Société par M. Beligné.

de ce siècle un certain nombre de couteliers de cette ville à la suite d'un différent survenu entre les divers membres de la corporation, vinrent s'établir à Nogent, et en 1678 cette ville comptait soixante-cinq couteliers, dont trois notables.

Tout maître en s'établissant adoptait un emblème dont il marquait les pièces sortant de ses mains. C'était là une cause puissante d'émulation et de progrès (1).

En 1364 chacun des maîtres couteliers avait son poinçon particulier, car nous trouvons que Charles V accorda à Evrard de Boessay, marchand de couteaux, la propriété héréditaire du seing de la corne de cerf qui avait appartenu à Jean de Saint-Denis, forgeron d'allemales (2) à couteaux lequel était mort sans laisser d'héritiers (3).

Le désir de faire connaître leur nom, leur adresse, leur genre de fabrication et l'emblème qu'ils avaient choisi, donna l'idée à plusieurs d'entre eux de faire graver des vignettes-enseignes avec ces indications et des spécimens de leur fabrication. Ces *prospectus*, dont quelques-uns sont gravés avec art, servaient à envelopper les pièces fines que les marchands couteliers vendaient et à faire connaître ainsi au loin leur nom et leur marque.

Plusieurs des plaques de cuivre existent encore. M. H. Beligné en possède qui ont figuré à l'exposition

(1) *Notice sur les couteliers de Langres au moyen âge*, par M. Adrien Durand, Langres, Jules Dallet, 1870.

(2) Il existe encore un proverbe qui dit : Changer son bon couteau pour une allemale.

(3) *Bulletin pour la défense des intérêts des couteliers de France*, n° 12. Paris, 1889. Typographie Gaston Née, 1, rue Cassette.

rétrospective de la coutellerie en 1889, sur laquelle nous reviendrons plus tard. Il a bien voulu offrir quelques-unes de ces gravures à la bibliothèque de notre Société, elles ont un assez grand intérêt au point de vue de l'histoire de l'industrie locale pour que nous essayions de les décrire sommairement ici (1).

I. Ecusson ovale renfermant des instruments de chirurgie tels que : Speculum, — Dilatatoire composé, — Lancettes, — Ciseaux de chirurgie courbes, — Scie à amputation, — Trépan, — Ciseaux à papier, — Rasoirs.

En haut de cet écusson se voient deux amours, dont l'un tient d'une main une mappemonde, l'autre un compas et une équerre, de l'autre main ils soutiennent un écu où se trouve au centre une main avec le Bâton Royal.

En bas une légende tenue par deux amours porte cette inscription :

*Didier Beligné Maître Coutelier à
Langres fils du Maître de la perle a
L'enseigne du baton Royal, rue
fait et vend Rasoirs Lancettes Couteaux
Ciseaux Trepan et autres ferremens seruans
aux Chirurgiens et Barbiers.
Chalochet fecit anno 1683.*

(Communiquée par M. H. Beligné).

(1) Ces gravures ont une grandeur moyenne de 0^m25 de hauteur sur 0^m18 de largeur.

II. Ecusson rocaille sur fond semé de fleurs de lis et portant à son sommet l'Ecu Royal de France, d'une composition élégante et gracieuse. Au centre, deux palmes, entre lesquelles est placé le *Bâton Royal*.

Dans un cartouche rocaille situé au bas de la plaque et sur lequel repose l'écusson principal se lit la légende :

BELIGNÉ *Coutelier* DU
ROY, *au Bâton Royal à*
Langres, fait et vend toutes
sortes de couteleries à
l'épreuve.

Josselin fecit.

Pierre Beligné, juré, habitait la place du Marché aux porcs.

(Cette gravure a été offerte à la Société par M. H. Beligné).

III. Ecusson renfermant des pièces de chirurgie analogues à celles que nous avons précédemment citées, et comprenant aux angles, en bas, deux lancettes ouvertes et en haut deux rasoirs également ouverts.

Dans la partie supérieure de la plaque, un cartouche porté par deux cariatides renferme l'emblème du coutelier : *une Levrette* avec cette inscription au-dessus :

A LA
LEURETTE

En bas, dans une couronne de lauriers :

*Suderie maistre coutellier
a Langre, demeurant a lausaigne
de la Leurette vend et fait de Bonne
Lancettes, Razoirs et autres ferements
servants aux Chirurgiens et Barbiers
et tout ce qui dépend de la coutellerie
a Langre*

Jean-Pierre Suderie habitait la rue Marché aux porcs.

(Communiquée par M. H. Beligné).

IV. Ecusson rocaille entouré de fleurs et surmonté d'une corne d'abondance. Au centre de l'écu, l'emblème du coutelier, *une Tulipe* : puis, groupés autour de cette marque, des instruments de coutellerie et de chirurgie ; et, au bas, dans un cartouche formé de fleurs parmi lesquelles on retrouve la Tulipe :

MENASSIER M^{tre}
*Coutelier a la Tulipe
fait Et Vend toutes sortes
de Coutellerie a Langres En gros et En
detaillés. a. justepreis Lan 1764*

Tout au bas de la plaque un ruban sur lequel on lit :

G PAR. M. VEVE GARNIER

Nicolas Menassier habitait rue Lambert-Payen.

(Cette gravure a été offerte à la Société par M. H. Beligné).

V. Même écusson que le précédent mais beaucoup mieux composé au point de vue du décor, fleurs plus habilement dessinées et traitées autour de l'écusson. Il est surmonté d'un *Saint-Esprit* placé au centre d'un rayonnement. A droite et à gauche, deux têtes d'anges extrêmement gracieuses.

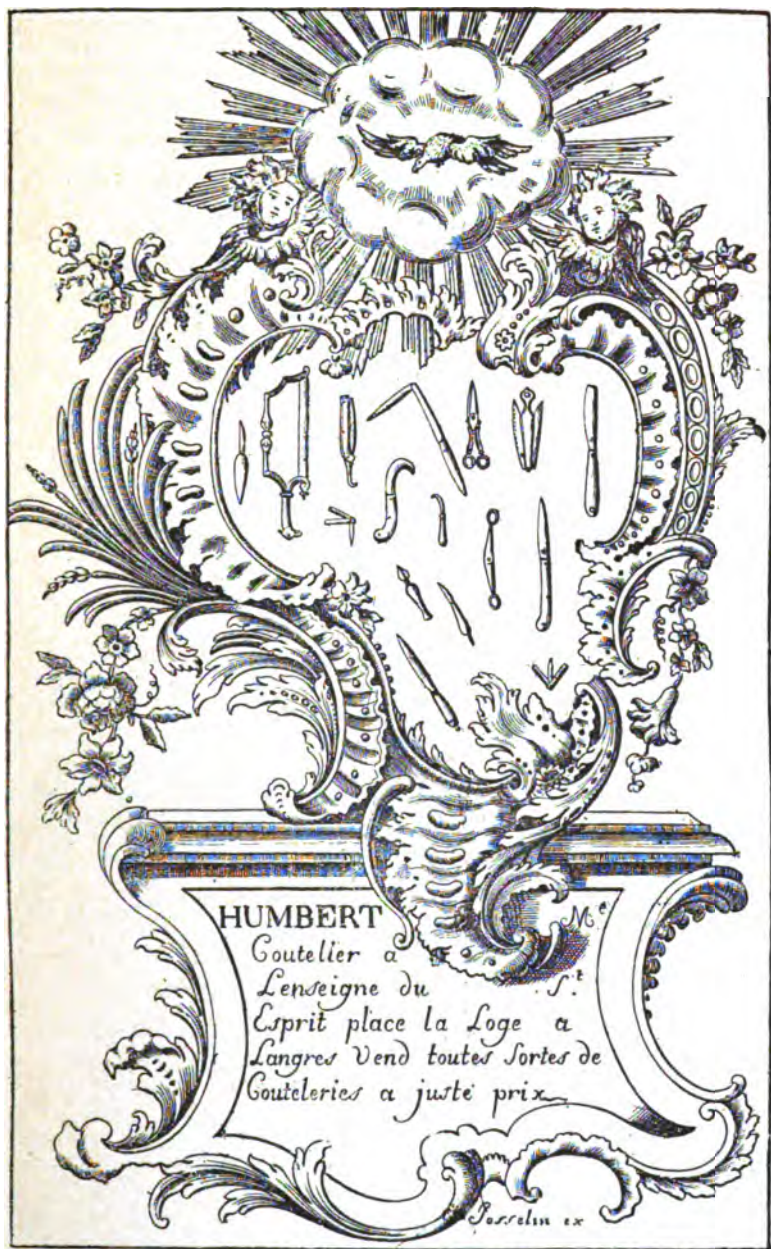
Tout le centre de l'écu est rempli de pièces de coutellerie et de chirurgie. Au bas, dans un fort joli cartouche rocaille :

HUMBERT M^e
Coutelier a
L'enseigne du St
Esprit place la Loge a
Langres Vend toutes sortes de
Couteleries a juste prix.
Josselin ex.

Jean-Baptiste Humbert fils habitait, comme il est indiqué dans l'écu, place la Loge.

(La plaque de cuivre en parfait état appartient à M. H. Beligné et figurait à l'Exposition rétrospective de 1889. La gravure a été offerte par lui à la Société).

Elle est reproduite, avec une assez forte réduction, par la planche qui accompagne cette notice.



Ces vignettes-enseignes n'étaient point spéciales à la ville de Langres, nous pouvons comme exemple en signaler une de la ville de Strasbourg ; en voici la description sommaire.

VI. Ecusson d'une composition lourde trop chargé de dessins et rappelant le genre allemand. En haut, deux personnages tiennent l'un un rasoir, l'autre une lancette.

Légende :

A LA COVPE DU PETIT MONDE

Dans un médaillon est figuré un calice (la COVPE) dans l'autre une mappemonde. L'un et l'autre sont entourés de cornes d'abondance. Au centre de l'écu se trouve une grande quantité d'instruments de chirurgie et de coutellerie.

Au bas de l'écu deux anges portent les mêmes attributs que les personnages dont nous venons de parler.

Légende :

HENRI CONRAD M^e COVTELIE

FAIT TOVTES SORTES DINSTRVMENTS DE CHIRVGIE
COVTELLERIE DEMEVRENT COVR DV COLEF A STRASBOVRG
doudet fecit Anno 1698.

Les cinq pièces qui vont suivre, curieuses pour l'industrie de notre ville, nous ont été fort obligeamment communiquées par M. Henri Beligné à qui les originaux appartiennent. Nous tenons à lui offrir ici nos sincères remerciements.

Le trésor de la Confrérie de St-Eloy était depuis de longues années déposé en l'église St-Didier. En 1780, c'est-à-dire environ neuf ans avant la démolition de cette église, ce trésor fut, pour un motif que nous ne pouvons connaître, transporté de cette église à la chapelle de l'Hôpital de la Charité. Les administrateurs de cet Hospice en acceptèrent le dépôt après en avoir fait établir l'inventaire.

Ce sont ces deux pièces que nous allons reproduire *in extenso*.

CEJOURD'HUY vingt-six novembre, mil sept cent quatre vingt, les administrateurs de l'hôpital assemblés dans la salle ordinaire, voulant se mettre en devoir de satisfaire aux dispositions qui leur sont personnelles dans la délibération solemnellement prise le vingt-un du présent mois par les membres des communautés d'art et métiers ci désignés et par les ci devant confrères de St Eloy, lesdits administrateurs ont arrêtés, que pour entrer autant qu'il est en eux dans la vûe desdits membres de communautés et confrères, ils ont disposé la salle basse de l'hôpital servant d'infirmérie aux sœurs pour recevoir les effets saisis en exécution de l'arrêt du conseil du premier septembre mil sept cent soixante seize déclarant qu'ils n'entendent s'en charger quant à présent que par forme de dépôt volontaire et entendent néanmoins, qu'au moïen de l'inventaire qui en a été fait cejourd'hui en leur présence et en celle de six commissaires nommés par la susdite délibération comparans par le S. Gauvain maître armurier, les S^{rs} Beligné et Jacquinot maîtres couteliers, le S. Naudot maître taillandier, Oubert ancien chaudronnier et le S. Gillot maître horloger, lequel inventaire s'est

trouvé conforme à la description contenue dans les pages 81-82 recto et 82 verso du livre des comptes de la confrairie de St Eloy commençant au premier juillet mil sept cent quarante et finissant pour l'inventaire à ces mots *Cejourd'huy* que led. S. Gauvain en demeure déchargé, lesdits administrateurs se soumettant de représenter le dépôt qui leur a été fait à toute réquisition.

Et dans le cas où le conseil approuverait la résolution ultérieurement prise de gratifier l'œuvre de l'hôpital des effets qui leur appartenoient ci-devant, les administrateurs voulant leur en marquer leur reconnaissance, consentent dès à présent aussitôt que la permission en aura été obtenue de MM. les supérieurs ecclésiastiques, que les services, qui se faisoient ci-devant à l'église de St-Didier soient célébrés avec la même solennité dans leur chapelle et ainsi continués tant que le dépôt aura lieu, et à perpétuité dans le cas où il plairoit à Sa Majesté de confirmer le don fait par lesdits confrères.

Et pour faire éclater plus particulièrement leur reconnaissance, ils prennent volontiers l'engagement de procurer par préférence auxdits membres de communautés et aux confrères les secours qu'ils seroient dans le cas de réclamer comme nécessaires et indigens de l'instant que leurs salles seront montées en lits pour les hommes.

A été arrêté qu'il seroit fait trois copies de la présente délibération dont l'une seroit remise au S. Gauvain pour lui servir de reconnaissance qu'il a remis les effets saisis entre ses mains, une seconde aux héritiers du S. Etienne Durand potier d'étain aux mêmes fins et la troisième au S. Beligné nommé par les commissaires ci-dessus désignés pour la garder

par devers lui, et se sont lesdits sieurs administrateurs soussignés.

ROSE DAMMARTIN.
CLERGET.

Mémoire en forme d'inventaire des effets appartenans à plusieurs particuliers connus cy devant sous le nom de Confrères de St-Eloy et déposés à l'hôpital de la Charité de la ville de Langres (1) en conformité du résultat de l'assemblée tenue en l'hôtel commun de lad. ville par les cy devant confrères de St-Eloy. Le vingt-un décembre 1780 et de l'ordonnance de Monsieur de Serrey de Chatoillenot subdélégué du vingt-trois du même mois.

1^o Vne lampe d'argent pesante quatorze marcs et demy avec sa boîte de fer blanc.

2^o Vn grand coffre bois de chesne fermant à trois clefs dans lequel sont renfermés les effets qui suivent : Vingt une pièces de tapisserie point d'hongrie tant grandes que petites.

Le marchepied de l'autel.

Deux ciels de buffet l'un garni d'argent, l'autre de tapisserie point d'hongrie ; garni de frange de soye.

Vn tapis d'étoffe rouge garni de frange de laine.

Deux tapis d'autel, l'un d'indienne, l'autre d'étoffe blanche déjà repiesté garnis de frange de laine.

Vne boîte de bois de chêne carrée, contenant une chasuble, deux tuniques, avec l'étole, manipule et voile de damas blanc, galonnées en or.

(1) Pièce citée par M. Adrien Durand, dans sa notice sur les cou-
teliers à Langres au Moyen-Age.

Vne autre chasuble, étole et manipule de damas blanc brodé en or.

3^o Vne commode garnie de trois tiroirs fermants à clefs dans le premier desquels s'est trouvé neuf aubes dont cinq sont garnies de dantelles, trois unies et une fort usée et toutes déchirées avec leurs cordons.

Trois petites aubes pour les enfants.

Vne boîte de sapins contenant vingt purificateurs et 19 lavabo.

Quatre nappes de communion garnies de dantelles.

Deux tours d'autel, l'un de dantelle, l'autre de mousseline brodée.

Vn gradin de toile rouge, un autre garni de dantelle.

Vn petit exposoir, deux tuniques.

Douze nappes d'autel, huit amis, 2 essuimains.

Cinq gradins dont trois de tapisserie et deux brodés.

Huit écussons de cuire dont 4 carrés.

Vn litre de Veslin, un pupitre, 2 canons de cartons.

Vn Enfant Jésus et une petite boîte avec une couronne.

Vne boîte bois de chesne, carrée et plate dans laquelle se sont trouvés deux tableaux d'indulgences à cadres dorés.

Et un canon sous verre, à baguettes dorées.

Dans le tiroir du milieu de lad. commode se sont trouvés les effets suivans :

Vne chasuble, trois manipules, deux étoles et un voile de satin fond vert galonnées en sisteme.

Vne chasuble, manipule, étole et voile de damas blanc croix rouge galonnée en système ou or faux.

Vne chasuble, manipule, étole et voile d'étoffe violette galonnées en soye.

Une chasuble, manipule, étole et voile petit satin tricolore galonnées aussi d'or faux.

Trois chapes, une chasuble, deux tuniques, étole, voile et manipule d'étamine noire galonnées en soie.

Vn rideau pour cacher le retable de l'autel, un devant d'autel, un tapis pour le pupitre et deux gradins d'étoffe noire garnis de frange.

Vn drap noire pour la représentation.

Trois chapes satin blanc, aufroy brocards vert à petites fleurs.

Cinq bourses de différentes couleurs avec cinq palles et huit corporeaux.

Vn grand plat d'élin fin et un petit livret.

Dans le tiroir du bas se sont trouvés :

Deux grands chandeliers, un encensoir avec sa navette.

Vn soleil, un St Ciboire, un calice avec sa patène, deux burettes avec le plat.

Vn bras de saint André et un image de saint Eloy le tout d'argent et pesant ensemble trente-trois marcs.

Trois missels dont un couvert de maroquin.

Vn vieux livre de comptes, ecrit en entier et deux autres à moitié écrits.

Douze livres de vieille cire.

4° Vne grande boîte bois de sapin contenant six chandeliers de bois doré.

5° Vn coffre fermant à clef où se sont trouvés :

Vne lampe, deux chandeliers, deux grandes plaques avec girandoles, 4 petites girandoles, 4 coupes, une chaufrette, un bénitier, un grand christ et la croix le tout de cuivre.

Vn petit Christ de cuivre, croix de bois, un pot à huile d'étain et deux vieux rideaux de drap verd.

6° Vn autre coffre bois de chesne fermant à clef au milieu dans lequel s'est trouvé :

Vn grand Christ avec la croix et deux chandeliers de cuivre à jour.

Quatre bras de bois doré.

Vn fer pour poser le pain béni.

7° Un grand coffre en forme de banc fermant à clef et vuide.

8° Vn grand tableau à baguettes dorées l'un représentant un bondieu, l'autre image de la Ste Vierge.

9° Deux autres petits tableaux à cadre doré représentant les mêmes images.

10° Vne vaguette pour le dessus de l'autel.

11° Deux grands bancs servant à l'œuvre.

12° Deux autres grands bancs.

13° Vn mauvais tronc de fer en forme de tirelire.

Pour copie conforme,

DE SERREY DE CHATOILLENOT,
Direct.

Copie du Bref d'indulgences accordées aux Confrères de St. Eloy érigée en l'Eglise de l'hôpital de la Charité de Langres, par nôtre Saint Père le Pape Pie VI du XI juin 1787.

PIE PAPE SIXIEME DU NOM

Pour perpetuelle memoire de la chose ayant appris que l'on a erigé ou que l'on doit eriger canoniquement pour les fidèles de l'un et l'autre sexe (nom pas cependant pour les personnes seules d'une profession particulière), dans l'église ou dans la cha-

pelle publique de l'hôpital de la Charité de la ville de Langres, une Confrairie sous l'invocation de St. Eloy dont les confrères et consœurs ont coutume ou se proposent d'exercer beaucoup d'œuvres de piété et de charité ; nous, afin que cette Confrairie s'accroisse de jour en jour, nous confiant dans la miséricorde de Dieu tout puissant et dans l'autorité de ses bienheureux Apôtres Saint Pierre et Paul.

1^o Nous accordons misericordieusement en notre Seigneur à tous les fidèles de l'un et l'autre sexe qui entreront par la suite dans laditte Confrairie l'indulgence plénière le jour de leur entrée dans laditte Confrairie, pourvu que vraiment pénitens ils se soient confessés et communie.

2^o Nous accordons la même indulgence à l'article de la mort aux confrères et consœurs qui sont actuellement inscrits ou qui par la suite se feront inscrire dans laditte Confrérie, pourvu que pareillement pénitens, confessés et communieés ou s'ils ne peuvent pas faire, qu'ils soient au moins contrits et qu'ils invoquent dévotement au moins de cœur, s'ils ne le peuvent de bouche le St. nom de Jésus.

3^o Nous accordons encore la même indulgence plénière aux mêmes confrères et consœurs de laditte Confrairie qui existent actuellement et qui existeront dans la suite qui pareillement et sincèrement pénitent confessés et ayant communie, visiteront chaque année l'église ou la chapelle ou l'oratoire de laditte Confrairie le jour de la fête du même S. Eloy et un autre jour de l'année qui doit être désigné par l'Ordinaire, depuis les premières vêpres jusqu'au soleil couché des dits jours et qui y prieront dévotement pour la concorde entre les princes chrétiens,

l'expiration des heresies et l'exaltation de nôtre mère la sainte Eglise.

4^o De plus, nous accordons sept années d'indulgences et autant de quarantaines aux dits confrères et consœurs aussi vraiment penitans confessés et communiés qui visiteront devotement l'église ou la chapelle ou l'oratoire de la ditte Confrairie et y prieront comme il est spécifié plus haut quatre autres jours de fête ou de dimanche ou de ferie dans l'année, qui seront choisie une fois seulement par les dits confrères et approuvés par le même Ordinaire, laquelle indulgence ils gagneront chacun des dits jours ou ils feront leurs visites dans les dispositions requis.

5^o Enfin toutes les fois qu'ils assisteront dans l'église ou la chapelle ou l'oratoire de la ditte Confrairie aux messes et aux autres offices divins qui s'y célébreront et s'y reciteront selon le tems ; toutes les fois qu'ils se trouveront aux assemblées publiques ou particulières de la même Confrairie quelque part qu'elles se tiennent, qu'ils exerceront l'hospitalité envers les pauvres, qu'ils réconcilieront les ennemis ou travailleront à leur reconciliation, qu'ils accompagneront les corps tant des confrères et consœurs deffunts que d'autres lorsqu'on les inhumera, toutes les fois qu'ils assisteront aux processions qui se feront avec la permission de l'Ordinaire, qu'ils accompagneront le très saint sacrement de l'Eucharistie soit dans les processions, soit lorsqu'on le porte aux malades ou quelqu'autre part que se soit ou de quelque manière que ce soit, ou qui etant empechés reciteront au son de la cloche une fois l'oraison Dominicale et la Salutation angélique toutes les fois qu'ils réciteront cinq Pater et cinq Ave Maria pour le repos des ames des confrères et consœurs deffunts ou qu'ils

rameneront quelque pécheur dans le chemin du salut, qu'ils enseigneront les commandements de Dieu et les choses nécessaires au salut à ceux qui les ignorent, ou qu'ils exerceront quelque'autre œuvre de pitié ou de charité, nous leur remettons dans la forme accoutumée de l'Eglise pour chacune des œuvres susdittes autant de fois soixante jours de penitences qui leur auroient été enjointes ou aux quelles ils seroient tenus de quelque nature que ce soit.

Nous leur accordons encore miséricordieusement en notre Seigneur la faculté de pouvoir appliquer par la forme de suffrage toutes et chacune des dittes indulgences, remissions de pechés et remises de penitences aux âmes des fidèles de Jésus-Christ qui seront sortis de ce monde unies à Dieu dans la charité.

Les Présentes valables a perpetuité, Nous voulons au surplus que s'il avait déjà été accordé aux dits confrères et consœurs aux mêmes conditions que celles exprimées ci dessus quelque'autre indulgence a perpetuité ou pour un tems qui ne serait pas encore expiré, les presentes soient nulles. Voulons pareillement que si la ditte Confrairie était aggregée ou venait par la suite à être aggregée pour quelque raison que ce soit a quelque Archi Confrairie ou quelle soit instituée d'une autre manière quelle puisse être, ces premières et toutes autres lettres apostoliques ne puissent leur servir en aucune manière, mais que dès lors et par cela même, elles soient nul de nul effet.

Donné à Rome à Saint-Piere, sous l'anneau du Pécheur, le onzième jour de juin 1787, de notre Pontificat l'an treizième; et au bas est signé.

César-Guillaume de la Luzerne, Evêque duc de Langres, Pair de France et vu les presentes lettres apostoliques, nous accordons par ces presentes la permission de proposer les indulgences qui y sont accordées aux fideles a qui elles sont adressées, et nous assignons pour l'indulgence plenièrre attachée à un jour qui doit être designé par nous : le jour de la translation des reliques de St. Eloy laquelle fête se célèbre le vingt cinquième de juin et pour les indulgences de sept années et de sept quarantaines les fêtes de la Purification de la Bienheureuse Vierge Marie, de sainte Trinité, de l'Assomption de la sainte Vierge et de la Toussaint, lesquels jours de fêtes ont été choisies par les confrères.

Donné à Langres, sous le seing de notre vicaire général, le contre seing de notre secretaire et le sceau de nos armes, le vingt neuvième janvier 1788.

DELANIZEVILLE, vic. gén.

Par l'ordonnance,

FOURCAUT.

Mémoire pour la Communauté des Maîtres Feores-Couteliers de la Ville de Langres, à l'effet d'obtenir Lettres-Patentes confirmatives de leurs Statuts (1).

La manufacture de Coutellerie établie très anciennement dans la ville de Langres, ayant été regardée dans des temps reculés comme une branche particulière de commerce également utile et intéressante pour le pays, semble devoir fixer l'attention et mériter l'approbation des ordres et des corps vénérables, auxquels étoient confiés la conservation des privilèges et des intérêts de la commune.

Cette fabrique, dont la juste réputation s'étoit déjà répandue jusqu'au delà des mers, et frappé tous les coins de l'Univers, devenant de plus en plus considérable : ses membres se réunirent par des réglemens combinés qu'ils se prescrivoient eux-mêmes, et qui furent applaudis, approuvés et revêtus d'autorités recommandables en l'année 1454, sous l'épiscopat de Messire Guy Bernard, du consentement d'une assemblée générale convoquée à cet effet dans la grand'salle des FF. Prêcheurs, où les Ordres principaux et les Officiers municipaux furent invités.

Ces réglemens ont encore été confirmés depuis par Messieurs les Vicaires Généraux de Messire Jean

(1) Pièce citée par M. Adrien Durand dans sa *Notice sur les couteliers de Langres au Moyen-Age*.

d'Ambroise, alors Evêque en l'année 1487 ; revûs et approuvés de nouveau le 19 novembre 1492, et le 27 janvier 1517, comme le prouvent les Chartres anciennes accordées à cette Communauté et les actes authentiques de confirmation.

Sous des auspices aussi favorables, cette Manufacture célèbre soutint pendant des siècles la réputation et l'honneur qu'elle s'étoit justement acquis par la bonté, la solidité, la propreté et la diversité de ses ouvrages, jusqu'au tems où quelques particuliers s'immiscèrent à faire le commerce de coutellerie.

Tant que ce négoce indirect ne parut pas faire un tort bien sensible à la Manufacture en général (parce que les ouvrages en étoient tirés pour être envoyés, et que le public étoit servi à sa satisfaction), la Communauté des Maitres Couteliers ne jugea pas à propos d'en porter des plaintes qui peut-être auraient semblé légères et prématurées.

Mais dans la suite s'étant (au mépris des Ordonnances du commerce, des statuts les plus sages et contre les règles de l'art même) introduits des abus aussi pernicioeux au bien public que préjudiciables aux intérêts et à la renommée de la Communauté des Maitres couteliers en général et de chacun d'eux en particulier ; tous, d'une voix unanime, formèrent le dessein d'y remédier, et de rendre à leur art son premier état de splendeur qui avait attiré les regards favorables de la justice et de l'impartialité.

Sous un point de vue aussi honnête, cette Communauté eût tout lieu de penser qu'elle pouvait mettre des entraves à de pareils écarts toujours dangereux pour la société ; mais les obstacles qu'elle voulut y apporter ne furent pas soutenus comme ils le devaient ; ce qui donna lieu à des contestations dis-

pendieuses dont elle se croyait à l'abri, dans lesquelles cependant elle succomba sous le spécieux prétexte que les règlements, faits en sa faveur et qu'elle invoquait, n'étaient pas en forme authentique et n'étaient pas revêtus de Lettres-Patentes émanées de l'autorité souveraine, ni confirmées par l'homologation au Parlement.

Intimidés par ce désagrément et par l'accueil de motifs qu'ils ne pensaient jamais devoir faire la moindre sensation, les Maîtres couteliers ne jugèrent pas à propos de se pourvoir alors : de là l'impunité, fière de ses premiers succès, donna bientôt l'essor à une multitude de fraudes accumulées contre l'esprit de probité qui doit régner dans le commerce et contre la fidélité qui doit en faire l'âme, parce que tous les hommes y sont intéressés.

L'on vit tout-à-coup (on ose le dire) des gens de tous états, de tous rangs et de toutes conditions, s'ériger en correspondans, s'emparer du commerce de coutellerie, profiter des circonstances... Et ! qui pourrait le croire ?... de l'indigence et des malheurs de certains ouvriers, auxquels ils faisaient quelques avances pour avoir des marchandises à bon marché et retirer le gain qu'auraient pû espérer ces derniers, comme un prix dû à leur adresse et à leur industrie.

Ceux-ci de leur côté, qui faisaient de pareilles fournitures, n'en trouvant pas une rétribution suffisante, se sont malgré eux, sans doute, relâchés des règles, et peu mis en peine d'observer bien exactement les principes de l'art ; ils ont abrégé les opérations du mécanisme, ils ont précipité la trempe, épargné l'étoffe, négligé la façon, ce que n'envisageait aucunement l'esprit de cupidité qui ne s'embarras-

sait uniquement que de livrer des ouvrages en grande quantité et d'en recevoir un profit bien peu scrupuleux.

La Communauté des Maîtres couteliers, entièrement découragée d'avoir échoué dans leurs premières tentatives, pour mettre un frein à ces écarts de la bonne foi, voyait avec chagrin ralentir l'émulation parmi ses membres, dont les usurpateurs du commerce, non contents d'avoir découvert et de s'être procuré les débouchés, avaient encore eû l'audace, pour faire passer des ouvrages imparfaits et défectueux, de faire apposer les poinçons des Maîtres couteliers de cette ville les plus accrédités, et d'y faire mettre l'empreinte du mot *Langres* ; d'où il est résulté que les véritables ouvrages fabriqués par ces derniers *sont tombés dans un discrédit total* par une erreur apparente, soutenue de l'envoi de marchandises défectueuses mises sous leurs noms, à leur marque et sous l'indication de la fabrique de Langres.

Flattés par l'attrait d'un gain toujours plus considérable mais illicite, enhardis par l'espérance de l'impunité, ces prétendus commerçants sans droit, sans qualité, *sans aucunement participer aux charges et impositions assignées sur la Communauté des Maîtres couteliers, quoi qu'ils profitassent entièrement de la récompense uniquement due au travail*, se sont crûs plus en droit d'augmenter leur fortune au préjudice du public et au détriment de la manufacture la plus importante qui soit dans le pays, en faisant passer toutes sortes de marchandises de mauvais aloi, mal corroyées et mal finies, vulgairement connues sous le nom de Forez, de Lorraine, d'Allemagne ou autres semblables, sur lesquelles néan-

moins ils ont eu la témérité de faire inscrire le mot *Langres*, et d'y faire faussement apposer les poinçons ordinaires des Maîtres de cette ville; ce qui est absolument contraire au bon ordre de la société et à l'esprit des ordonnances et des réglemens de la plus saine police.

Cette tolérance, toujours fatale par ses conséquences, a produit entr'autres deux abus bien frappans.

Le premier, c'est que, comme on l'a déjà dit, quelques ouvriers pressés par le besoin se sont déterminés à fabriquer à la hâte des ouvrages moins finis, moins étoffés, peut-être même entièrement vicieux, pour pouvoir d'un côté supporter les charges d'une Communauté dont ils se faisaient membres, et de l'autre pour aider à faire subsister leurs familles, quelquefois très nombreuses, qu'ils craignaient de voir tomber dans la misère. Ainsi l'habileté, la dextérité, l'industrie et les talens souvent enfouis dans l'obscurité, se voyant abandonnés et sans secours, se trouvent obligés de resserrer dans des bornes étroites les plus heureuses dispositions, lorsqu'ils sont sans appui et sans protection.

Le second, c'est que les Syndic et Jurés de la Communauté des Maîtres couteliers ont peut-être été portés, par esprit de commisération, ou plutôt par découragement, à négliger leurs fonctions, suspendre leurs visites et à être indulgens, suivant les circonstances dont leur âme était affectée.

Cependant plusieurs personnes de considération et des commerçans étrangers qui recevaient des marchandises de coutellerie, vraies ou sous ces contre-factions, ayant fait des reproches non mérités à des Maîtres qui en avaient envoyées de bien conditionnées, ou que les prix ne s'accordaient pas avec d'au-

tres qui étaient fournies à des sommes très modiques, ou que les marchandises, envoyées sous leurs noms et à leurs marques, étaient remplies de défauts et ne valaient rien : ces derniers, vivement pénétrés de la justice de ces reproches qui ne les regardaient point, ont enfin voulu arrêter le progrès de ces abus frauduleux et faire mettre à exécution les réglemens.

En conséquence, *sur l'examen de leurs statuts*, le nommé Antoine Souillard, marchand clincaillier de cette ville, ayant refusé la visite des marchandises de coutellerie qu'il tenait, et fait rébellion aux Syndic et Jurés de la Communauté des Maîtres couteliers, ces derniers, par sentence du Bailliage ducal rendue le 24 décembre 1607, confirmée par arrêt le 18 décembre 1608, enregistré au Bailliage royal le 5 janvier 1609, furent autorisés à faire leurs visites de toutes les espèces de marchandises de coutellerie qu'il tiendrait, même de Langres, et défenses furent faites audit Souillard de récidiver, sous peines de punition exemplaire.

La Communauté des Maîtres couteliers croit devoir faire ici une observation bien importante, par laquelle il paraît que leur fabrique, à l'époque de cette contestation, a mérité la faveur la plus distinguée et la protection de Messieurs les Officiers municipaux alors en exercice qui, sur l'appel interjeté au Parlement par ledit Souillard de la sentence du Bailliage ducal, dont a parlé, donnèrent leur requête pour être reçues parties intervenantes, dans laquelle sont rapportés leurs moyens, ainsi qu'il suit :

« Si Souillard étoit admis de vendre et exposer en public d'autres couteaux que ceux qui sont fabriqués en ladite ville, comme il le prétend ; ce serait abuser les marchands qui penseraient avoir acheté

« *des couteaux de Langres, et ce serait des couteaux étrangers qui seraient de petite valeur, dont il faisait achat en Allemagne, Lorraine ou pays de Forez, à bon prix, pour les revendre en ladite ville de Langres, sous le nom d'icelle.* »

Par autre sentence du même Siègre, rendu le neuf août 1638, en conformité de l'article premier des Statuts consignés dans les Chartres anciennes ci-devant citées, le nommé SYMPHORIEN MOITRON, ayant étalé sur la foire des couteaux qui furent reconnus pour être de fer et ne rien valoir, il fût ordonné « que les couteaux sur lui saisis seraient brisés et rompus, avec défenses à lui et à tous autres, de plus exposer en vente, ni étaler aucunes besognes de coutellerie *qu'elles n'aient été vues et visitées par les Maîtres, Syndic et Jurés dudit art et métier de coutellerie et n'ayent été reconnues de bonne étoffe, bien façonnées, aux peines portées par les Chartres et Arrêts de règlement, condamne ledit MOITRON aux dépens pour cette fois seulement, sauf plus grande peine, en cas de récidive.* »

Par sentence aussi rendue au même siège le 14 décembre 1615 : *des marchandises de coutellerie défectueuses, non conformes aux Règlements, supposées être de Langres, dont elles portaient l'empreinte, le nom et la marque des Maîtres de cette ville, furent saisies et confisquées sur Barthélemi Dumetz, qui fût condamné à l'amende pour sa contravention.*

Par un Règlement du Baillage ducal de cette ville, fait le quinze septembre 1731, renouvelé le onze décembre 1754 « il a été fait défenses à tous marchands indistinctement de vendre, débiter ni exposer en vente aucun ouvrage de coutellerie, *à la marque des Maîtres couteliers de la ville de Langres, ni*

« autres marchandises de coutellerie, qu'elles n'aient
« été préalablement vues et visitées par les Syndic,
« Jurés et Gardes de la Communauté des Maîtres
« couteliers de cette ville. »

Par une autre Sentence rendue en la Justice de la Mairie le vingt août 1731, PIERRE RAFFIN, surnommé la Rose, marchand forain, tenant boutique ouverte pendant la foire de Saint Mammès, proche la maison du sieur PROFILLET chanoine, ayant étalé des marchandises de mauvaise étoffe saisies par la Communauté desdits Maîtres couteliers ; il fût ordonné que lesdites marchandises, consistant en couteaux et ciseaux, seroient cassés et brisés et ledit RAFFIN condamné en l'amende et aux dépens.

Par autre Sentence du Baillage ducal, rendue le cinq septembre 1751, contre NICOLAS GUILLAUME, marchand vinaigrier en cette ville, et la Communauté des marchands intervenante, « il a été permis aux
« Syndic et Jurés de la Communauté des Maîtres
« couteliers de faire visite dans les maisons et boutiques de clincalliers et autres marchands de la
« ville, pour reconnoître si les marchandises de coutellerie, que tenoient ces derniers, étoient de bonne
« étoffe et qualité ; faits défenses ausdits marchands
« d'en exposer d'autres en vente et sans qu'elles aient
« été préalablement visitées par lesdits Syndic et
« Jurés ; à moins que les ciseaux et couteaux ne passent pas quarante sols la douzaine : défenses à
« tous marchands d'en exposer en vente, vendre ni
« débiter aucuns ouvrages de coutellerie à la marque des Maîtres couteliers de cette ville ou sur lesquels soit empreint le mot *Langres* ; à peine de
« confiscation et de cinquante livres d'amende.

« Par autre Sentence dudit Siège du dix-huit mars

« 1751 ; la saisie faite sur JEAN-BAPTISTE G..., de
« trente-sept lames de couteaux de table reconnus de
« mauvaise qualité, a été déclarée acquise et cette
« espèce de marchandise confisquée au profit de la
« Communauté des Maîtres couteliers, et il a été or-
« donné qu'elles seraient *cassées et brisées, avec dé-*
« *fenses d'en tenir de pareilles à l'avenir.* »

Depuis ces différents jugemens qui confirment les Chartres et Privilèges de la Communauté des Maîtres couteliers, led. G... ayant refusé de laisser faire la visite chez le sieur D... son gendre, alors marchand et tenant dans sa boutique des ouvrages de coutellerie de toute espèce, Sentence est intervenue au Bail- lage ducal, qui depuis a été confirmée par Arrêt du Parlement, rendu il y a environ sept à huit ans, lequel est actuellement entre les mains de M^e Clément de Ris, Procureur de ladite Communauté des Maîtres couteliers et par lequel ledit G... a été condamné en cinquante livres de dommages intérêts, et en tous les dépens, avec défenses de récidives sous plus grande peine, *et il a été permis aux Syndic et Jurés de ladite Communauté d'aller en visite chez les marchands qui tiendraient de la coutellerie.*

A ces autorités puisées dans le sein de l'équité, réfléchies avec sagesse, la Communauté des Maîtres couteliers croit devoir en ajouter une qui est trans- cendante.

Un particulier de Nogent-le-Roi, nommé SIMON GALLIER l'ainé, ayant essuyé une saisie de marchandises de coutellerie mises sous la marque et sous le nom des Maîtres couteliers de cette Ville, se pourvût pour la revendiquer ; mais par Sentence du 11 mars 1761, il fût ordonné que le règlement du onze décembre 1754, précédemment cité et émané du même Siègle

serait exécuté selon sa forme et teneur : « en conséquence il fût fait défenses, à tous couteliers de Nogent, Bar-sur-Seine et autres lieux, d'apporter en la ville de Langres aucune coutellerie qui fût à la marque des couteliers de cette ville et sur laquelle le mot *Langres* se trouvât empreint ; à moins qu'elle n'ait été commandée par les Maîtres de ladite ville ; qu'elle ne soit à leur marque et reconnue par eux pour leur être remise ; permet néanmoins ladite Sentence à tous couteliers étrangers, marchands clincaillers d'apporter et de tenir dans leurs boutiques toutes sortes de marchandises de coutellerie, sans néanmoins que le mot *Langres* puisse être empreint sur lesdits ouvrages, à peine de saisie et confiscation ; déclare valable la saisie de la coutellerie qui est à la marque d'aucuns couteliers de cette ville et non réclamée par eux : en ordonne la confiscation au profit de la Communauté de cette ville pour tenir lieu de dépens, damage intérêts. »

La multitude et la conformité de ces réglemens, fondés en général sur l'esprit et la disposition des Ordonnances de nos législateurs pour les faits de commerce et pour la police des arts et métiers et en particulier sur l'esprit des Statuts et anciennes Chartres accordées à la Communauté des Maîtres couteliers de cette ville, afin d'en assurer les droits et les privilèges, paraissaient ne devoir laisser aucun doute, après avoir été suivis exactement et tant de fois confirmés.

Cependant, ce qu'on aurait peine à croire, par Sentence du Bailliage ducal même de cette ville, rendue en 1773, ladite Communauté des Maîtres couteliers de cette ville succomba dans l'affaire par elle intentée

contre le nommé JOSEPH CHAUTARD, marchand forain roulant, lequel avoit apporté dans cette ville, exposé publiquement en vente différentes espèces de marchandises de Forez, reconnues défectueuses et de mauvais aloi, portant les marques des Maîtres les plus célèbres de cette ville, avec l'inscription du mot *Langres*, comme il était constaté par le procès-verbal de saisie rendu le dix-huit août précédent et qui devait en assurer la confiscation.

La Communauté des Maîtres couteliers n'a jamais pu concilier la disposition de ce jugement avec celle des Statuts, Règlements, Sentences et Arrêts intervenus sur le même objet, et lors desquels on n'avait pas manqué d'alléguer les mêmes moyens, comme il est démontré par les termes dans lesquels ces jugemens sont conçus : mais ladite Communauté a pensé que leurs moyens avaient peut-être été trop légèrement exposés ou que du moins ils n'avaient pas été bien entendus ; parce qu'il est révoltant de penser qu'un Maître habile, de quelque profession que ce soit, puisse voir d'un œil tranquille à ses yeux et devant chez lui débiter des marchandises imparfaites sous son nom, à sa marque et à l'empreinte de la ville où il a droit de travailler.

Afin donc de rendre invariable la jurisprudence à cet égard et assurer à jamais les droits de la Communauté des Maîtres couteliers de Langres : suivant les Chartres par eux obtenues, leurs anciens réglemens et jugemens ci-devant rapportés ; en conformité des Ordonnances du commerce et de la police établie pour les corps des Arts et Métiers et à l'instar des Statuts des Maîtres couteliers de Paris, elle en a fait rédiger de particuliers pour cette ville, eù égard aux circonstances, à la position dans laquelle elle se trou-

vait et aux suites dangereuses que pouvait produire la cupidité : en conséquence, elle s'est pourvue pour obtenir des Lettres-Patentes du Roi, qui les confirment.

Ces Statuts parvenus au ministère, renvoyés à Monseigneur l'Intendant de la province de Champagne, ont été communiqués à Monsieur DESERREY DE CHATOILLENOT, son subdélégué en cette ville ; lequel a crû devoir donner son avis qu'après les avoir examinés par lui-même, les avoir fait examiner pour voir s'il n'y avait rien de contraire aux réglemens de police et avait demandé le sentiment des officiers préposés pour faire observer le bon ordre.

Ce motif d'équité toujours louable, loin de faire craindre à la Communauté des Maîtres couteliers quelques obstacles, semblait au contraire devoir les rassurer sur la réussite qu'elle espérait : mais elle a été instruite que l'on voulait élever quelques difficultés, sous prétexte que l'obtention de Lettres-Patentes, confirmatives de ces Statuts et réglemens, gêneraient la liberté du commerce et la franchise des Foires, parce que cette Communauté voudrait empêcher l'abus journallement pratiqué de contrefaire leurs poinçons, d'inscrire leurs noms et d'empreindre le mot *Langres* sur toutes sortes de marchandises de coutellerie défectueuses et capables de détruire ce commerce qui est particulier à cette ville.

Ces objections spécieuses et mal fondées, qui avaient déjà été proposées lors des jugemens dont on a rapporté les dispositions, loin d'avoir été adoptées, ont au contraire été rejetées sans aucun égard, comme diamétralement opposées au bien général du public et aux intérêts particuliers de cette ville. Les termes mêmes de ces jugemens sont plus capables de réfu-

ter et d'écarter ces objections que tout ce que l'on pourrait dire ici. Cependant les Maîtres couteliers croient qu'il est à propos d'y ajouter quelques réflexions.

Quand ils demandent à être autorisés à se servir *seuls* de leurs poinçons, à ce qu'il leur soit permis d'inscrire *seuls* leurs noms sur les ouvrages qui sortent de leurs mains, et d'y mettre *seuls* l'empreinte du mot *Langres* ; que peut-on trouver d'étrange dans cette proposition, conforme aux Statuts de tous Arts et Métiers établis en corps de Communauté dans l'étendue de ce royaume ? Si les Maîtres de la même Communauté, suivant l'Article XI des anciens Statuts faits pour les Maîtres couteliers de cette ville, approuvés et confirmés par une jurisprudence constante, ne sont pas en droit de se servir des noms et poinçons de leurs confrères, à cause des inconvénients sensibles qui pourraient en résulter. Ne serait-il pas déraisonnable de penser qu'il serait plus permis à des étrangers, qui ne sont point Maîtres ni Aggrégés de cette Communauté, qui ne sont pas en état de connaître ni de juger de la bonne ou mauvaise qualité des ouvrages de coutellerie, qu'ils participent point aux charges et impositions qu'elle supporte, d'user de ces contrefactions frauduleuses pour en rendre dupe le public qui croit agir de bonne foi ?

Contrefactions capables de renverser le crédit et de perdre la réputation d'un Corps d'artisans qui souvent ont sacrifié bien des années, consacré leurs veilles et fait beaucoup de dépense pour les acquérir.

Cette seule prérogative, attachée à toute espèce d'Arts et Métiers, pour que personne n'agisse sous des noms empruntés et supposés, étant une fois en-

levée, la Communauté serait dissoute et anéantie, ce qui deviendrait d'un préjudice notoire à ce commerce particulier dont l'avantage rejait sur une foule de malheureux capables, sans cette ressource, de tout entreprendre.

Lorsque la Communauté des Maîtres couteliers demande encore qu'il leur soit permis de faire la visite des marchandises de coutellerie chez les particuliers qui voudront en faire commerce ; ce n'est que dans la vue d'arrêter les contraventions aux réglemens, et pour empêcher qu'il en soit distribué de défectueuses sous leurs noms, à leur marque et sous la supposition de la fabrique de Langres, ainsi qu'ils y ont été autorisés dans tous les tems, comme on l'ont fait les réglemens et jugemens ci-devant cités.

Que l'on examine les Ordonnances de François premier données à Villers-Cotteretz, au mois d'août 1538 ; de Charles IX aux Etats d'Orléans, au mois de janvier 1560, et à Paris au mois de février 1567 ; d'Henri III, à Paris au mois de novembre 1577, celle du mois de décembre 1581 qui est la plus étendue, et qui a été renouvelée et confirmée par Henri IV, à Saint-Germain-en-Laye, au mois d'avril 1597 et par Louis-le-Grand en 1694, l'on trouvera que toutes les dispositions des Statuts proposés par la Communauté des Maîtres couteliers y sont entièrement puisés sans innovation et sans s'écarter de l'esprit de ces sages législateurs.

Ce n'est donc point, comme on l'a répandu dans le public, dans le dessein de prévenir les esprits, que la Communauté des Maîtres couteliers ait conçue la moindre intention de gêner la liberté du commerce, ni de donner la plus légère atteinte à la franchise des Foires ; d'autant plus que cette Communauté n'entend

empêcher personne de tenir, exposer en vente, vendre et débiter des marchandises de coutellerie *conformes aux Règlements*, pourvu cependant qu'elles ne portent ni le nom ni la marque de quelqu'un de ses membres, ni l'empreinte du mot *Langres* ; à moins que ces marchandises n'en aient été tirées en effet, et qu'elles n'aient par conséquent été soumises à la visite des Syndic et Jurés de ladite Communauté, pour en constater la qualité et la façon, et pour rejeter toutes celles qui seront défectueuses et de mauvaise étoffe, afin que le public ne soit pas impunément lésé. Si, dira-t-on sans doute, les couteliers de Langres tirent d'ailleurs des marchandises de coutellerie qu'ils font passer sous leurs noms, à leurs marques et avec l'empreinte du mot *Langres* ; pourquoi le même commerce ne pourra-t-il se faire également par d'autres ?

Quelque spécieuse que paraisse cette objection, la réfutation en est si victorieuse qu'on ne pensait pas qu'une semblable proposition dût jamais être mise au jour.

En effet, quand un Maître reçoit des marchandises de son art, sa qualité de fabricant qui l'a fait admettre à la réception de la Maîtrise, le rend en état de discerner par lui-même, d'apprécier l'ouvrage, et capable d'en distinguer la bonté et les défauts : dans le premier cas seulement, il est censé l'accepter par l'intérêt qu'il a de conserver sa réputation ; et ce n'est que dans cette vue qu'il se détermine à le faire passer comme son propre ouvrage, parce qu'il n'en craint point de reproche.

Au second cas, quoiqu'il soit Maître, il n'est pas moins soumis à la visite des Syndic et Jurés de la Communauté, qui sont juges en cette part, et qui,

trouvant de la marchandise contraire aux principes et aux règles de l'art, la saisissent, la confisquent, et assujettissent à l'amende celui qui se trouve en contravention. Or, si ceux qui sont Maîtres ne peuvent empêcher ces visites que l'intérêt public seul a paru devoir rendre nécessaire, aux termes des Ordonnances de Charles IX et d'Henri III, ci-devant citées, pourquoi donc ceux qui n'ont aucun droit à la Maîtrise seraient-ils exempts de cette formalité qui devrait être plus rigoureuse à leur égard, n'étant pas et ne pouvant pas même être connaisseurs ; plus sujets par conséquent à être trompés, et moins scrupuleux à tromper les autres, n'ayant aucune réputation à ménager ? ce que nos Rois, dans les Ordonnances que l'on a citées, ont cherché à éviter par l'attention particulière qu'ils ont apportée aux Règlements de police pour les arts et métiers.

Pour ne rien oublier des objections qu'on pourrait opposer à la Communauté des Maîtres couteliers, dont celles ci-dessus sont les principales, elle s'attend qu'on ne manquera pas de dire que les marchands clincaillers de Paris ne sont point assujettis à des Règlements semblables à ceux qu'elle propose.

Mais on répliquera d'abord que les Maîtres couteliers de Paris ne travaillent que pour eux-mêmes, qu'ils ne composent qu'une simple Communauté d'artisans pour leur compte personnel, et qu'ils ne forment point une Manufacture d'artisans comme à Langres, dont les Maîtres s'entre-aident et fournissent ceux de Paris, de plusieurs villes du royaume, et principalement des étrangers en grand nombre, dont le concours et la réciprocité de commerce attirent en cette ville des marchandises de toute espèce et des sommes très considérables ; ce qui a fait que

cette fabrique particulière a toujours été distinguée et protégée, comme étant d'une très grande ressource pour le pays. qui n'a plus dans son enceinte aujourd'hui que cette seule manufacture dans laquelle une multitude infinie de familles trouve à s'occuper et à subsister, ce dont aucune Communauté de la ville ne peut se flatter.

En second lieu, les marchands clincaillers de Paris ne peuvent ni ne doivent tenir des marchandises sous le nom et la marque des Maîtres couteliers établis en cette ville en Corps de Communauté, ni portant l'empreinte du mot *Paris*. Il ne leur est permis que de tenir ou des ouvrages de Paris même, quand ils sont sous le nom et la marque des Maîtres de ladite ville, ou des ouvrages tirés d'ailleurs avec l'indication des pays d'où elles viennent, ou enfin des ouvrages sans marque, si ce n'en est une distinctive qui est un œil de cuivre travaillé avec la lame.

Si l'on n'exige point cette dernière condition des clincaillers et marchands sédentaires ou roulans, ce n'est pas que la Communauté des Maîtres couteliers ne puisse être admise à les y astreindre; mais elle ne demande que la faculté de faire leurs visites pour éviter les contraventions, les fraudes et le *discredit de la coutellerie de cette ville*, et pour être autorisés à se servir seuls de leurs poinçons, à inscrire seuls leurs noms sur leurs propres ouvrages, qui sont des droits inhérens à leur qualité : droits qui leur sont conférés par leurs Lettres : droits enfin qu'ils ont acquis et qui deviendraient illusoires s'ils pouvaient leur être enlevés.

La rédaction des Statuts de la Communauté des Maîtres couteliers paraîtra toujours avantageuse au public, puisqu'elle prend les précautions les plus es-

sentielles pour empêcher qu'il ne soit pas induit en erreur, ni trompé sous de fausses apparences *par les contrefactions des poinçons, la supposition de leurs noms, la fausse marque du pays, les défauts, les vices et les contrefaçons des ouvrages exposés en vente.*

Ces principes invariables qui doivent être les mêmes pour tous les Corps de métiers et d'artisans (comme s'en sont expliqués en différens tems les législateurs) n'ont jamais trouvé de contradicteurs ni de partisans, et n'ont jamais été susceptibles d'atteinte que dans le cas de monopoles odieux qu'il est de l'intérêt de toutes les nations de réprimer et d'anéantir; parce qu'autrement ce serait causer la ruine entière des professions le plus solidement établies : d'ailleurs une pareille tolérance, jointe au défaut d'appui pour le soutien des arts utiles, serait infailliblement la cause destructive d'une fabrique la plus importante, la plus utile et la plus désirable.

Ainsi que l'on doit se souvenir avec le plus vif regret qu'autrefois il a existé dans cette ville même des manufactures précieuses, considérables et florissantes, et qu'à défaut d'être soutenues on les a vu se miner, se détruire, s'anéantir et se porter dans de nouvelles contrées plus favorables.

Ainsi l'on a vu des émigrations fatales des plus excellens ouvriers, qui ont privé leur patrie d'un bonheur qu'elle avait lieu d'attendre de leur célébrité.

Ainsi l'on a vu d'un œil de douleur les Facultés brillantes de cette ville diminuer, lorsque l'argent, principal mobile de l'abondance, n'y a plus circulé comme auparavant.

Ainsi peut-être verrait-on (ce que l'on ne doit pas regarder sans émotion, sans inquiétude et sans de

vives alarmes) la seule et dernière manufacture qui reste dans cette ville, qui en fait un des plus beaux ornemens, se dissiper insensiblement et disparaître enfin totalement, quand ses membres n'auraient plus que le vain titre toujours onéreux de Maître d'une Communauté spéculative et imaginaire dont on aurait aboli les plus beaux privilèges et les uniques prérogatives qui y sont attachées, et auquel on n'aurait plus laissé que des charges à supporter. Cependant si l'on fait attention que cette Communauté, par ses relations, par ses correspondances et par son commerce (pour lequel seul l'établissement de la voiture publique de Langres à Paris a été principalement sollicité et établi), fait répandre tous les ans dans ce pays des sommes immenses qu'y verse l'étranger, l'on sentira qu'elle mérite les égards les plus distingués et les plus dignes d'être favorisés. Cet argent, en refluant continuellement dans le public, joint à l'immense consommation de denrées que fait le grand nombre d'ouvriers employés à la fabrique de la coutellerie, cet argent, dit-on, procure, par le débit facile des vins et des grains, une aisance désirable qui facilite les moyens de mettre en œuvre et d'occuper continuellement des artisans de toute espèce. Les autres commerces qui se font dans cette ville ne sont soutenus que par le commerce de coutellerie, et loin d'y attirer l'argent, ils l'enlèvent au contraire pour l'exporter sans aucun avantage pour les habitans. Que la coutellerie se retire ou s'anéantisse ; le pays, dont elle fait la richesse, se trouvera privé de toutes ressources, et les regrets peut-être trop tardifs ne justifieraient que trop les justes craintes qu'on doit avoir sur des suites aussi funestes.

Les avantages sensibles que la fabrique de coutel-

lerie procure dans tout le pays, dont elle fait, dans les tems les plus misérables, subsister un nombre prodigieux de personnes qui tomberaient infailliblement dans l'horreur de l'indigence la plus affreuse et la plus à craindre, si cette manufacture était détruite par des contraventions aux Règlemens et aux Ordonnances les plus sages qu'on ne peut apporter trop de soin à faire observer, sont des motifs puissans qui doivent déterminer les suffrages à se réunir et font naître à cette Communauté l'espoir flatteur qu'elle obtiendra un certificat honorable et authentique de la part des Ordres et des Corps respectables de cette ville qui voudront bien concourir à l'obtention des Lettres-Patentes confirmatives des Statuts dont il s'agit; et c'est dans cette juste confiance que cette Communauté n'a pas crû devoir négliger de mettre sous leurs yeux l'utilité de cette manufacture qui mérite plus que jamais la faveur et la protection.

PIERRE BELIGNÉ, *Syndic.*

NICOLAS PRUDENT,	ÉTIENNE COLLIN, <i>Jurés.</i>
GASPARD IMBERT, <i>Doyen.</i>	ANTOINE PRUDENT.
FRANÇOIS ROGER.	MAMMÈS BRANCHET.
JOSEPH DESGREZ.	JEAN-BAPTISTE HUMBERT.
NICOLAS CRESSOT.	PIERRE SEGRÉTIER.
JACQUES POTHIER.	JEAN-BAPTISTE BRETON.
JEAN MACQUART.	JEAN-PIERRE SUDERIE.
FRANÇOIS REGNAULT.	DIDIER FRÉJACQUES.
SIMON PRUDENT.	PIERRE FORGEOT.
GÉROME JACQUINOT.	

JEAN PRUNET, *Clerc de la Communauté.*

A LANGRES, chez JEAN BONNIN, imprimeur du Roi, de l'Evêque, de la Ville et du Collège.

*Observation des marchands merciers-clincailliers
de Langres, sur le Memoire des couteliers de la
même ville.*

On a imprimé depuis peu en quatorze pages in-4° avec les noms de vingt Maîtres, une déclamation ampoulée sur l'ancienneté et l'importance de la fabrique de coutellerie qui existe à Langres, sur la réputation dont elle jouissait autrefois, et l'avilissement où elle est tombée, sur les causes de cette décadence, et les moyens de lui rendre son premier lustre.

Les marchands n'auraient peut-être pas remarqué cette production singulière, si le bruit public ne leur eût annoncé que plusieurs Maîtres couteliers cherchaient à s'emparer de cette branche de commerce à l'exclusion de tous les négocians ordinaires, et même de la plupart des artisans, et qu'ils éblouissaient ces derniers avec de grands mots sur leurs propres intérêts, en leur cachant les vrais motifs qui les faisaient agir.

Le Corps des couteliers, ou plutôt les plus riches membres sollicitent des Lettres-Patentes en forme de Statuts, pour être autorisés à marquer seuls les ouvrages de coutellerie du poinçon qu'ils auront choisi, et à faire la visite de cette espèce de marchandise chez les particuliers qui voudront en faire commerce, sans doute à fin de saisir toutes les pièces qu'ils croiront ou qu'ils feindront de croire contrefaites.

Pour engager Monseigneur l'Intendant à les protéger au Conseil, et Messieurs les officiers munici-

paux à ne pas les traverser, ils supposent que le discrédit dont ils se plaignent, n'a été occasionné que par le trop grand nombre de citoyens qui se mêlent de la Commission, et ils présentent cet article des Statuts projetés comme le seul moyen de remédier à tous les inconvénients.

On va mettre au contraire le Conseil en état de juger si le prétendu remède n'occasionnerait pas de plus grands maux, et s'il n'y en aurait pas de plus simples et de plus efficaces pour prévenir les abus dans leur source, au lieu de donner des entraves aux marchands, et de les assujettir aux caprices de leurs envieux.

La Communauté des Maîtres couteliers de Langres est composée de quatre-vingt membres, dont quelques-uns ne fabriquent rien dans leurs boutiques, où ils ne tiennent des ouvriers que pour les raccommodages et pour rendre le poli ou le fil aux ouvrages qui l'ont perdu. Les trois quarts des autres Maîtres travaillent en sous-ordre pour ceux-là, et frappent de leurs marques les couteaux qu'ils leur destinent.

Ces Maîtres de la première classe, plutôt marchands qu'artisans, occupent encore une multitude d'autres bras hors de la ville ; cinq ou six cent couteliers dispersés à Nogent, à Poulangy, à Meuvy, à Tivet travaillent presque tous pour ceux de Langres. De là le grand nombre de marques ou poinçons du même Maître qui les confie à ses collaborateurs et cette foule de pièces défectueuses par la matière, la trempe ou la forme, qui portent des empreintes pareilles à celles des bons ouvrages.

Si l'on interdisait l'usage des marques, telles que les lettres de l'alphabet, à tous autres que les couteliers de Langres qui en auraient fait le choix, détrui-

rait-on par une telle prohibition l'abus qui s'en fait par six ou sept cent Maîtres de la même ville ou des environs ? Point du tout, puisqu'il faudrait pour cela défendre le travail aux uns, et priver les autres des assortimens qu'on leur apporte de tous côtés pour fournir leurs boutiques.

Que l'on essaie de laisser aux couteliers de Langres le droit de remettre leurs marques à ceux qui travailleront pour eux, les fabricans pourront toujours en abuser, soit en employant de l'acier et des fers étoffés d'une quantité inférieure, soit en négligeant la façon et en manquant la trempe, qui n'était, dit-on, portée autrefois à un certain degré de perfection, qu'à l'aide des eaux de citerne dont la ville était remplie, mais que l'on ne connaît pas à la campagne.

Comment, d'ailleurs, empêchera-t-on les couteliers dépositaires de la marque de frapper à la même empreinte une quantité de couteaux, de ciseaux et de rasoirs beaucoup plus considérable que celle dont il plaira au Maître principal de s'accommoder ? Que deviendront les pièces qu'il ne jugera pas à propos de prendre, soit qu'il y en ait trop d'une sorte, soit qu'il ne donne pas au fabriquant le prix qu'il voudra en avoir ?

Faudra-t-il briser, confisquer ou donner à perte le fruit des sueurs de ce malheureux, parce que ses ouvrages porteront la marque d'un Maître qui n'en a plus besoin, qui manque d'argent et de débit, en un mot, dont le caprice fait la loi au plus faible ?

Ce serait bien pis si l'on autorisait les Maîtres de la ville à faire des visites chez les marchands : les couteliers devenus juges et parties, experts et intéressés à trouver des contrefactions ou quelques défauts dans la coutellerie des marchands, iraient sans cesse

bouleverser leurs boutiques, et n'en sortiraient rarement les mains vuides, soit pour profiter des marchandises qu'ils décideraient devoir être confisquées, soit pour fatiguer et dégoûter de ce commerce des gens qui le sont par état, mais dont les plus riches couteliers envient les correspondances et le débit.

Les fabricans souffriraient par contre-coup du commerce exclusif dont les couteliers de la première classe parviendraient insensiblement à s'emparer : bientôt recevant seuls des commandes, parce qu'ils auraient seuls les adresses et le moyen de faire de gros envois, leur trafic dégènerait en monopole ; le fabricant serait mal payé et ne trouverait pas à se défaire des pièces dont les chefs du commerce n'auraient pas voulu, même à vil prix, jusqu'à ce que les négocians de Chaumont, profitans de ce désordre, vinssent enlever toute la coutellerie de Nogent, de Poulangy et de Thyvet, pour la faire passer dans les villes éloignées, et enrichir la leur de cette branche de produit que les citoyens de Langres auraient eu la maladresse de laisser échapper.

Les pièces défectueuses qui s'expédient à l'étranger entraînent, dit-on, de grands inconvéniens... Ils ne sont pas si considérables que les couteliers voudraient le faire croire, puisque jamais les fabricans n'ont été en si grand nombre ni si occupés, le commerce de Langres si étendu et le débit si prodigieux, que depuis les correspondances formées par les marchands, à la faveur des échanges.

Mais, en supposant le mal aussi grand que l'on cherche à le persuader, qu'en résulterait-il, sinon qu'il faut lui couper racine et aller à la source, au lieu d'entreprendre d'inonder les branches et de nettoyer le courant ? Que l'on veille à ce qu'il ne se fabri-

que rien que de bon, à ce qu'il ne soit rien marqué, rien introduit dans la ville, à l'empreinte des couteliers de Langres, que de bon aloi ; ce sera, si l'on veut, un point de police et l'occupation d'un Bureau composé de gens aussi intègres que connaisseurs, chacun applaudirait à un tel établissement qui mettrait les ouvriers et les marchands dans l'heureuse impuissance de fabriquer et d'acheter au titre de Langres, des pièces défectueuses ; au lieu qu'étant une fois marquée et introduite dans la ville, la liberté de les acheter devient générale, et dès lors les recherches qui seraient faites chez les acheteurs, autant de vexations superflues.

Le Conseil peut au reste se rassurer sur l'expérience et le discernement des marchands soutenus de l'intérêt qu'ils ont à ménager leurs correspondans par l'envoi de bonnes pièces de coutellerie. Faut-il donc être fabricant pour distinguer une bonne lame d'une mauvaise, et un travail ébauché ou défectueux d'un ouvrage délicat, solide et fin ? Les marchands clincalliers ne façonnent pas le moindre article de cette variété prodigieuse de marchandises, dont leurs magasins sont journellement remplis : croit-on qu'ils se rapportent aveuglément à ceux qui leur en font l'envoi, et qu'ils ne puissent être connaisseurs, parce qu'ils ne les ont pas fabriqués.

Le petit nombre de tentatives dont les couteliers font parade, et qu'ils supposent leur avoir réussi, sont autant d'exemples solitaires qui, n'étant pas fondés sur des Règlements généraux, ne peuvent tirer à conséquence lorsqu'il s'agit d'en former un. Il en est de même des Sentences rendues par le Lieutenant de police, calquées toutes sur la première, qui à son tour n'a pas été à l'épreuve d'un examen

attentif au mois d'août dernier. On a senti que les quatre-vingt marques des Maîtres de Langres étant indifféremment frappées dans six ou sept cent boutiques, il étoit moralement impossible que d'un si grand nombre d'ateliers il ne sorti pas une foule de pièces d'une qualité inférieure et proportionnée au prix que les acheteurs veulent y mettre. On a vu que cette coutellerie étant répandue dans le commerce, on ne pouvait sans une dureté, qui aurait tenu de l'injustice, en permettre la confiscation entre les mains des colporteurs qui débitaient publiquement toutes les pièces de leurs boutiques à six sols, à la faveur des privilèges de la Foire franche de Saint Mammès ; on a reconnu surtout qu'il étoit ridicule d'autoriser l'inquisition des Maîtres couteliers, qui après avoir provoqué la saisie, demandaient la confiscation en corps et s'offraient pour experts destinés à critiquer les marchandises de leurs adversaires, comme quelques anciens Lieutenans de police avaient eu la faiblesse de le permettre.

Forcés de convenir que les Statuts des couteliers de Paris ne les autorisent pas à faire des visites chez les marchands merciers, les couteliers de Langres demandent cette faculté contraire au droit commun et à la liberté du commerce, sous le frivole prétexte que les couteliers de la capitale ne sont qu'un Corps d'artisans qui travaillent pour eux-mêmes, et que les merciers ne peuvent débiter de la coutellerie qu'avec une marque de fabrique ou un œil de cuivre.... Mais ils avouent que les merciers vendent librement, dans le centre de la ville la mieux policée de la coutellerie à toutes sortes de marques, pourvu qu'il y en ait une, et que les artisans de Paris, non plus que ceux de Langres, n'ont aucune inspection, ni droit de visite

chez les marchands. Que faut-il de plus pour les confondre ?

On ne peut trop en revenir à la ligne de séparation qui distingue les deux Communautés : celle des couteliers doit être autorisée à veiller sur la fabrication et à réprimer les abus qui s'y commettent ; mais la coutellerie une fois sortie de la main des ouvriers, et répandue dans le commerce, n'est plus de leur ressort.

Encore un mot sur les marques distinctives des Maîtres de Langres : ce sont des mots de ralliement, des uniformes concertés entre les membres pour le maintien de la police du Corps, ou des adresses gravées sur chaque pièce de coutellerie pour inviter à acheter chez celui dont elle porte l'empreinte ; et non pas des privilèges capables de lier les étrangers. Qu'ils veillent à ce que les fabricans ne contrefassent pas leurs adresses, à la bonne heure ; mais qu'ils n'inquiètent que les seuls fabricans, puisqu'il n'y a qu'eux qui puissent les contrefaire.

POPULUS, aîné.	DAGUIN-VERDOT.
JEAN JOURDAIN, aîné.	SURGET.
GUERINOT.	PETITOT-JACQUINOT.
LACORDAIRE.	PETITOT, aîné.
GUILLAUME, aîné.	THEVENOT.
NICOLAS JOURDAIN, fils.	POPULUS, fils aîné.
CLEMENSINT.	RAVELET-GEORGET.
PRUDENT-MIOT.	JEAN FAURE.
MIGNERET.	BABEAU.
BORTHON.	RICHARD, <i>Syndic.</i>

Félicien PINGENET,
*Membre de la Société historique et
archéologique de Langres.*

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE**DE LANGRES**


Dans la séance du 21 novembre 1890, sur la proposition de M. l'abbé Marcel et M. l'abbé Louis, ont été nommés membres correspondants, Messieurs Viard (Jules) et Stein (Henri), tous les deux archivistes aux Archives nationales à Paris.

La Société nationale des antiquaires de France, dans sa séance du 30 juillet 1890, a nommé associé-correspondant M. H. Gillet, membre de la Société historique et archéologique de Langres.

Le Musée de Langres s'est enrichi d'une sculpture qui a le mérite d'être une œuvre habilement exécutée et d'avoir un Langrois pour auteur.

Elle représente deux personnages assis ou plutôt abattus de chaque côté d'une urne funéraire. Cette maquette, car c'est une ébauche en terre non cuite et qui, à notre connaissance, n'a jamais été exécutée en pierre ou en marbre, est empreinte d'un grand sentiment de tristesse. L'attitude générale des figures exprime l'affliction la plus profonde. Les draperies sont supérieurement traitées. L'auteur de cette œuvre est le sculpteur Henry Bertrand, né à Langres le 24 mars 1759 et mort le 15 juin 1834.

Elle fut faite évidemment comme projet d'un monument funéraire et portait autrefois à sa base les vers suivants, qui rentrent bien dans le style de l'époque :

Hélas ils ne sont plus ; mais tout n'est pas détruit,
La mort les sépara, le ciel les réunit.
Honore leurs vertus, ô pierre filiale,
Viens répandre des pleurs sur cette urne fatale.

C'est à M. Léon Gidel, de Langres, que le Musée est redevable de ce don qui intéresse en même temps l'art et le pays.

Ch. R.

BIBLIOGRAPHIE

La bibliothèque de la Société a reçu de leurs auteurs les ouvrages suivants :

Biographie générale des Vosges. Wœiriot, les Briot, Fratrel, par Louis Jouve, bibliothécaire à l'Arsenal, Paris, 1890. C'est tout d'abord une critique assez mordante de plusieurs œuvres publiées par M. Félix Bouvier : *Les Vosges pendant la Révolution* ; — *Histoire générale des Vosges* ; — *Statistique du département*, et surtout *Biographie générale des Vosges*. A la suite de cette vive critique, M. Jouve donne les biographies des artistes suivants : Pierre Wœiriot, graveur lorrain né en 1531, mort en 1596 ; les Briot, qui se sont succédés en ligne directe ou en ligne collatérale depuis le milieu du xvi^e siècle jusqu'à la seconde moitié du xvii^e, et qui tous ont été des ciseleurs, des graveurs ou des médailleurs distingués ; enfin Joseph Fratrel, peintre et aquafortiste, né à Epinal en 1730 et mort à Mannheim en 1783.

Une visite à la ville et au Musée de Langres, par Henri Brocard, Langres, Rallet, 1890. Commencé, comme le dit l'auteur lui-même, dans le but de fournir au *Bulletin de la Société artistique de la Haute-Marne* un article traitant des choses d'art d'une manière générale en ce qui concerne la ville de Langres, ce travail a pris, peu à peu, par suite de nouvelles recherches, l'importance d'un volume qui compte près de 200 pages. L'auteur a compris que si, par son titre de Président de la Société historique et archéologique, il se devait tout d'abord à l'art et à la science, il se devait aussi par son titre de Langrois à ses concitoyens, et entremêlant habilement dans son récit l'histoire de la contrée et la description des œuvres artistiques qu'elle renferme, il a composé

cette brochure qui sera lue avec intérêt par tous ceux qui ont quelque amour pour le pays lingon.

Histoire du village de Mussey (Haute-Marne),
par Ernest Mallet. Saint-Dizier ; Henriot, 1889.

Tous les villages d'une même région se sont trouvés pris dans les mêmes catastrophes ; les famines, les pestes, les guerres surtout embrassent de grands espaces et à ce point de vue l'histoire d'un village n'est autre que l'histoire générale d'un peuple ; mais à côté de ces faits bien connus de tous, chaque village a son histoire personnelle, ses transactions, ses procès, ses usages même et ses légendes. M. Mallet a su grouper quantité de faits et de documents authentiques qui retracent fort exactement l'histoire du village de Mussey. On y lit même des passages fort curieux, celui-ci entre autres, qui donne une assez triste idée de l'instruction publique dans la Haute-Marne à une époque bien récente : « Le 6 février 1832, le Conseil municipal constatait qu'il n'y avait à l'école aucun élève capable de faire aucune pièce d'écriture. » Reconnaissons que l'instruction a fait de sensibles progrès depuis ce temps. Sachons gré à l'auteur d'avoir écrit ce livre par amour de son pays et citons ses premières lignes qui sont tout à son éloge : « Je souhaite que la lecture de ces pages, où j'ai relaté de mon mieux, à l'aide des documents que j'ai pu consulter sur la matière, la vie communale des anciens Musséiens, inspire à mes compatriotes l'amour du pays natal et le souci de le rendre prospère. »

Album Caranda. Les fouilles de Cys-la-Commune (Aisne), par Frédéric Moreau. Saint-Quentin, Poette, 1890. C'est un nouveau fascicule de cette importante publication qui, par des planches admirablement dessinées et coloriées et, de plus, accompagnées d'un texte explicatif, énumère les découvertes faites par M. F. Moreau dans le département de l'Aisne.

Un avocat lépreux à Langres au XVI^e siècle; par M. N. Garnier, curé de Corlée. Langres, Rallet, 1890. Petite notice intéressante en ce qu'elle renferme la description très exacte des cérémonies usitées au xvi^e siècle pour la conduite d'un malade atteint de la lèpre à l'un des asiles dits léproseries ou maladretries. On y retrouve en particulier les prières prononcées par le prêtre pour la bénédiction des gants et des cliquettes, dont le lépreux allait faire usage à partir de ce jour. Les cliquettes étaient, comme on le sait, de petites lamelles de bois dont le malade était tenu de se servir dans ses promenades, afin de provoquer l'attention des passants; la lèpre étant une maladie épidémique, ceux-ci se détournaient aussitôt pour laisser au lépreux le chemin libre. Cette histoire a été extraite par l'abbé Garnier des archives de la léproserie de Saint-Gilles; cet asile était situé au Nord de Langres, dans le faubourg qui porte encore aujourd'hui ce nom.

Gages des officiers royaux vers 1329; par M. Jules Viard, Paris, 1890 (extrait de la Bibliothèque de l'Ecole des chartes). Les documents qui donnent des renseignements précis sur les gages des officiers royaux au xiv^e siècle sont fort rares et c'est un vrai

service que l'auteur de cette notice rend aux érudits en publiant ce travail. C'est en effet un relevé, sans doute fait par la Chambre des Comptes, sur la demande du roi Philippe VI, qui fait connaître non-seulement le nombre des personnes employées au service du roi, mais aussi leurs titres et les émoluments qu'elles recevaient chaque année. Sans parler des *valets tranchans*, des *huissiers de sale*, des *valets seroans de vin*, nous y trouvons les *chauffecire*, les *valets des épices*, *Guyot qui porte l'arbaleste du Roi*, *Jean de Menson, plongeur* (sans doute pour pêcheur), *Thévenot du Ry, roy des ribaux*, *Davillier qui gait la vaisselle d'argent*, *cinq menestreaux*, etc. On voit par ce seul aperçu tout l'intérêt que présente le travail de M. Viard. Ajoutons, qu'à un autre point de vue, il peut servir aussi à établir la comparaison entre les traitements que les officiers du roy recevaient au xiv^e siècle et ceux qu'ils ont reçus à des époques plus récentes.

Ch. R.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE**DE LANGRES**


Le Musée de Langres a reçu pour son médailler un jeton en cuivre qui se rattache à l'histoire du pays et qui, à ce titre, est fort intéressant. Nous laissons la parole au donateur :

Ch. R.

« Jeton en cuivre frappé au nom et aux armes d'Erard de Livron, seigneur de Bourbonne, et de Gabrielle de Bassompierre, sa femme.

« Sur l'une des faces figure un obélisque de forme arrondie reposant, au moyen de trois dés ou boules, sur une base carrée, le tout enveloppé de flammes, avec la légende suivante à l'entour ;

AD CINERES RECTVSQVE TERESQVE

1583

« Sur le champ de la face opposée se trouve un

« écusson, parti : au premier de Livron, et au second
« de Bassompierre.

« Cet écusson est surmonté du chiffre enlacé des
« deux personnages (E.-G.) et entouré de branches
« de laurier avec cette légende :

† E. D. LIVRON. S' D. BOVRBONNE. G. D. BASSOMPIERRE.

« On sait qu'Erard de Livron, appelé le baron de
« Bourbonne, était souverain de Vauvillers, seigneur
« de Bourbonne, Parnot, Chézeaux, Torcenay, Hor-
« tes, Fresne et autres lieux, chevalier de l'Ordre,
« conseiller du roi en ses conseils, puis grand cham-
« bellan, grand maître, chef surintendant des finan-
« ces du duc Charles de Lorraine auquel il resta
« toujours très attaché. Ligueur déterminé, le baron
« de Bourbonne proposa à l'assemblée, tenue à Chau-
« mont après la mort d'Henri III, de donner la cou-
« ronne de France au marquis de Pont-à-Mousson,
« fils du duc de Lorraine et neveu, par sa mère, du-
« dit Henri III.

« Erard de Livron qui mourut en 1618, avait été
« gouverneur des château et citadelle de Coiffy à par-
« tir de 1592. »

A. BONVALLET,

Ancien Président de la Société des Antiquaires de l'Ouest.

A la suite de l'Exposition des Beaux-Arts qui vient
d'avoir lieu à Tunis, M. Charles Royer, artiste pein-
tre à Langres, secrétaire de la Société, a reçu la
croix d'officier du Nicham.

SENTENCE DE 1323

Conservée aux archives des hospices civils

DE LANGRES

Elle est rédigée en latin, par une main habile, sur un vieux parchemin, assez maltraité par le temps et mesure 0^m215 de hauteur, sur 0^m260 de largeur. Au dos on lit ce qui suit, d'une écriture moins ancienne :

Sentence de 1323, qui confirme l'hospital (du Chapitre) S. Mammès dans la possession de percevoir les linges qui sont sur les morts de la paroisse S. Pierre, pour ensouvlir les pauvres d'ude hospital.

Les lignes sont de même longueur, très droites et bien régulièrement espacées. Mais les nombreuses abréviations du texte, jointe à la couleur de l'encre, devenue très pâle, à la suite du temps, rendent la lecture de cette pièce assez difficile.

Dans le bas de la feuille, on voit encore une petite bandelette en parchemin, fixée au moyen d'un nœud

et qui a dû porter le sceau du Chapitre de Saint-Mammès. Le sceau a disparu.

Cinq lignes en tête et deux à la fin de la pièce sont altérées légèrement par des déchirures ; elles ont été restituées pour le mieux, afin d'en permettre la lecture. Les mots rétablis sont placés entre parenthèse, pour conserver toute l'intégrité du texte.

Cette sentence confirme un droit pour l'hôpital de l'église Saint-Mammès de Langres, aujourd'hui l'hôpital Saint-Laurent (1), de prélever à son profit les linges (*lintheamina*) couvrant les morts de la paroisse Saint-Pierre, pour ensevelir les indigents, décédés dans cet hôpital. C'était une application charitable et bien entendue d'une branche du casuel de la paroisse Saint-Pierre, au profit de l'hôpital, en même temps qu'une marque de respect pour les pauvres, qui étaient conduits à leur dernière demeure avec toute la décence et le respect que l'on doit à la mort.

(Universis presente)s litteras inspecturis, Decanus et Capitulum ecclesie Lingonensis, salutem in Domino. Notum facimus quod cum discordia verteretur (inter) discretum virum Dominum Johannem parrochianum ecclesie nostre Sancti Petri Lingonensis suo et dicte ecclesie nostre nomine, ex una parte, ac (Bartho)lomeum de Rouvra Magistrum Hospitalis nostri Beati Mammelis Lingonensis et Fratres ejusdem Hospitalis, ex altera, super eo vide(licet quod pre)dicti Magister et Fratres dicebant et asserebant omnia et singula lintheamina que deferuntur supra corpora quorumcumque (defunctorum decedentium in nostra predicta parochia Sancti Petri Lingonensis ad ipsos Magistrum et Fratres pertinere, pro corporibus pauperum defunctorum in dicto

(1) Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres t. III, page 151.

Hospitali decedentium sepeliendis, et quod ipsi et predecessores sui Magistri et Fratres dicti Hospitalis sunt et fuerunt in quasi-possessione juris a longo tempore percipiendi et habenti eadem lintheamina, ad usum predictum applicanda; dicto Parrochiano nostre jamdicte ecclesie Sancti Petri in contrarium proponente et dicente quod dicta lintheamina ad dictum Parrochianum, ratione dicte ecclesie nostre, de jure communi, pertinent et pertinere debent, et quod si dicti Magister et Fratres predicti Hospitalis nostri quandocumque receperint et habuerint predicta lintheamina que deferuntur supra corpora defunctorum in dicta Parrochia Sancti Petri decedentium, et quod si fuerint in possessione vel quasi recipiendi eadem, hoc fuit ex permissu et ex gratia speciali ipsius Parrochiani et predecessorum suorum, cum ipse Parrochianus et dicti sui predecessores fuerint in quasi possessione juris eadem lintheamina percipiendi et habendi, ut dictum est. Nosque, volentes super premissis scire certitudinem pleniorum, plures testes super jure utriusque partis examinari fecimus diligenter. Per depositionem quorum in testium repertum fuit predictos Magistrum et Fratres tam per se quam per predecessores suos esse et fuisse spacio quadragenta annorum et amplius in possessione recipiendi et habendi predicta lintheamina que deferuntur supra corpora quorumcumque decedentium in dicta Parrochia Sancti Petri, pro pauperibus defunctis in dicto Hospitali sepeliendis. Propter quod, Nos dicto Parrochiano ecclesie Sancti Petri pro se et suis successoribus inhibemus ne ipse de cetero predictos Magistrum et Fratres in predictis lintheaminibus recipiendis et habendis impediat seu inquietet quomodolibet vel perturbet. Nam dictis Magistro et Fratribus pro se et suis successoribus possessionem predictam adjudicavimus et adjudicamus formaliter in hiis scriptis. In cujus (rei) testimonium sigillum Capituli nostri presentibus litteris diximus apponendum. Datum et actum die lune ante festum Beati.....apostoli, anno Domini millesimo trecentesimo vicesimo tercio.

La traduction de cette pièce est faite avec tout le soin et la fidélité nécessaires pour conserver l'esprit du texte latin :

A tous ceux qui verront ces lettres, Nous Doyen et Chapitre de l'Eglise de Langres, salut dans le Seigneur.

Faisons savoir que

Entre discrète personne sire Jean, Curé de notre église Saint Pierre de Langres, en son nom et au nom de l'église sus dénommée, d'une part, et Barthélemy de Rouvres, maître de notre hôpital du bienheureux Saint-Mammès de Langres et les frères du même hôpital, d'autre part.

A ces fins à savoir que le maître et les frères sus-dénommés disaient et affirmaient que tous les linges qui sont placés sur les corps de tous les défunts décédés dans notre dite paroisse de Saint-Pierre de Langres, sus-dénommée, devaient appartenir aux dits maîtres et frères pour ensevelir les corps des pauvres décédés dans ledit hôpital et qu'eux-mêmes et leurs prédécesseurs, lesdits maîtres et frères de l'hôpital sont et ont été en quasi possession depuis longtemps du droit d'obtenir et d'avoir les dits linges pour être employés audit usage. Ledit curé de notre église Saint-Pierre déjà mentionnée prétendant au contraire et disant que lesdits linges appartiennent et doivent appartenir, d'après le droit commun, à lui curé en tant que chargé de notre dite église et que si les dits maîtres et frères de notre dit hôpital ont jamais reçu et eu lesdits linges, qui sont placés sur les corps des défunts de notre dite paroisse de Saint-Pierre et que s'ils ont été en possession ou quasi en possession de les recevoir, cela a été d'après la permission et une faveur spéciale du curé lui-même et de ses prédécesseurs, puisque ce curé lui-même et ses dits prédécesseurs, comme il a été dit, ont été en quasi possession du droit de recevoir et d'avoir ces mêmes linges. Et nous, voulant avoir une plus grande certitude sur ce qui précède, nous avons fait interroger plusieurs témoins, au sujet des droits de chacune des parties. De la déposition de ces témoins, il appert que lesdits maîtres et frères ont, tant par eux que par leurs prédécesseurs été pendant quarante années et plus en possession de recevoir et d'avoir lesdits linges, qui sont placés sur les corps de tous les défunts de ladite paroisse Saint-Pierre, pour ensevelir les pauvres, qui doivent être inhumés dans ledit hôpi-

tal. A ces fins nous interdisons audit curé de l'église Saint-Pierre, à lui et à ses successeurs, d'empêcher à l'avenir que les linges dont il vient d'être parlé ne soient reçus et possédés par les dits maîtres et frères et qu'en aucune manière il en empêche, inquiète ou trouble la remise et la possession, car nous avons attribué et nous attribuons par ces lettres auxdits maîtres et frères, la possession sus mentionnée.

En témoignage de quoi, nous avons fait apposer aux présentes lettres le sceau de notre Chapitre.

Donné et fait le lundi avant la fête du bienheureux..... apôtre, l'an du Seigneur mil trois cent vingt-trois.

Les plus grandes précautions semblent avoir été prises pour la rédaction de cette sentence, afin d'assurer d'une manière certaine les droits de l'hôpital du Chapitre. C'est ce qui explique les répétitions et les affirmations sans nombre qui se succèdent à chaque ligne, comme dans tous les actes de cette nature.

Il semblerait, d'après cette pièce, que la perception des linges pour les morts de l'hôpital du Chapitre, était un droit acquis depuis longtemps. Peut-être cet usage était-il tombé en désuétude, c'est pourquoi le Chapitre de la cathédrale, très jaloux de ses prérogatives, aurait jugé nécessaire de le rappeler. La sentence de 1323 le confirma d'une manière définitive et il est probable qu'elle a du conserver son effet, jusqu'au moment de la révolution de 1789, quand Saint-Pierre a disparu avec son titre de paroisse et, quelques années plus tard, avec la démolition de la vieille église.

15 décembre 1890.

Henry BROCARD.



UNE
LETTRE INÉDITE
DU
PÈRE PIERRE LE MOYNE
A
JÉAN ELZEVIER

Avec fac-similé en phototype

1. — *Avertissement*

Les autographes du P. Pierre Le Moyne, auteur du *Saint Louis*, sont rarissimes. Le musée de Chaumont, sa ville natale, en a possédé un qui a disparu, et les souhaits que j'exprimais il y a quelques années pour sa rentrée (1) sont encore à réaliser. A défaut de cette pièce importante, je dus me résigner alors à

(1) *Etude sur la vie et les œuvres du P. Le Moyne, (1602-1671)*, par H. Chérot, S. J. Paris, Picard, 1887, in-8°, p. 24.

153.
Continu

Il y a plus de deux mois que je n'ai écrit
rien pour vous remercier des livres que
j'en ai reçus de votre part; et vous donnez
adieu que je vous ~~dois~~ envoie dans ma
balle de Mont-Cebis, un exemplaire de
ma Galerie des Femmes Fortes. Je n'ai pu
apprendre de vos nouvelles, depuis ce temps-là,
et n'ai pu encore savoir, si vous m'en
avez encore donné ma lettre. Il y
avait pourtant quelques points qui me
vont reprocher. Je vous demandais le
nom de celui qui vous a donné la lettre de
Mont d'Espérance qui est dans les me-
moires de Mont de Rohan. Ce le fais



P. Le Moine

Prof. de
Paris

A Moutier
A l'abbaye
A l'abbaye

publier un hommage d'auteur en trois lignes (1) qu'un heureux hasard ou plutôt la providence des bibliophiles m'avait fait rencontrer en tête d'un exemplaire du *Parnasse royal* (1635), offert par le P. Le Moyne, en qualité de collaborateur du recueil, à *Monsieur Filzian de Sainte-Colombe* (2). On lit une seconde fois, dans ce même volume, le nom de *Lemoyne*, écrit en signature au bas de la deuxième ode intitulée : *la France guerrie av Roy*, et celui de *Deshayes* qui a été mis par la même main, après des vers de ce poète resté également anonyme. Je n'osais me prononcer sur l'authencité d'un autre hommage d'auteur appartenant à la Bibliothèque nationale (3) ; aujourd'hui elle m'est plus que suspecte.

Une découverte faite récemment à la Bibliothèque royale de Munich par le P. Le Génissel, l'érudit à qui nous devons bientôt la monographie du P. Sirmond, me permet enfin de produire une lettre originale de Le Moyne et d'en donner le fac-simile. Cette lettre fait partie de la *Collectio Camerariana*, volume xxxiii, F. 153. Elle forme un double feuillet dont

(1) *Etude*, p. 547.

(2) Je dois à l'obligeant savoir de M. Alph. Roserot, archiviste de la Haute-Marne, d'avoir pu identifier depuis ce personnage. Il s'agit de Jacques Filzian ou Filsjean (forme française de Fitz-James), seigneur de Sainte-Colombe, maître des comptes de la Chambre de Bourgogne, reçu le 12 janvier 1627, et qui résigna en faveur de Claude, en 1660. Il avait épousé en 1626 Jeanne Gallois. La liaison du P. Le Moyne avec Jacques Filzian remontait peut-être aux deux années de régence du jésuite au collège des Godrans, à Dijon, 1631-1633. Voir l'*Armorial de la Chambre des comptes de Bourgogne*, du P. Gautier, S. J., publié par M. d'Arbaumont. Dijon, Lamarche, 1881, in-8°, et *La Noblesse aux Etats de Bourgogne*, par le même. Dijon, Lamarche.

(3) *Etude*, p. 504.

le premier est écrit des deux côtés ; le deuxième porte l'adresse au verso. Les mots *P : Le Moine Jesuite, a Paris* qui y ont été ajoutés en travers, sont d'une main différente.

Il n'existe qu'une simple trace du cachet.

2. — *Texte*

Monsieur

Il y a plus de deux moys que ie vous écriuis pour vous remercier des liures que i'auois reccus de vre part : et vous donner aduis que ie vous en-uoiois dans vne balle de Mons^r Petit, vn exemplaire de ma Gallerie des Femmes Fortes. Ie n'ay point appris de uos nouuelles, depuis ce temslà, et n'ay pû encore scauoir, si vous auez receu ny mon liure, ny ma lettre. Il y auoit pourtant quelques points qui meritoient reponse. Ie vous demandois le nom de celuy qui vous a donné la lettre de Mons^r d'Espernon qui est dans les memoires de Mons^r de Rohan. Ie le fais sans autre dessein, que d'auoir commerce de manuscrits et de curiositez avec luy. Si vous ne me le voulez pas dire : mandez moy au moins que c'est vn secret que vous ne pouuez decouurir. Ie vous priois de plus que si vous faisiez imprimer mes *Peintures Morales* comme on me l'a dit, vous fissiez imprimer le premier volume, sur la seconde impression qui en a esté faite (1).

(1) Dans mon *Etude sur le P. Le Moyne*, p. 511, j'ai indiqué les différences qui ne permettent pas de confondre la seconde impression de la première partie des *Peintures morales* (1645) avec l'édition originale (1640).

Je vous priois enfin de m'enuoyer dans vne balle de de Mons^r Petit le Ministre d'Estat de Mons^r Silhon. J'attens au moins vne reponse apres deux lettres, et suis

Monsieur

Vre tres humble et
vre affectionné seruiteur

LE MOYNE.

Si vous me répondez, donnez vre lettre a celuy qui vous rendra cellecy.

Adresse :

A Monsieur

Monsieur Elzeuier

le ieune

A Leyden

(*marque du cachet*).

3. — *Date*

La date fait défaut. Et cette lacune, et le caractère jeté de l'écriture trahissent, comme toutes les œuvres du P. Le Moyne, sinon de la négligence, du moins trop de hâte habituelle. Diverses allusions nous permettent de conjecturer, avec une vraisemblance confinant à la certitude, que c'est à l'année 1660 ou aux premiers mois de 1661, qu'il convient de rapporter notre lettre. La mention de la *Gallerie des femmes fortes* envoyée depuis deux mois à Jean Elzevier, vaut des chiffres. La *Gallerie* parut en effet chez lui avec le millésime de 1660, au titre de certains exemplaires, et de 1661 sur d'autres. L'impression ne peut

avoir beaucoup précédé ou suivi la réception de l'envoi adressé par l'auteur en Hollande. Un deuxième fait ne permet pas de reculer la publication au-delà du premier semestre de cette dernière année : c'est la mort de Jean Elzevier, arrivée à Leyde le 8 juin 1661 (1). Enfin il est question des *Mémoires* du duc Henri de Rohan et du *Ministre d'Estat* de l'académicien Jean de Silhon. Or chacun de ces ouvrages eut une édition à cette date.

Le *Ministre d'Estat* dont la première partie avait été publiée en France, chez Toussainct du Bray en 1631, avait été réimprimé chez les Elzevier en 1639, 1641 et 1648. La deuxième (Paris, 1643), fut également rééditée par eux. La troisième est de l'année même 1661 (Paris) et reparut ensuite avec les deux premières, en trois volumes, pet. in-12, le tome troisième étant daté de 1662. Ce n'était plus à Leyde, il est vrai, mais à Bruxelles, chez Antoine Michiels (2). Le P. Le Moyne pouvait savoir vaguement qu'on les ti-

(1) *Les Elzevier. Histoire et annales typographiques*, par M. Alphonse Willems. Paris, Labitte, 1880, in-8°, p. cxcviii. C'est à cet ouvrage, vraiment magistral, que nous avons puisé nos détails sur la famille et les publications des célèbres imprimeurs. Il serait difficile de rencontrer une source de renseignements à la fois plus abondante et plus sûre.

(2) Voici sa description d'après Willems, p. 536 : « *Le Ministre d'Estat, avec le véritable usage de la politique moderne*. Par le sieur de Silhon, dernière édition. A Amsterdam, chez Antoine Michiels, 1661, 3 vol. petit in-12. Marque : la sphère. T. III (daté 1662). Cette édition qui est complète mérite la préférence d'autant plus qu'elle est exécutée avec beaucoup de soin. Le Catal. de 1674 l'indique avec l'adresse de Bruxelles, et, en effet elle sort des presses de Foppens. » — Il ne serait pas sans intérêt de comparer les théories du *Ministre d'Estat* de Silhon avec les idées du P. Le Moyne sur « la Souveraineté et le Ministère. » Silhon qui fut secrétaire de Mazarin, voit dans un bon ministre « une marque de la for-

rait de nouveau dans les Pays-Bas et s'adresser, pour s'en procurer un exemplaire, à Jean Elzevier plutôt qu'à Michiels. Jean, imitant en cela ses prédécesseurs, était en même temps libraire et vendait d'autres livres que les siens (1). L'on n'était pas tenu d'avoir appris à Paris qu'il s'était défait de son fonds de librairie par deux ventes toutes récentes (10 févr. 1659 et 31 mai 1660) (2).

Les *Mémoires* de Rohan nous fournissent un second indice en faveur de notre hypothèse. D'après le *Manuel* de Brunet, l'édition qui porte au titre : *A Paris, sur l'imprimé à Leyde, chez L. Elzevier, 1661, 2 vol., pet. in-12*, est plus complète que celle de 1646. Toutefois il est singulier que ni Pieters, ni M. Willems qui a laissé si loin derrière lui l'auteur des *Annales de l'imprimerie Elzévirienne*, ne mentionnent cette édition. Elle existe cependant ; la collection de *Mémoires* de Petitot, ainsi que celle de Michaud et Poujoulat, en reproduisent le texte comme « jugé le meilleur et le plus correct. » Nous même en avons eu un exemplaire sous les yeux, à la Bibliothèque nationale (L. b. 36. — 27) ; nous n'y avons malheureusement pas trouvé la lettre du duc d'Espéron qui intriguait si fort le P. Le

tune d'un Prince et l'instrument de la félicité d'un Etat » (Partie I, livre 1, disc. 1). Le P. Le Moyne, qui, dans son *Art de régner* (1665), pousse Louis XIV au gouvernement personnel, s'étend longuement sur cette doctrine « qu'il est de l'Autorité du Prince de ne pas souffrir qu'on le gouverne : Que le Prince qui se laisse gouverner, est deserteur de sa Dignité et de son Devoir ; et hazarde sa Conscience et son Salut (p. 314 et suiv.). — Sur Jean de Silhon, voir l'excellente monographie de M. René Kerviler, Paris, Champion, in-8°.

(1) Willems, p. x.

(2) *Ibid.*, p. cxvii.

Moyne. Cette lettre mystérieuse ne se rencontre pas davantage dans une édition postérieure à 1661, consultée pour nous par un érudit éminent, M. Tamizey de Larroque qui a mis au jour plusieurs documents sur la famille d'Espéron, ni même dans l'*Histoire de la vie* du fameux duc écrite par Girard. Aurait-elle donc été supprimée après avoir figuré dans quelques exemplaires seulement? Le P. Le Moyne en parle comme d'une pièce qu'il a vue.

Si 1661 est l'extrême limite à laquelle la publication de la *Gallerie des femmes fortes* et la mort de Jean Elzevier nous autorisent à fixer cette lettre, 1654 serait la première à laquelle on pourrait essayer de la faire remonter. C'est en l'année 1652 que Jean Elzevier avait hérité l'officine de son père Abraham, pour continuer son commerce, d'abord avec son cousin Daniel, puis au bout de deux ans (1654), sans aucun associé. Mais la date de 1660-1661 est seule à présenter des preuves positives, et nous semble jusqu'à preuve du contraire devoir être adoptée.

4. — *Lieu*

Il paraît évident que la lettre est écrite de Paris. Le P. Le Moyne qui y avait sa résidence ordinaire, demeurait dès 1650 à la Maison Professe de son ordre, aujourd'hui le lycée Charlemagne, au faubourg Saint-Antoine. La demande de livres à lui faire parvenir par l'entremise d'un libraire de Paris, indique qu'il s'y trouvait alors.

5. — *Destinataire*

Jean Elzevier était l'aîné des trois fils d'Abraham.

Né à Leyde en 1622, il succéda à son père en 1652 et fut emporté par une mort prématurée, le 8 juin 1661. Il est possible qu'il n'ait pas été un étranger pour le P. Le Moyne. A l'âge de seize ans, il était venu à Paris moins pour se perfectionner dans l'art de la typographie que « pour apprendre le français et contracter d'utiles relations dans le monde des lettres et de la librairie. » Son but avait été atteint et l'accueil avait répondu à ses espérances. Il fut reçu avec honneur dans les cercles des frères Dupuy et du chancelier Séguier. On était en 1638, et, par une curieuse coïncidence, c'est aux vacances de cette même année 1638 que le P. Le Moyne était arrivé de province à Paris. Le jésuite résidait au collège de Clermont, aujourd'hui le lycée Louis-le-Grand. Le fils des imprimeurs avait lui aussi son logis rue Saint-Jacques, chez le libraire Guillaume Pelé, principal correspondant de sa famille à Paris. Mais Guillaume Pelé étant mort avant le 22 juin 1644 (1), Jean Elzevier alla loger ensuite chez Pierre le Petit, peut-être ce même « Mons^r Petit » dont la « balle » complaisante s'ouvrit à la *Gallerie des femmes fortes* pour la faire voyager dans les Provinces-Unies. Le jeune Elzevier et le grave religieux s'étaient-ils rencontrés dans ces boutiques de leur commun quartier ? Tout ce que nous savons de source certaine, c'est que Jean y revenait fréquemment. Après son premier séjour qui s'était prolongé jusqu'en 1640, il y avait reparu dès l'année suivante 1641, et on l'y retrouve encore en 1645 et 1646. A partir de l'année de son mariage 1647, il semble s'être établi à Leyde ; mais deux ans plus tard, on le voit

(1) Cf. *Catalogue chronologique des libraires et des libraires-imprimeurs de Paris, depuis l'an 1470*, par Lottin. Paris, 1789, p. 136.

qui « cherche à entrer en relation avec les auteurs. » Malgré ces louables efforts, l'officine qu'il dirigeait était un fardeau trop considérable pour ses forces. Bientôt la maison de Leyde, si prospère sous Abraham et Bonaventure, connut des jours de décadence. M. Willems assure même qu'à partir de 1659 les produits de ses presses se composent « en majeure partie » d'écrits imprimés pour l'Université de la ville ou pour « le compte des auteurs. » Nous sommes d'autant plus heureux de signaler la *Gallerie* du P. Le Moyne comme faisant exception ; sa lettre nous prouve que s'il sollicita, c'est qu'il désirait voir tirer son livre non à son compte, mais à celui de l'éditeur. Jean Elzevier, loin de lui marchander son concours, s'exécuta de la meilleure grâce. Le juge le plus compétent dans la matière, M. Willems, déclare que si cet imprimeur a mérité son renom c'est en publiant « divers volumes très dignes d'attention, entre autres « la *Pharsale* de Brébeuf et la *Galerie des femmes fortes* du P. Le Moyne. »

Le succès répondit aux avances de l'intelligent éditeur. Il faut que le charmant volume ait été bien promptement enlevé pour que, en cette même année 1661 où il paraissait à Paris avec les noms de Jean Elzevier et de Charles Angot, il ait obtenu une troisième édition aux noms de Cl. Barbin et de Bobin et le Gras. En 1662, Lyon imitait la capitale ; en 1663, Paris donnait la quatrième édition. Le mouvement ne s'arrêtait qu'en 1672, un an après la mort de l'auteur, et, pour ainsi dire, sur sa tombe.

Les *Peintures morales* pour lesquelles Le Moyne paraît avoir rêvé la même fortune, ne la méritaient pas au même degré et n'y parvinrent pas. Si Jean Elzevier avait songé un moment à les faire réimprimer, com-

me on l'avait dit à l'auteur, il fut bien inspiré de ne point donner suite à son projet.

Conclusion

Le principal intérêt de cette lettre est moins dans ces renseignements particuliers sur les rapports du P. Le Moyne avec un de ses éditeurs, ou sur la forme matérielle de sa vilaine écriture, que dans le même trait de caractère qui s'y trouve révélé. Le fécond écrivain fut un curieux de manuscrits et de pièces inédites, j'ajouterais presque : un amateur et un bibliophile. Comment expliquer autrement son goût pour les éditions elzéviriennes ? Le poète était doublé chez lui d'un historien, et, dans cet historien, il y avait un chercheur. Nous avons en outre ici la confirmation d'un autre trait de sa physionomie si complexe mis par nous en lumière ailleurs. Lui qui avait reçu de la duchesse d'Aiguillon tous les papiers de Richelieu pour en tirer une histoire de son ministère, n'hésitait pas à faire une démarche et au besoin, à insister, pour apprendre qui avait communiqué une simple lettre du duc d'Espéronon.

Nouvelle raison pour regretter que la grande *Histoire du règne de Louis XIII* par le P. Le Moyne, ouvrage de science et de conscience, soit restée manuscrite et ait été perdue il y a un siècle et demi. Puisse cette modeste publication d'un autographe authentique faciliter la découverte de ces trois volumes in-folio dont le troisième passait pour être écrit en partie de la main de l'auteur. *Ex ungue leonem.*

H. CHÉROT, s. j.



REPRISES DE FIEFS

DE

L'évêché de Langres

AU XIV^e SIÈCLE

L'évêché de Langres n'était pas seulement l'un des plus notables de France par son étendue (1), il avait aussi une grande importance au point de vue féodal. Tandis que beaucoup d'évêques ne possédaient qu'un ou deux modestes châteaux, celui de Langres jouissait de nombreuses seigneuries, réunies en plusieurs groupes, qui avaient pour chefs-lieux des villes et des châteaux très forts, sous les noms de : comté-pairie (puis duché) de Langres, comté de Montsaugéon (Haute-Marne), baronnies de Gurgy-le-Château (Côte-d'Or) et de Lusy (Haute-Marne), bailliage de Châtillon (sur Seine), marquisats de Cou-

(1) L'érection de l'évêché de Dijon, formé de régions empruntées au diocèse de Langres, n'eut lieu qu'en 1731.

blant (Haute-Marne) et de Mussy-l'Évêque (Aube), châtelainies de La Chaume et de Gevrolles (Côte-d'Or), prévôtés d'Hortes, Neuilly-l'Évêque, Baissey et Ormancey (Haute-Marne); de nombreux vassaux relevaient d'eux à cause de ces châtelainies.

On sait qu'en droit féodal le vassal devait à son suzerain la foi et l'hommage toutes les fois qu'il y avait changement soit de suzerain, soit de vassal; par suite, lors de l'avènement de chaque évêque de Langres, tous les vassaux de son évêché devaient, suivant la formule en usage, « lui faire leurs devoirs. »

Une collection complète des actes de fois et hommages, ou reprises de fiefs, qui eurent lieu à chaque avènement, si elle existait, permettrait de dresser une liste, à peu près sans lacunes, des divers seigneurs de chacun des fiefs relevant de l'évêché. Malheureusement, il s'en faut beaucoup que cette collection se trouve entière aujourd'hui; les actes de fois et hommages, et ceux d'aveux et dénombremens, qui en étaient la suite, perdaient beaucoup de leur intérêt pour les seigneurs suzerains à mesure qu'ils étaient remplacés, pour chaque fief, par de plus récents : on conçoit dès lors que les évêques de Langres, ou les gardiens de leurs archives, aient attaché peu d'importance à la conservation des plus anciens.

Malgré cela, nous avons la bonne fortune de posséder encore deux importantes séries d'actes rédigés au xiv^e siècle (1) lors des avènements de Jean de Rochefort (1328 et 1329) et de Gui Baudet (1336), con-

(1) Il y en a de plus anciens, mais ce sont des documents épars.

servés aux Archives Départementales sous les cotes G. 54 et G. 55. Nous en donnons ci-après le résumé; la nomenclature de ces nombreux vassaux ne pourra manquer de fournir une utile contribution à l'histoire des fiefs qu'elle concerne.

Ces actes sont dressés, sous forme de procès-verbaux, par des notaires apostoliques. Les formules sont partout les mêmes, à quelques mots près; voici, comme spécimen, un passage essentiel de la première reprise de fiefs, qui eut lieu le 9 décembre 1328 :

« .,.... sponte et provide recognoverunt et in veritate publice confessi fuerunt se esse homines ligios episcopi Lingonensis, ratione ecclesie Lingonensis, de et pro hiis que tenent, tenere debent et tenuerunt in feodum ligium ab episcopis Lingonensibus, fidelitatemque prefati domini episcopi, junctis suis manibus inter manus dicti domini episcopi positis, unus post alium intraverunt, ipsique domino episcopo presenti, ac vice et nomine ecclesie sue Lingonensis stipulanti et recipienti, unus post alium, homagium ligium fecerunt, pacis osculo interjecto. »

Ils lui promettent en outre, sous la foi du serment, fidélité, obéissance et aide envers et contre tous. L'évêque reçoit ces déclarations et engagements, en réservant l'intégrité de ses droits et des droits d'autrui, si le cas venait à y échoir, et leur enjoint de présenter leurs aveux et dénombremens à son official dans le délai de quarante jours (qui était le délai d'usage). S'il y a quelque sujet de réclamations contre l'un ou l'autre des déclarans, pour son fait ou celui des prédécesseurs dudit vassal, l'évêque déclare que l'acceptation d'hommage par lui faite ne préjudiciera pas à l'exercice de ses droits et actions.

Le notaire apostolique atteste la véracité des faits par lui rapportés, au moyen d'une formule dont nous donnons également un spécimen, toujours d'après l'acte du 9 décembre 1328 :

« Et ego Petrus Pechineti, de Cruseyo, Lingonen-sisdiocesis, publicus apostolica et imperiali auctoritate notarius, predictis recognitionibus, promissionibus, juramentorum prestationibus, receptionibus, precepto et injunctioni, protestationi et omnibus aliis supradictis, dum agerentur, una cum predictis testibus presens fui, ideoque presens publicum instrumentum, inde confectum in hanc formam publicam redigendo, manu propria scripsi signoque meo solito signavi, rogatus. »

Le *signum* dont parle le notaire, était sa marque personnelle, destinée à remplacer le sceau et à revêtir l'acte d'un caractère d'authenticité. Il est toujours placé à la gauche de la formule et consiste en un dessin fait à la plume, ayant un caractère d'originalité très marquée. Nous donnons dans la planche ci-jointe un *fac-simile* des marques des quatre notaires qui ont rédigé et certifié ces reprises de fiefs; c'était : en 1328 et 1329, Pierre Péchinet, de Crusy; en 1336, Nicolas Girard, de Forfilères, Pierre de Champlitte et Henri Le Lièvre, de Til-Châtel. Dans deux de ces dessins (nos 2 et 4) est figurée la première lettre du prénom du notaire.

A. ROSEROT.

ANALYSE DES REPRISES DE FIEFS

I. — *Vendredi 9 décembre 1328, à l'heure de prime :*

Jean, seigneur de Choiseul, Alexandre de Blaisy, Simon d'Angoulevant, Ancel de Dommartin, Othon de Saint-Loup, Guillaume de Blaisy, Etienne d'Angoulevant, Jean de Mareilles (?) (*de Maroilliis*), Aymon de Chatenay, Simon de Grenant, *chevaliers*;

Régnier, *prêtre*, seigneur de Saint-Broingt ;

Jean de Blacey, *chanoine* de Langres.

Geoffroi de Grenant, Gui d'Arbot, Horric de Mandres, Thibaud Rebillé de Nogent, Geoffroi de Louvières, Jean de Saint-Broingt-les-Fosses, Barthélemi de « Marsoy », Jean « Li Samtoisiens », de Coublant, Simon d'Hortes, Etienne de Dommartin, Erard de « Groisis », Jean Buignoz de Noidant, en son nom et au nom de sa femme, Perrin de Gan... (1), Jean d'Arbot, Hugue de Palaiseul, Hugue d'Ecot, Simon de Dampierre, Guillaume « li Verdaz », Hue d'Arbot, Jean de Bay, en son nom et au nom de ses enfants mineurs, Hugue de Rochetaillée, Jean de Torcenay et Jean d'Aigney, *damoiseaux*.

En présence de : Raoul, seigneur de Châteauneuf (en Auxois?) (2) et Girard de Vaites, chevaliers; Pierre Bonjour et Jean de Chaumont, chanoines de

(1) Une ou deux lettres sont effacées.

(2) « De Novo Castro » Ce ne peut-être Neufchâtel. (Voir P. Anselme).

Langres; Thibaud de Moirey, chanoine d'Autun; Guillaume de Crusy, bailli d'Auxerre; Guillaume de Lusy, habitant de Chaumont et Jean de « Nuciaco », bourgeois de Langres, témoins requis.

Le même jour, à l'heure des vèpres :

Jean de Rut, Simon Buignoz de Cusey, et Jean de Fraignot, dit de Rut, damoiseau.

En présence de : Raoul, seigneur de Châteauneuf et Simon de Grenant, chevaliers; Jean d'Argillères, archidiacre du Dijonnais, Pierre Bonjour, Jean de Chaumont, Jean de Blacey et Jean Morel, chanoines de Langres; Guillaume de Crusy, bailli d'Auxerre, et Guillaume de Lusy, habitant de Chaumont, témoins requis.

Certifié par Pierre Péchinot, de Crusy, notaire apostolique.

(Original, G. 54).

II. — *Samedi 10 décembre 1328, vers l'heure de prime, en l'hôtel épiscopal, dans la chambre du grand official.*

Ytier de « Bouceneto » et Guillaume de Buxières, au nom de sa femme, damoiseaux; demoiselle Jeanne, veuve de Lanbeletier de Piépape, tant à titre de douaire que comme héritière.

Avant de recevoir l'hommage de ladite Jeanne, l'évêque a fait toutes réserves de ses droits et actions contre elle et ledit Lanbeletier, son défunt mari, pour raison d'excès et délits par eux commis;

Témoins : Raoul de Châteauneuf « nobilis et potentus vir »; Jean d'Argillères, archidiacre du Di-

jonnais, Pierre Bonjour, Jean de Chaumont et Jean de Blacey, chanoines de Langres; Guillaume de Crusy, bailli d'Auxerre; Eude de Châteauneuf, Guillaume de Lusy demeurant à Chaumont, et Jean dit « de Nuciaco », bourgeois de Langres.

Certifié par Pierre Péchinet, notaire apostolique.
(*Original*, G. 54).

III. — 11 décembre 1328, depuis le repas (post comestionem), jusqu'à l'heure des vêpres, à Montsaugeon.

Humbert de Rougemont, seigneur de Til-Châtel, à cause de sa femme Isabelle; Thibaud de Rougemont à cause de sa femme Jeanne de Til-Châtel; Henri de Vergy, seigneur de Fouvent, Simon d'Arceaux, Eude de Montot et Hugue d'Achey, *chevaliers*;

Jeanne d'Occey, veuve de Gui de Villars ou Villiers (de Villario); Jean de Rougemont, au nom d'Isabelle de Til-Châtel, sa femme, Gui d'Occey, Erard de Sacquenay, Jean, fils de feu Guillaume de Coublant et Guillaume de la Rivière, *damoiseaux*;

Reine, veuve de Regnaud de « Montoiche », Jean prévôt d'Ysôme, Jean Mairoz, fils de feu Viennet Loichot de Prauthoy, et Jean Petit de Choilley, à cause de sa femme Jeannette.

En présence de : Raoul, seigneur de Châteauneuf et Jean de Chalon, seigneur d'Arlay, chevaliers; Jean d'Argillières, archidiacre du Dijonnais, Guillaume, bailli d'Auxerre, Eude de Châteauneuf, et Jean de « Nuciaco », bourgeois de Langres, témoins requis.

Certifié par Pierre Péchinet, de Crusy, notaire apostolique.

(Original, G. 54).

IV. — *Lundi 12 décembre 1328, à Châtoillenot, en l'hôtel de l'évêque, vers midi.*

Perrin de Changey, Jean dit de Pins, Nicolas dit de Vaux, Jeannette de Verseilles, dite d'Aunet ou d'Aunoy (« de Auneto »), Aliénor de Piépape, Jeannette de Piépape;

Vers l'heure de vèpres : Guillaume de « Groisis » et Girard, fils de Jean, seigneur de Saint-Broingt, chevalier, damoiseaux.

Nicolas de Vaux a reconnu que sa tour de Vaux était de toute ancienneté jurable et rendable à l'évêque.

Témoins : Raoul, seigneur de Châteauneuf, chevalier, et Jean de Chalon, seigneur d'Arlay, damoiseaux; Jean d'Argillières, archidiacre du Dijonnais, Guillaume de Crusy, bailli d'Auxerre, et Jean de « Nuciaco », bourgeois de Langres.

Certifié par Pierre Péchinet, notaire apostolique.

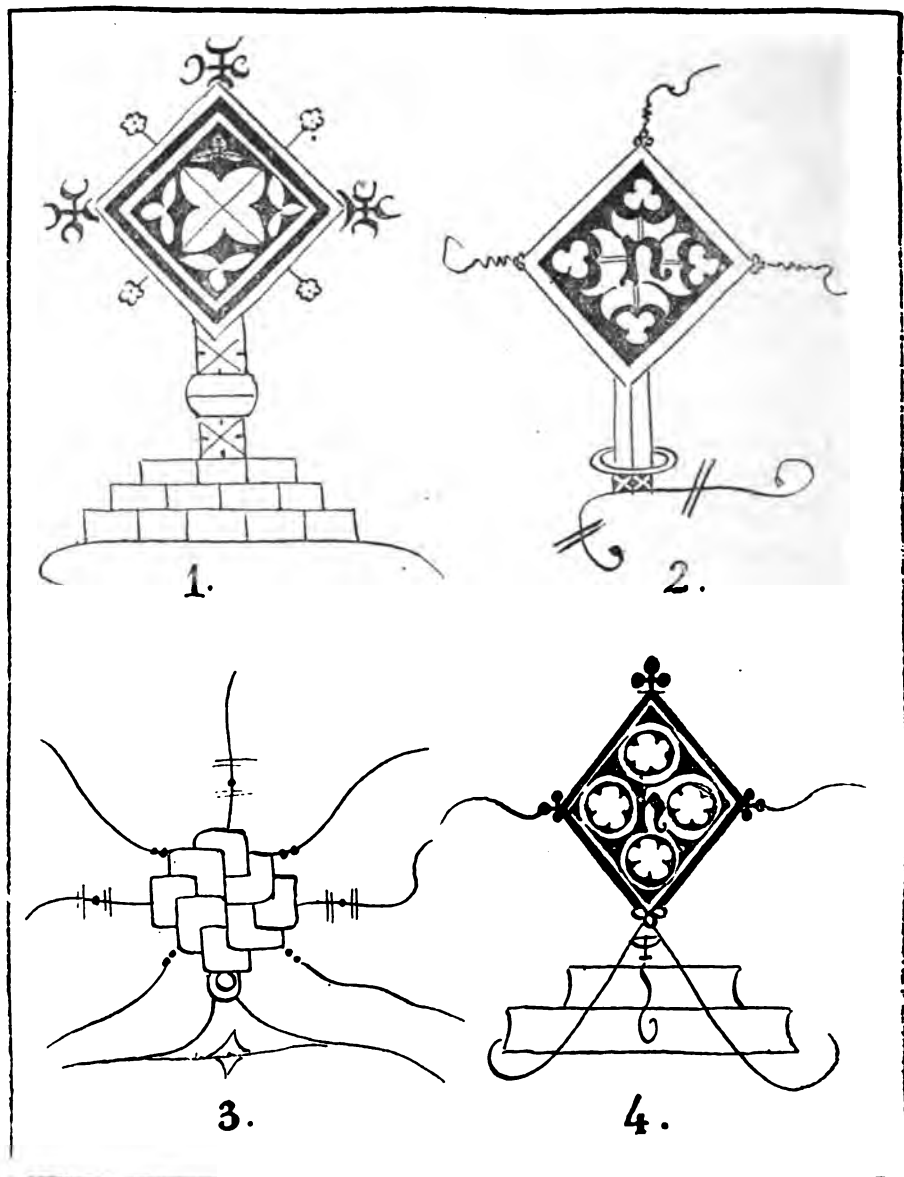
(Original, G. 54).

V. — *Mardi 13 décembre 1328, à Châtoillenot, en l'hôtel de l'évêque, vers l'heure de prime.*

Guillaume de Courtchapon, chevalier; Hugue de « Groisiis »; Jean de Couzon, tant pour lui que pour sa femme, et maître Nicolas de la Rivière;

Vers l'heure de tierce : Jean de Saint-Loup;

Vers l'heure de vèpres : Jean Buignoz, de Cusey, tant pour lui que pour Marguerite sa fille mineure,



SEINGS OU MARQUES DE NOTAIRES APOSTOLIQUES

1. Pierre Péchinot, de Crusy, 1328 et 1329. — 2. Nicolas Girard, de Forfilrières, 1336. — 3. Pierre de Champlitte, 1336. — 4. Henri Le Lièvre, de Til-Châtel, 1336.

Catherine fille de feu Hugue dit de la Charmoille, de Cusey, et Simon dit Buignoz de Cusey, damoiseaux ;

Témoins : Raoul, seigneur de Châteauneuf, et Othon de Saint-Loup, chevaliers ; Guillaume de Crusy, bailli d'Auxerre, et Jean de « Nuciaco », bourgeois de Langres.

Certifié par Pierre Péchinet, de Crusy, notaire apostolique.

(*Original*, G. 54).

VI. — *Mercredi, 14 décembre 1328, à Châtillonot, en l'hôtel de l'évêque, vers l'heure de none.*

Perrin « Fraignaiz », d'Hortes, demoiselle Jeanette de « Groisis. »

Témoins : Raoul, seigneur de Châteauneuf, Guillaume de Crusy, bailli d'Auxerre, et Jean de « Nuciaco », bourgeois de Langres.

Certifié par Pierre Péchinet, notaire apostolique.

(*Original*. G. 54).

VII. — *Mercredi, 15 février 1329, en la chapelle du château d'Ormancey, vers l'heure de prime.*

Maiz de Mello, chevalier.

Le même jour, à Langres, en l'hôtel d'Henri de Tonnerre, archidiacre du Bassigny.

Girard d'Artaise, curé de Briôn.

Témoins : En la reprise de Maiz de Mello : noble damoiseau Jean de Chalon, seigneur d'Arlay ; Pierre Bonjour, chanoine de Langres ; Guillaume de Crusy, bailli d'Auxerre, et Pierre Barat, bailli des Iles de Tonnerre, et Girard de Grignon, bailli d'Ile ;

En la reprise de Girard d'Artaise : Guillaume de Crusy et Girard de Grignon, ci-dessus.

Certifié par Pierre Péchinot, notaire apostolique.
(*Original*, G. 54).

.VIII. — *Vendredi, 17 février 1329, à Langres, en la maison d'Henri de Tonnerre, archidiacre du Bassigny, vers l'heure de prime :*

Geoffroi de Biesle (?) (« de Billa »), écuyer ; Philippe Rebille, de Nogent, Guillaume de « Bono Opere » et Regnaud d'Aprey, écuyers.

Le même jour, vers l'heure de tierce, en ladite maison :

Guillaume d'Aprey, curé de Percey et Othenin « li Sainctoisien », de Coublant ; Gui de Rouvre, écuyer, pour lui et pour sa femme Jeannette ; Robert de « Bines, de Lavanna » et Symonin de Saint-Thiébaud, demeurant à Langres ;

Témoins, pour la reprise de Geoffroi de Biesle, de Philippe-Rebille, de Guillaume « de Bono Opere » et de Regnaud d'Aprey : noble et puissant damoiseau Jean de Chalon, seigneur d'Arlay, Aymon de Chate-nay, chevalier, Guillaume, bailli d'Auxerre et Jean de Crusy, clerc, demeurant à Langres ;

Pour la reprise de Guillaume d'Aprey et d'Othenin Sainctoisien : Girard de Vaites et Girard de Marey, chevaliers ; Jean de Chalon et Guillaume bailli d'Auxerre, sus-nommés ;

Pour la reprise de Gui de Rouvre, de Robert de Binces et de Symonin de Saint-Thiébaud : Guillaume Le Galois, chevalier, ledit Guillaume bailli d'Auxer-

re, Guillaume de Lasy et Philippe Rebille de Nogent.

Certifié par Pierre Péchiné, notaire apostolique.
(*Original*, G. 54).

IX. — *Samedi, 18 février 1329, à Langres, en la maison dudit Henri de Tonnerre, vers l'heure de prime :*

Simon Buignoz de Cusey, Aymonin de Torcenay et Hugue de Rochetaillée, au nom d'Elvide, sa femme, damoiseaux ;

Témoins : Girard de Marey, Etienne d'Angoulavent et Simon Moichet, chevaliers, et Guillaume de Crusy, bailli d'Auxerre.

Certifié par Pierre Péchiné, notaire apostolique.
(*Original*, G. 54).

X. — *Dimanche 19 février 1329, à Langres, en la maison dudit Henri de Tonnerre, vers l'heure de prime :*

Erard de Ganz, Jean de Montferrand, Gui de Gevroles, au nom de sa femme Félicie, écuyers, et Gérard dit de Launay ;

Témoins : Girard de Vaite, Girard de Marey et Simon Moichet, chevaliers ; Pierre Bonjour, chanoine de Langres, Guillaume de Crusy, bailli d'Auxerre et Eude de Châteauneuf, écuyer de l'évêque.

Certifié par Pierre Péchiné, notaire apostolique.
(*Original*, G. 54).

XI. — *Mardi, 21 février 1329, au prieuré de*

Saint-Geômes, dans la chambre du sous-prieur, près de la cour du prieur, vers l'heure des vêpres :

Nicolas de Courtivron, chevalier, Hugue dit « Davo », damoiseau, au nom de sa femme Isabelle ;

Témoins : Girard de Vaites et Philippe de Sauvigny, chevaliers, et Pierre Bonjour, chanoine de Langres.

Certifié par Pierre Péchinet, notaire apostolique.

(Original, G. 54).

XII. Mercredi, 22 février 1329, au prieuré de Saint-Geômes, vers l'heure de midi :

Guillaume de Vergy, chevalier ; dame Gille d'Elclance, veuve de Guillaume d'Arcis, chevalier, et le prieur de Saint-Geômes, au nom de son prieuré ;

Témoins : Girard de Vaites et Jean de Sauvigny, chevaliers ; Pierre Bonjour, chanoine de Langres, Guillaume Porcelet, chanoine de Besançon, et Eude de Châteauneuf, écuyer et familier de l'évêque.

Certifié par Pierre Péchinet, notaire apostolique.

(Original, G. 54).

XIII. — Jeudi 23 février 1329, vers l'heure de prime, au château de Coublant, appartenant à l'évêque.

Amédée d'Occey, Eude de Couzon, Fourcaud d'Artaise, damoiseaux ;

Renier de Choiseul, chevalier, pour deux fiefs ;

Jean de Tanlay, damoiseau, au nom d'Odette de Piépape, sa femme.

Avant de recevoir l'hommage de Jean de Piépape, l'évêque a déclaré que cet hommage ne pourrait préjudicier aux droits et actions qu'il avait contre feu « Lanbeletier », père de ladite Odette de Piépape.

Témoins; pour la reprise de fief d'Amédée d'Occey et d'Eude de Couzon : Jean de Sauvigny et Guillaume de Courtchapon, chevaliers; Pierre Bonjour, chanoine de Langres, maître Pierre de « Croseyo », allié (?) (« socio ») de l'évêque, et Jean d'Arbot, écuyer;

Pour la reprise de Fourcaud d'Artaise : Jean de Sauvigny, chevalier, Pierre Bonjour et Pierre de Crusy (« de Cruseyo »); ci-dessus, et Othon de Saint-Loup, chevaliers;

Pour la reprise de Renier de Choiseul et de Jean de Tanlay : Jean de Sauvigny et Othon de Saint-Loup, chevaliers, Pierre Bonjour et maître Pierre de Crusy, sus-nommés, et Jean d'Arbot, damoiseau.

Certifié par Pierre Péchinet, de Crusy, notaire apostolique.

(*Original*, G. 54).

XIV.— *Mercredi 10 mai 1329, à Langres, en la maison de Henri de Tonnerre, archidiacre du Bas-signy, vers l'heure de none :*

Simon de « Taleceyo », écuyer, et demoiselle Marguerite d'Arbigny;

Témoins : Jean de Sauvigny et Pierre Guillet; chevaliers; Jean de Chaumont, Pierre Bonjour et Jean de Blacey, chanoines de Langres; Guillaume de Lusy, demeurant à Chaumont, et Girard de Grignon, bailli de la terre d'Isle.

Certifié par Pierre Péchinet, notaire apostolique.
(Original, G. 54).

XV. — 22 avril 1336, au château de Lusy.

Jean, seigneur de Choiseul, *chevalier* (nobilis et potens vir); Thibaud de Nogent, demeurant à Langres; Isabelle dame de Prangey, Barthélemy de « Marcois » et Geoffroi dit de Vesaignes ou Vesignotes (« de Vesignetis »), de Biesle;

En présence de : Poinçard, abbé de Saint-Etienne de Dijon; Guillaume de Chaumont, official de Langres, Jean de Poligny, official de Besançon, Henri prieur de Lusy, Jean, maître de la Maison-Dieu du Tronchoy, Jacques de Roche, Jean, maître de la Maison-Dieu de « Moyrom », Jaquin de Lusy, clerc, tabellion en la cour de Langres, et plusieurs autres, témoins requis.

23 avril 1336, à Langres.

Etienne, seigneur d'Angoulevent, *chevalier*; Gui de Perrigny, Jean de Torcenay, Perrin, dit « Franel », d'Hortes; Henri et Girard de Saint-Broingt-le-Bois, frères, Ytier de « Bouceneto », Milon de Varennes, Regnaud d'Apsey; Jean Petit, de Saint-Broingt; Perrin de Changey, Jacques de Dampierre, Horric de Paiseul, Guillaume de Buxières, et Jacques de La Borde, *damoiseaux*;

En présence de : Guillaume de Chaumont, official de Langres, Jean de Poligny, official de Besançon; Jean de Saint-Aubin, scelleur de la cour de Langres, Jean l'Anglais et Jean Isambard de « Septigneyo », clercs, tabellions en la cour de Langres, témoins requis.

25 avril 1336, à Langres.

Renier, seigneur d'Aigremont, « nobilis et potens vir ; »

En présence de : Jean, doyen de Langres, Guillaume de « Boniaille », chanoine de Langres, Jean de Poligny, official de Besançon, et Guillaume de Lusy, bailli de Langres, témoins requis.

26 avril 1336, à Langres.

Robert de « Bences », damoiseau, demeurant à Dampierre ;

Témoins : Poinçard, abbé de Saint-Etienne de Dijon, Jean de Poligny, official de Besançon, Simon de Vaux et Aymeri de Gray.

Poinçard, abbé de Saint-Etienne de Dijon ; mêmes témoins.

Jacques d'Achey (?) (« de Haicheyo »), Evrard de Sacquenay, Alix d'Artaise et Jean de Choilley ;

Témoins : Poinçard, abbé de Saint-Etienne de Dijon, Jean de Poligny, official de Besançon, Jacques de Niroy, prêtre, Guillaume de Lusy, bailli de Langres, et Aymeri de Gray.

27 avril 1336.

Jean de Saint-Geosmes, prêtre, Jean de Brémur, Hugue de Rochetaillée, Colin dit *Hec et Bec*, de Ravennefontaines, et Nicolas de Vaux ;

Témoins l'abbé de Saint-Etienne de Dijon, Guillaume de Lusy, bailli de Langres, et Etienne de Genève, gradué en droit (« juris perito. »)

28 avril 1336.

Jacques de Montéclair ou de Montclair (« de Montecclaro »), et Guillaume de Rivière-les-Fosses, damoiseaux.

29 avril 1336, à Langres.

Guillaume de Lusy, bailli de Langres, Guillaume de Damphal (« de Dompno Fidolo »), Jean de Saint-Loup, Jean de Ru, Jean Lemaire, d'Ysôme, et Jean dit Sutiz, d'Ysôme, damoiseaux ;

Témoins : Poinçard, abbé de Saint-Etienne de Dijon, maître Pierre Laurent et Jean N. de Langres, prêtre.

Guiette de Cusey, Jeanne de Cusey, sa sœur ; Guillemette de Rosoy, fille de feu Gui d'Artaise, et sa sœur Isabelle ;

Témoins : L'abbé de Saint-Etienne de Dijon ; Jean de Poligny, official de Besançon, et Etienne de Genève, gradué en droit, avocat en la cour de Langres.

30 avril 1336, à Langres.

Aymon de Chatenay, chevalier ;

Témoins : Guillaume de Lusy, bailli de Langres, Jean l'Anglais et Jean de Mareilles (?) (« de Maroil-liis »), clercs, tabellions en la cour de Langres ;

Etienne Martin, de Chaumont, et Etienne de Beaumont, demeurant à Lusy ; mêmes témoins.

Rédigé et certifié par Nicolas Girard, de Forfilrières, notaire apostolique.

(*Original*, G. 55).

XVI. — *25 avril 1336, à Langres (1) :*

Aymon de Rochetaillée, Guillaume de Recey et Jean de Couzon, damoiseaux.

(1) Cette pièce est en très mauvais état ; le premier procès-verbal de reprise de fief est effacé en partie ; nous avons dû renoncer à le lire.

28 avril 1336, au cloître du Chapitre de Langres, dans la maison habitée par Raymond de Vaudo-ré (?) (« de Valle aurea »), chanoine :

N. archidiacre du Tonnerrois, Léonard de Plaisance, archidiacre du Barrois, N. de Tonnerre, archidiacre du Bassigny....., Raimbaud « de Scarampis », chanoine et chancelier du Chapitre ;

Témoins : Hugue, prieur de Saint-Geômes, Hugue..... et Girard Mathey, prébendier en l'église de Langres.

Le même jour, à Langres, dans la maison de Jean Aubriet, vers l'heure de none :

Hugue de « Foudrimento », prieur de Saint-Geômes, ordre de Saint Augustin ;

Témoins : l'abbé de Saint-Etienne de Dijon et Jean de « Veseto », prieur d'Aubigny, près Montsaugéon ; Etienne de Genève, gradué en droit à Langres.

30 avril 1336, dans la même maison :

Aymon de Chatenay, chevalier ; Symon de Dampierre en Bassigny, damoiseau ;

Témoins : Guillaume de Lusy, bailli de Langres, Jean l'Anglais et Jean de Maroilles ou Mareilles (« de Maroliis »), clercs, tabellions en la cour de Langres.

2 mai 1336, à Langres, dans la même maison :

Jean dit li Vauss....., au nom de ses enfants, Jean de Coublant et Guillaume de « Petosse », damoiseaux ;

Témoins : l'abbé de Saint-Etienne de Dijon, le prieur de Saint-Geômes, l'official de Besançon, et Jean, dit Lheureux (« beatus. »)

Même jour :

Symonin de Saint-Thibaud, chanoine de Langres ;

Témoins : ceux ci-dessus et Guillaume de Lusy, bailli de Langres.

Certifié par Pierre de Champlitte, notaire apostolique.

(*Original, G. 55*).

XVII. — *25 avril 1336, à Langres :*

Symonnette d'Autreville, damoiselle, Antoine de Verceilles, écuyer, Geoffroi d'Arbot, Jean de « Marroilliis », Odette de Nogent, veuve de Jean Bugnot, de Noidant-le-Rocheux ;

Témoins : Poinçard, abbé de Saint-Etienne de Dijon, Jean de Poligny, official de Besançon, Jean scelleur de la cour de Langres, Guillaume de Lusy, bailli de Langres, Gui Bise et Pierre Ravier, de Crusy, clerks, tabellions de la cour de Langres.

26 avri 1336 :

Guillaume de Courchamp, chevalier ; Simon Bugnoz, de Montormentier, écuyer ; dame Isabelle, veuve de Simon d'Angoulevant, chevalier, et Erard de « Grosiis », écuyer ;

Témoins : Jean de Poligny, official de Besançon, Guillaume, bailli de Langres et Jean de Maroilles, clerc.

1^{er} mai 1336 :

Nicolas de la Rivière, Guillaume d'Ysôme, et Hugue, son frère ;

Témoins : Poinçard, abbé de Saint-Etienne de Dijon, et Hugue de « Foudramento », prieur de Saint-Geômes.

2 mai 1336 :

Renier, curé de Rosoy, prêtre ;

Témoins : Poinçard et Hugues ci-dessus.

3 mai 1336 :

Symone de Montsaugéon, Béatrix du Ru de Couzon ;

Témoins : Pierre Bonjour, Guillaume de « Boniaillia », Thibaud de Morey, chanoines de Langres ; l'abbé Poinçard et Hugue de « Foudramento », ci-dessus.

Certifié par Henri Le Lièvre, de Til-Châtel, notaire apostolique.

(*Original*, G. 55).

XVIII. — *15 décembre 1336, en l'hôtel épiscopal de Langres :*

Reprise de fief faite de Pierre Bonjour, chanoine, et Guillaume de Chaumont, official de Langres, vicaires généraux de l'évêque, par Aymon de Montricon, pour ce qu'il avait sur la vente de Langres ;

Témoins : Hugue de « Foudramento », prieur de Saint-Geômes, Dominique, dit Chanoy, de Montsaugéon, clerc, et autres.

Certifié par Henri Le Lièvre, de Til-Châtel, notaire apostolique.

(*Original*, G. 55).



BULLETIN

DE LA

**SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE LANGRES**

Trois nouveaux membres correspondants ont été nommés dans les dernières séances de la Société : 1^o M. Bardies, greffier de la Justice de paix du XV^e arrondissement de Paris, présenté par MM. Brocard et Charles Royer ; 2^o M. l'abbé Vathelet, aumônier de la marine, présenté par Messieurs Brocard et d'Arbigny ; 3^o M. A. Lods, de Paris ; présenté par Messieurs Renard et Pingenet.

La Société a accepté l'échange de ses publications avec celles de la *Revue bourguignonne de l'Enseignement supérieur*. Cette nouvelle revue, rédigée par plusieurs zélés et intelligents professeurs de la ville de Dijon, s'annonce comme devant être fort intéressante.

Signalons différents dons qui ont été faits au Musée

de Langres et à la bibliothèque de la Société archéologique.

Portrait du Dr Robert, don de la famille J. Miot, de Langres. M. le Dr Robert était en même temps qu'un médecin fort renommé, un littérateur et un poète. Comme on le sait, il est mort à Langres, rue des Jacobins, assassiné par un meurtrier resté inconnu.

La potée. Excellent tableau peint et donné par M. Ch. Hutin, de Langres ; ce tableau a valu à son auteur une médaille de vermeil au concours de peinture ouvert à Langres au mois de septembre dernier. M. Hutin étant d'une famille originaire de Langres, cette toile est doublement précieuse pour notre Musée.

Copie d'un tableau de Van der Meulen, par un artiste inconnu ; cette copie qui a longtemps figuré dans la salle de lecture de la bibliothèque municipale, a été donnée par la Municipalité langroise. La ville a également donné un très intéressant dessin du sculpteur langrois Besançon ; ce dessin va prendre place dans la grande salle de tableaux à côté des autres dessins du même artiste.

Emprunte en plâtre d'un sceau de la trésorerie de l'ancien Chapitre de Langres ; ce sceau porte en légende : *Sigillum thesaurariæ lingonensis*. Don de M. Drivet, chef de gare à Narbonne.

Vignette enseigne de coutelier langrois, don de M. H. Beligné. Cette gravure viendra s'adjoindre à la curieuse série de planches de même nature que la Société possède déjà dans ses cartons et dont plusieurs sont également dues à la générosité du même donateur.

Billets de confiance faits pendant la guerre de

1870-71 à Nogent-en-Bassigny. C'est assurément un souvenir local qu'il sera bien intéressant de revoir au Musée de Langres et qui fait pour ainsi dire le complément de la série des monnaies obsidionales de Langres que le Musée possède déjà.

Ces billets de confiance de Nogent sont de deux sortes et deux séries viennent d'être données à la fois au Musée, l'une par M. A. Daguin, membre correspondant, qui a fait, comme on le lira plus loin, un autre don très considérable; l'autre par M. Arthur Maranget, avocat à Langres.

Voici l'énumération des billets donnés :

Billets portant la légende : *Marcellin Girard, un franc payable au porteur en marchandises à vue, ou en espèces un mois après la paix. Nogent, Haute-Marne, le 10 décembre 1870.*

Don de M. A. Daguin :

Billets de 1 franc (papier brun), deux exemplaires.

2 fr.	(id. chamois)	id.
5 fr.	(id. vert)	id.
10 fr.	(id. rose)	id.
20 fr.	(id. violet)	id.

Don de M. Arthur Maranget :

Billets de 1 franc (papier brun), un exemplaire.

2 fr.	(id. chamois)	id.
5 fr.	(id. vert)	id.
10 fr.	(id. rose)	id.
20 fr.	(id. violet)	id.

Billets portant la légende : *Société de prévoyance fondée à Nogent, Haute-Marne, pour suppléer à la rareté du numéraire et soutenir l'industrie du pays.*

Don de M. A. Daguin :

Billets de 0 fr. 50 (papier violet), deux exemplaires.

1 fr.	(id. brun)	id.
2 fr.	(id. jaune)	id.
3 fr.	(id. vert)	id.
5 fr.	(id. blanc),	un exemplaire.

Don de M. Arthur Maranget :

Billet de 0 fr. 50 (papier violet), un exemplaire.

1 fr.	(id. brun)	id.
2 fr.	(id. jaune)	id.
2 fr.	(id. violet)	id.
5 fr.	(id. vert)	id.
5 fr.	(id. blanc)	id.

M. Daguin a donné en outre pour la bibliothèque deux petites pièces de vers de H. Raullot, ayant pour titre : *Un administrateur* et *A la Champagne*.

Enfin, un don très important a été fait par M. A. Daguin, membre correspondant de la Société. Ce don consiste : 1° en quatre vitrines renfermant une très grande quantité de sceaux et cachets dont les plus anciens remontent au XII^e siècle. Ces sceaux sont parfaitement classés et déterminés et nous n'insistons pas sur le grand intérêt qu'ils présentent ; — 2° en deux cents lettres autographes environ, toutes provenant de Haut-Marnais ayant joué un rôle politique, littéraire, artistique, etc. C'est là, nous n'hésitons pas à le dire, une collection assurément unique en son genre et la Société, déjà tant de fois enrichie par les dons de M. A. Daguin, lui adresse à l'occasion d'un si important cadeau ses remerciements les plus sincères.

BIBLIOGRAPHIE

La bibliothèque a reçu les ouvrages suivants :

Pièces diverses concernant la corporation des couteliers de Langres, par M. F. Pingenet, membre titulaire de la Société; don de l'auteur. Cette notice ayant figuré au Bulletin de la Société, nous n'entrerons dans aucun détail sur les curieux documents qu'elle renferme.

Construction d'une route entre la Lorraine et la France au XVIII^e siècle, par A. Roserot. (Extrait des *Annales de l'Est*); don de l'auteur.

C'est le récit de toutes les difficultés que rencontrèrent les habitants de la ville de La Marche lorsqu'ils voulurent établir une route directe reliant leur ville à celle de Langres. Curieux exemple des lenteurs de la procédure à cette époque.

Utilité, composition, emploi des engrais chimiques, par de Mauroy, agriculteur, ingénieur civil des mines; don de l'auteur. Très instructive brochure qui devrait figurer dans la bibliothèque de tout agriculteur intelligent. Qu'on nous permette d'en citer une phrase de la préface qui indique bien dans quel sens pratique la notice a été rédigée «..... que ceux qui le peuvent fassent des essais et laissent profiter les autres des résultats obtenus. » On ne saurait dire mieux et plus vrai.

Bourbonne et ses eaux minérales, par le Dr Causard, membre correspondant de la Société; don de l'auteur. Mieux que tout autre, M. le Dr Causard qui depuis de longues années habite Bourbonne, était à même de traiter semblable matière. Dans cette brochure (nous devrions dire ce volume, car nous y comptons 344 pages), l'auteur passe en revue les diverses maladies et affections pour lesquelles les eaux

si justement renommées de Bourbonne ont un salu-
taire effet. C'est donc un ouvrage presque essentiel-
lement médical.

*Liste de toutes les personnes domiciliées dans la
ville de Langres en 1789, pour la contribution pa-
triotique de 1790, 1791 et 1792.* Copie faite sur le
manuscrit original par M. F. d'Arbigny, membre ti-
tulaire de la Société; don de l'auteur.

(L'original appartient à M. Ed. Colle, ancien gref-
fier du Tribunal de commerce de Langres). Il nous
semble inutile d'insister sur l'importance de ce tra-
vail, qui donne quartier par quartier et rue par rue
les noms de tous les habitants de notre ville il y a
juste un siècle. On retrouve, en étudiant ce curieux
document, les noms de bon nombre de familles dont
les descendants vivent encore à notre époque, mais
bien rares sont ceux qui habitent encore de nos jours
la maison qui a abrité leurs ancêtres. Cette liste con-
tient non-seulement les noms des citoyens de la ville,
mais encore ceux des habitants des faubourgs, tels que
la Collinière, Brevoines, etc. C'est en un mot un recen-
sement très complet de la population langroise en 1789.

Les mammifères de la France par A. Bouvier; don
de l'auteur. Très fort volume de près de 600 pages,
illustré de 266 figures dans le texte et qui donne des
renseignements détaillés sur tous les mammifères
qui se rencontrent dans notre pays. Nous avons
en particulier étudié avec grand intérêt le chapitre
qui a trait aux chéiroptères, vulgairement connus
sous le nom de chauves-souris. Dans bien peu d'ou-
vrages d'histoire naturelle, ce genre intéressant est
traité avec autant de clarté et de compétence que dans
le travail de M. Bouvier.

Ch. R.



L'abside de l'église St-Didier au Musée de Langres

Au moment de la construction du marché couvert en 1889, la ville de Langres fit démolir les maisons qui formaient tout un côté de la rue de la Coutellerie, dont l'emplacement était nécessaire pour l'installation et le développement du nouvel établissement. Les bâtiments qui touchaient au Musée et dans lesquels se trouvait la bibliothèque de la Société historique et archéologique, durent subir le sort commun et être compris dans la démolition.

La Société fit alors exécuter à grands frais des travaux considérables pour la disposition d'une nouvelle bibliothèque, indispensable pour le dépôt et le classement des livres dont le nombre s'augmente dans de larges proportions.

Dans le mur nord du bâtiment du Musée, qui formait un des côtés de la nef de l'église Saint-Didier et au milieu des anciennes ogives, on ouvrit assez péniblement cinq fenêtres au premier étage, afin d'employer utilement une partie obscure et inoccupée, contre la nouvelle rue créée par la ville entre le Musée et le marché couvert.

La rue n'a qu'une largeur de cinq mètres et se trouve rétrécie, dans une partie, par la saillie du transept nord de l'abside, seul débris restant de l'antique église.

Afin de lui donner un alignement régulier, la ville aurait désiré la démolition du transept; mais ce vieux débris d'un autre âge et si digne d'intérêt, était classé, depuis de longues années, au nombre des monuments historiques et la Commission, justement

intéressée à sa conservation, en assura l'existence. La restauration fut décidée conformément au vœu de la Société, gardienne du souvenir des temps passés et tout en donnant toute satisfaction possible aux désirs de la ville, une disposition heureuse et bien entendue permit de reculer un peu le mur nord du transept, sans toucher aux sculptures, et le monument fut conservé.

L'œuvre de la Commission des monuments historiques n'était pas complète, elle vient de terminer la restauration de l'intérieur de l'abside, au moyen de travaux qui en assurent définitivement la conservation.

Les murs et les voûtes ont été réparés et recouverts d'un enduit dans un ton uniforme ; les colonnes ont été débarrassées des épaisses couches d'un badigeon de mauvais goût qui les recouvraient ; les chapiteaux nettoyés permettent au visiteur d'admirer la finesse de leur exécution et la variété des nombreux détails qu'on ne faisait que soupçonner dans ces sculptures.

Maintenant le désordre passager a cessé dans le Musée lapidaire ; il était d'ailleurs inévitable pendant les travaux de la restauration de l'abside. Par suite de l'encombrement, de nombreux fragments de sculpture et d'inscriptions avaient été entassés pêle-mêle dans le vestibule d'entrée, mais la ville de Langres, ayant abandonné à la Société un local considérable, voisin de l'abside, elle a pu en faire une annexe importante, qui permettra, pour longtemps encore, de recevoir et de disposer convenablement les richesses archéologiques qu'elle pourra recueillir.

1^{er} Février 1892.

Henry BROCARD.



GEOFFROI DE NANCY

CHATELAIN DE VAUCOULEURS, BAILLI DE CHAUMONT

SOUS PHILIPPE VI DE VALOIS

M. Siméon Luce dans son excellent ouvrage : *Jeanne d'Arc à Domremy*, dit (1) : « A dater de la seconde moitié du xiv^e siècle, presque tous les baillis de Chaumont joignirent à ce titre, celui de châtelains de Vaucouleurs ». (2) En note il ajoute : « Par exemple en 1347, Geoffroi de Nancey chevalier, en 1387 et 1391, Guillaume, bâtard de Poitiers, enfin, à partir de 1420, Robert de Baudricourt. » Quelle est l'origine de ce titre et à quelle époque exactement, le premier d'entre eux commença-t-il à le porter ? C'est ce que l'historien de Jeanne d'Arc ne nous fait pas connaître. Plusieurs pièces découvertes à la Bibliothèque nationale et dans le Trésor des chartes aux Archives nationales, nous permettront de jeter quelque lumière sur ces questions. A ces documents, nous en joindrons d'autres tirés du Parlement, qui feront mieux connaître le personnage qui semble le premier avoir joint cette qualification à celle de bailli de Chaumont.

Le 15 août 1335, Philippe VI acquérait par échange, de Jean de Joinville la terre et châtellenie de

(1) Page xxii.

(2) Vaucouleurs, Meuse, arr. de Commercy, ch.-l. de cant.

Vaucouleurs. (1) Le procès-verbal de prise de cette châtellenie dressé en cette circonstance ne fait guère que donner l'énumération des localités sur lesquelles s'étendit le pouvoir royal, sans faire connaître en quoi consistaient les redevances payées par les habitants de ces villages. (2) Mais, quelques années après, en mai 1339, en juin 1340 et en mars 1341 (n. st.). Philippe VI fit abandon à Geoffroi de Nancy de plusieurs domaines et droits qu'il avait acquis de Jean de Joinville. Dans les différentes lettres accordées en faveur de ce personnage, on fait l'énumération de tous les biens qui lui sont concédés et des redevances qui devront lui être payées. De plus, dans le procès-verbal d'abornement dressé en novembre 1345 par Thibaut de Bourdons, la coutume suivie entre les habitants de Thusey (3) et de Vaucouleurs pour élire les sergents qui doivent veiller sur leurs propriétés est invoquée. On pourra donc, en groupant tous ces renseignements, arriver aussi à se rendre compte des droits que la maison de Joinville exerçait sur Vaucouleurs et les environs au commencement du xiv^e siècle.

La première donation faite par Philippe VI à Geoffroi de Nancy, est celle de la maison de Gombervaux, (4) au mois de mai 1339 avec toutes ses appar-

(1) Siméon Luce. *Jeanne d'Arc à Domremy*, pag. 7, pièce justificative n° 6.

(2) Siméon Luce. *La France pendant la guerre de Cent ans*, pag. 272.

(3) Thusey, fonderie sur le ruisseau de Septfonds, comm. de Vaucouleurs. Autrefois, village important qui posséda une église dédiée à Saint Remy. Le village était déjà ruiné en 1756, mais l'église était encore debout. (Dict. top. du dép. de la Meuse.)

(4) Gombervaux, ferme située sur le territoire de Vaucouleurs, était autrefois le siège d'une baronnie et avait un château fort qui est actuellement en ruines.

tenances et dépendances. Nous n'avons pas là une donation proprement dite, mais plutôt un échange. En récompense de services que Geoffroi de Nancy lui avait rendus, le roi lui avait accordé 60 livres tournois de rente à prendre à vie sur le trésor. Comme cela se pratiquait très souvent à cette époque, Philippe VI, pour exonérer le trésor de cette charge et pour avantager encore Geoffroi de Nancy, substitua à cette rente un domaine (1). Dans cet échange, ce dernier n'eut pas seulement l'équivalent des 60 livres, mais des possessions dont l'ensemble des revenus était estimé à 82 livres 6 sous tournois. De plus, au lieu de ne les posséder que pendant sa vie, il les obtenait pour lui et ses héritiers en ligne directe, à la condition d'être l'homme-lige du roi et de lui rendre tous les services qui lui étaient dus par ses vassaux nobles de Champagne pour les choses qu'ils tenaient noblement de lui.

Le roi ne devait pas s'arrêter là dans la voie des libéralités envers ce personnage. Un an après, en juin 1340 voulant récompenser de nouveaux services, il lui accorda également à héritage toutes les corvées qui lui étaient dues dans les villes de Rigny-la-Salle (2), de Thusey et de Chalaines (3). Il ne faisait d'exception que pour le charroi du château de Vaucouleurs et ce qui pouvait être nécessaire pour son

(1) Le roi dut encore l'anoblir avant de faire cet échange en sa faveur. En effet, dans l'*Ordinarium thesauri*, chapitre *Redditus ad vitam*, où se trouve consignée la mention des sommes qu'il touchait au trésor, il est qualifié de *clericus* aux termes de la Chandeleur, de l'Ascension et de la Toussaint 1338 (*British Museum*, ms 11 533. Nous en préparons actuellement la publication pour la *Collection des documents inédits*).

(2) Rigny-la-Salle, Meuse, arr. de Commercy, cant. de Vaucouleurs.

(3) Chalaines, Meuse, arr. de Commercy, cant. de Vaucouleurs.

approvisionnement. L'énumération de toutes ces corvées dont le prix était estimé à 33 livres, 12 sous, 6 deniers, est intéressante. On peut se rendre ainsi exactement compte de la nature de ces redevances, et de la manière dont le roi faisait valoir son domaine direct. Chacune des villes mentionnées, doit en effet un certain nombre de journées pour labourer, pour faner, pour faucher, pour faire les charrois nécessaires à la rentrée des récoltes, enfin, pour exécuter tous les travaux que peut exiger une exploitation agricole.

L'ensemble de ces dons assurait déjà à Geoffroi un bon revenu ; il atteignait presque le double de ce qui lui avait été primitivement assigné sur le trésor. Mais, soit que les services rendus au roi fussent très importants, soit que son crédit près du monarque eut été considérable, Philippe VI lui accorda encore d'autres avantages.

Au mois de mai 1341 (n. st.), comme nous l'apprend un vidimus de Pierre, doyen de l'église collégiale Notre-Dame de Vaucouleurs et garde du scel de cette prévôté, le roi lui fit asseoir dans cette chàtellenie par la Chambre des Comptes, cent livres tournois de rente à héritage. En dehors des prés, des terres et des rentes qui lui furent données pour former une partie de l'assiette de ce revenu, on lui accorda encore une part du produit de la taille, du four et du moulin de Thusey et soixante poules et deux chapons payés par les habitants de cette ville. Enfin, il eut également « le ban et toutes les justices hautes, moyennes et basses sanz pris sur la dicte ville de Tusey et autres lieux à lui assis et bailliés », comme le roi les tenait du sire de Vaucouleurs. Mais, jusqu'alors ce ban et cette justice s'étaient exercés en

commun avec Vaucouleurs. Les habitants de cette localité nommaient deux sergents pour la garde des biens, ceux de Thusey en nommaient un, et tous trois veillaient indistinctement sur les propriétés des deux villes. Tout le profit qu'ils retiraient des prises était partagé de manière que les sergents de Vaucouleurs en avaient les deux tiers et celui de Thusey l'autre tiers. Malgré la protestation des habitants de Vaucouleurs contre cette scission, il fallut donc pour remplir les clauses des lettres royales disjoindre la justice de ces deux villes. Geoffroi qui prévoyait sans doute aussi toutes les jalousies qu'une faveur continue pourrait allumer contre lui et craignait d'être accusé dans la suite, d'avoir porté ses possessions au delà des limites que lui assignaient les dons royaux, demanda la plantation de bornes pour indiquer jusqu'à quel lieu s'exerceraient les droits qui lui étaient concédés. Thibaut de Bourdons, conseiller du roi, fut chargé de cette opération. Il n'y procéda qu'après avoir pris conseil des principaux habitants de Thusey et de Vaucouleurs et après avoir réuni les personnes notables de plusieurs autres localités voisines afin qu'elles pussent témoigner que les droits de chacune des parties intéressées avaient été respectés. Le procès-verbal d'abornement qui nous fait connaître qu'après cette nouvelle donation, Geoffroi de Nancy était encore devenu châtelain de Vaucouleurs, fut dressé au mois d'avril 1345.

Si nous nous reportons à la confirmation de ce bornage accordée par Philippe VI en novembre 1345, rien ne nous indique qu'il exerçait alors les fonctions de bailli de Chaumont, mais sa nomination à cet emploi dut suivre cette lettre de très près. En effet, dans un acte rendu par le roi en faveur des habitants de

Vaucouleurs pour les décharger de dettes contractées près des Lombards, nous trouvons cette cédule de la Chambre des Comptes : « L'en rent au roy, par le compte monseigneur Geffroy de Nancy, chevalier, bailli de Chaumont, des receptes et des mises par lui faites ou dit bailliage pour le fait des guerres, dès le XII^e jour de décembre l'an CCCXLV, jusques au premier jour de novembre l'an CCCXLVII, rendu à court le XXII^e jour de mars l'an CCCXLVII entre les parties au dos des habitanz de Vaucouleurs, pour dette qu'il devoient à Berthelemy et Castellin Dou-sen, VI^e liv. tourn. en la somme de IX^e livres. — Escript en la Chambre, le derrenier jour de mars, l'an mil CCCXLVII. H. de Roche. (1) » Le 12 décembre 1345 nous semble bien être la date initiale de son entrée en charge, de même qu'il est fort probable, d'après les différents arrêts rendus contre lui par le Parlement le 16 février 1348 (n. st.), que le 22 mars 1348 (n. st.) pourrait bien marquer la fin de sa gestion.

Ces arrêts qui sont sa condamnation dans deux affaires importantes, nous font voir qu'il tenait fort peu de cas des ordres du roi. Grisé sans doute par la faveur dont il avait joui jusqu'alors, il agit en ces deux circonstances plutôt en tyran qu'en bailli équitable.

Le premier de ces arrêts est rendu en faveur de l'abbé de Saint-Urbain (2). Cet abbé l'accusait de s'être emparé du temporel de son abbaye sans motif, et d'avoir dilapidé ses biens pendant les quarante

(1) Arch. Nat. JJ. 76. fol. 18 v^o n^o 18.

(2) Saint-Urbain (Haute-Marne), arr. de Wassy, cant. de Doulain-court.

jours qu'il les tint en son pouvoir. En effet, dans ce laps de temps, il avait pris deux cents arbres dans ses forêts pour les donner au seigneur de Saint-Dizier (1); il avait fait conduire vingt muids de vin dans sa maison de Vaucouleurs; il s'était emparé de onze cents moutons et les avait vendus, sans compter l'argent que ses sergents et ses commissaires avaient reçu et le vin et l'avoine dont ils s'étaient aussi emparés. Geoffroi de Nancy alléguait bien divers motifs pour sa défense, mais la cour ne les accepta pas; elle le condamna à restituer tout ce qu'il avait pris, à réparer les dommages qu'il avait commis et se réserva en outre de le punir comme il conviendrait.

Le second arrêt fut rendu dans le même sens en faveur de frère Pons, curé de Roches (2). Ce dernier l'accusait de lui avoir, par haine, imposé une redevance de 20 livres tournois pour faire les approvisionnements dans les châteaux et les forteresses du pays, alors que le revenu annuel de son église ne dépassait pas 15 livres parisis et que les autres curés de cette région n'étaient pas imposés. Le bailli s'étant emparé de ses meubles et le menaçant de lui causer encore de plus grands dommages, Pons demanda au roi des lettres de sauvegarde; elles lui furent accordées. Par ces lettres, il était défendu de prendre quoi que ce soit de ses biens, et ordonné de rendre tout ce qui avait été déjà saisi. Geoffroi de Nancy n'en tint pas compte; il envoya successivement plusieurs sergents pour s'emparer des biens du curé de Roches. La plupart se retirèrent à la présentation des lettres

(1) Saint-Dizier (Haute-Marne), arr. de Wassy, ch.-l. de canton.

(2) Roches-sur-Rognon (Haute-Marne), arr. de Wassy, cant. de Doulaincourt.

royales, sauf Léon Choffier, prévôt de la forteresse de Montéclair, qui fit main basse sur tout ce qu'il put trouver. Mal prit à ce prévôt d'avoir obtempéré aux ordres du bailli de Chaumont; il fut également condamné à restituer tout ce qu'il avait confisqué. De plus, comme dans une affaire concernant Jean Petit et Guillaume de Roches, frères du curé, arrêtés sous l'inculpation d'avoir fabriqué de la fausse monnaie, il avait usé de violence envers deux huissiers du Parlement qui lui avaient été envoyés, il fut condamné à l'amende et privé à perpétuité de tout office royal. Il est très probable qu'une peine analogue dut frapper Geoffroi de Nancy qui avait été l'instigateur de toutes ces violences. Si nous le retrouvons en effet encore neuf ans après en possession de la terre de Gombervaux, pour laquelle il prête foi et hommage au duc de Normandie comme lieutenant du roi, nous ne le retrouvons plus investi d'aucune charge. Que devint-il dans la suite? Vécut-il encore longtemps? nous ne le saurions dire. Peut-être d'autres chercheurs parviendront-ils à compléter les quelques renseignements que nous donnons sur ce personnage qui intéresse particulièrement la Haute-Marne.

Les documents que nous publions sur lui offrent encore un autre intérêt que l'intérêt biographique. Ils nous font connaître les mesures prises dans notre région au commencement de la guerre de Cent ans pour résister aux Anglais et nous apprennent qu'à cette époque troublée et malgré tous les revers qu'éprouvaient nos armes, la justice du roi pouvait encore s'exercer sans entraves et savait frapper les coupables quand il était nécessaire.

Jules VIARD,

Archiviste aux Archives nationales.

Mai 1339

Philippe VI donne à Geoffroi de Nancy, pour lui et ses descendants, sa maison de Gombervaux avec ses dépendances en échange de 60 livres tournois de rente à vie, qu'il prenait sur le trésor à Paris.

Philippe, par la grâce de Dieu roys de France, savoir faisons à touz presentz et avenir que comme pour consideracion des bons services que nous avoit faiz nostre amé et feal chevalier, Gyeffroy de Nancy, nous li eussions donné de grâce especial soixante livres tournois de rente à sa vie sur nostre tresor à Paris; nous, voulanz a li faire plus grant grâce et deschargier nostre dit tresor; pour recompensacion du dit don, lequel il nous a deleissie et pour consideracion de ses bons et agreables services que faiz nous a et que nous esperons que il nous face ou temps avenir, li avons donné et octroié, donnons et octroions par ces lettres, de grâce especiale et de certaine science, pour li et pour ses hoirs descendanz de son corps par loial mariage, nostre maison de Gombarvauz avec les granges, bergeries, benneries, fossez, caves, pressouer et autres edefices et maisonnages, ylleuc seanz et appartenanz a la dicte maison, avec ses appartenances, ainsy comme elles sont ci dessouz spécifiées, ensamble son usage ou bois des habitanz de Vaucouleur, ainsy comme cil qui ont tenu la dicte maison ont accoustumé à avoir.

Premierement, trois cenx et quarente journées de terres arables ou environ qui sont en trois pièces de terres appartenanz à la dicte maison, prisié la journée deux souz six deniers tournois de rente par an,

valent par an quarente et deux livres dix souz tournois de rente.

Item, une vigne, seant delez la dicte maison, contenant environ vint arpenz prisié vint et cinq muys de vin par an, franchement vint souz tournois le muy, pour ce, vint et une livres de rente.

Item, les jardins de la dicte maison prisiez soixante et dix souz tournois de rente par an.

Item, environ quarente fauchies de pré seanz darrriers Amblenville (1) prisiez quatorce (sic) livres tournois de rente par an.

Item, le courtil, ensemble l'ozery de la dicte maison, contenant environ un arpent, prisié trente souz tournois de rente par an, si comme par prisage sur ce fait de nostre commandement par nostre chastelain de Vaucoleur et nostre procureur du bailliage de Chaumont sur ce député par vertu de noz lettres et seellé de leurs seauls, si comme il apparroit, nous a plus plainement apparu. Les queles choses nous avons eu nagueres par l'eschange fait entre nous et nostre amé et feal Jehan de Joyenville, seigneur de Vaucouleur pour le temps, par ainsy toutevois que le dit Gyëffroy et ses diz hoirs tendront [de nous] et de noz successeurs Roys de France les dictes choses en fie lige à une foy et à un hommage, et nous en feront les services et obeissances que nous font et doivent faire noz autres feaus nobles de Champagne des choses qu'il tiennent noblement de nous. Et pour ce que ce soit ferme et estable a touz jours mais, nous avons fait mettre nostre seel à ces lettres, sauf nostre droit en autres choses, et en toutes le droit

(1) Amblainville, ferme ruinée, comm. de Vaucouleurs.

d'autrui. Donné à l'abbeye du Lié lez Melum, l'an de grâce mil CCC trente et neuf ou mois de may.

Par le Roy,

R. de MOLINS,

Sine financia. Justice.

(Arch. Nat. JJ. 71, fol. 159 r^o, N^o 233).

JUIN 1340

Donation faite par Philippe VI en faveur de Geoffroi de Nancy, des courvées qui lui sont dues dans les villes de Rigny-la-Salle, Thusey et Chalaines.

Philippe, par la grâce de Dieu Roy de France; savoir faisons à touz presens et à venir que en accroissement du fié que nostre amé et feal chevalier, Gieffroy de Nancey tient de nous en la chastellenie de Vaucoleur, nous, pour considération des bons et agreables services que il nous a faiz et fait de jour en jour, en exposant sa personne à plusieurs et divers perilz, et esperons que il nous face encore ou temps avenir, li avons donné et ottroïé, donnons et ottroyons par la teneur de ces lettres de grâce especial et de certaine science pour li et pour ses hoirs, en perpetuel heritaige, les courvées que nous avons et qui nous sont deues chascun an, en quelque saison que ce soit, tant de personnes come de bestes, pour quelconques euvres que ce soit, excepté tant seulement ce qui seroit pour le charroi de nostre chastel de Vaucoleur ou pour les pourveances du dit chastel et villes de Rigney la Sale, de Tusey et de Chalainnes les grans. C'est assavoir, en la dicte ville de Rigney, trois courvées de charrues à trois saisons, qui font neuf courvées, la courvée prisié deux soulz, valent diz et huit soulz.

Item, illeuc, cinquante courvées de fener à un jour, la courvée, prisié trois deniers, valent douze soulz et six deniers.

Item, illeuc, quatre courvées de faucher à un jour, la courvée prisié seze deniers, valent cinq soulz et quatre deniers.

Item, illeuc, cinquante corvées de faucillier à deux sesons, qui font cent courvées, la courvée prisié six deniers, valent cinquante soulz.

Item, en la dicte ville de Tusey, de chascune personne une courvée à faucillier, deux fois l'an, qui font soixante et diz courvées pour l'une des foiz et autant pour l'autre; ensi montent sept vinz courvées, la courvée prisié six deniers, valent soixante et diz soulz.

Item, illeuc, de chascune personne, une courvée à sacler, deux foiz l'an, qui font pour les deux foiz sept vinz corvées, la courvée prisié deux deniers, valent vint et trois soulz quatre deniers.

Item, illeuc, autres courvées de faucher, sur chascune personne qui fauche deux courvées, qui font trente et quatre corvées, la courvée prisié seze deniers, valent quarante et cinq soulz et quatre deniers.

Item, illeuc, courvées de fener, qui font soixante et diz courvées deux foiz l'an, la courvée prisié quatre deniers, valent quarante et six soulz VIII deniers.

Item, illeuc, courvées de charroer, pour seze charretes a deux jours, la journée prisié seze deniers, valent quarante deux soulz et huit deniers.

Item, illeuc, quatorze courvées de charrues, trois fois l'an, qui font quarante et deux charrues de courvée, la courvée prisié deux soulz six deniers, valent cent et cinq souls.

Item, en la dicte ville de Chalaïnes les grans, courvées de charrues qui font trente charrues, la courvée prisié deux soulz six deniers, valent soixante et quinze soulz.

Item, illeuc, courvées de sacler, qui font soixante courvées par deux fois l'an, la courvée prisié deux deniers, valent XX s.

Item, illeuc, sis vinz courvées de faucillier, la courvée prisié six deniers, valent LX s.

Item, illeuc, courvées de faucher, qui font vint journées de courvées, la courvée prisié seze deniers, valent XXVI s. VIII d.

Item, illeuc, six vinz courvées de fener, la courvée prisié quatre deniers, valent quarante soulz.

Item, illeuc, seze courvées de charretes pour charroier foins, chascune charrete prisié deux soulz, valent trente et deux soulz.

Somme du pris de toutes les dictes courvées, trente et trois livres douze soulz et six deniers, si comme par l'information faite de nostre comendement par nostre chastelain de Vaucoleur nous est apparu; desquelles courvées et de tout le droit qui pour cause d'icelles nous appartient, nous volons que le dit Gieffroy et ses hoirs, joissent pleinement et enterinement doresenavant. Et pour ce que ce soit ferme et estable à touz jours, nous avons fait mettre nostre seel en ces lettres, sauf en autres choses nostre droit, et en toutes choses le droit d'autrui.

Donné à Noyon, l'an de grâce mil CCC et quarante ou moins de Juïng.

Par le Roy à vostre relation.

R. DE MOLINS.

JJ. 73, fol. 110 vº, N° 129.

4 JANVIER 1345 (n. st.)

Assiette de terre faite à Geoffroi de Nancy. Acte de Pierre, doyen de Notre-Dame de Vaucouleurs, garde du scel de la prévôté de Vaucouleurs dans lequel sont insérées deux lettres de Philippe VI, l'une datée du bois de Vincennes le 18 mars 1341, l'autre datée de Paris en mars 1341 (n. st.).

A touz ceuz qui verront et orront ces presentes lettres, Pierres, doiens de l'esglise collegiaul Nostre Dame de Vaucoulour, et garde dou seel de la prevosté dou dit Vaucoulour, salut. Sachent tuit que l'an de grâce Nostre-Seigneur mil trois cens quarante et quatre, le quart jour de Janvier, je vy et ting unes lettres dou roy nostre sire, saines et entieres, seellées en cire vert et en las de soie si comme il apparoit, contenant de mot à mot la forme qui s'ensuit.

Philippe, par la grâce de Dieu rois de France, savoir faisons à touz presenz et avenir, que nous avons envoié à nos amez et feaux les gens de nos comptes à Paris, nos lettres patentes contenant la forme qui s'ensuit.

Philippe, par la grâce de Dieu roys de France, à nos amez et feaus gens de nos comptes à Paris, salut et dillection. Nous avons donné et otroié, donnons et otroions de nostre grâce especial, à nostre amé et feal chevalier Joffroy de Nancey, en accroissance du fié qu'il tient de nous en la chastellerie de Vaucoulour, pour consideration des bons et agreables servises que il nous a faiz, cent livrées tournois de rante à heritaige pour lui et ses hoirs, lesquelles nous voulons que li soient bailliées et assignées en

nos pres dou trancheiz lez la Wevre (1) et de la courvée sus Marbres (2), et en ce que nous avons en la ville de Tusy, pour tel pris que il nous furent baillies en l'assiette de la terre de Vaucoulour. Si vous mandons et commettons que selonc la dicte assiette, laquelle est par devers vous, et pour le pris qui y est contenu, vous li bailliez et delivrez es liex et choses dessus dictes, jusques aus dictes cent livrées de terre à tenir de nous et de nos successeurs en foy et homage lige en accroissance du fié que il tient de nous comme dit est, et li en faites faire nos lettres, car il n'a heu sur ce nulles autres de nous, et le delivrez tantost sanz delaier, car il s'en va en nos besoignes où nous le envoions hastivement. Donné au bois de Vincennes, le XVIII^e jour de mars, l'an de grâce mil CCC et quarante, souz nostre petit seel.

Par la vertu desquelles lettres dessus escriptes, et pour ycelles mettre à execution selonc leur tenour, et avec ce, pour li parfaire certaine autre assiette que nous li avons autrefois mandé estre faite, de laquelle il li failloit soixante solz tournois de rante, nos dictes gens ont assigné, baillié et delivré au dit Joffroy de Nancey, en accroissance dou dit fié que il tient de nous en la dicte chastellerie de Vaucoulour les choses qui s'ensuivent

Primierement, sur la ville de Tusy et ses appartenances, la taille d'ycelle ville, en laquelle li doiens de Vaucoulour prent huit livres tournois de rante, prisiée, rabatues les dictes huit livres, trente livres tournois.

(1) La Woèvre, ou château de La Woèvre, ferme, comm. de Vaucouleurs

(2) Le Marbre, petit ruisseau se jetant dans le Gibeauxmeix, au bas de Rigny-la-Salle (carte de Cassini).

Item, sur le four de Tussy, rabatus quinz rasauz d'avoinne que li prieux de Rige-court (1) y prent, douze rasauz d'avoinne, le rasau prisié III s., valent quarante huit solz, et trois livres de cire, la livre prisiée deux s. six deniers, valent sept solz six deniers.

Item, le molin dou dit lieu, rabatues charges et soustenemens, vint et six rasauz de mouture, prisiés cent et quatre solz, et un pourcel prisié XV s. et six livres de cire prisiées quinze solz.

Item, chaucun homme doit une geline, estimées à soixante gelines, six deniers de la geline, valent trente solz.

Item, deux chapons dehus londemain de Noël, prisiés II s.

Item, un quartier de prey, neuf deniers.

Item, les pres souz le chastel de Vaucoulour, appelez les trancheis lez la Wevre et la courvée sur Marbres contenant quatre vins dix fauchées de prey, la fauchée prisiée dix solz, montent quarante cinc livres, dont il chiet pour la disme au prieur de Rige-court quatre livres deux solz, et pour une charretée de fein dehue aus hoirs de Donmartin, dix solz, demeure quarante livres huit solz.

Item, dix huit journalz de terre ou vaul de Gombervaul prez de Tusey, le journal prisié trois solz, valent cinquante quatre solz.

Item, certaines rantès dehues à Tusey et à Vaucoulour londemain de Noël, vint neuf solz neuf deniers tournois. C'est assavoir, les hoirs sire Cous-

(4) Richecourt, Meuse, arr. de Commercy, cant. de Saint-Mihiel.

tant, six bichés d'avoinne, chaucun prisié huit deniers, et XXVII d. en argent.

Item, les hoirs sire Girard, autretant.

Item, les hoirs Lambert Le Grant, autretant.

Item, les hoirs Auveon de Tuisy, autretant.

Item, les hoirs La Leffre, quatre bichés d'avoinne et XVIII d.

Item, les hoirs La Chate, VII d.

Item, le molin de Rigney la Salle, rabatues les charges, seize livres dix neuf solz quatre deniers.

Item, la rante que on dit la voierie dehue à la Saint-Remy à Badonviller (1), six solz.

Item, une piece de terre de lez l'estant illeques, huit deniers.

Item, le ban et toutes les justices hautes, moiennes et basses sanz pris sur la dicte ville de Tusey et autres liex à lui assis et bailliés, si comme nous les tenions et avions par le sire de Vaucoulour, tant des choses dessus dictes comme des choses autrefois à lui bailliées à Gombervaul, lesquelles choses dessus dictes, le dit chevalier tendra de nous et de nos hoirs et successours en foy et en homage lige et ses hoirs et successours et ceux qui de li auront en ycelles cause, semblablement avec touz les drois à nous sur ce appartenans, saulve et réservée à nous et à nos hoirs et successours la souverainneté et le ressort es choses devant dictes. Et que ce soit ferme et stable à touz jours, nous avons fait mettre nostre seel en ces presentes, sauf en autres choses nostre droit et en toutes l'autrui. Ce fu fait à

(1) Badonvilliers, Meuse, arr. de Commercy, cant. de Gondrecourt.

Paris en l'an de grâce mil CCC et quaranté, ou mois de mars.

Et je, Pierres dessus dis, en tesmoignage de verité, ay seellé cest present vidimus dou seel de la prevosté de Vaucoulour dessus dit et de mon propre seel, en contre seel, qui fu faiz et escriis l'an et le jour dessus dis.

(Pièce originale à laquelle le sceau manque)

(Bibl. nat. Ms. lat., nouv. acq. 2314, n° 10).

NOVEMBRE 1345

Philippe VI confirme le procès-verbal d'abornement fait par Thibaut de Bourdons, des terres qu'il donna à Geoffroi de Nancy.

Philippe etc., savoir faisons à touz presens et avenir que nous avons veu les lettres contenant ceste forme.

A touz ceuls qui verront et orront ces presentes lettres, Thiebaus de Bourdons conseilliers le roy nostre sire et commissaire de par le dit seigneur en ceste partie, salut. Saichent tuit, que nous, les lettres du dit nostre seigneur le roy avons receues contenant ceste fourme.

Philippe, par la grâce de Dieu roy de France, à nostre amé et feal conseiller Thibaut de Bourdons, salut et dilection. Nous oye la supplicacion de nostre amé et feal chevalier Gieffroy de Nancey chastelain de Vaucoulour, disans soy doubter par plusieurs presumpcions et conjectures semblables à verité, que griefs oppressions ne soient faites à li et à ses hommes en sa terre de Vaucoulour de la chastellenie et des appartenances du dit lieu contre la teneur de

nostre dit don à li fait sur ce par noz autres lettres et aussi pour la doubte que il se dit avoir de ce que l'en ne peust dire ou proposer contre lui ou ses diz hommes que il aurent eslargi nostre don en plus qu'il ne s'estent en la dicte chastellenie et appartenances, nostre dit chevalier nous a fait requerre que limitation et abonnement li en soit faite et à ses diz hommes, par vous à ce appelez de noz genz pour nostre droit garder, le sien et de ses diz hommes, sanz trouble et empeschement ou temps avenir, vous mandons et comettons, se mestier est, que vous ailliez en vostre propre personne au dit lieu de Vaucoulour pour limiter et abonner les terres et possessions que nous avons données au dit nostre chevalier, tant pour li, come pour ses diz hommes, selon la forme et teneur de nostre dit don, duquel il vous apperra, appelé nostre procureur et des bonnes genz saiges et experts en telz choses, et de ce li baillez lettres telles que il appartient à faire en tel cas. Donné à Rays lez Sainte Jamme le XI^e jour d'avril, l'an de grâce mil CCCXL et cinq.

Et come pour acomplir et enteriner deuement les dictes lettres du roy nostre sire ci-dessus transcrites, nous ayens fait adjourner par devant nous à Vaucoulour, au mardi aprez la feste du Saint Sacrement derrein passée le procureur du roy nostre sire, religieuses personnes et honnestes, l'abbé de Miroiraul (1) (*sic*), l'abbé de Rieiraul (2), le prieur de Rigecourt, le prieur de Saint Thibaut de Vaucou-

(1) Mauvaise leçon pour Mirovaul,auj. Mureaux, Vosges, comm. de Pargny-sous-Mureaux, arr. et cant. de Neufchâteau.

(2) Mauvaise leçon pour Rievaul,auj. Rieval, Meuse, comm. de Ménil-la-Horgne, arr. de Commercy, cant. de Void.

lour, le prieur du Bourc Sainte Marie (1), Monseigneur Pierre de Ruppes, Monseigneur Pierre de Taillencourt chevaliers, Jehan de Grant, Jehan de Rigney escuiers, Lyon Choffier prevost de Montesclaire (2), Guillaume de Marcey, prevost de Vaucoulour, lance de Levrigney, lieutenant des maistres des passages, les habitanz de Vaucoulour et les habitanz de la ville de Tusey, auquel midi, nous en nostre personne comparumes audit lieu de Vaucoulour et tuit li dit adjourné aussi, en la présence desquelz, nous feismes lire et exposer publiquement les dictes lettres du roy nostre sire, et aprez ce, li diz chastellains de Vaucoulour nous requist à grant instance que nous, par le conseil des saiges qui là estoient present en jugement par devant nous, sur ce li feismes limitacion et abonnement des terres et possessions que li roys nostre sire li avoit donné, si comme il apparoit par lettres royaulz desquelles il nous fist pleine foy, et les quelles nous meismes par devers nous, et deismes au dit chastellain que nous auriens nostre deliberacion avec les diz saiges qui là estoient sur ce appellés par devant nous, comme dit est, et nostre deliberacion eue, nous iriens avant en acomplissant le mandement du roy nostre sire à nous adrecié; et pour ycelle pranre plus meurement, feismes departir le dit chastellain et en derriere de lui, feismes jurer touz les dessus nommez qu'il nous conseileroient bien et loyaument, en faisant la dicte limitacion et abonnement en y gar-

(1) Bourg-Sainte-Marie, Hte-Marne, arr. de Chaumont, cant. de Bourmont.

(2) Montecière ou Montéclair, forteresse ruinée sise sur une hauteur qui domine le cours du Rognon, affluent de la rive droite de la Marne, comm. d'Andelot, Hte-Marne, arr. de Chaumont.

dant le droit du roy nostre sire et le droit du dit chastellain, liquel le jurerent en ceste maniere; et ce fait, leur feismes derrechef lire les dictes lettres du roy nostre sire ci dessus comprises et aussi les lettres des dons faiz au dit chastellain par le roy nostre sire, par lesquelles il nous apparut que li roys nostre sire li avoit donné le ban et toutes les justices hautes, moiennes et basses, sanz pris de la dicte ville de Tusey et des appartenances, le quel ban et justice n'avoit oncques esté departiz, separez ne devisez en aucune maniere, si come li habitant des villes de Vaucoulour et de Tusey nous afferment en verité, ainçois avoient tous jours usé li dit habitant des lieux dessus diz communement du dit ban et des dictes justices, sanz division aucune, et avoient ensemble plusieurs et grant quantité des boix qui estoient et encore sont leurs propres domaines et commun entre eulz, avec l'usage du vain pasturage de tout le territoire et appartenances des dictes villes, et nous fioient de par les diz habitanz de Vaucoulour que il ne se consentiroient en riens au dit abonnement et protestoient que ou temps avenir ne leur tournast à aucun prejudice, et sur ce, demandames aus habitanz des dictes villes comment on avoit usé de mettre les sergens qui devoient garder les biens estanz es champs, tant en terres, bois, prés en eaues, comme autre part, liquel nous respondirent que ceulz de Vaucoulour y avoient acoustumé de mettre de tous temps deux sergens, et cil de la ville de Tusey en y metoient un, et li troi gardoient communement tous les biens des dictes villes, et de tout le profit et emolument qui povoit naistre et venir pour cause des prises par eux faites, li sergent esleuz par ceulz de Vaucoulour; en prenoient et avoient les deux pars, et

cilz qui estoit instituez par ceux de Tusey en avoit et prenoit la tierce partie. Et sur ce, nous eusmes conseil par les saiges qui estoient appelez avec nous pour ceste cause, que veu les lettres du roy nostre sire à nous adreciés, et veu les lettres du dit don fait par le dit seigneur au dit chastellain, avec plusieurs autres raisons que le dit chastellain dit et proposa par devant nous, et veu ce que les diz habitanz nous dirent et affirmerent en verité, en la presence des sages dessus nommez, que les habitanz de Tusey mettoient le tiers sergent et prenoit li diz sergens la tierce partie du proffit et emolument comme dit est, avec plusieurs autres raisons proposées sur ce. Eue consideration sur le tout, nous trouvames par le conseil des saiges dessus nommés, et de plusieurs autres, que nous estiens tenuz et deviens faire arpentertous les bois, prés, terres et eaues appartenans aus habitanz des dictes villes de Vaucoulour et de Tusey estanz en leur finage ; et le dit arpentage fait, nous deviens declairier au dit chastellain et à li bailler et delivrer la saisine et possession de justicier selon la forme du don à li fait sur la tierce partie des diz bois, prés, terres et eaues, et deviens faire abonner la dicte tierce partie des deux pars du dit ban qui demouroit au roy nostre sire, par quoy aucuns debaz n'en peust naistre en temps avenir. Et pour ce faire, feismes jurer sur les saintes euvangiles, Arnoul Goherel, de Mandres, et Gart Berart, de Voy, ambdeux arpentiers, qui par le conseil que nous aviens, furent ordené pour arpenter les bois, prés, terres, eaues, vignes, meisez, jardins estans ou ban dessus dit, que il, bien et loyaument arpenteroient les lieux dessus diz, et avec ce, feroient certains signes pour mettre les bonnes qui declareroient les deux pars des lieux

dessus diz, pour le roy nostre sire, au plus prez de Vaucoulour que il pourroient bonnement, et la tierce partie par devers la ville de Tusey, par quoy le dit chastellain peust exercer toute juridicion en la tierce partie devant dicte; liquel arpentiers le jurerent à faire en ceste maniere. Et ordenames Guillaume de Mercey, prevost de Vaucoulour, Henry Bequillon le clerc, Du Bois, maistre Rogier charpentier, touz de Vaucoulour, Lietart maiour de Tusey, et Warin sergent d'illec pour aidier à aviser les diz arpentiers, comment et par quel maniere il pourroient plus seulement aler avant en acomplissant ce que par nous leur est enjoint; et de ce prismes leurs seremenz. Liquel arpentiers en la presence du dit prevost, et des dessus nommez, se transporterent en touz les lieux dessus diz, et en yceulz arpenterent et firent les signes pour mettre les dictes bonnes en la maniere que commandé leur aviens, et ce qu'il firent, rapporterent par devers nous par escript, lequel raport fait par devers nous par les dessus diz, trouvames juste extimacion que les diz bois, prez, terres, vignes, eaues, meises et jardins des dictes villes, povoient monter à sept mile VIII cenx XXXIII arpens, et d'abondant, nous, en nostre personne, nous transportames à Vaucoulour, et appellames avec nous les personnes qui s'ensuivent: c'est assavoir: Monseigneur Huart, chantre de l'église de Toul, le curé de Bras (1), le curé de Mercey sur Waise (2), le curé de Saint-Germain (3), le curé de Montigny (4), le curé de

(1) Bras, Meuse, arr. de Verdun, cant. de Charny.

(2) Maxey-sur-Waise, Meuse, arr. de Commercy, cant. de Vaucouleurs.

(3) Saint-Germain ou Saint-Germain-sur-Meuse, Meuse, arr. de Commercy, cant. de Vaucouleurs.

(4) Montigny-lez-Vaucouleurs, Meuse, arr. de Commercy, cant. de Vaucouleurs.

Mauvaige (1), le curè de Rigney (2), le chapellain de Sauvoy (3), Jehan de Grant, Jehan de Rigny, Symon-nin filz Perrin, Jehan de Sampigny touz escuyers, Guillaume de Mercey prevost de Vaucoulour, Gautier Camuset, Jehan le Dyable sergent du roy nostre sire, Garin Bichier, Gauvain filz le Prevost, Jehan Jehannin, chambellan et Jehan Bele Marie eschevins de Vaucoulour, Martinet de Grant, Symonnet Boudart, Henry Aubertin, Jehan de Verdun et plusieurs autres de Vaucoulour, Lorens maieurs de Tusey, Warin sergent d'illec, Lietart, Aubrion de Tusey, Thibaut Le Maire, Thierri Le Maçon, Henry Lalemant, Jehan Mignot, Warnier Pouchet, Jehan Le Moine, tous de Tusey et plusieurs autres personnes notables des villes voisines du païs d'environ, en la presence des quelz, nous alames visiter par le meilleur conseil tous les lieux ou li signe avoient esté fait pour mettre les dictes bonnes et leur demandes leur avis se il estoit bon que nous meissions les dictes bonnes en yceulz lieux ou li dit arpentiers avoient fait les diz signes, liquel furent tuit d'acort sanz contredit de y mettre les dictes bonnes, les quelles nous feismes mettre par leur conseil; et, ycelles mises, nous par l'autorité et le pooir à nous donné par vertu des lettres nostre dit seigneur cy dessus transcriptes, avons declarié et declairons par ces presentes estre, devoir, demourer et appartenir au dit chastellain pour li et ses hoirs, la tierce partie de touz les arpens dessus diz, compris et assis es bans

(1) Mauvages, Meuse, arr. de Commercy, cant. de Gondrecourt.

(2) Rigny-Saint-Martin, Meuse, arr. de Commercy, cant. de Vaucouleurs.

(3) Sauvoy, Meuse, arr. de Commercy, cant. de Void.

et finages de Vaucoulour et de Tusey quant à justice, et en ycelle exercera toute justice, haute, moienne et basse au costé, par devers la destre main environ Tusey, selon la forme des lettres du dit don à li fait par le roy nostre sire comme dit est; c'est assavoir dès la bonne mise par nous près du perier dessous les foulons le roy, ou lieu que on dit es verges en Bonnerescepièce, jusques à une autre bonne mise au dessous du baigneur de Bonnerespièce, lignant du travers des prez à la bonne dessus dicte; et de là, jusques à la bonne mise entre les Pesquis et les Clouzes, et de là, jusques à la bonne mise au bout du pesquis de Tusey en venant encontre-amont, et de là jusques à la bonne mise à Batournisel au chief du pesquis de Tusey et de Vaucoulour, et de là, jusques à la bonne mise es champs arables, au dessous de Maroche, et de là, jusques à la bonne mise au Vaussuel au chief de la terre Henry Aubertin, et de là, jusques à la bonne mise au lieu que on dit Molin Nicole, et de là jusques à la bonne mise sur le terme, en la voie croisié qui va de Vaucoulour à Voy et de Tusey à Sept fons (1), et de là jusques à la bonne mise à Raimbel Valoy, sur les viès voies, et de là, jusques à la bonne mise sur la terre Gautier Camuset, et de là, jusques à la bonne mise à son (2) la terre le curé de Vaucoulour, et de là, jusques à la bonne mise au mars, au son la courvée de Gombervaul, et de là, jusques à la bonne mise au troupe du boix du juré, au chief de la dicte courvée, et de

(1) Sept Fonds, tuilerie, comm. de Vaucouleurs, anciennement cense et ermitage sous le titre de Saint-Martin, dépendant de l'abbaye de Sept-Fontaines, ordre des Prémontrés du dioc. de Langres.

(2) A la partie supérieure.

là, jusques à la bonne mise à la fontaine des Cherrettons devant Sept fons, et de là, jusques à la bonne mise en l'entrée du champ de Brecimont et ligné à la bonne dessus tout le sentier en alant à Sauvoy, et de là, jusques à la bonne lignant à celle dessus enmi le dit santier, et de là, jusques à la bonne mise au chief du champ de Bricemont par devers Sauvoye, et de là, jusques à la bonne à l'entrée de la voie d'Arnaviraul (1) et desouire (*sic*) les confins des parcous (*sic*) des boys de Vaucoulour et de Tusey, et de là jusques à la bonne d'Arnavraul aussi comme on va à Sauvoy, et de là, jusques à la bonne à l'antrée d'Ernamiraul, et de là jusques à la bonne au debout de la vallée d'Arnamiraul, sur la voye qui va de Sauvoy à Mauvaiges. En tesmoin de ce, nous Thibaus dessus dis, avons seelé ces lettres de nostre seel du quel nous usons, qui furent faites le dimenche X jour de juillet l'an MCCCXLV, les quelles lettres et toutes les choses dedenz contenues nous avons agreables et les voulons, louons, ratiffions, approuvons, et de nostre auctorité royal, de grâce especial les confermons, sauf en autre chose nostre droit, et en toutes l'autrui. Et pour ce que ce soit ferme chose et estable à touz jours, nous avons fait mettre nostre seel nouvel à ces lettres. Donné au Boys de Vincennes, l'an de grâce MCCCXLV, ou moys de novembre.

Par le Roy à la relacion de messires B. de Montaut et J. du Portal. — Chasteillon.

Sine financia. Justice.

(Arch. Nat. JJ. 75, fol. 144, n° 277).

(1) Sans doute mauvaise leçon pour Arnavraul.

16 FÉVRIER 1348 (n. st.)

Arrêt du Parlement, condamnant Geoffroi de Nancy à restituer à l'abbaye de Saint-Urbain tous les biens qu'il lui prit et à réparer les dommages qu'il lui causa pendant le temps qu'il détint son temporel.

Comparentibus in curia nostra religioso viro abbate monasterii Sancti Urbani in Campania, suo et conventus sui nomine, ex una parte, et Gaufrido de Nanceyo milite, baillivo nostro Calvimontis ex altera; pro parte dictorum religiosorum contra dictum baillivum extitit propositum quod dictus baillivus ad dictam eorum abbaciam, infra limites dicte baillivie et sub jurisdictione ipsius temporali situatam, cum septuaginta equitibus secum existentibus et de ejus societate accedens, per unam diem et amplius ad sumptus et expensas ipsius abbacie ibidem permanendo, in exitu ejusdem, ex odii fomice contra ipsos religiosos motus, sine lege, judicio et cause cognitione, totam ipsius ecclesie temporalitatem ad manum nostram posuerat, imponendo eis quod dictus abbas Theobaldo de Bourdons ipsius baillivi commissario promiserat reddere temporalitatem ipsius propter hoc, obligando Johannem Petit et Guillelmum ejus fratrem apud Calvum montem prisionarios et eidem abbati recreditos, licet dictus abbas hoc non promisisset, nisi sub certis condicionibus que non fuerant adimplete, que tamen obligacio nulla fuerat et indebite excecuta, ac ipsi Theobaldo dictos fratres reddiderat prout sibi promiserat, loco et tempore oportunis, quam temporalitatem in manu nostra, per quadraginta duos dies tenuerat absque causa; pro

quibus, dicti religiosi dampna sustinuerant; injurias et expensas indebite et injuste et per factum et culpam dicti baillivi dampnabiles, usque ad summam ducentarum librarum parisiensium monete tunc currentis : dictaque temporalitate ipsius abbacie in manu nostra existente, et per dictum baillivum seu ejus mandatum gubernata, dictus baillivus, sua auctoritate propria, ipsis religiosis non vocatis, dederat et concesserat domino Sancti Desiderii ducentas arbores, vel circiter de forestis sive nemoribus ipsius abbacie, que valebant communi estimacione ducentas libras parisiensium. Et, eadem manu in dicta temporalitate existente, dictus baillivus a dictis religiosis habuerat et receperat viginti modia vini que in domo sua de Vallecoloris sibi fuerant apportata et eciam de mandato dicti baillivi, et ipso ratum et gratum habente, Colardus Erardi ceperat in domibus dicte abbacie et habuerat vi et violencia et contra voluntatem dictorum religiosorum mille et centum oves lanam portantes, quas dicti religiosi a dictis fratribus ad medietatem jam per annum et amplius tenuerant, et ob hoc, quarta pars ipsarum ovium et medietas lane earundem juxta convenciones inter ipsos et dictos fratres initas, ad ipsos religiosos pertinebant, que quarta pars ovium et medietas lane, valebant communi estimacione trecentas libras parisiensium, quas oves dictus baillivus vendi fecerat et pecuniam receperat de eisdem; habuerat eciam dictus Colardus Erardi a dictis religiosis seu gentibus suis duos florenos aur. ad scutum, pro conducendis dictis ovibus nec non viginti libras parisiensium, pro quibus habendis, majorem dictorum religiosorum ad hoc compellendo tenuerat per octo dies carceri mancipatum, dicto baillivo mandante et ratum habente, ac

temporalitate predicta in suo regimine ut premittitur existente. Insuper, magister Raymondus Lilion, ex parte dicti baillivi deputatus ad regimen dicte temporalitatis, a dictis religiosis habuerat et receperat duodecim florenos ad scutum, unum florenum ad cathedram et unum florenum de Florencia, et decem turonensium argenti, sub eo colore quod dictam temporalitatem se bene gubernasse pretendebat; dictus eciam baillivus habuerat et receperat viginti modia vini, capta de mandato suo in cellariis dictorum religiosorum, in villis de Sancto Urbano et de Autigniaco (1) per Guillelmum dictum prepositum silvestrem, per vim et violenciam hostia frangendo cellariorum eorumdem; habuerat insuper et receperat dictus baillivus trecentos bichetos avene captos a dictis religiosis in villa de Venticuria, (2) per duos ejus servientes vocatos Gauffridum de Vallecouris et Perrinetum Lecamus, de mandato ipsius baillivi et dicta temporalitate in manu nostra existente, dictique servientes certam summam pecunie habuerant pro dimittenda dicta avena dictis religiosis, quam per aliquod tempus eis dimiserant; sed finaliter ipsam acceperant et ad domum dicti baillivi, deportari fecerant. Que premissa, facta, capta, levata et apportata fuerant virtute comissionum ipsius baillivi et de mandato suo, ipso, hoc ratum habente et gratum indebite et injuste et sine causa rationabili, sub umbra et potestate sui officii, non per modum justicie et veri regiminis dicte temporalitatis, sed per modum inimiciciarum depredacionis

(1) Autigny-le-Grand ou Autigny-le-Petit, tous deux Haute-Marne, arr. de Wassy, cant. de Joinville.

(2) Vouécourt, Haute-Marne, arr. de Chaumont, cant. de Vignory.

et corrupcionis in ipsorum religiosorum et monasterii eorundem prejudicium, dampnum, injuriam non modicum et gravamen. Quare petebant dicti religiosi ipsum Gauffridum baillivum, condampnari et compelli ad reddendum et restituendum ipsis religiosi dictas pecuniarum summas pro dampnis, expensis et interesse predictis, ac captas et habitas per ipsum seu ejus nomine, ut premittitur, una cum bonis et rebus predictis si extant, vel justam estimacionem eorundem, causis et rationibus predictis; presertim illa de quibus dictos servientes et comissarios suos advoavit seu advoaret vel confiteretur se ea recepisse, et in expensis eorundem, et quod super aliis contra servientes et comissarios per ipsum baillivum non advoatos, actio dictis religiosi reservaretur.

Dicto baillivo, ex adverso proponente et dicente, quod dicti Johannes Petit et Guillelmus ejus frater fuerant de falsa moneta accusati seu delati, et ob hoc, certarum virtute litterarum eidem baillivo super hoc directarum, ipse Theobaldo de Bourdons consiliario nostro, commiserat et mandaverat quatinus se super hoc informaret, et si eos inveniret culpabiles, ipsos caperet et carceri manciparet; dictusque Theobaldus, virtute dicte commissionis, facta primitus per eum super hoc informacione, ipsos fratres ceperat et arrestaverat, et tunc, dictus abbas, eidem Theobaldo ipsos fratres eidem abbati in ejus custodia et ad sui instantem supplicacionem tradenti, promiserat, ac ipsius temporalitatem ecclesie obligaverat ipsos fratres certis die et loco reddere prisionarios in statu in quo erant, quod non fecerat, quia dicti fratres carcerem frangendo fugierant. Et ideo, dictus baillivus, dictam temporalitatem prout facere potuit et sibi li-

cuit, ad manum nostram posuerat, ipsumque abbatem compelli fecerat ad reddendum viginti libras quas dictus Theobaldus uxori dicti Johannis Petit per recredenciam tradiderat, dicto abbate pro ea super hoc respondente et ipsas reddere promittente, et si major ipsorum religiosorum ob hoc fuerat incarceratus, hoc ex ea causa fuerat quia se obligaverat dictas viginti libras se soluturum et quia non fecerat, prout est consuetum, ratione dicte obligacionis fuerat incarceratus, et si dampna vel expensas ob hoc sustinuerat, hoc fuerat ipsius culpa exigente, dictamque temporalitatem, satis cito post, dicto abbati per recredenciam tradiderat. Dicebat eciam dictus baillivus quod quia nos sibi mandaveramus quod ubicunque essent nemora in baillivia sua, de ipsis caperentur arbores sufficientes justo precio, pro reparandis fortaliciis et castris in fronteriis et finibus regni existentibus; et ob hoc, dicto domino Sancti Desiderii concesserat ut ipse in nemoribus dictorum religiosorum triginta vel triginta sex arbores sumeret justo precio, pro reparandis fortaliciis et castris ejusdem, et antequam dicta temporalitas ad manum nostram poneretur, proponebat insuper dictus baillivus quod dicto abbate extra regnum nostrum existente pro quibusdam suis peragendis negocio, ipse timens ab inimicis nostris capi et arrestari, eidem baillivo supplicaverat ut ipsum juvare vellet et sub securitate reducere ad abbatiam ejusdem. Ad cujus requestam dictus baillivus, tanquam privata persona, plures amicos suos cum armis congregaverat ad conducendum secure ad ipsius abbaciam abbatem predictum; in et pro quibus, dictus baillivus plures sustinuerat labores et expensas, et ob hoc dictus abbas in recompensacionem hujusmodi, XIII, sive

xv, vel circiter modia vini eidem transmisserat, licet multo plus pro premissis expendisset. Ex quibus et pluribus aliis rationibus ad fines infrascriptos allegatis, dictus baillivus dicebat quod ea que fecerat in premissis, ipse ut officarius noster fecerat et virtute comissionum sibi per nos super hoc factarum per processum et expleta justicie, nec apparet, aut apparere potest de corrupcione aliquali; et idcirco requirebat extra processum poni et quod procurator noster in se deffensionem assumeret dicte cause et in casu quo diceretur ipsum extra processum poni non debere, dicebat se a supradictis contra ipsum pro parte dictorum religiosorum propositis fore totaliter absolvendum, petens ipsos religiosos pro injuriis contra ipsum pro parte sua propositis in emenda competentis et in dampnis et expensis ejusdem sentencialiter condemnari; dictis religiosis e contrario, plures proponentibus rationes. Tandem, supradictis rationibus et pluribus aliis per utranque parciū in curia nostra propositis et per modum memorie in scriptis traditis, et eisdem partibus auditis, ac earum consideratis rationibus, necnon ipsius baillivi confessionibus, tam in judicio factis, quam in ejus rationibus contentis, omnibusque aliis que curiam nostram movere potuerunt et debuerunt, per ipsius arrestum curie dictum fuit quod dictus baillivus extra dictum processum non ponetur, nec procurator noster ipsius cause deffensionem assumet, quodque dictus baillivus ad faciendum petitionem injuriarum contra dictos religiosos pro premissis, seu occasione premissorum non erat admittendus; et per idem arrestum, dicta curia ipsum baillivum condemnavit erga dictos religiosos in dampnis et injuriis eorundem, necnon et ad reddendum eisdem triginta sex arbores per do-

minum de Sancto Desiderio in eorum nemoribus, de mandato ipsius baillivi captas, vel ad solvendum estimationem earumdem, ac eciam quatuordecim modios vini seu estimationem ipsarum per ipsum baillivum confessatos, de quibus estimationibus dicta curia nostra se summarie informabit, et ad eas solvendum, dictus baillivus compelletur, condempnavit etiam dicta curia dictum baillivum ad reddendum et solvendum dictis religiosis viginti libras ab ipsis religiosis captas et habitas per Colardum Erardi de mandato suo, prout in iudicio confessus fuerat, et insuper ad reddendum et solvendum illam quantitatem seu porcionem ovium et lane per ipsum baillivum, seu de ejus mandato captarum et venditarum, quam dicti religiosi probare poterunt ad ipsos pertinere debere, seu valorem earumdem, condampnavitque dicta curia dictum baillivum ad reddendum et solvendum ipsis religiosis alia vina, nemora, pecunias, oves, blada, avenas et alia bona per eos petita, que dicti religiosi probare poterunt ab ipsis capta, habita et levata per dictum baillivum seu ejus servientes et commissarios de mandato ejusdem, seu ipso ratum et gratum habente extitisse. Et super hiis, ac eciam super dampnis et injuriis eorum predictis, dicti religiosi facient et tradent facta sua in presenti parlamento, et super ipsis inquiretur veritas et inquesta dicte curie quamcicius reportata, eadem curia dicta dampna et injurias taxabit et ulterius ordinabit, et eciam de punicione dicti baillivi, prout sibi racionabiliter videbitur faciendum, reservavitque dicta curia ipsis religiosis actionem et prosecucionem suam, contra illos servientes et commissarios qui per dictum baillivum in toto vel in parte predictorum non fuerunt advoati, dictum baillivum erga dictos religiosos in

expensis cause condemnando, earum taxatione in fine hujus cause reservata. Die XVI^a februarii XLVII^o.

(Arch. Nat, X^{ia} 12. fol. 170 r^o, n^o 52).

16 FÉVRIER 1348 (n. st.)

Arrêt du Parlement condamnant Geoffroi de Nancy à rendre au curé de Roches les biens qu'il lui prit ou leur équivalent.

Cum in curia nostra religiosus vir, frater Poncius, curatus de Rocha, contra Gaufridum de Nanceyo militem, baillivum Calvimontis proponeret quod cum ipse, tempore quo Godemardus de Fayaco, (1) miles erat baillivus Calvimontis, multum amicus et affinis esset ejusdem et municiones suas faceret, terram quam habebat in partibus illis regendo pro eodem ; dictusque Gaufridus successor dicti Godemardi in dicto officio et ipsum habens in maximo odio, ob hoc, erga dictum curatum tantum conceperat odium et rancorem, quod omnibus modis querebat oportunitatem sibi dampna et gravamina inferendi sicut et fecerat, quia ad domum dicti curati miserat quendam (*sic*) servientem suum vocatum Jaquinetum de Vaugorri, pro facienda excecucione in et super bonis ipsius curati de viginti libris turonensibus, in quibus dic-

(1) Godemar de Fay fut bailli de Vitry et de Chaumont jusqu'au 30 août 1335; il fut alors remplacé dans ces fonctions par Pierre de Terlieu.

(Voir notre article sur le château de Montdoré au commencement du XIV^e siècle. *Revue de Champagne et de Brie*, 1888).

tus baillivus dicebat ipsum curatum imposuisse pro municionibus faciendis in fortaliciis et castris patrie, ipso curato non vocato, non presente et inscio quamvis alicui curato de partibus illis, ipso excepto, aliquam impositionem non fecisset pro premissis; et tamen valor ecclesie sue annuatim ultra summam XV librarum parisiensium vel circiter non ascenderet, omniaque bona mobilia ipsius in manu nostra propter hoc fuerunt posita per servientem supradictum. Post que dictus curatus ad nos accedens, ibidem dictum baillivum invenerit, ac sibi humiliter supplicaverit quatinus manum nostram de bonis suis amovere placeret, cum alii curati non essent impositi et abbacia sua in qua erat monachus et membrum ejusdem imposita per eum extitisset. Cui, dictus baillivus dixerat quod nichil faceret, sed cum rediret ad partes pejus haberet et quod amicos ipsius gravaret de decem milibus libris et eis dampna inferret, quod postmodum declaraverat per effectum, videlicet Johannem Petit et Guillelmum de Roche fratres dicti curati ad inopiam deducendo et eos dampnificando et injuriando absque causa rationabili. Et tunc, idem curatus, suam paupertatem et crudelitatem ipsius baillivi nobis ostendens, a nobis litteras graciosas impetraverit, per quas eidem baillivo et omnibus commissariis suis sive deputatis, mandabatur, ipsis expresse inhibendo, ne supra dictum curatum aut ejus bona, aliquid caperent seu capi permetterent, blada, avenas, carnes, fenum, stramina aut alias municiones quascumque, ratione quacumque sive causa, et si aliqua de bonis ipsius, per eos vel ipsorum alterum capta fuissent vel arrestata, ea sine mora sibi reddi et restitui facerent et ad plenum liberari. Et cum ad partes suas dictus curatus rediisset,

dictum servientem excecucionem in bonis suis ratione premissorum facientem invenerit, cui ostenderat suam gratiam predictam. Qua visa, incontinenti dictus serviens cessaverat et recesserat; que quidem littere gracie satis cito post dicto baillivo fuerant presentate; quibus obedire totaliter recusaverit, et incontinenti pravam suam voluntatem ostendens, miserat Stephanum de Brioncuria qui serviens non erat, sed propter sua demerita a regno nostro banquitus fuerat et quendam (*sic*) alium vocatum Jacobinetum, ad quandam domum quam dictus curatus ad firmam tenebat a religiosis hospitalis, in qua ponifecerat dictus curatus magnam quantitatem feni et bladorum, que emerat pro municionibus dicti Gode-mari et de pecunia ejusdem, in qua acceperant et secum deportari fecerant de mandato dicti baillivi, et ipso ratum habente, undecim quadrigatas feni, quatuor quadrigatas straminum et octo bichetos frumenti que tunc valebant quadraginta libras, et eos apreciari facere et de eis cedulam dare sufficienter requisiti denegarant. Et in dicta domo, ducentos bichetos tam ordeï quam avene supra dictum fenum existentes in garbis, valoris seu estimacionis triginta quinque librarum turonensium devastaverant et omnino destruxerant, contra formam et tenorem dictarum litterarum gracie veniendo et attemptando. Nec hiis contentus idem baillivus, sed mala malis accumulans, et ut dictum curatum omnino destrueret, rancorem ipsam continuare cupiens, episcopo Lingonensi et ejus officiariis tradiderat plures articulos, enormia delicta et excessus continentes contra dictum curatum, ipsos requirendo quatinus justiciam facerent de eodem, ac ipsum rigore punirent. Ad cujus requestam et instanciam, dictus curatus,

per eundem episcopum et gentes suas, occasione premissorum, captus extiterat et carceri mancipatus, et per processum et sententiam diffinitivam debite absolutus, vocato pluries dicto baillivo, tam in processu quam expedicione ejusdem, qui comparere non curaverat. In quibus et pro quibus, idem curatus per factum et culpam dampnabiles ipsius baillivi et ad requestam ipsius, dampna sustinuerat et expensa, usque ad summam ducentarum librarum tyronensium. Quibus absolucione et sententia dicti curati, et ipsius expedicione ad noticiam dicti baillivi deductis, predictus baillivus ad domum dicti curati iterato miserat Gauffridum Martel, facta sibi super hoc commissione per eundem, ut omnia bona dicti curati caperet et levaret; cui dictus curatus, dictas litteras nostras graciosas exhibuerat, et incontinenti dictus Gauffridus recesserat, nulla facta excecucione de eisdem. Cumque dictus baillivus percepisset quod dictus Gauffridus excecucionem non fecerat, iterum miserat Leonem Chofier qui dictum curatum habebat odio ut dictam excecucionem faceret, et dictum curatum omnino destrueret. Quiquidem Leo, ad domum ipsius curati accedens, hostia fregerat ipsius et omnia bona que ibidem invenire potuerat, de mandato dicti baillivi et ipso ratum habente, ceperat et secum apportaverat seu apportari fecerat ac etiam equos ipsius curati et quadrigam oneratam tribus modiis vini et certa quantitate canapis (1), que modia vini, bene valebant duodecim libras fortis monete, estimacione communi, a quadrigario dictam quadrigam et equos conducente, ense, cutellum et zonam

(1) Chanvre.

suos amovendo, que omnia secum portari fecerat una cum ramis ad calefaciendum furnum ordinatis, necnon et quatuor quadrigatas feni, illa vice valoris seu estimacionis duodecim librarum vel circiter; quos equos et quadrigam, dictus Leo, per XV dies retinuerat, nec ipsos habere potuerat dictus curatus, quousque dilectus et fidelis Jacobus La Vache, (1) miles et consiliarius noster in partibus illis accessisset pro inquirenda veritate premissorum. Nec adhuc contentus de premissis, dictus baillivus iterato miserat ad dictam domum dicti curati dictum Chofier, qui per vim et violenciam domum intraverat predictam, novem hostia frangendo in eadem, qui ceperat et secum duci fecerat de dicta domo tres modios vini et pondus unius centene canapis et plures laqueos ad capiendum bestias silvestres, triginta bichetos frumenti et triginta bichetos avene, valoris XL librarum vel circiter, quorum bonorum, presertim feni, avene, canapis et vini, certa pars erat pro municionibus dicti Godemardi de Fayaco, et ea emerat de pecunia ipsius Godemardi pro municionibus ejusdem, pro quibus, dicto Godemardo reddiderat LX^a florenos ad scutum, quos mutuo acceperat et adhuc debebat, nec dictus Choferius, dictis litteris nostris dicto curato gracieose concessis, sibi pluries exhibitis, voluerat aliququaliter obedire; sed dixit quod baillivus magister suus noluerat obedire et quod pejus faceret quam fecisset, si litteras non vidisset antedictas, propter que supradicta, per dictum baillivum et ejus commis-

(1) Jacques la Vache fut nommé par Philippe VI second président du Parlement (11 mars 1345, n. st.). Il mourut le 1^{er} février 1366 (n. st.). — Blanchard, *Les Présidents à mortier du Parlement de Paris*, 1637, in-fol., pag. 3.

sarios quos in iudicio advoaverat, facta, capta et attemptata, dictus curatus per factum et culpam dampnabiles ipsius ex odio et rancore moti, non propter bonum justicie dampna sustinuerat et incurrerat usque ad summam ducentarum librarum, ac eciam injurias, quas pro mille libris sustinuisse nolisset, immo de suo tantum amittere maluisset, petens ipsum baillivum condemnari et compelli ad reddendum et sibi solvendum dicta bona, seu justam estimacionem eorundem ac predictas pecuniarum summas pro dampnis, interesse et injuriis supradictis, juxta taxacionem curie nostre predictae, ac ipsum baillivum in ejus expensis condemnari.

Pro parte vero dicti baillivi ex adverso, extitit propositum quod anno presenti mandaveramus sibi quod de victualibus neccessariis, fortalicia et castra munirentur. Cujus mandati virtute, dictus baillivus congregato de partibus illis nostro consilio, imposuerat super personas ecclesiasticas certas pecuniarum summas per eas pro dictis municionibus solvendas, quas levare mandaverat per preposituras dicte baillivie, et quod in illa impositione, dictus curatus, consideratis ipsius facultatibus impositus fuerat ad summam decem librarum, et quia dictus curatus recusaverat solvere dictam summam, servientes ad hoc deputati excecucionem fecerant in bonis ipsius de summa predicta, prout facere poterant et debebant, et quando dictus curatus invenerat dictum baillivum quem mandaveramus, ipse dixit dicto baillivo per verba presumptuosa et elata quod revocaret dictam impositionem supra eum factam, et poterat esse quod dictus baillivus sibi dixerat quod eam non revocaret, et dum rediret ad partes, si parum fecerat, adhuc plura capi faceret si neccessitas immineret,

dicebat eciam quod de consilio dilecti et fidelis consiliarii nostri domini de Noeriis, cujus consilio de mandato nostro utebatur, idem baillivus ex parte nostra proclamari fecerat publice, quod omnes illi de plana patria bona sua adducerent in fortaliciis et castris custodienda, ad finem quod inimici si venirent, de ipsis non possent se juvare; et si facere recusarent, nos fieri faceremus eorum sumptibus et expensis; pro quibus adducendis preceperat dictus baillivus equos et harnesia capi, et de istis cedule non tradebantur, quia hec in recepta non cadebant nec fiebant ad ipsius baillivi commodum sed ad commodum subditorum nostrorum, et offerebantur eis loca et arche cum clavibus ad reponendum bona predicta. Et licet dictus curatus in plana patria et modica villa moraretur, bona sua in fortaliciis ponere recusaverat, et ob hoc servientes ad hoc deputati equos suos et quadrigam ceperant, et bona sua in fortaliciis conservanda portari fecerant prout de aliis similibus faciebant. Nec idem baillivus recolebat quod dicte littere gracie per dictum curatum a nobis impetrata de non capiendis bonis suis, eidem presentate fuissent nec eas vidisse, et si vidisset illo tunc ipsis obedire minime tenebatur, exigente et considerata neccessitate predicta. Insuper dicebat idem baillivus quod bene verum erat quod dictus curatus, quando duo fratres sui capti fuerant pro falsa moneta, multum fuerat impaciens et verbo Deum negaverat, plura, inhonesta et turpia verba proferendo, eisdem fratribus dicens quod ipsi non dubitarent quia si papa (*sic*) interfecissent, bene faceret eos pro pecunia liberari, et quod alias, cuidam pauperi ab eo elemosinam petenti, dixerat irato animo quod pro Deo bonum de cetero non faceret, et quod bonum ante in lutum

projiceret et calcaret cum pedibus in contemptum Dei, quod de cetero bonum pro Deo faceret; et de hiis et similibus excessibus, et verbis enormibus, erat quamplurimum diffamatus, et ob hoc, quadam vice, dictus baillivus episcopo Lingonensi dixerat quod ipsum curatum super hec corrigeret prout sibi videretur, quia si esset laycus ipsum super hec punire non differret. Cum res esset mali exempli, que verba in una cedula dicto episcopo tradi fecerat per suum clericum, que facere poterat et debebat cum ad eum ratione sui officii spectaret provinciam malis hominibus purgare et eos punire, seu puniri facere pro commissis, nec super hec fecerat partem contra dictum curatum accusando seu denunciando aut aliter quoquomodo. Propter que premissa, dicebat dictus baillivus quod in processu poni non debebat, quia ea que fecerat et fieri mandaverat in premissis, non in odium dicti curati seu rancorem, sed per commissiones et mandata nostra et per expleta justicie fecerat et mandaverat et ut officarius noster et quod procurator noster cause defensionem assumeret et in casu quo diceretur ipsum in processu super hec remanere debere, petebat ab impetitionibus dicti curati absolvi, causis et rationibus predictis, ac ipsum curatum in ejus expensis condemnari. Tandem premissis et pluribus aliis rationibus per utranque parciem propositis, et ex ordinacione curie in scriptis per modum memorie traditis, ipsisque visis et diligenter consideratis, ac omnibus aliis que curiam nostram movere poterant et debebant una cum confessionibus dicti baillivi factis, tam in judicio quam in ejus rationibus predictis, et ipsis partibus auditis, per arrestum curie dictum fuit quod dictus baillivus extra processum non ponetur, nec procurator noster

deffensionem ipsius cause assumet, condemnavit-
que dicta curia, per idem arrestum dictum baillivum
ad reddendum et restituendum dicto curato omnia
bona sua, seu estimacionem eorundem, capta seu
levata per dictum baillivum seu de ejus mandato, a
tempore quo dictus curatus probare poterit dictas
litteras nostras gracie super non capiendis bonis
suis eidem concessas, dicto baillivo exhibitas fuisse;
ipsumque baillivum condemnavit dicta curia in
dictis dampnis et injuriis dicti curati, que habuit et
sustinuit pro premissis et occasione premissorum.
Et super hiis, dictus curatus faciet facta sua et in-
quiretur veritas super ipsis, et inquesta facta et dicte
curie quamcicius reportata, dicta curia ea taxabit et
ulterius ordinabit ut fuerit rationis. De aliis vero
bonis suis per dictum baillivum, seu de ejus man-
dato, captis et levatis ante exhibicionem dictarum lit-
terarum gracie sibi factam, dictus baillivus dicto
curato tradet cedulam suo sigillo sigillatam ut sibi
fiat satisfacio (*sic*) prout fuerit facienda. Et per idem
arrestum super dampnis et injuriis petitis per dictum
curatum ex eo quia dictus baillivus denunciaverat
eum erga episcopum Lingonensem seu ejus officia-
rios, de quibus fuerat prosequutus et absolutus, idem
baillivus in processu non ponetur, ordinacione expen-
sarum in diffinitiva reservata. — Die XVI^a februarii
XLVII^o.

(Arch. Nat. X^{ia} 12. fol, 171 v^o n^o 53.)

16 FÉVRIER 1348 (n. st.)

Arrêt du Parlement condamnant Léon Chofier à

rendre au curé de Roches tous les biens qu'il lui a pris ou leur équivalent.

Cum religiosus vir, frater Poncius, curatus ecclesie de Roches, contra Leonem Chofier, in curia nostra proponeret quod dictus Choferius sine causa rationabili, plurima bona dicti curati ceperat et secum deportari fecerat et in usus suos proprios converterat, frangendo plura hostia domorum dicti curati, quam plurimas injurias et excessus enormes tam verbales quam de facto eidem irrogando, quamvis dictus curatus eidem pluries exhibuisset quasdam litteras nostras sibi per nos graciose concessas, per quas mandabatur baillivo nostro Calvimontis et quibuscumque servientibus et commissariis super hec deputatis, eis inhibendo ne aliqua bona dicti curati caperent seu capi facerent vel permetterent aut quascunque municiones ejusdem, ratione quacunque sive causa; et si qua per eos, vel ipsorum alterum capta fuissent vel arrestata, ea sine mora restitui facerent et ad plenum liberari, quibus litteris eidem Choferio exhibitis, respondit quod pejus faceret quam fecisset si dictas litteras non vidisset, recusans omnino, dicto curato cedulam tradere de receptis, et potestatem suam seu commissionem si quam haberet, sufficienter requisitus exhibere, et sicut privata persona premissa fecerat ad finem dictum curatum gravandi ac sibi injurias et dampna inferendi, quas injurias, pro mille libris parisiensium, sustinuisse noluisset, ymo, tantum de suo proprio maluisset amisisse; quare petebat dictum Choferium condemnari et compelli ad reddendum et sibi restituendum dicta bona per eum declarata seu valorem eorundem; nec non et in injuriis ejusdem et expen-

sis, offerendo de premissis probare quod sibi sufficeret de eisdem.

Dicto Choferio ex adverso proponente et dicente, se extra dictum processum poni debere cum ea que fecerat in capcione bonorum dicti curati, ipse fecerat de mandato Gaufridi de Nanceyo, militis, baillivi Calvimontis, et pro municionibus castrorum et fortalliciorum nostrorum ratione guerrarum nostrarum, et super hec, per dictum baillivum fuerat advoatus in dicta curia nostra, dicebat eciam dictus Choferius, quod si extra dictum processum non poneretur, dictus curatus ad faciendum petitionem de dictis bonis non erat admittendus, cum super dictis bonis in curia officialis lingonensis facta fuisset questio ex officio iudicis contra ipsum, et sic in duabus curiis pro eadem re, conveniri non debebat; et in casu quo admitti ipsum debere diceretur, petebat ipsum ab impetitione dicti curati absolvi, et ipsum in dicti Choferii expensis condampnari, nec non in pluribus injuriis eidem Choferio per dictum curatum ut dicebat illatis. Tandem, partibus predictis auditis, et consideratis rationibus per utranque parcium ex ordinacione dicte curie nostre per modum memorie in scriptis traditis, considerata eciam confessione dicti Choferii, tam in iudicio quam in ejus rationibus facta, omnibusque aliis consideratis que curiam nostram movere poterant et debebant, per arrestum ipsius curie dictum fuit quod dictus Choferius extra dictum processum non ponetur, et quod dictus curatus ad faciendum dictam suam petitionem erat admittendus; et per idem arrestum, dicta curia dictum Choferium condampnavit ad reddendum et restituendum dicto curato omnia bona sua seu valorem eorundem, que idem curatus probare poterit ipsum Choferium ce-

pisce aut capi fecisse, post exhibicionem dictarum litterarum nostrarum de non capiendis bonis suis eidem curato graciose concessarum, dicto Choferio actam. Dictum eciam fuit per idem arrestum quod super injuriis hinc inde propositis, partes ipse, sine factis expediri non poterant, et ob hoc facient facta sua super hiis, et super dictis bonis ipsius curati inquiretur veritas et fiet jus. Dicta die. (XVI^a die februarii XLVII^o).

(Arch. Nat. X^{ia} 12. fol. 175 r^o n^o 58.)

16 FÉVRIER 1348 (n. st.)

Arrêt condamnant Léon Chofier à l'amende envers Michel Dubois et Jean de Chézy, huissiers du Parlement, et à l'exclusion de tout office royal pour outrages faits à ces deux huissiers.

Auditis in curia nostra procuratore nostro pro nobis, et Michaele de Bosco parlamenti nostri hostiario ex una parte, et Leone Choferii ex altera, super eo quod dicebant dicti procurator noster et hostiarius, quod cum idem hostiarius et Johannes de Chezi eciam dicti parlamenti hostiarius, per nos, seu de mandato curie nostre deputati extitissent ad reponendum in manu nostra omnia bona Johannis Parvi et Guillelmi de Roches fratrum, juxta formam litterarum commissionis super hec eis facte, et ob hoc, ad partes illas dicti hostiarii accessissent, et inter alia, certos boves dictorum fratrum cepissent et in manu nostra posuissent, eos in certa grangia conservando, dictus Chóferius, per vim et potenciam et contra voluntatem dictorum hostiariorum, ipsos

boves acceperat et secum duxerat, dictam manum nostram infringendo, et cum pluribus hominibus armatis ad dictos hostiarios accedens, dicto Michaeli plura verba injuriosa et inhonesta dixerat, et quod dictos boves non haberet, eidem comminando et dicendo quod ipse melius erat nobiscum quam dictus Michael, manusque violentas in ipsum, animo irato injecerat, ipsum officium suum excercentem per capucium capiendo et quamplurimas injurias sibi intulerat in nostri contemptum et dicti Michaelis prejudicium et gravamen, cum dicti hostiarii commissionem suam dicto Choferio exhibuissent et legissent coram illo. Quare petebant dicti procurator noster et hostiarius, ipsum Choferium erga nos et dictum hostiarium puniri emenda condigna, prout eidem curie nostre videretur faciendum; dicto Choferio ex adverso, plures rationes ad sui deffensionem proponente. Tandem, visa relacione dictorum hostiariorum per eorum juramenta dicte curie nostre facta, et consideratis confessione dicti Choferii facta in dicta curia super hec, et omnibus aliis que curiam nostram movere poterant et debebant, dicta curia, per arrestum, predictum Choferium qui pro premissis nobis et dicto Michaeli emendam gaigiavit, in ducentis quinquaginta libris turonensibus nobis et in quinquaginta libris turonensibus dicto Michaeli, nomine dicte emende solvendis condempnavit, et ab omni officio regali obtento et obtinendo, perpetuo privavit eundem. Dicta XVI^a die februarii anno XLVII^o.

(Arch. Nat. X^{ia} 12. fol. 175 v^o n^o 59.)

11 MARS 1358 (n. st.)

Acte de foi et homage rendu au roi par Geoffroi

*de Nancy, pour les biens qu'il tient de lui dans la
châtellenie de Vaucouleurs.*

A touz ceuls qui ces presentes lettres verront.
Gieffroy de Nancey, chevalier, salut. Saichent tuit
que je ay aujourd'ui fait foy et hommage liges à
mon très redouté seigneur, monseigneur le duc de
Normandie, comme lieutenant du Roy monseigneur
de la maison de Gomberval et des appartenences, et
de touz les autres heritaiges, rentes et autres choses
que de don real je tien en la chastellenie et terre de
Valcoulour et es appartenences; et aussi les seront
tenuz de faire au roy mônseigneur ou à ses succes-
seurs roys de France, mes hers et successeurs et
autres qui la maison, heritaiges, rentes et autres
choses dessus dictes tenront et possideront où temps
avenir. Et avec ce, je ay promis et juré par mes
foy et serement au dit monseigneur le duc, ou
nom que dessus, rendre et delivrer au roy monsei-
gneur et à ses successeurs roys de France, la mai-
son dessus dicte, toutesfoiz que par lui ou ses genz
je en serai requis, comme de son fié jurable et ren-
dable; et aussi, seront tenuz le promettre et jurer mes
hers, successeurs et autres qui ycelle maison, ren-
tez, heritaiges et autres choses tenront et posside-
ront où temps avenir. En tesmoing de ce, j'ai seellé
ces lettres de mon seel, faites à Paris le XI^e jour de
mars l'an de grâce mil CCC cinquante sept.

(Arch. Nat. J. 622. n° 73.)

(Pièce scellée sur double queue.)

(Sceau. N° 3025. Inv. de Douët d'Arcq).



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE**DE LANGRES**
**NÉCROLOGIE**

Notre Société vient de perdre un de ses plus anciens membres dans la personne de M. Gustave Laperouse, chevalier de la Légion d'honneur et de Saint-Grégoire-le-Grand, Officier de l'Instruction publique, décédé à Châtillon-sur-Seine le 6 février dernier.

M. Laperouse s'était fait agréger à la Société historique et archéologique en 1850. Il avait été nommé sous-préfet de Langres en 1847 et donna sa démission lors de la révolution de 1848. Rentré dans l'administration en 1850, il fut envoyé comme sous-préfet à Sens, et quitta volontairement ces fonctions vers 1858.

Docteur en droit, ayant même professé, comme suppléant, à la Faculté de droit de Dijon, avant son entrée dans la carrière administrative, M. Laperouse

était en même temps un lettré des plus fins : élève du collège Louis-le-Grand, à Paris, il avait remporté des succès au grand Concours et mérité à ce titre de s'asseoir à la table du Ministre de l'Instruction publique, le grand Guizot. Ses aptitudes n'étaient pas moindres pour l'étude de l'histoire, et il avait su prendre une place distinguée parmi les archéologues bourguignons. Ses nombreuses publications en font foi.

M. Laperouse était membre de nombreuses Sociétés savantes de Paris et de la province, et n'a pas cessé, jusqu'à la fin de sa vie, de prendre part au mouvement des études historiques et archéologiques.

L'aménité de son caractère, sa grande bienveillance pour tous ceux qui l'approchaient, enfin la modestie de cet homme distingué, ajoutaient un charme particulier aux qualités brillantes de son esprit et le font vivement regretter de ceux qui ont eu l'avantage de le connaître.

A. R.

M. A. DURIEUX

Le onze juin dernier, à la grande réunion solennelle des délégués des Sociétés savantes, dans le splendide hémicycle de la nouvelle Sorbonne, Monsieur le Ministre de l'Instruction publique proclamait le nom de M. Achille Durieux, élevé au grade de chevalier de la Légion d'honneur. Cette distinction bien méritée, après une vie de labeurs, fut accueillie avec joie par les amis de M. Durieux et par sa famille de la Sorbonne. Mais ils furent bien très pénis-

blement impressionnés par une triste nouvelle : M. Durieux mourait prématurément à Cambrai le 29 juillet, à l'âge de soixante ans.

Les titres de M. Durieux sont nombreux. Chaque année, depuis la fondation de la section des Beaux-Arts à la Sorbonne, il fit des lectures très variées et toujours très savantes sur des sujets ou sur des questions d'art intéressant la ville de Cambrai, du Musée de laquelle il fut pendant longtemps le zélé conservateur.

Secrétaire général de la Société d'émulation de Cambrai, il contribua puissamment à la rédaction des Mémoires de cette savante Compagnie. C'est dans ce recueil qu'il publia en 1873 sur le peintre Berger, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Cambrai et originaire de Langres, une notice pleine d'observations, qui dénote un sens très éclairé et une grande connaissance de l'art. Longtemps il vécut avec Berger, qu'il sut apprécier à sa valeur. C'est par son obligeant intermédiaire que le Musée de Langres a reçu deux portraits qui rappelleront toujours, dans sa ville natale, le souvenir du peintre langrois (1) M. Durieux était membre correspondant de la Société historique et archéologique de Langres depuis le 13 juin 1887. Il suivait avec intérêt les travaux de la Société et chaque année, à la réunion des Beaux-Arts, où on le rencontrait toujours, il ne manquait pas de s'informer de la Société avec la plus grande sollicitude.

Chercheur passionné, très désireux de connaître le

(1) *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres*, t. 2, page 30.

passé de son pays, il trouva dans les archives de Cambrai, dont il fut le directeur depuis de longues années, des documents précieux qu'il publia en petits volumes ou en plaquettes élégantes, toujours avec un certain luxe typographique de bon goût et qu'il savait rehausser de dessins originaux qui dénotent la main d'un artiste.

M. A. Durieux était depuis longtemps déjà officier de l'Instruction publique et correspondant du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

H. B.

LA TROUVAILLE DE ROLAMPONT

Au mois de février dernier, un *tuffier* de Rolampont trouvait dans sa carrière, au lieu dit « La Tuffière », une fort intéressante série d'objets gaulois. Lorsqu'un hasard nous eut mis au mois de juin seulement au courant de cette découverte, la plupart de ses éléments étaient depuis longtemps vendus à divers acquéreurs. Grâce à la parfaite obligeance de l'un d'eux (1), auquel nous sommes heureux d'exprimer ici notre gratitude, nous avons pu cependant les compter, les voir presque tous, en dessiner les principaux ; et c'est sur ces données dont nous pouvons affirmer l'exactitude que nous allons essayer de reconstituer cette trouvaille malheureusement dispersée.

C'est à deux mètres de profondeur, sous un banc de tuf épais d'un mètre et recouvert lui-même d'une

(1) M. Brosser, de Rolampont.

couche de terre et de sable de pareille hauteur, que les objets étaient placés sans ordre et pêle-mêle, ne formant plus qu'une masse assemblée par l'oxyde, si bien que c'est miracle qu'aucun d'eux n'ait été brisé lorsqu'ils furent séparés, sans grande précaution sans doute, par l'ouvrier qui venait de les découvrir. Ils n'étaient accompagnés ni d'ossements, ni de fragments de poterie, ni surtout de cette terre noire et grasse caractéristique des inhumations anciennes, et gisaient à même sous le tuf, sans que nul indice ait pu faire présager leur présence. Ce n'est donc point à un mobilier funéraire que nous avons affaire, mais vraisemblablement à un dépôt enfoui à la hâte, à une de ces cachettes dont les exemples sont fréquents. Le banc de tuf, absolument intact, se terminait à quelques mètres au-delà. On doit donc croire que sa formation est plus récente que la cachette elle-même, ce qui n'a rien d'in vraisemblable, étant donnée la rapidité avec laquelle les sources pétrifiantes déposent leurs sédiments.

L'ensemble de la trouvaille se compose de vingt-et-un objets de bronze, dont voici le détail :

Six grands bracelets ;

Deux bracelets moyens ;

Trois petits ;

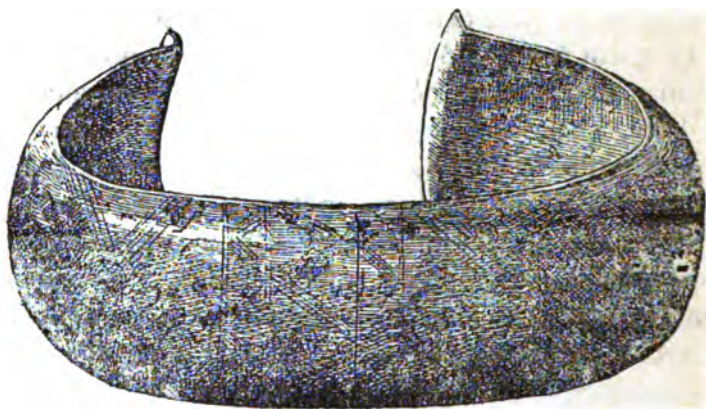
Quatre tubes creux et munis d'un renflement à l'une des extrémités ;

Quatre groupes d'anneaux ;

Enfin deux *grelots*, s'il nous est permis de nous servir de ce terme. Il en aurait, paraît-il, existé un troisième, mais nous n'avons pu nous assurer de ce fait.

Les six grands bracelets constituent trois paires

de grandeurs différentes. Leurs diamètres (1) sont tels qu'on avait pu, avant de les confier à la terre, introduire le plus petit dans le moyen et celui-ci dans le plus grand, à la façon des tubes d'une lunette d'approche, le tout ne formant ainsi que deux blocs dont l'oxyde avait soudé les éléments. Nous reproduisons, dans sa dimension exacte, l'un des bracelets de la paire intermédiaire.

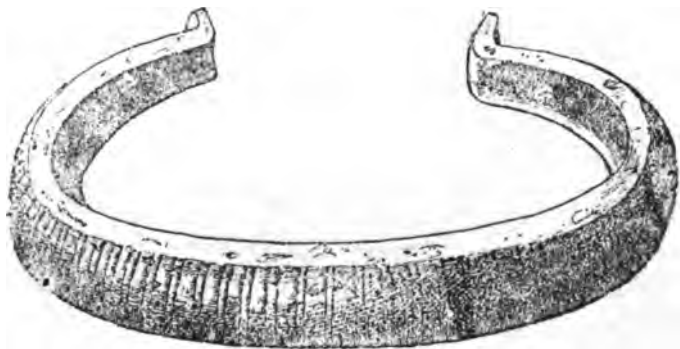


Ils sont formés d'une bande épaisse de moins d'un millimètre, large de trente-trois, repliée sur elle-même de l'extérieur à l'intérieur, présentant ainsi en dehors une surface légèrement courbe, délicatement ornée en creux de quatre croix de S. André portant à leur intersection un petit cercle cintré, et séparées les unes des autres par des lignes verticales entre lesquelles sont pratiquées d'autres lignes

(1) Huit centim. pour le plus grand, soixante-seize millim. pour le moyen, et sept centim. pour le plus petit.

obliques formant chevrons. Chacune des extrémités de la bande a été relevée en forme de bourrelet par un travail de martelage, qui se devine à certaines fentes significatives du métal ainsi coudé à angle droit; puis la bande a été circulairement courbée, mais sans arriver jusqu'à rencontre de ses extrémités entre lesquelles existe un intervalle variant suivant les paires et suffisant à peine à donner passage à un poignet d'homme de grosseur ordinaire. Ce n'est point, du reste, d'après la dimension de ce vide que nous avons pu classer sans hésitation les bracelets en trois paires distinctes, mais bien d'après la longueur des bandes elles-mêmes qui varie avec chacune d'elles.

Tout autre est le mode de fabrication des deux bracelets moyens, qui ont été coulés dans un moule construit avec une habileté consommée, car nous n'avons constaté dans ces élégantes lignes en saillie



sur toute leur surface, nulle trace d'un travail de retouche au poinçon ou au burin. La seule analogie

qu'ils présentent avec les premiers se trouve dans le brusque relèvement en bourrelet de leurs extrémités largement ouvertes. Quoiqu'ils demeurent fort épais et lourds, l'intérieur en a été évidé, pour éviter sans doute une exagération de pesanteur, et leurs bords internes, ainsi devenus minces et presque tranchants, devaient en rendre le port douloureux et pénible, si le vide, comme il est permis de le supposer, n'en était pas rempli par un cuir ou une autre matière adhérent au bronze.

Les trois petits bracelets sont d'une fabrication bien moins soignée et moins élégante. Ils sont empruntés à une tige de cinq millim. de diamètre, demi ronde à l'intérieur, plate en dedans, dont les extrémités se terminent par un faible renflement de forme vaguement sphérique, d'où partent des groupes de lignes en creux qui prennent fin à droite et à gauche au tiers environ de la circonférence totale. Leur diamètre intérieur est de six centim.

Et nous arrivons à ces tubes creux ornés à l'une de leurs extrémités d'un renflement autour duquel



court un motif de chevrons se tenant par la pointe. La tige qui porte ce renflement est agrémentée de faisceaux de lignes horizontales, séparés par des

intervalles égaux. Ils ne portent nulle trace de soudure et sont donc, comme les bracelets, l'œuvre d'un fondeur fort expérimenté. Ils sont, comme nous l'avons dit, au nombre de quatre.

Sont également au nombre de quatre ces groupes d'anneaux dont voici le dessin. Deux d'entre eux, fondus d'un seul morceau, sont passés dans un troi-



sième, ouvert, et dont les deux extrémités portent le même bourrelet ornemental que nous avons remarqué dans les bracelets.

Viennent enfin les deux objets que nous avons baptisés grelots. Ils sont faits d'une mince bande repliée sur un mandrin arrondi, de manière à laisser entre ses bords un intervalle d'un millim. et demi environ, et courbée jusqu'à ce que l'une de ses extrémités vienne s'engager dans l'autre où elle est vigoureusement soudée. Avant la soudure on a introduit à l'intérieur de l'anneau ainsi obtenu, quatre grains de bronze de la grosseur d'un plomb de chasse n° 6, qui s'y promènent en liberté, produisant un



faible bruit de sonnailles, grâce auquel nous avons assimilé ces objets à de véritables grelots.

De ce bel ensemble de bracelets, nous n'avons que bien peu de choses à dire, les circonstances de leur découverte ne venant nous fournir sur leur compte aucun éclaircissement. Étaient-ils, malgré leur nombre, destinés à former la parure d'un seul et même propriétaire? Il n'y aurait là, croyons-nous, rien d'excessif, puisque nous avons rencontré nous-mêmes, dans certaines sépultures (1), des squelettes portant un nombre de bracelets encore plus considérable. Ont-ils appartenu à un homme ou à une femme? Il semble qu'on puisse admettre l'une ou l'autre hypothèse; car, si l'on peut rencontrer un poignet d'homme assez développé pour justifier des bracelets de 8 centim. de diamètre, on peut aussi supposer que ces bijoux ornaient en leur temps la cheville ou plutôt, peut-être, l'humérus d'une femme, où, rendus brillants comme de l'or par un fourbissage habituel, ils devaient produire le plus éblouissant effet.

(1) Tumulus des Combottes. *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres*, tome 3^e, n^o 35, — 4^e janvier 1887.

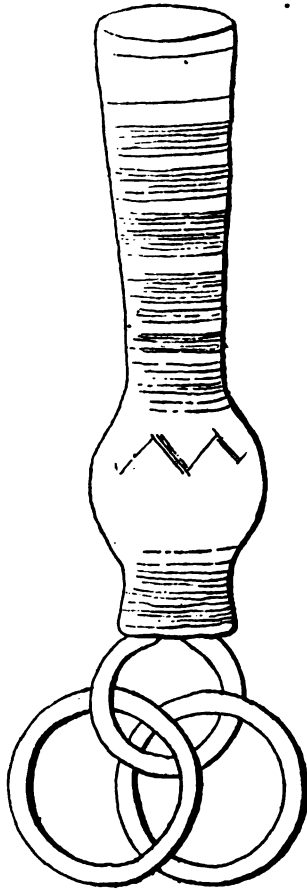
Mais quel pouvait être l'emploi de ces tubes et de ces anneaux ? Nous connaissions au Musée lorrain, à Nancy, des objets analogues, catalogués sous la rubrique : « Trouvaille de Frouard (1). » Là, avaient été recueillis quatre tubes et quatre groupes d'anneaux presque identiques aux nôtres. Cette rencontre nous semblait significative. N'était-ce donc point là un ensemble, un ornement unique ; et tubes et anneaux auxquels se joignaient sans doute ces objets curieux que nous nommons « grelots », n'avaient-ils point été, à Frouard comme à Rolampont, réunis par des attaches disparues, pour constituer une de ces parures bruyantes, que les Gaulois, nos pères, passaient pour avoir attachées avec tant de complaisance à leurs vêtements mêmes, ou aux harnais de leurs chevaux ?

Nous n'avons point voulu nous en rapporter à notre seule expérience, et Monsieur Charles Cournaut, que ses grands travaux sur ces matières ont rendu si justement célèbre, a bien voulu nous confirmer dans notre supposition. D'après lui, les objets de ce genre ne sont pas inconnus. Quatre tubes, accompagnés chacun de trois anneaux, ont été trouvés à Vaudrevanges (2) (Meurthe-et-Moselle). Dans une station lacustre du lac de Neufchâtel, à Tavernier, on a trouvé deux tubes, munis à leur base de deux anneaux. Le feu qui avait détruit sans doute la hutte de leur propriétaire, les avait soudés ensemble et cette circonstance permettait d'observer la place que les anneaux occupaient avant l'incendie. De la même

(1) D'après M. Cournaut, cette origine de Frouard n'est pas certaine.

(2) Musée de Saint-Germain.

station viennent aussi deux tubes intacts, semblables aux deux premiers, et une grande rouelle à laquelle sont suspendues treize pendeloques destinées à faire du bruit. Au Musée de Stuttgart, M. Cournaut a rencontré un objet en forme de clochette, tenant en suspension un grand anneau, qui lui-même en porte trois petits.



L'usage de tous ces objets se trouve donc ainsi déterminé d'une façon qu'on peut presque dire cer-

taine. Chacun des tubes portant, comme à Tavernier, trois anneaux à l'un de ses orifices, ne serait autre chose qu'une sonnaille primitive qu'on attachait probablement à la tête des chevaux. Ce goût, d'ailleurs, que nous prêtons aux anciens Gaulois pour tout ce qui faisait du bruit, n'a point disparu de nos mœurs actuelles sans y laisser quelques traces. Encore aujourd'hui, en Suisse, les harnais des chevaux sont couverts d'un luxe d'anneaux et de cercles ; les mules d'Espagne ne vont pas sans grelots, et, chez nous aussi, tout le monde connaît ces colliers de sonnailles qui sont l'accompagnement indispensable des attelages des meuniers. Il n'était donc pas sans intérêt de conserver le souvenir de cette trouvaille de Rolampont, dont on nous permettra, pour finir, de déplorer l'irréremédiable dispersion.

Camille ROYER.

J. ROYER.

TABLE DES MATIÈRES

	Liste des Membres titulaires composant la Société.	6
	Liste des Membres correspondants.	6
	— des Sociétés correspondantes.	9
J. MARCHAL.	Un monument gaulois à la Mothe.	20
J. ET CAM. ROYER.	Tumulus des Combottes (commune de Cusey).	23
ED. FLOUEST.	Notice sur un cippo funéraire.	43
H. BROCARD.	Les rues de Langres.	45
CH. ROYER.	Note sur deux anciens engins de guerre figurant dans les collections du Musée de Langres.	59
ED. FLOUEST.	Note sur des feuillets d'un Breviarium Lingonense acquis par la Bibliothèque nationale.	71
A. LOUIS (l'abbé).	Notice bibliographique (Etude sur la vie et les œuvres du P. Le Moyne, 1602-1671, par H. Chérot, S. J.	76
F. PINGENET.	Monseigneur Duvoisin, évêque de Nantes et le Concordat.	83
A. LAURENT (l'abbé).	Simon, gardien du Temple et Simon de Vesaignes.	84
F. D'ARBIGNY.	Transaction entre les seigneurs et les habitants de Chaudenay relativement aux droits féodaux.	91
A. LACORDAIRE.	Fouilles faites à Bourbonne-les-Bains en 1887.	102
F. D'ARBIGNY.	Notice sur Arbigny.	116
H. BROCARD.	Notice nécrologique. M. Ed. de Barthélemy.	135
CH. ROYER.	La Société artistique de la Haute-Marne.	138
F. D'ARBIGNY.	Un inventaire de biens, meubles et immeubles en 1609.	145
H. BROCARD.	Deux pièces inédites des archives des hôpitaux de Langres.	151
V. PARISEL.	Malaincourt et ses seigneurs	156

A. LOUIS (l'abbé).	Rapport de la Commission de lecture sur les ouvrages présentés au Concours Barotte en 1889.	198
J. MARCHAL.	Souvenirs du Bassigny. Quelques monuments funéraires de l'église de la Mothe.	232
	Notes diverses sur la Mothe.	251
A. LOUIS (l'abbé).	Les archives anciennes du département de la Haute-Marne.	267
A. ROSENOT.	Une page de l'histoire du Grand-Séminaire de Langres.	279
G. DE ST-FERJEUX.	Extrait des manuscrits de la bibliothèque de Troyes concernant le diocèse de Langres.	287
ROUSSEL (l'abbé).	Rectification au sujet de l'archidiacre Jacques Filzjan.	305
A. ROSENOT.	Réponse à la rectification de M. l'abbé Roussel au sujet de l'archidiacre Jacques Filzjan.	307
A. LACORDAIRE.	Notes sur des lettres patentes accordées par Henri IV à la maison de Choiseul.	309
A. LOUIS (l'abbé).	Notice bibliographique. (Les livres liturgiques imprimés de l'Eglise de Langres, par M. l'abbé Marcel, préfet des études au Petit-Séminaire de Langres.	328
F. PINGENET.	Pièces diverses concernant la corporation des couteliers de Langres.	333
H. BROCARD.	Sentence de 1323 conservée aux archives des hospices civils de Langres.	337
H. CHÉROT (l'abbé).	Une lettre inédite du Père Pierre le Moyne à Jean Elzevier.	392
A. ROSENOT.	Reprises de fiefs de l'évêché de Langres au XIV ^e siècle.	402
H. BROCARD.	L'abside de St-Didier au Musée de Langres.	428
J. VIARD.	Geoffroi de Nancy, châtelain de Vaucouleurs, bailli de Chaumont sous Philippe VI de Valois	430
CAM. ET J. ROYER.	La trouvaille de Rolampont.	480



LE BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE LANGRES paraît par livraison de deux feuilles d'impression.

Le prix du volume, composé de 13 livraisons, est de 9 francs pour les souscripteurs.

A la mise en vente de chaque volume, il sera porté à 12 francs.

Les deux premiers volumes sont terminés.

Les souscripteurs acquitteront le prix des livraisons seulement lorsqu'elles leur seront remises.

EN VENTE :

Mémoires de la Société historique et archéologique de Langres.

Tome I et tome II, composés chacun de 12 livraisons, avec, un grand nombre de planches lithographiées et gravées.

Prix du volume : 36 francs.

Tome III, 1^{re}, 2^e, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e et 7^e livraisons. — Prix : 3 francs la livraison.

Les Evêques de Langres, étude épigraphique, sigillographique et héraldique, par A. Daguin. — Extrait des *Mémoires de la Société historique et archéologique de Langres*. — Un volume in-4^e, avec deux portraits gravés et armoiries dans le texte. — Prix : 6 francs.

Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres.

Tome I et tome II. — Prix du volume : 12 fr. — En publication : Tome III, les fascicules nos 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41-42, 43, 44, 45, 46, 47, 48 et 49.

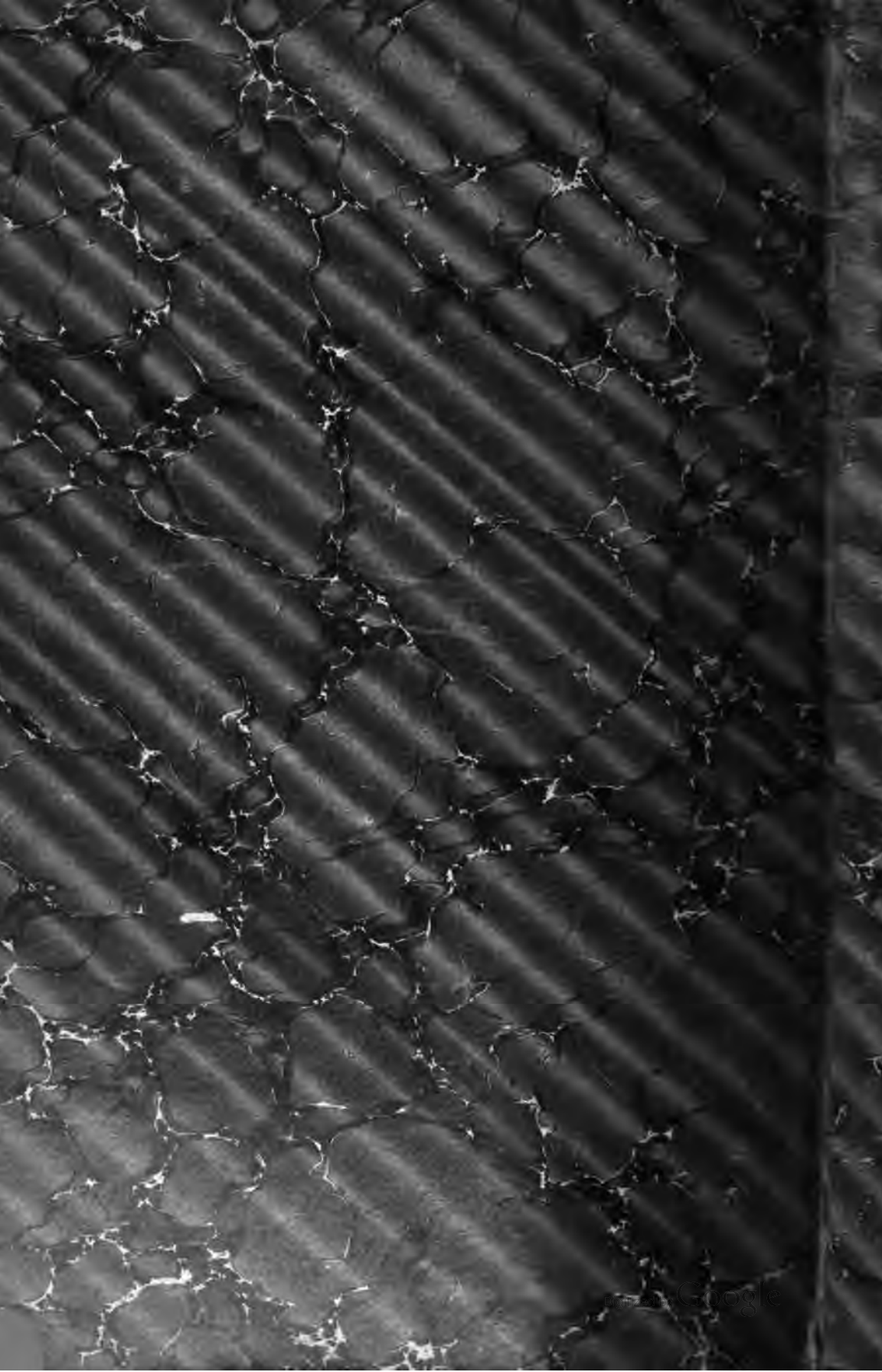
Essai sur l'Histoire et la Généalogie des sires de Joinville (1008-1386), par M. J. Simonnet. — Un volume in-8^o, Langres 1876. — Prix : 3 francs.

Cartulaire du prieuré de Saint-Etienne de Vignory, par M. J. d'Arbaumont. — Prix : 5 francs.

A Paris, à la librairie historique des provinces d'Emile LECHÉVALIER, quai des Grands-Augustins, 39.

A Langres, au MUSÉE et chez les libraires.

A Chaumont, Wassy et Bourbonne, chez les libraires





Widener Library



3 2044 100 885 151